

BIBLIOT. ISTITUTO
BOTANICO - PADOVA

Gf.

25

R. ISTITUTO BOTANICO DI PADOVA

Sala....

BIBL. R. ORTO
BOTANICO-PADOVA

Palco....

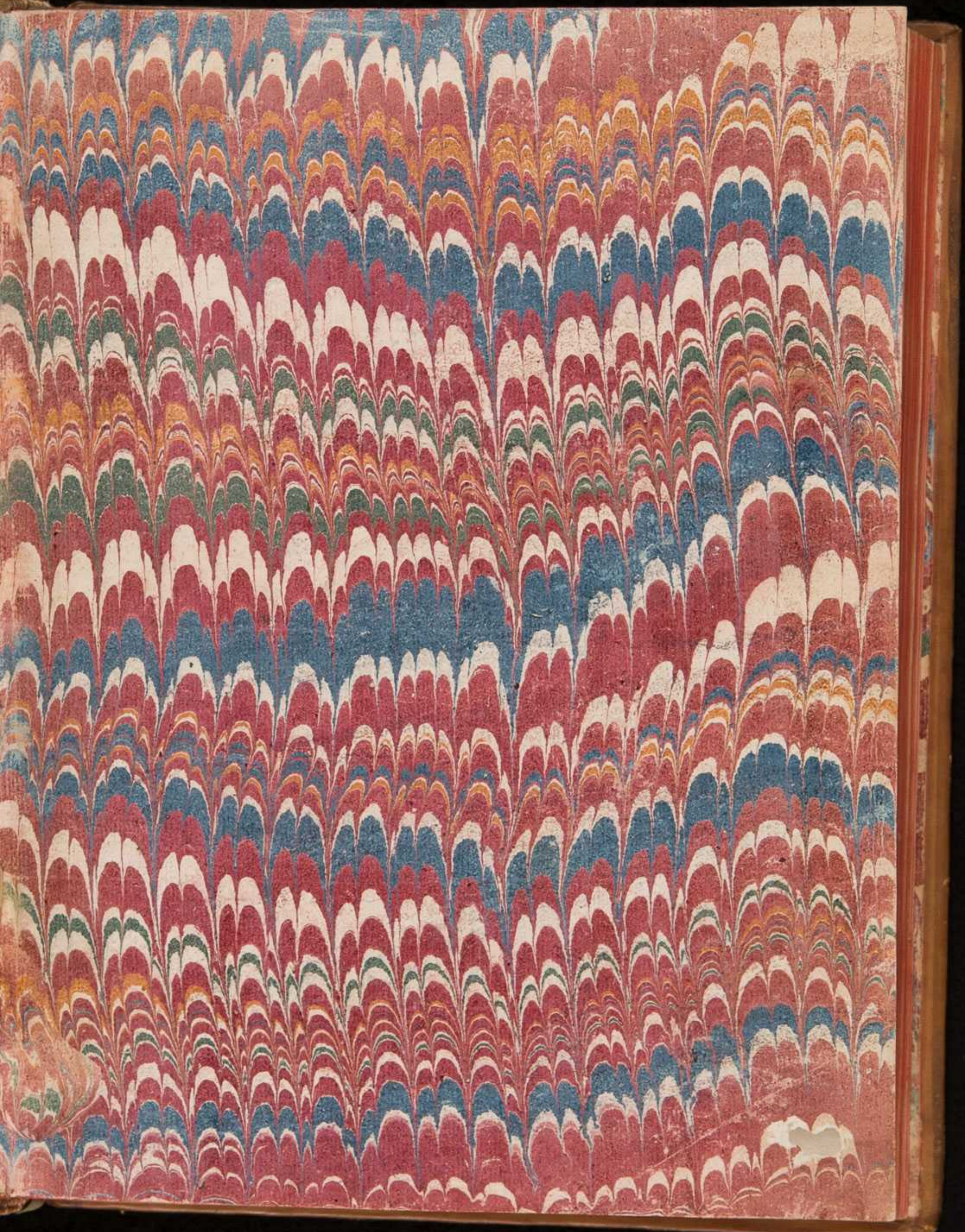
Gf.

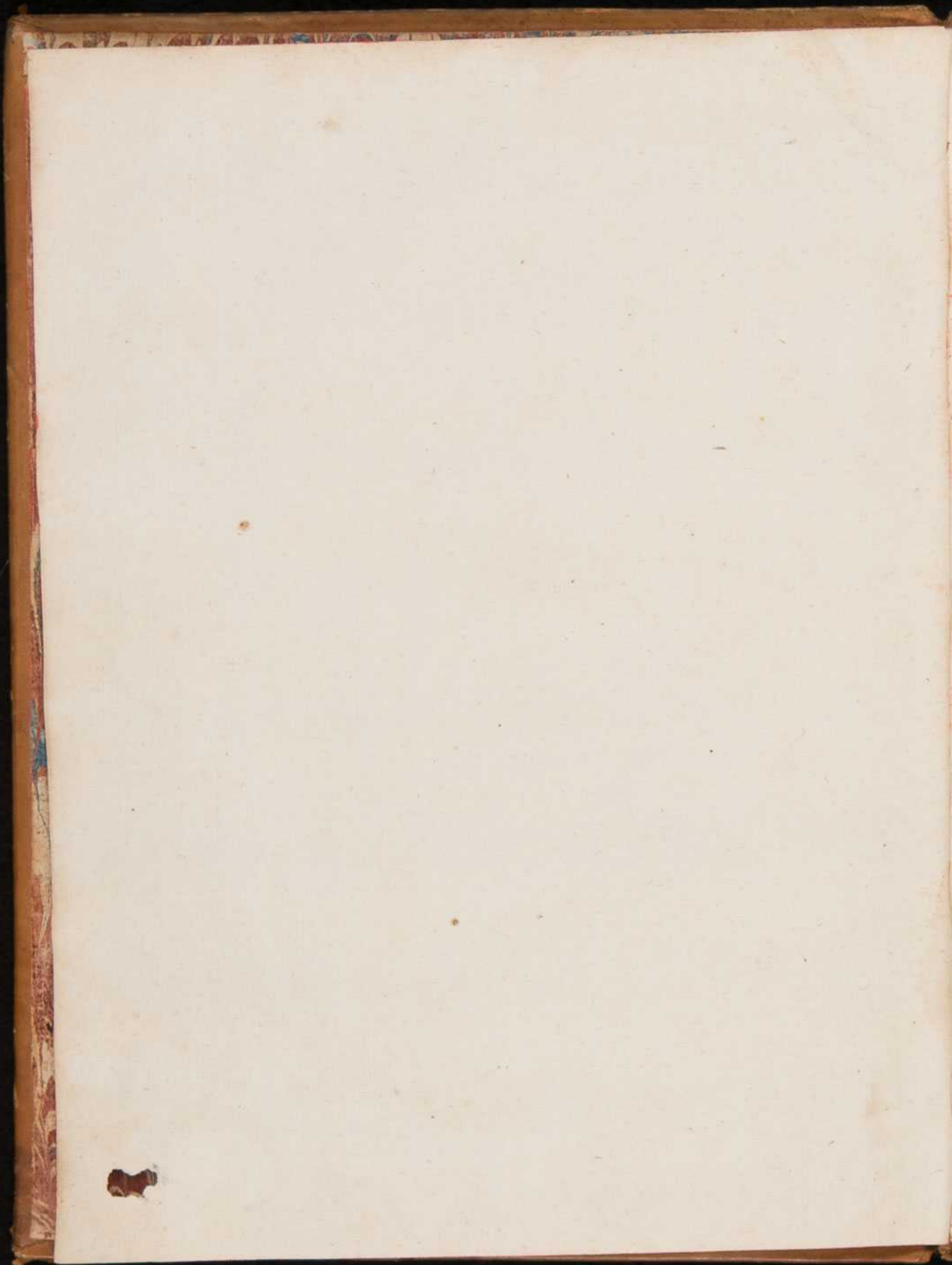
N. Inv....

25

N. 2753

REC 10324





RELATION

DE LA MER DU SUD

DU SUD ET DU NORD

DE LA MER DU SUD

DE LA MER DU SUD

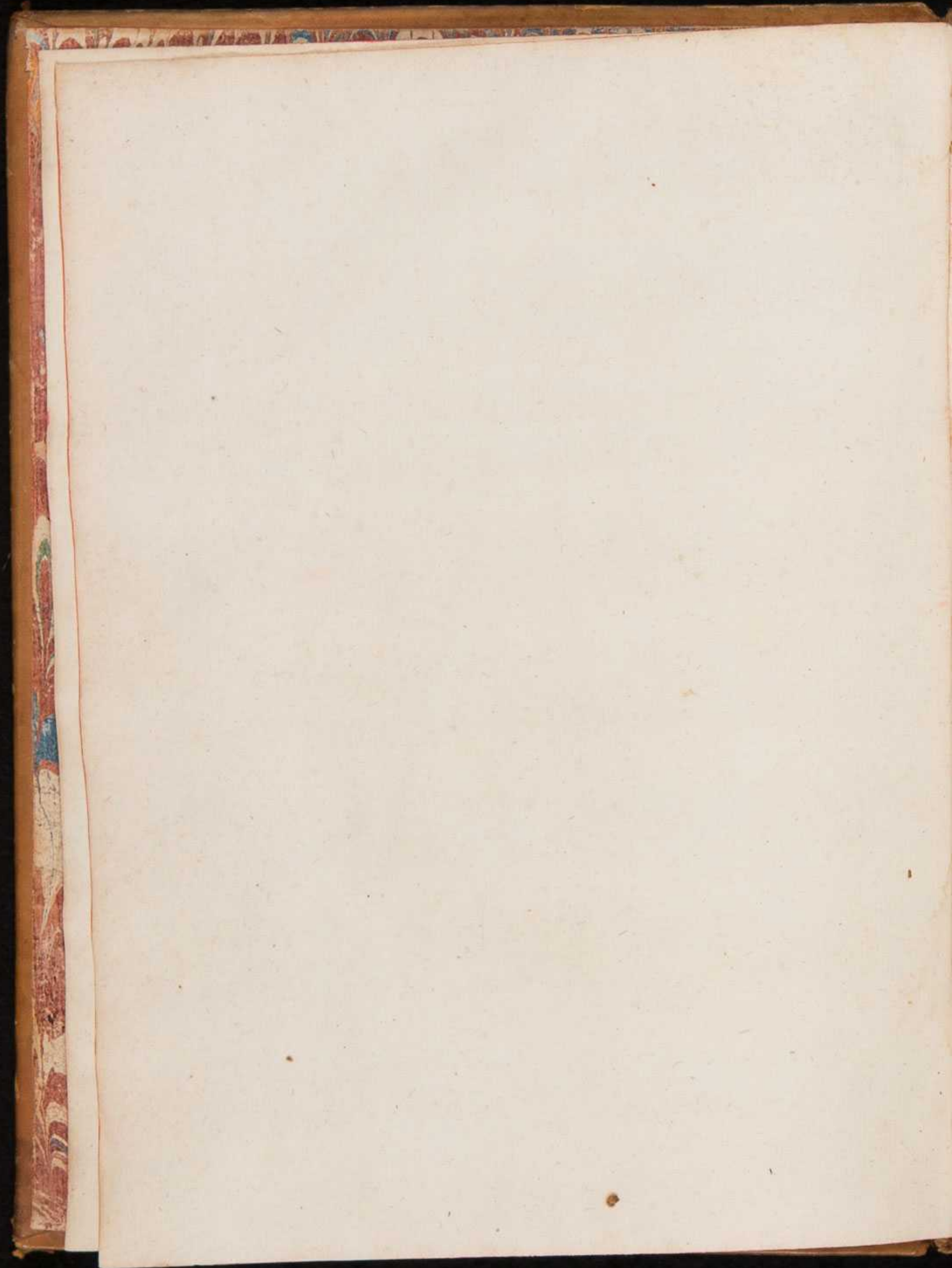
DE LA MER DU SUD

DE LA MER DU SUD

DE LA MER DU SUD

DE LA MER DU SUD

DE LA MER DU SUD



RELATION

DU VOYAGE

DE LA MER DU SUD

AUX CÔTES

DU CHILY ET DU PEROU,

Fait pendant les années 1712, 1713 & 1714,

*Dédiée à S. A. R. Monseigneur LE DUC D'ORLEANS,
Regent du Royaume.*

Par M. FREZIER, Ingenieur Ordinaire du Roy.

Ouvrage enrichi de quantité de Planches en Taille-douce.



A PARIS,

Chez { JEAN-GEOFFROY NYON, Quay de Conti, au coin
de la rue Guenegaud, au Nom de Jesus.
ETIENNE GANEAU, rue Saint Jacques, aux Armes
de Dombes, vis-à-vis la Fontaine de S. Severin.
JACQUE QUILLAU, Imprimeur-Juré-Libraire, rue
Galande, aux Armes de l'Université.

MDCCXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

RELATION

DE VOYAGE

DE LA MER DU SUD

AUX CÔTES

DU CHILI ET DU PÉROU

Par le Capitaine Jean-Baptiste Bougainville, de la Compagnie des Indes Orientales, et le Lieutenant Louis de La Touche, de la Compagnie des Indes Occidentales.

Paris, chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Vérité, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Loi, ci-devant de la République, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Loi, ci-devant de la République.

1781.



Paris, chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Loi, ci-devant de la République, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Loi, ci-devant de la République.

MDCCLXXI

ANNO REIPUBLICANAE ET LIBERTATIS DVOR.



A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS,
REGENT DU ROYAUME.



MONSEIGNEUR,

*Le Voyage de la Mer du Sud, que je prens
la liberté de presenter à VOTRE ALTESSE*

a ij

ROYALE, a déjà été honoré des regards du feu Roy. Ce grand Prince, toujours magnifique, & toujours favorable au zele & aux efforts de ses moindres Sujets, voulut bien me permettre de lui en expliquer moi-même les principales Parties, & les Plans que j'avois levé par son ordre : il me fit même la grace d'en marquer de la satisfaction par des paroles pleines de bonté ; récompense qui m'est infiniment plus précieuse que la liberalité dont Sa Majesté daigna les accompagner. Après la perte d'une si puissante protection, souffrez, MONSEIGNEUR, que cet Ouvrage trouve un azile auprès de votre auguste Personne. C'est un Recueil des Observations que j'ai faites sur la Navigation, sur les erreurs des Cartes, & sur la situation des Ports & des Rades où j'ai été. C'est une Description des Animaux, des Plantes, des Fruits, des Métaux, & de ce que la terre produit de rare dans les plus riches Colonies du monde. Ce sont des Recherches exactes sur le Commerce, sur les Forces, le Gouvernement, & les mœurs des Espagnols-Creoles & des Naturels du Pays, dont j'ai parlé avec tout le respect que je dois à la vérité. L'hommage de toutes ces particulari-

tez, qui pourront peut-être contribuer en quelque chose à la perfection des Sciences & des beaux Arts, ne devoit être porté ailleurs qu'aux pieds de VOTRE ALTESSE ROYALE, que les plus éclairés reconnoissent pour en être le Pere, l'Arbitre & le Protecteur; qualitez qui ne seront pas moins recommandables à la posterité, que cette valeur heroïque qui Vous a fait répandre votre Sang avec intrépidité à la tête des Armées. C'est à ce goût si déclaré pour les Sciences, que nous devons attribuer, comme à la source naturelle, les sublimes connoissances que Vous faites paroître dans le Gouvernement, & dont nous attendons avec confiance un repos & une félicité durable. Cette tendresse de Pere que Vous avez pour les Peuples que le Ciel a commis à vos soins, nous en est un présage assuré. Je m'estimerois heureux, MONSIEUR, si dans mes Remarques il se trouvoit quelque chose qui pût delasser VOTRE ALTESSE ROYALE des soins continuels qu'Elle prend pour le bonheur de l'Etat. Mais je dois oublier ici mes propres interests, & ne pas souhaiter de lui dérober quelques-uns de ces précieux momens qui nous sont tous si nécessaires. C'est assez pour

vj

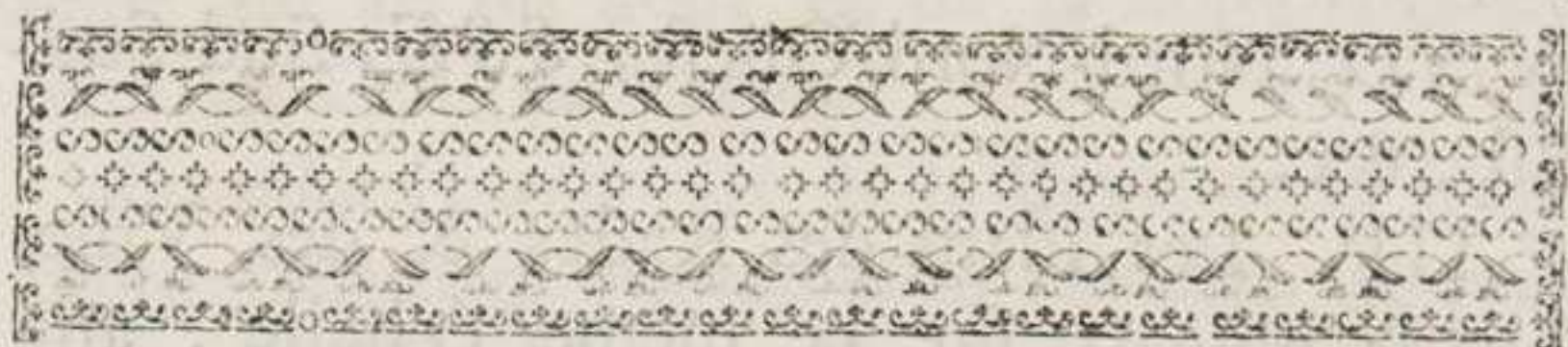
E P I T R E.

moi d'avoir trouvé l'occasion de lui marquer en public le zele & le très profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble & très
obéissant Serviteur,
FREZIER.



AVERTISSEMENT.

I^o. **L**es noms Espagnols & Indiens sont écrits suivant l'Ortografe du Pays. Les *j* consones, & les *x* sont des aspirations gutturales, les *ll* doivent être mouillées comme celles de fille, famille; *n* comme *gn* dans le mot digne, signe; les *v* se prononcent en *ou*; *ch* comme *tch*. Ainsi *Jujui*, *Moxos*, *Chille*, *Llamas*, *Callao*, *Chucuito*, *Nuñes*, comme s'il y avoit Houhoui, Mohos avec un coup de gorge sur l'*h*, *Tchillié*, *Liamas*, *Caillao*, *Tchoucoüito*, *Nougnies*. Les noms Portugais se prononcent de même pour l'*v* & le *ch*, le son des *ll* mouillées s'exprime par *lh*, *Ilheos* comme en Espagnol *illeos*, les *j* consones comme chez nous.

II^o. Les noms des Vents sont écrits en abrégé suivant l'usage ordinaire, seulement avec la premiere lettre des quatre cardinaux, Nord, Sud, Est, Ouest, *N*, *S*, *E*, *O*, ainsi

viii *AVERTISSEMENT.*

NNO, Nord-Nord-Oüest; *SSE*, Sud-Sud-Est, &c.

III°. Les Plans des Rades & des Villes sont la plûpart sur la même échelle, afin qu'on en connoisse tout d'un coup le rapport; il en faut seulement excepter le Callao, Valparaisso & Copiapò.

IV°. Il se trouve des differences considerables entre quelques Plans du P. Feuillée & les miens qui pourroient faire douter de la justesse des uns & des autres; sans mépriser les Ouvrages de ce Religieux que j'honore, & dont j'estime fort l'érudition, on peut dire qu'il s'y est moins appliqué qu'aux Observations de Physique, de Botanique, & d'Astronomie, qui étoient son unique dessein, auxquelles la Geographie a particulièrement de grandes obligations. D'ailleurs il n'étoit point d'un âge propre à de rudes exercices; pour lever de grands plans il falloit un jeune homme de fatigue, qui se donnât la peine d'aller chercher plusieurs stations dans les lieux écartez, couverts, ou de difficile accès, faute du secours de Chaloupes, dont on ne peut disposer dans un Vaisseau Marchand, où l'on trouve rarement un Capi-

taine qui ait du goût & de la complaisance pour les Gens de Lettre.

En effet l'ouverture de la Baye de la Conception est trop grande dans son plan de près de la moitié, les rues du Callao sont toutes dérangées, & le Bastion de Saint Louis a une face sans défense, quoiqu'elle en ait une fichante sur les lieux. Ces dernières fautes ne lui doivent point être imputées; l'addition de quelques ouvrages qui n'ont jamais été que dans le projet de feu M. *Rossemín*, Ingenieur de cette Place, fait voir qu'elles ne sont pas de lui, mais du Copiste dont j'ai un semblable plan avec les projets. Dans celui de la Rade du Callao, il fait la Ville qui n'a réellement que 600 toises, aussi grande que *l'Isle de Saint Laurent* qui en a près de 4000. Enfin dans le plan de *Lima*, le quartier de *Malambo* qui fait au moins un 6^e de la Ville, y manque de son aveu; celui du Cercado est mis hors de l'enceinte, quoiqu'il soit dedans, & l'on n'y compte que 25 Bastions au lieu de 34. Je ne parle point des autres plans dont les imperfections sont de moindre consequence.

Au reste je ne préviens point ici le Lecteur de ce qu'il trouvera de curieux dans

cet Ouvrage ; j'avoue qu'il y auroit beaucoup à retrancher pour ceux qui ne se foucient point de Navigation , si l'on devoit pour l'agréable négliger entièrement l'utile ; mais il importe plus à la République pour le bien du Commerce qu'on connoisse les saisons, les vents généraux, les courans, les écueils, les bons mouillages, & les débarquemens, que des choses simplement curieuses & divertissantes. Si dans la Mariane nous avons connu les bons mouillages dans la *Baye de Tous les Saints* & dans la Rade d'*Angra*, nous n'auroions pas perdu un cable & deux anchres. On doit apporter plus de soin à la conservation des Vaisseaux & de leurs agrès, & d'attention au salut de ceux qui travaillent pour la Patrie, qu'à satisfaire la curiosité de ceux qui dans une vie molle jouissent des avantages que leur procurent les Navigateurs par des travaux infinis, & en s'exposant à mille dangers.

On verra ici les erreurs que l'on a reconnues depuis 14 ans de Navigation dans les Cartes Marines Angloises & Hollandoises, car nous n'en avons point de Françoises pour les longs cours. J'ai eu la satisfaction à mon

retour de voir que le Pere Feuillée par deux Observations Astronomiques à la Côte du Chily, & une à celle du Perou, confirmoit pour le gros la reforme de longitude que j'avois faite sur la simple estime, faute d'instrumens, & sans autre point fixe que celui de Lima, placé à $79^{\text{d}} 45'$ de difference Occidentale du Meridien de Paris suivant une Observation de D. Pedro Peralta, confrontée avec les Tables de M. Cassini pour le premier Satellite de Jupiter : Il est vrai que dans le détail nous ne convenons pas toujours ; car ce Pere met par exemple *Arica* & *Ylo* sous le même meridien à $8'$ de temps ou deux minutes de degré près, & je sçai pour l'avoir observé, que ces Ports qui sont éloignez d'environ 28 à 30 lieues gisent SE & NO du Monde, ce qui donne tout au moins un degré de difference.

J'avouerais encore que le voyage de la Mer du Sud ne fournit presque rien de curieux à une Relation : on y voit des Colonies d'Espagnols à peu près tels que nous les voyons en Europe, & une Nation barbare de Naturels du Pays, chez qui l'on n'a jamais cultivé les Sciences & les beaux Arts. Dans tout le

Chily il ne paroît aucun vestige du culte, ni de l'habitation des hommes; ils se contentent de vivre à couvert sous des Cabanes de branches d'arbres, écartées les unes des autres.

Le long de la Côte du Perou que j'ai parcourue, il ne reste aucun monument considerable de l'adresse des Indiens; on y voit seulement quelques petits tombeaux sans ornement, & quelques masures de motes de terre; & je n'ai pas appris qu'il y eût rien de remarquable au-dedans du pays, que la Forteresse de Cusco faite de pierres d'une énorme grosseur, entassées à joints incertains, avec beaucoup d'art. Le reste des chemins & aqueducs, dont on parle, ne sont pas assez rares pour engager un Curieux à traverser un pays plein de deserts, desagréable par lui-même, & par le peu de commoditez qu'on y trouve pour voyager; il ne reste donc d'interessant que les mœurs des Habitans, & ce que la Nature y produit de rare, particulièrement l'or & l'argent, c'est à quoi je me suis le plus appliqué pour suppléer à ce qui manque au Journal du P. Feuillée, afin que nos Ouvrages n'ayent presque rien de commun, & que le Public ne soit point ennuyé de redites.



EXPLICATION DE QUELQUES TERMES DE MARINE
inserez dans cette Relation.

AFFOURCHER, c'est arrêter le Vaisseau par deux anches.

Amater signifie attacher.

Anse, c'est un enfoncement de la Côte de la mer.

Arriver, c'est conformer ou rapprocher la direction du Vaisseau de celle du vent.

Babord, c'est la gauche du Vaisseau en regardant en avant.

Banc, écueil de pierre ou de sable.

Basse, pierre cachée à fleur d'eau.

Bastinguer, c'est garnir les bords du Vaisseau de matelats & de hardes, pour se faire un parapet contre la mousqueterie.

Bord signifie quelquefois le Vaisseau.

Bouée, espece de tonneau vuide, ou morceau de bois flottant pour reconnoître l'endroit où l'ancre est mouillée.

Brasiller se dit de la mer qui jette pendant la nuit des rayons de lumiere.

Brasse, mesure de cinq pieds de Roy.

Brume, c'est le broüillard.

Cable, c'est la grosse corde qui arrête le Vaisseau dans un Port ou dans une Rade par le moyen de l'ancre qui tient au fond de la mer.

Cablure, mesure de la longueur d'un cable, ou environ 130 brasses.

Canot, c'est un petit Bateau qu'on met au milieu du Vaisseau dans la Chaloupe.

Chaloupe, c'est un Bateau qu'on porte dans les Vaisseaux, d'où on le tire aux approches de terre pour se débarquer, porter les anches, &c. parcequ'il est maniable par un petit nombre d'hommes.

Compas, c'est la boussole.

Corps morts, ce sont des pieux ou autre chose, où l'on attache le Vaisseau près de terre.

Drague de fer, ce sont des bandes de fer dont on arme le dessous de la quille des Chaloupes lorsqu'on doit les faire échoüer sur des pierres.

Flot, c'est le flus de la mer lorsqu'elle monte.

Fond de cours ou curé, c'est lorsqu'il est net de vase & de sable fin.

Grain, c'est une bourrasque de pluye ou de vent.

Haut fond, c'est celui qui s'approche de la surface de l'eau.

Haye de pierres, c'est une suite de pointes de rochers.

Jusant, c'est le reflux de la mer lorsqu'elle se retire.

Lame, c'est une vague ou elevation de l'eau pousée par le vent.

Lof, venir au lof, c'est presenter la proüe près de l'endroit d'où vient le vent.

Louvoyer, c'est aller par détours à droit & à gauche en zigzague.

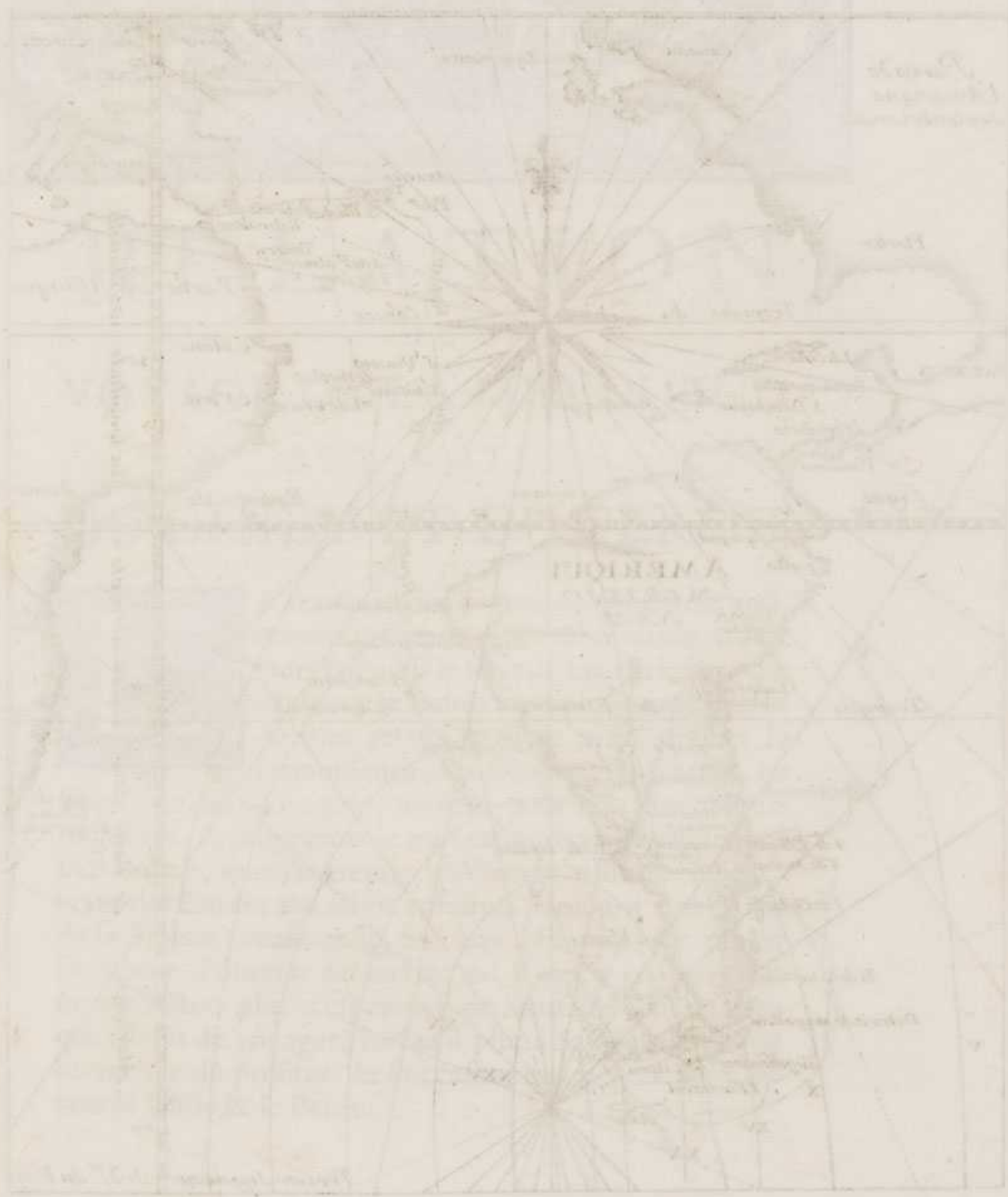
Lok, c'est un morceau de bois de 8 à 9 pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaisseau, qu'on charge d'un peu de plomb afin qu'il demeure sur l'eau dans l'endroit où on le jette.

Ligne de Lok, c'est une petite corde attachée au Lok, par le moyen de laquelle on estime le chemin du Vaisseau, en mesurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a devidé pendant un certain temps, qui est ordinairement une demi-minute ou 30", pendant lequel le Vaisseau

- poussé par le vent s'est écarté du Lok, qui a demeuré comme immobile au-dessus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté.
- Male, mer male, se dit d'une agitation incommode & violente.
- Marnier signifie le mouvement de l'élevation & de l'abaissement de la surface de la mer, dont l'intervale est plus ou moins grand le long des Côtes, selon la quantité du flus & reflux qu'il y a.
- Morne, c'est une montagne distinguée par sa hauteur du reste de la Côte.
- Mondrain, c'est une petite montagne.
- Nœud de la ligne de Lok, ce sont des nœuds espacez les uns des autres le long de la corde, d'environ 41 pieds 8 pouces suivant certains Pilotes, pour le tiers d'une lieue, de sorte que si l'on file l'intervale de trois nœuds pendant une demi-minute, on estime qu'on fait une lieue de chemin par heure; mais cette division est fautive, comme on peut le voir page 6.
- Orin, c'est une corde qui tient par un bout à la bouée, & par l'autre à la croisée de l'anchre qu'elle sert à lever & arracher du fond avec un peu de force.
- Rafale, c'est une bouffée de vent subit & violent par reprises.
- Rouler, c'est balancer d'un côté à l'autre.
- Sonde, c'est un lingot de plomb au bout duquel on met du suif pour connoître la qualité du fond de la mer; on le jette avec une corde pour le retirer; s'il s'y trouve du sable ou de la vase, ils s'attachent au suif; & s'il y a des pierres, elles s'impriment dessus; & la corde ou *Ligne de sonde* sert à marquer la profondeur de la mer.
- Table de Lok, c'est un morceau de planche divisé en 4 ou 5 colonnes, pour écrire, avec de la craye, l'estime de chaque jour. Dans la première sont marquées les heures de deux en deux, dans la seconde le Rumb de vent ou la direction du Vaisseau par rapport aux principaux points de l'horison indiquez par la boussole; dans la troisième la quantité de nœuds qu'on a filé en jettant le Lok; dans la quatrième le vent qui souffle; dans la cinquième les observations qu'on a faites sur la variation de l'aimant.
- Tanguer, c'est balancer d'avant en arriere.
- Tapion, marque ou tache de couleur différente du reste de la terre que l'on découvre.
- Touée, ce sont des cables & des anchres qui servent à faire mouvoir le Vaisseau, & changer de place sans le secours des voiles.
- Teignant, gravier raboteux comme du machefer.
- Tribord, c'est la droite du Vaisseau en regardant en avant.
- Vase, c'est le limon qui est au fond de la mer.



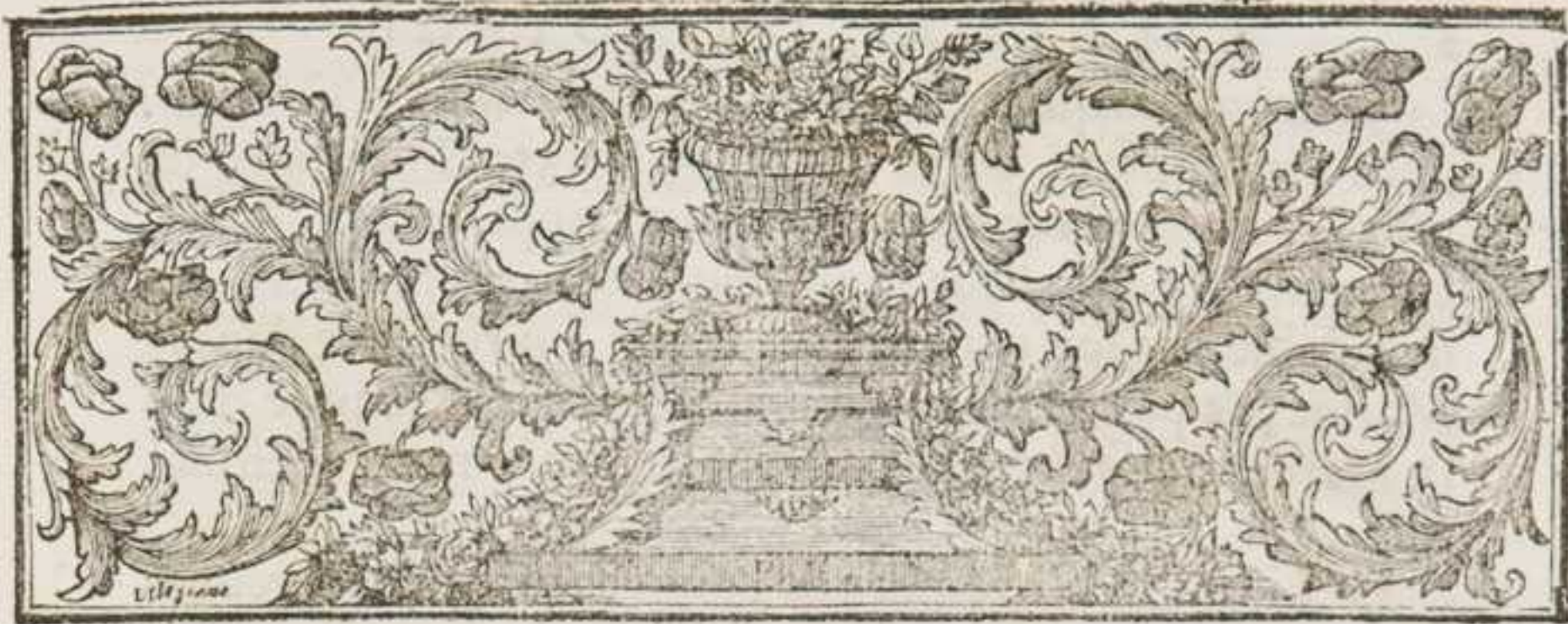
THE NEW AND IMPROVED MAP OF THE NORTH AMERICAN CONTINENT
AS DISCOVERED BY ROBERT ROSS, CAPTAIN OF THE ROYAL NAVY
IN THE YEAR 1781. BY JOHN ROSS, CAPTAIN OF THE ROYAL NAVY
AND CHIEF SURVEYOR OF THE WEST INDIES. LONDON, 1781.



Printed by W. Johnston, at the Office of the Surveyor-General, in the Strand, London.

CARTE REDVITE, pour l'Intelligence du Voyage de la Mer du Sud, ou sont marquez les lieux dont il est parle dans cette Relation, et les Routes pour aller et venir, en Suposant le premier Meridien a Paris, d'où l'on Compte vne Longitude Occidentale. les Lignes courbes avec des Chifres Romains Montrent la Progression de la Variation de 5 en 5 degrez au NO au dessus de la Ligne 00. et au NE au desous de la meme Ligne





RELATION
DU
VOYAGE DE LA MER DU SUD
AUX CÔTES
DU CHILY ET DU PEROU.



A structure de l'Univers, qui est naturellement l'objet de notre admiration, a toujours fait aussi le sujet de ma curiosité; dès l'enfance je faisois mon plus grand plaisir de tout ce qui pouvoit m'en donner la connoissance, les Globes, les Cartes, les Relations des Voyageurs avoient pour moi des attrait singuliers. A peine étois-je en état de voir les choses par moi-même, que j'entrepris le Voyage d'Italie. Le prétexte des Etudes me servit ensuite à parcourir une partie de la France; mais enfin fixé par l'Emploi que j'ai eu l'honneur d'obtenir au service du Roy: je croyois qu'il ne me restoit plus d'esperance de satisfaire l'inclination que j'avois de voyager, lorsqu'il plut à Sa Majesté de me permettre de profiter de l'occasion qui se presentoit de voir le Chily & le Perou.

RELATION DU VOYAGE

Je m'embarquai à Saint Malo en qualité d'Officier, dans un Vaisseau de 36 Canons, de 350 Tonneaux de port, & de 135 hommes d'Equipage, appelé *le S. Joseph*, commandé par le sieur Duchêne Battas, homme recommandable par son experience, & par sa prudence dans la Marine, & par beaucoup d'intelligence & d'activité dans la Marchandise, ce qui convenoit fort à notre destination.

Le Lundi 23 Novembre de l'année 1711, nous sortîmes du Port de Saint Malo, accompagnés de *la Marie*, petit Vaisseau de 120 Tonneaux de port, commandé par le sieur du Jardais Daniel, qui devoit nous servir de Vivandier. Nous fûmes attendre les vents favorables auprès du *Cap Frehel*, sous le canon du *Château de la Latte*, dans la *Baye de la Frenaye*, où nous mouillâmes le même jour; mais nous les attendîmes en vain pendant près de deux mois.

L'ennui d'un si long retardement, les rigueurs d'un hyver avancé, le vent, le froid, & la pluye qu'il falloit essuyer de 4 en 4 heures pendant les gardes que l'on montoit alternativement jour & nuit sans interruption, suivant l'usage de la Mer, & l'embarras d'un Vaisseau Marchand, où l'on trouvoit à peine où se placer, commencerent à me faire sentir combien étoit dure la vie d'un Navigateur, combien elle étoit opposée à la tranquillité & à la retraite que demandent l'étude & la méditation, qui faisoient à terre mes plus cheres delices*. Enfin j'en vis les derniers malheurs du premier abord dans un naufrage qui se fit à nos yeux: en voici le détail.

* jam
inde ab ado-
lescentiâ,
Ego hanc ele-
mentem vitâ
urbanam at-
que otium,
Secutus sum:
Et quod fortu-
natum isti pu-
tant,
Uxorem nun-
quam habui.
Ter. Adel. 1, 1.

Il faut sçavoir auparavant, que la plûpart des Vaisseaux qui sortent du Port de Saint Malo, viennent mouiller à la rade de la Frenaye, qui n'en est éloignée que de quatre lieues à l'Ouest, ou pour attendre les vents favorables, ou pour rassembler leurs Equipages qui ne se rendent à bord qu'à l'extrémité. Le 9 Decembre il y en avoit cinq, le Comte de Girardin, le Michel-André, le Chasseur, la Marie, & nous; lorsque le Chevalier de la V*** qui

commandoit la *Grande Bretagne* Vaisseau de 36 Canons armé en course, vint sur les six heures du soir mouiller son ancre de jusant auprès de notre flot; mais l'*orin* qui par mégarde étoit encore amarré sur le bord, l'ayant empêché de prendre fond, le reflux entraîna le Navire auprès d'une basse qui est au pied du Fort de la Latte, avant qu'on en pût mouiller une autre; celle-ci le soutint pendant le jusant à une portée de pistolet de la pierre; mais le flot étant revenu, la violence du courant le jeta bien-tôt sur cet écueil. Le Capitaine se voyant dans un danger inévitable, ne manqua pas de tirer plusieurs coups de canon pour demander secours aux Vaisseaux qui étoient dans la rade: chacun s'empressa de lui envoyer du monde pour l'en retirer; mais ce fut en vain, le vent de Sud-Est s'augmentoît, & pouffoit si fort au large avec la marée, qu'aucune Chaloupe ne put aborder, celle du Comte de Girardin fut jettée si loin hors de la Baye, qu'elle ne put regagner son bord pendant la nuit; celle du Chasseur y perit, & sans la nôtre, l'Equipage n'en auroit pas réchappé. Enfin environ minuit le Vaisseau toucha & se brisa en si peu de temps, que l'Equipage eut peine à se sauver dans la Chaloupe au pied du Château, il y eut même trois hommes de noyez, parmi lesquels on comptoit un Officier.

Naufrage.

Le lendemain nous vîmes encore les tristes débris du Vaisseau couché sur le côté, battu par les flots qui le mirent en pieces en 24 heures. Il est aisé de s'imaginer combien de sérieuses réflexions ce funeste spectacle inspiroit à tout le monde, particulièrement à moi qui faisois mon essai de navigation dans un Voyage qui devoit être tout au moins de deux ans.

Il y avoit déjà 27 jours que nous essuyions un mauvais temps presque continuel, sans que les vents nous permissent de nous mettre en mer, lorsqu'il nous vint un ordre des Armateurs* de retourner à Saint Malo, de peur d'être surpris par des Vaisseaux Anglois qui devoient nous y venir attaquer, suivant l'avis qu'ils en avoient eu. Nous y

Retour à S.
Malo.* M^s les freres
Vincent &
M. Duhamel.

4 RELATION DU VOYAGE

retournâmes donc le Dimanche 20 Decembre, & nous y demeurâmes jufqu'au 6 de Janvier de l'année fuivante 1712.

Seconde sortie de S. Malo.

* c'est à dire agitée.

Accident.

Ce jour les vents s'étant rangez de la partie de l'Est, nous fortîmes pour la seconde fois de la rade de Rance; mais à peine étions-nous hors des portes de la rade, que nous fûmes contraints de mouïller, de peur de nous aller jeter pendant la nuit sur les pierres auprès desquelles il faut passer pour se mettre dans la Manche; les vents étoient au Nord-Nord-Est, & la Mer mâle* nous faisoit tanguer si rudement, que le cable se cassa aussi-tôt que l'anchre eut pris fond. Nous fûmes donc obligez de venir remouïller à l'entrée de la Baye de la Frenaye, où nous passâmes une mauvaise nuit.

Le lendemain nous mîmes à la voile pour aller chercher notre anchre avec la Marie à qui pareil accident étoit arrivé: elle retrouva la sienne; mais la nôtre fut perdue, parceque la bouée avoit coulé. Pendant que nous étions occupez à la chercher, le calme nous prit, alors nous mouillâmes, pour la troisieme fois, à une lieue & demie du Château de la Latte, en attendant que les vents qui varioient à tous momens, se fussent fixez en un endroit.

A la pointe du jour nous voulûmes faire voile pour nous mettre en Mer; mais le cable s'étant trouvé rongé à trente brasses près de l'anchre, on jugea à propos de le couper, & d'en aller chercher un autre à la Ville, & remplacer l'anchre que nous avions perdue; c'est pourquoi nous nous en approchâmes un peu, ayant Pavillon en berne. Nous fîmes signal d'un coup de canon que nous avions besoin de secours, ensuite nous retournâmes mouïller une quatrieme fois de cette seconde sortie sous le Château de la Latte. On depêcha aussi-tôt deux Officiers pour aller chercher ce qui nous manquoit, & le lendemain ils nous l'apporterent.

Nous demeurâmes encore là huit jours en attendant les vents d'Amont, sans qu'il nous arrivât rien de remar-

quable; nous employâmes ce temps à l'arimage du Navire, qui pour être trop chargé par ses hauts, ne portoit point la voile, comme nous l'éprouvâmes le jour de notre seconde sortie.

PREMIERE PARTIE,

Qui contient la traversée de France au Chily.

ENFIN après avoir beaucoup souffert du temps qui nous étoit toujours rude & contraire, les vents se rangerent à Est $\frac{1}{4}$ Sud-Est; aussi-tôt nous mîmes à la voile pour passer par le grand Canal, entre Rochedouvre & Guernesey, & nous mettre par là dans le milieu de la *Manche*, afin d'éviter les Corsaires ennemis qui avoient coutume de hanter la côte de Bretagne. Nous y passâmes heureusement pendant la nuit, ayant eu connoissance, sur les dix heures, de Rochedouvre environ une lieue au Sud-Est de nous.

Quelques heures après nous apperçûmes à la clarté de la Lune, un Navire qui nous observoit de près; aussi-tôt nous nous bastingâmes, & nous préparâmes au combat, persuadés que c'étoit un Corsaire de Gerzey: mais il n'osa nous attaquer, & resta de l'arriere à perte de vûe avant le jour.

Les trois jours suivans nous en vîmes plusieurs autres que nous évitâmes sans combat par nos bonnes manœuvres.

Les vents d'Est qui souffloient de bon frais, nous tirent enfin des parages les plus dangereux, & nous conduisirent hors de la *Manche*. Par les 40 degrez nous eûmes un coup de vent arriere de Nord & Nord-Nord-Est qui nous permettoit à peine de porter la mizaine un ris dedans. La Marie ne pouvant nous suivre, nous fûmes obligés de mettre à sec, & en cet état nous faisons encore près de trois lieues par heures.

Pendant ce temps-là nous vîmes un petit Navire que nous jugeâmes Portugais, venant de l'Isle de Madere; mais la mer étoit trop grosse, & nous étions trop occupés de nous-mêmes pour chercher à faire des prises. Néanmoins ce coup de vent ne nous fit autre mal que d'enfoncer notre bouteille de babord; au contraire il nous fit avancer chemin à route. Nous n'eûmes pas plutôt atteint la latitude de 32 degrez, que nous commençâmes à trouver la mer plus belle, & des vents *Alizez* de Nord & Nord-Est, qui sans faire élever la mer, nous pouffoient de leur agreable frais, & nous faisoient faire tranquillement de belles journées.

Terre, Isle
de Palme.

Nous goûtions, après un temps orageux & sombre, la douceur d'un beau climat, & des jours clairs & sereins, lorsque nous eûmes connoissance d'une terre sur le soir au Sud-Est $\frac{1}{4}$ Est, environ 15 lieues; ce nous fut une nouvelle satisfaction de nous sçavoir auprès de l'Isle de *Palme*, & à moi particulièrement, qui par mon estime m'en trouvois précisément à pareille distance; non que je dût attribuer à ma capacité cette justesse qui étoit un effet du hazard & de l'estime des deux premiers Lieutenans qui avoient soin de regler la table de Lok: mais parceque les autres qui me connoissoient pour n'avoir été ni à l'Ecole de Marine, ni en mer, ne pouvoient se persuader qu'avec un peu de connoissance des Mathematiques on pût faire ce que font les gens du métier par pure routine, incapables de rendre aucune raison geometrique de leurs pratiques les plus simples.

Remarques
sur la ligne de
Lok.

Il est vrai que quatre ou cinq observations de la hauteur du Soleil nous redresserent beaucoup; depuis notre sortie nous nous trouvions presque toujours moins avant que notre estime. Je crus que cette erreur venoit de la division de la ligne de *Lok*, à laquelle nos Navigateurs sont accoutumés de ne donner que 41 pieds 8 pouces par nœuds ou tiers de lieue, faisant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils se trompent lourdement si un degrez est de 57060 toises, & la lieue marine de 2853

de celles du Châtelet de Paris, comme M^{rs} de l'Academie l'ont mesuré par ordre du Roy en 1672; car suivant ce calcul la lieue étant de 17118 pieds, la ligne de Lok devrait avoir pour chaque noeud, par rapport à l'horloge de 30'', 47 pieds 6 pou. 7 lig. Sur ce principe les noeuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fissions moins de chemin en effet que par notre estime; nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{21}{100}$, c'est à dire environ $\frac{1}{10}$ de moins.

Je fus confirmé dans cette pensée le 31 Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la dernière observation, je trouvai huit lieues $\frac{1}{3}$ de trop à l'estime, & que d'autres en trouvoient davantage: mais j'ai reconnu dans la suite du Voyage l'incertitude du Lok, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la maniere de le jeter, & sur l'inégalité du vent qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas: la chute des courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude; de sorte qu'il est souvent arrivé que la table de Lok quadroit avec la hauteur observée; souvent même il est arrivé qu'au lieu d'y retrancher il falloit y ajoûter.

Il s'en trouvoit encore qui fondez sur leur estime, doutoient d'avoir vû la terre le Mercredi au soir, lorsque le Jeudi 4 Février nous eûmes connoissance d'une autre terre à l'Est $\frac{1}{4}$ Sud-Est, qu'on ne douta point être l'Isle de Fer par la latitude observée, & le chemin que nous avions fait depuis l'Isle de Palme, qui s'accommodoit fort bien à la distance de ces deux Isles.

Terre, Isle
de Fer.

Assurez du lieu où nous étions, nous fîmes route pour les Isles du Cap Verd par un petit frais de Nord-Est & Nord-Nord-Est, qui nous mena dans trois jours au Tropique, où les calmes commencerent à nous faire sentir de vives chaleurs. Ils ne durerent que trois jours, adoucis de temps en temps par un peu de fraîcheur de l'Ouest au Sud.

Ce fut dans ces beaux climats que nous commençâmes à voir des *Poissons-volans* qui sont gros comme de grosses

Poissons-
volans.

8 RELATION DU VOYAGE

fardines ou des harangs ; leurs aîles ne sont autre chose que des nageoires allongées , elles ne leur servent à voler que pendant qu'elles sont humides ; nous en prenions souvent qui se jettoient dans le Navire ou dans les porte hautbans , ils sont délicats , & d'un bon goût.

Dorades.

Ces Poissons ont pour ennemis les *Dorades* , qui leur font une guerre continuelle ; avec une telle amorce on ne manque guere d'en prendre : elles en sont avides à un tel point , que si l'on contrefait un Poisson-volant avec du linge ou quelque chose d'équivalent , elles s'y laissent tromper , quoiqu'elles ne mordent point à toute autre amorce. Ce fut par ce moyen que nous prîmes les premières que j'aye vûes , dont je ne me lassois point d'admirer la beauté ; on voit briller sur leurs écailles le plus vif éclat de l'or mêlé avec des nuances d'azur , de verd & de violet , telles qu'on ne peut rien imaginer de plus beau ; le goût de leur chair ne répond pas à cette grande beauté , quoiqu'assez bonne , elle est un peu sèche.

Nuages
verts.

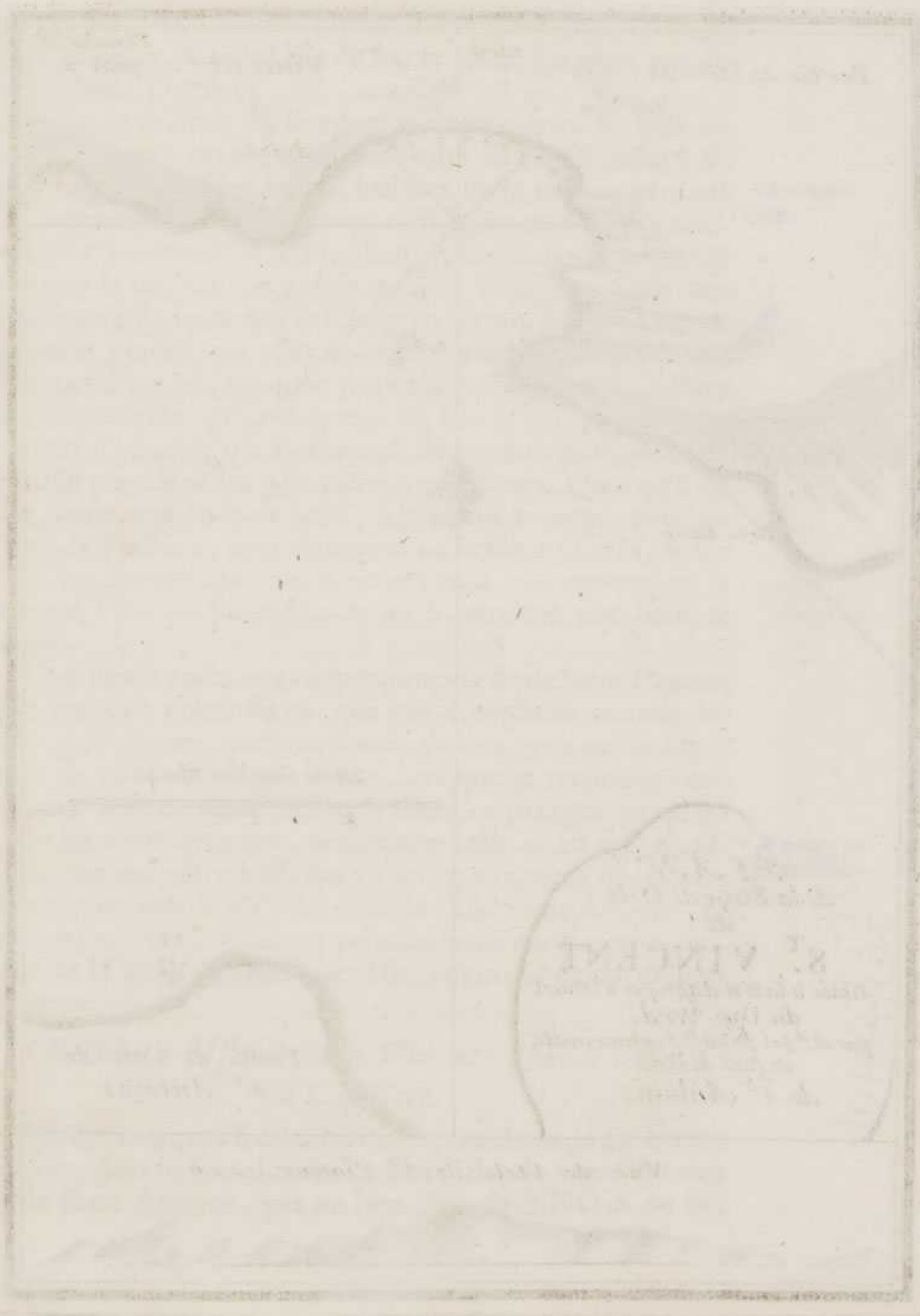
L'inclination que j'ai pour la Peinture me fit aussi remarquer sous le Tropique du Cancer , des nuages d'un beau verd au coucher du Soleil , je n'avois jamais rien vû d'approchant en Europe , & je n'en ai pas vû depuis de couleur si vive & si belle.

Par 21 degré 21' de latitude , & 21^d 39' de longitude occidentale , ou de difference du meridien de Paris , nous trouvâmes pendant cinq ou six lieues la mer fort blanche , nous filâmes 40 brasses de sonde sans trouver fond , après quoi la mer reprenant sa couleur ordinaire , nous crûmes avoir passé sur un haut-fond qui n'est pas marqué dans les Cartes.

Nous eûmes pendant quelques jours un petit frais de Nord-Ouest , ce qui n'est pas ordinaire dans ces parages ; ensuite ceux de Nord & Nord-Nord-Est nous mirent par les 17^d 40' , où nous passâmes une nuit en panne , nous sçachant près des Isles du Cap Verd.

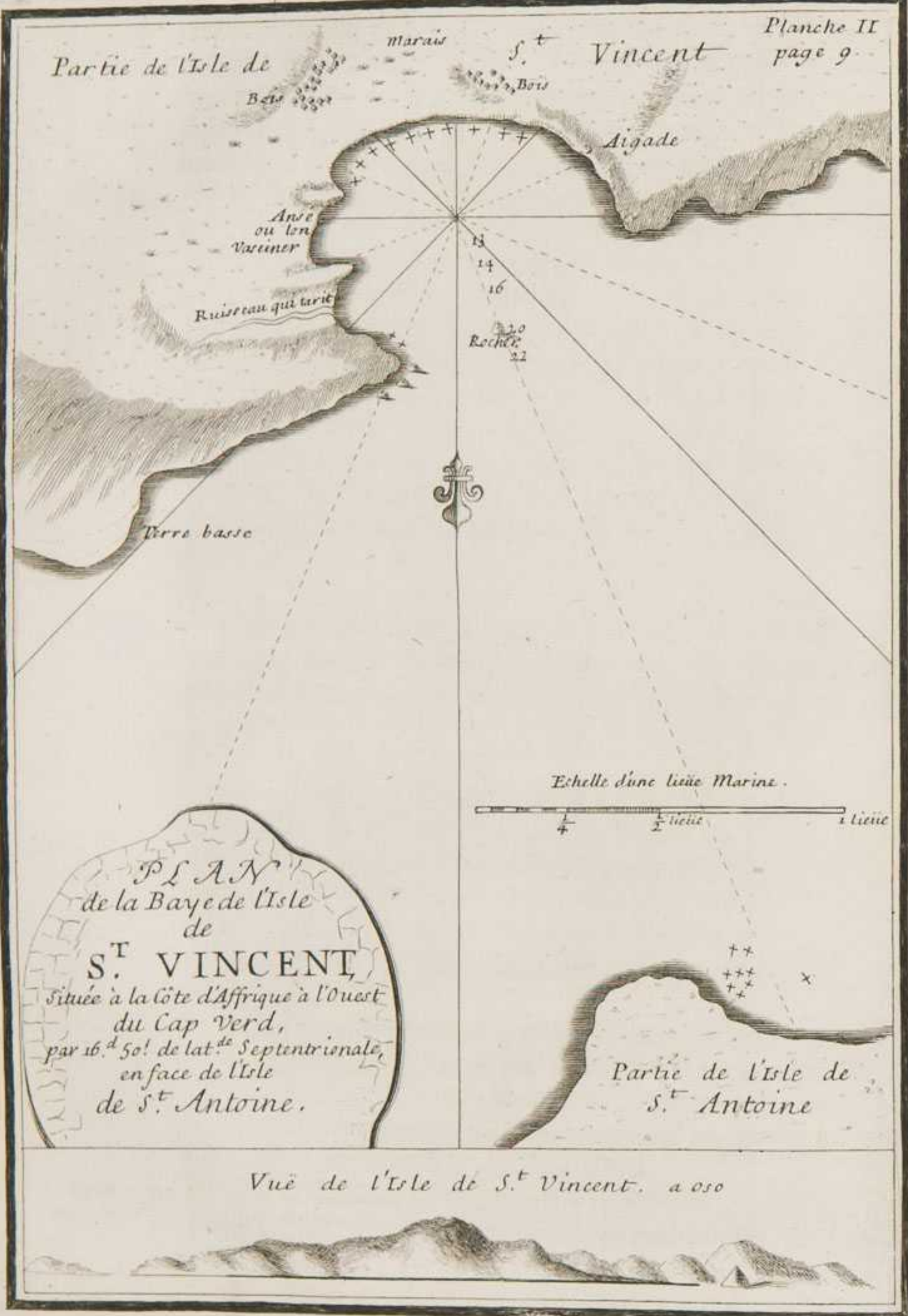
Terre , Isles
du Cap Verd.

Effectivement le lendemain 15 Février , nous eûmes connoissance d'une terre fort haute embrumée , & le jour suivant



8. VINCENZI
...
...
...
...
...

Partie de l'Isle de S.^t Vincent



PLAN
de la Baye de l'Isle
de
S.^t VINCENT
Située à la Côte d'Afrique à l'Ouest
du Cap Verd,
par 16.^d 50' de lat.^{de} Septentrionale,
en face de l'Isle
de S.^t Antoine.

Vue de l'Isle de S.^t Vincent. a 050

suivant nous reconnûmes distinctement que c'étoit l'Isle de Saint Nicolas, & puis l'Isle de Sainte Lucie qui nous restoit au Sud-Sud-Oüest.

Nous revirâmes de bord pour nous mettre la nuit au large, & après avoir couru huit lieües au NE $\frac{1}{4}$ E, nous crûmes voir des brisans dans le brillant de la mer, qui dans ces endroits brasille beaucoup, c'est à dire qu'elle est extrêmement lumineuse & étincellante pendant la nuit, pour peu que sa surface soit agitée par des Poissons ou par des Vaisseaux, de sorte que le sillage en paroît de feu; j'aurois eu peine à croire cet effet du mouvement de l'eau de mer, si je ne l'avois vû, quoique j'en fusse prévenu par la lecture de l'explication qu'en donnent les Physiciens, particulièrement Rohault, qui ajoûte aussi des raisons pourquoi elle brasille plus dans les pais chauds qu'ailleurs. Quoi qu'il en soit, nous revirâmes de bord, si je ne me trompe, pour un banc de Poissons; nous courûmes 14 lieües à O 4^dN, & sur les trois heures après midi nous vîmes, au travers de la brume, l'Isle de Sainte Lucie au S, environ une lieüe & demie.

Mer lumineuse,

Une heure après nous apperçûmes celle de Saint Vincent, que nous ne connoissions que par conjecture comme les Isles précédentes, parcequ'aucun de nos gens ne les avoit vûes du côté du Nord: ce fut alors que je reconnus l'utilité des vûes de terre dessinées dans les parages où on les cherche ordinairement; néanmoins celle-ci est reconnoissable par une terre basse qui s'allonge aux pieds des hautes montagnes vers le NO du côté de l'Isle Saint Antoine, & par un petit rocher fait en pain de sucre qui paroît à l'entrée de la Baye à l'Oüest de l'Isle, environ à deux cablures de terre.

Marques de reconnoissance.

Relâche à l'Isle de Saint Vincent, l'une de celles du Cap Verd.

Sur des marques si certaines nous entrâmes, à six heures du soir, dans le Canal entre les deux Isles de Saint Vincent & de Saint Antoine, par un bon frais de NNO & de N,

& nous rangeâmes le petit rocher à la portée du fusil pour gagner au vent, il est fort sain; à cette distance nous y trouvâmes 27 brasses d'eau, on dit qu'on en peut passer à terre, qu'il y a 17 à 20 brasses. On est sujet en doublant cet Islet à de grandes rafales qui tombent par dessus la montagne du NE, quelques Navires de l'Escadre de M. du Guay y perdirent leurs huniers, entr'autres le Magnanime, qui fut obligé d'arriver.

Voyez la
Planche I.

Enfin nous fûmes mouïller dans l'anse à dix brasses d'eau fond de sable fin & gravier, au $S\frac{1}{4}SE 5^dE$ de l'Islet, & à l'Est de la pointe de tribord en entrant; en même temps la Marie vint mouïller au SE de nous à huit brasses fond de sable vaseux.

Remarques
sur l'estime.

Nous arrivâmes à l'Isle Saint Vincent fort juste avec notre estime, parceque dans ces beaux climats où le temps est toujours serain, nous observions presque tous les jours la latitude, qui differoit de notre estime de 5 à 6 minutes du côté du S par jour, même en temps de calme, d'où j'ai conjecturé que les courans nous y portoient: Au contraire depuis les 19 degrez l'estime nous precedoit; cette erreur pouvoit encore venir de la ligne du Lok, comme je l'ai dit ci-devant, parceque sur une journée de 45 lieues, en retranchant 4, j'en trouvois encore plus d'une pour le courant ordinaire qui nous avançoit un peu au Sud.

Le lendemain 16 Février nous crûmes aller faire de l'eau à un ruisseau qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite anse la plus au Nord de la Baye, mais nous n'en vîmes plus que le lit desséché. Surpris de manquer d'un rafraichissement si nécessaire, on dépêcha des Officiers avec des Matelots pour en aller chercher dans l'Isle, & voir s'il n'y avoit point quelque habitation, d'où l'on pût tirer des beufs & quelques fruits: ils ne trouverent que quelques mares d'eau salée, & pour habitation que quelques cabanes de branches d'arbres plus propres à des bêtes qu'à des hommes, car la porte en est si basse qu'on n'y peut entrer qu'en s'y traînant ventre à terre. Pour tout meuble il y avoit quelques sacs de peau, & des écailles de

Tortues qui servoient de siege & de seau à tenir de l'eau. Les Negres qui les habitent les avoient abandonnées, de peur qu'on ne les enlevât pour les vendre, quoiqu'à notre Pavillon ils eussent dû nous prendre pour Anglois. On en vit deux ou trois tout à fait nuds, qui se cachèrent dans les bois aussi-tôt qu'ils apperçurent nos gens, sans qu'on pût les approcher en les appelant comme amis.

Enfin à force de chercher on trouva à la pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau qui couloit des terres escarpées au bord de la mer; on creusâ pour faciliter cet écoulement, & assembler assez d'eau pour pouvoir la puiser. Nous en fîmes ainsi notre provision en deux jours, quoiqu'avec assez de peine pour l'embarquer, parceque la mer y est fort mâle. Cette eau toute fraîche n'étoit pas des meilleures: mais elle devint si puante en sept ou huit jours, que c'étoit un supplice pour nous d'être obligez d'en boire.

Aigade,

Pendant qu'on faisoit l'eau, on fit aussi du bois à deux cens pas de l'aigade. C'est une espece de Tamarin qu'on fait avec facilité, & assez près du bord de la mer.

Bois,

Nous avions arboré Pavillon Anglois avec la flâme au grand mâ, & nous l'avions assuré d'un coup de canon, pour engager les habitans de l'Isle Saint Antoine, qui n'est qu'à deux lieües de là, de venir à nous: mais soit qu'ils se défiasent de notre ruse, ou que la brume les empêchât de nous voir distinctement, ils ne vinrent point à nous. Nous vîmes seulement un feu qui sembloit répondre à celui que faisoient nos Aigadiers pendant la nuit au bord de la mer; néanmoins quelques mois après, le *S. Clement* de Saint Malo avec son Pingre, ayant relâché au même endroit, fut visité par les habitans de Saint Antoine, qui lui apporterent en payant, des beufs, des cabris, des figues, des bananes, des citrons & du vin fort doux. Ils disent que dans l'Isle il peut y avoir 2000 personnes de tout sexe, couleur & condition, & qu'au dessus du mouillage il y a un petit Fort armé de quatre pieces de canon, où commande un Gouverneur Portugais.

Pour nous, nous n'eûmes d'autre rafraîchissement que

Planche XI.

celui de la pêche qui est très abondante dans la Baye de Saint Vincent ; néanmoins il n'y a qu'une anse qui est entre deux petits Caps vers l'ESE où l'on puisse s'enfermer, parceque ailleurs la plage est garnie de pierres ; mais avec l'ameçon on peut se dédommager de cette commodité, car il y a une infinité de Poissons, Mulets, Poules d'eau, Machorans, Sardines, Grondeurs, Becunes à dent blanche, & d'une espece qui ont une queue de rat & des taches rondes partout. Voici la figure d'un de ceux que nous prîmes qui avoit six pieds de long, il est fort semblable au *Petimbuaba Brasiliensis* de Margrave p. 148. On y prend aussi quelquefois des Bourses, poisson d'une singuliere beauté, décrit dans le Voyage de M^r de Genes par le sieur Froger. Dans la saison de la Tortue, il y en a des quantitez prodigieuses ; comme il paroît par le nombre infini d'écailles & de squelettes qu'on voit au bord de la mer. Les habitans de l'Isle Saint Antoine les viennent boucaner tous les ans, s'en nourrissent, & en font commerce. Enfin il n'est pas jusqu'aux Baleines qui n'y soient en grand nombre.

Nous aurions bien souhaité de nous dédommager sur la chasse de la mauvaise chere qu'on fait en mer, mais il n'y a presque pas de gibier dans cette Isle, on n'y trouve que quelques troupeaux d'Anes sauvages, quelques Cabris dans le haut des montagnes d'un très difficile accès, peu de Pintades, & point d'Oiseaux.

Nous ne fûmes pas plus heureux pour les fruits, la terre est si aride qu'elle n'y produit rien. On trouve seulement dans les valées de petits bouquets d'arbres de Tamarins, peu de Cotoniers & de Citroniers. J'y vis cependant quelques Plantes assez curieuses, du *Titimalus arborescens*, de l'*Abrotanum mas*, d'une odeur très suave & d'un beau verd ; une fleur jaune dont la tige est sans feuille ; du *Palma Christi*, ou *Ricinus Americanus*, que les Espagnols appellent au Perou *Pillerilla*, & assurent que sa feuille étant appliquée sur le sein, elle fait venir le lait aux nourrices, & sur les reins le fait passer ; sa graine est tout-à-fait semblable au Pignon d'Inde, on en fait de l'huile dans le Paraguay ; quantité

de *Sedum* de différentes especes, dont il y en a qui ont les feüilles grosses & spheriques comme une Aveline; des Pommes de Coloquinte, du *Limonium Maritimum* fort épais, de la Lavande sans odeur, du Chiendent, &c.

On trouve auprès du petit Islot de très bon Ambre gris, les Portugais en ont vendu à quelques Navires François, entr'autres au Saint Clement.

Ne pouvant esperer aucun rafraîchissement de cette Isle, nous mêmes à la voile pour en aller chercher à celle de Saint Antoine; mais il venoit de trop bon frais de NE, & la mer étoit trop mâle pour y envoyer des Chaloupes; de forte que nous mêmes Cap à route pour sortir du Canal que forment ces deux Isles; en passant nous vîmes le motillage de la partie du SO.

Un peu après nous vîmes au-delà une terre fort reculée que nous prîmes pour l'Isle de Feu; cependant le lendemain au matin, après avoir singlé environ 45 lieües au S $\frac{1}{4}$ SE, pendant la nuit nous appercûmes un feu, & le jour s'étant formé une terre fort haute qui nous restoit au NE $\frac{1}{4}$ E environ cinq lieües, au sommet de laquelle il paroissoit de la fumée.

La position de cette Isle nous la fit prendre pour l'Isle Brava, mais la fumée nous fit douter que ce fût celle de Feu; en ce cas les Isles du Cap Verd seroient mal jettées dans le Flambeau de Mer de Vankeulen, sur lequel nous nous reglions.

Cependant nous profitions toujours d'un bon frais de NE, qui nous conduisit jusqu'à deux degrez de la ligne Equinoxiale, où nous eûmes deux jours de bonace avec une petite fraîcheur depuis l'OSO au Sud, après quoi un petit frais de SSE nous ayant conduit à 0 d 40', & 23 d 50' du Meridien de Paris, nous revirâmes de bord, de peur de nous abattre trop vers la Côte du Bresil, où les courans portent au NO, nous mêmes le Cap à E 5 d S, & le lendemain 5 de Mars, faisant le S $\frac{1}{4}$ SE, nous passâmes la Ligne par un petit frais de OSO aux 355 d de Tenerife.

Passage de
la Ligne.

Le lendemain quand on ne douta plus d'être dans la

partie du Sud, on ne manqua pas de faire la folle cérémonie du Baptême de la Ligne, coutume en usage parmi toutes les Nations.

Baptême de
la Ligne.

On lie les Cathécumenes par les poignets sur des funins tendus d'avant en arrière sur le gaillard pour les Officiers, & sur le pont pour les Matelots; & après plusieurs singeries & mascarades, on les détache pour les conduire les uns après les autres au pied du grand mât, où on leur fait prêter serment sur une Carte qu'ils feront aux autres comme on leur a fait, suivant les Statuts de la Navigation, ensuite on paye pour n'être pas mouillé, mais toujours inutilement, car les Capitaines ne sont pas même tout-à-fait épargnez.

Le calme plat qui donnoit aux Equipages le loisir de se baptiser, nous fit sentir pendant quatre jours de suite de vives chaleurs, sans que nous eussions avancé pendant ce temps plus de vingt lieues à route, par des fraîcheurs variables; mais un petit frais de SE & ESE nous tira peu à peu de ces climats brûlans, & nous conduisit jusqu'aux 16 degrez Sud, sans grain ni pluye, par un temps clair & serein; les vents étant venus au NE, puis au NO, nous donnerent quelques grains de pluye, un temps couvert, & quelques heures de calme pendant trois jours jusques par les 23 $\frac{1}{2}$ & les 36 d de longitude.

Comme nous étions entre les 21 & 22 d de latitude, & 34 ou 35 de longitude, nous vîmes quantité d'Oiseaux; alors nous crûmes que nous n'étions pas loin de l'Isle de l'Ascension, nous sondâmes sans trouver fond, & nous n'en eûmes aucune connoissance, non plus que de celle de la Trinité, dont nous approchions suivant quelques Cartes manuscrites, par les 25 $\frac{1}{2}$ de latitude, où les vents varierent vers le Sud en bonace; mais enfin aidé d'un petit frais de SSE. NE & E, nous arrivâmes en trois jours à l'Isle de Sainte Catherine à la Côte du Bresil, précisément avec notre estime, dont voici le détail.

Remarques
sur l'estime.

Le lendemain de notre sortie de Saint Vincent, l'estime nous précéda un peu; le jour suivant au contraire nous la précédâmes; mais le 26 Février après avoir pris hauteur

par les 6^d 54', nous nous trouvâmes huit lieües plus au Sud que nous ne pensions, quoique nous eussions observé 9 degrez 45' deux jours auparavant. L'erreur continua toujours du même côté, avec ces marques de courans que nous appellons lits de marée, jusques vers les 9 degrez Sud de 5 à 6' suivant la grandeur des journées, sans compter la correction de la ligne de Lok. Depuis les 9 jusqu'aux 13 l'erreur étoit moindre que depuis les 13 aux 27, & la difference étoit d'autant plus considerable que nous approchions de terre; de sorte que nous trouvâmes un jour avoir fait 25 lieües, lorsque l'estime n'en donnoit que 16.

Il est évident que ces erreurs venoient des courans qui portoient vers le Sud; que ce soit directement au S, au SE, ou au SO, on ne peut le sçavoir positivement; néanmoins la conjecture la plus raisonnable, à ce qu'il me semble, c'est qu'ils doivent porter au SO, ou au SSO, parcequ'ils sont déterminez à cette direction par le gissement de la Côte du Bresil. Cette experience reduit à peu d'étendue la remarque de Voogt, qui dans son Flambeau de Mer imprimé chez Vankeulen, dit que le courant à la Côte du Bresil, dès le mois de Mars jusqu'au mois de Juillet, court violemment au long du rivage vers le Nord; & que depuis Decembre jusqu'au mois de Mars, le courant du Sud s'aneantit; ou si elle est vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas reguliere pour celle du Sud depuis les 10 degrez de latitude Sud un peu au large.

On peut néanmoins, contre ma conjecture, dire que si les courans portoient au SO, ils rapprocheroient de la Côte du Bresil les Navires qui viennent de la Mer du Sud; mais l'experience fait voir que depuis les Isles Seballes, on trouve deux & trois cens lieües d'erreur contraire à l'atterrage de cette Côte, ou de l'Isle de Fernando Noronho; donc les courans ne doivent pas porter au SO.

A cela je répons, 1^o. que les courans qui prolongent la Côte du Bresil, venant à rencontrer les terres nouvelles des Isles Seballes & la terre des Etats, refluent du côté de l'Est, comme l'ont experimenté plusieurs Navires, ensuite ils tom-

bent quelquefois dans un autre lit de courans qui porte à la Côte de Guinée, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les Cartes des Côtes d'Afrique & d'Amerique Meridionale, pour sentir la vrai-semblance de cette conjecture.

2°. Ces erreurs viennent des Cartes, comme nous le dirons en son lieu, particulièrement celles de Pictergos dont nos Navigateurs se servent le plus. On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de position aux atterages du Bresil en venant d'Europe, parcequ'on y est souvent porté par les courans, comme je viens de le remarquer, & que ne sachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Oüest, souvent on n'en corrige point les lieües, comme nous avons presque tous fait dans notre Navigation, imitant en cela la plupart des Hollandois. D'où vient qu'il n'est pas étonnant que nous trouvions bonnes les Cartes qu'ils ont faites sur leurs Journaux.

Quoi qu'il en soit, il est bien vrai que depuis l'Isle de Saint Vincent jusqu'à celle de Sainte Catherine, nous avons fait au Sud plus de 60 lieües au-delà de notre estime, quoique nous eussions hauteur presque tous les jours, & que nous prissions nos précautions sur cette erreur, & malgré tout cela nous arrivâmes à l'Isle de Sainte Catherine le 31 Mars positivement avec nos points sur la Carte de Pictergos, à dix lieües plus ou moins les uns que les autres. D'où l'on peut inferer que si nous avions donné du chemin à l'Oüest, nous aurions beaucoup entré dans les terres, comme il est arrivé à la plupart des Navires François allant à la Mer du Sud.

Sonde.

Le Mardi 30 de Mars comme on se faisoit près de terre, on fonda sur les six heures du soir, & on trouva 90 brasses d'eau fond mêlé de sable, vase & coquillage; deux lieües $\frac{1}{2}$ plus à Oüest on trouva dix brasses moins; nous passâmes la nuit en sondant de deux en deux heures, même brasséage & qualité de fond.

Atterage,
Isle Sainte
Catherine.

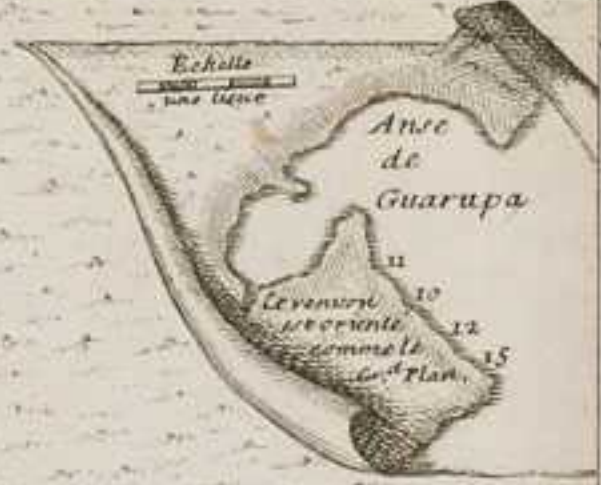
A la pointe du jour nous vîmes la terre, étant six lieües plus à l'Oüest que notre seconde sonde; on reconnut bientôt l'Isle de Gal par sa figure, & quelques petites taches blanches



CARTE PARTICULIERE de L'ISLE DE S^{TE} CATHERINE

Située à la Côte du Bresil
par 27° 30' de l'atitude Australe.

A. Chapelle de N.^a Senhora D. Isle aux malades
ou selon d'autres
B. Habitations le 3. Roy
C. Povo aigade



Nota que la partie du Nord depuis le goulet jusqu'à l'Isle de Gal, a été levée géométriquement, le reste à la boussole et par estime.

Leveur Ingenieur ord. du Roy.

Vue de la partie du Nord de l'Isle de S^{te} Catherine

blanches qu'on prend de loin pour des Navires, & par des petits Iflots qui font auprès, elle nous reſtoit alors à $O\frac{1}{4}SO$, environ huit à neuf lieues; on ſonda, & on trouva 55 braſſes d'eau fond de ſable fin & vafeux. Enfin nous prîmes hauteur à une lieue & demie de cette Ile au $S\frac{1}{4}SE$, & environ trois lieues à l'Est de la pointe du Nord de l'Ile de Sainte Catherine, & nous trouvâmes $27^{\circ} 22'$ de latitude Australe. Voici comme elle nous paroifſoit.

Sondes à l'atterrage.

Voyez Planche III.

Une lieue & demie plus Oueſt, nous trouvâmes 20 braſſes d'eau fond de ſable vafeux plus gris; nous continuâmes de ſonder de diſtance en diſtance, en diminuant de fond d'une manière uniforme, juſqu'à ſix braſſes fond de vaſe grife, où nous mouillâmes entre l'Ile Sainte Catherine & la terre ferme, ayant l'Ile de Gal au $NE\frac{1}{4}E$, du compas environ trois lieues, d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la terre ferme au $N\frac{1}{4}NE$.

Relâche à l'Iſle de Sainte Catherine à la Côte du Breſil.

Le lendemain premier Avril, le Capitaine détacha notre Chaloupe & celle de la Marie, avec un Equipage armé pour aller chercher un lieu propre à faire de l'eau, & les habitations des Portugais pour en tirer quelques rafraîchiſſemens. Le ſieur Leſtobec ſecond Capitaine, partit en même temps dans le Canot avec trois Officiers, du nombre deſquels j'étois, pour aller reconnoître ſ'il n'y avoit point de Vaiſſeaux ennemis mouillez à l'anſe d'*Arazatiba* qui eſt en terre ferme, à l'Oueſt de la pointe du Sud de l'Iſle.

Voyez la Planche III.

Nous trouvâmes du premier abord une aigade fort commode dans une habitation abandonnée, à un quart de lieue du Navire à ESE . Aſſurez de ce ſecours, nous fûmes plus avant dans une petite langue de terre, où nous trouvâmes une maiſon vuide depuis quelques heures, à en juger par les cendres chaudes; nous fûmes fort ſurpris de voir par là la défiance des habitans, parceque nous avions fait un ſignal d'amis, dont le Capitaine Salvador étoit convenu une an-

Aigade.

née auparavant avec les sieurs Roche & Befard, Capitaines du Joyeux & de Lyfidore qui avoient mouillé à *Arazatiba*, c'étoit une flane blanche sous une Angloise au grand mât; mais nous avons manqué en ne tirant qu'un coup de canon au lieu de deux; d'ailleurs ils étoient déjà épouvantés par la nouvelle de la prise de *Rio de Janeiro*, que M. du Guay-Trouin avoit pris & rançonné depuis peu, pour vanger l'insulte que les Portugais avoient faite aux prisonniers de guerre François, & à leur chef M. le Clerc. En effet comme nous allions chercher d'autres habitations où il y eût du monde, nous vîmes venir à nous trois hommes dans une Pirogue, envoyez de la part du Gouverneur ou Capitaine de l'Isle, pour nous prier de ne pas mettre pied à terre aux habitations, qu'ayant été reconnus pour François, les femmes effrayées s'étoient déjà sauvées à la montagne, que si nous voulions ne leur point faire de mal, ils nous feroient part des vivres & des rafraîchissemens qu'ils avoient, comme à d'autres Navires François qui avoient relâché chez eux. Nous reçûmes très bien ces Députez, & nous les envoyâmes à bord dans la Chaloupe de la Marie accompagnée de la nôtre, que nous quittâmes pour aller reconnoître le motillage d'*Arazatiba*, comme je l'ai dit.

Voyez la
Carte de l'Isle
Planche III.

Nous passâmes premierement par un petit Détroit d'environ 200 toises de large formé par l'Isle & la terre ferme, où il n'y a que deux brasses & demie d'eau. Alors nous commençâmes à voir de part & d'autre de belles habitations, où nous n'allâmes point, parceque nous l'avions promis aux Députez, en poursuivant nous sondions de temps en temps; mais nous ne trouvâmes jamais assez d'eau pour un Navire de six canons. Nous cotoyâmes plusieurs belles anses de l'Isle, jusqu'à ce qu'arrêtez par les tenebres de la nuit, nous fûmes obligez de mettre à terre: le hazard nous conduisit dans une petite anse où nous trouvâmes heureusement de l'eau & un peu de Poisson que nous pêchâmes fort à propos, & qu'un grand appetit assaisonna le mieux du monde; nous y passâmes la nuit en garde contre les Tigres dont les Bois sont tout remplis, & dont nous venions

de voir des vestiges tout récents sur le sable ; à la pointe du jour nous pousâmes encore une demie lieue plus avant pour reconnoître s'il n'y avoit point de Vaisseau mouillé à Aratzatiba, & nous n'en vîmes point. Un de nos Officiers qui avoit relâché deux ans auparavant avec M. de Chabert, nous fit remarquer une langue de terre basse où l'on trouve des troupeaux de Bœufs sauvages ; mais nous n'avions pas assez de vivres pour entreprendre cette chasse, dont nous avions néanmoins grand besoin : car dans la partie du Nord de l'Isle, on n'y en trouve pas : de sorte qu'il seroit bien plus avantageux de relâcher au Sud, si les Navires y étoient en sûreté ; mais quand il a venté de l'Est, ESE & SE, on est en risque de s'y perdre, comme il arriva au Saint Clement & à son Pingre en 1712 ; ils y perdirent leur Chaloupe avec quatorze hommes, & se virent eux-mêmes à deux doigts de leur perte, quoique sans aucun vent, tourmentez seulement par le houle effroyable de la mer. Cette rade est par les 27^d 50' à l'Ouest de la pointe du Sud de l'Isle Sainte Catherine. A l'Est de l'Islet Fleury est une anse où l'on trouve de très bonne eau, & de petites Huîtres vertes d'un goût délicieux. Nous donnâmes dans cette petite anse en revenant & deux autres plus au Nord ; nous entrâmes dans une habitation abandonnée, où nous chargeâmes notre Canot d'Oranges douces, Citrons & grosses Limes. Vis à vis celle-ci près de terre ferme, est un Islet derrière lequel est un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans ; mais qui le plus souvent ne sert qu'à faire le commerce du Poisson sec qu'ils portent à la *Lagoa* ou à Rio de Janeiro.

Les Portugais qui nous avoient vû passer avec pavillon Anglois au Canot sans descendre à leurs habitations, vinrent à notre retour audevant de nous dans leurs Pirogues, pour nous offrir des rafraîchissemens ; nous reçûmes leurs offres, & pour les apprivoiser nous leur donnâmes de l'eau de vie, liqueur qu'ils aiment fort, quoiqu'ordinairement ils ne boivent que de l'eau. Enfin nous arrivâmes environ minuit au Vaisseau, où nous trouvâmes déjà le Gouverneur

Emanuel Mansa avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchissemens ; après avoir été bien regalé au sortir du Vaisseau, on lui fit le salut de la voix.

Cette reception apprivoisa tellement les Habitans, qu'il nous venoit tous les jours des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de Fruits. Pendant que nous faisons dans le Canot cette petite course, on donna le suif au Navire, on mit 18 canons dans la calle pour le rendre plus marin, prévenus des mauvais parages où nous devions passer au bout des terres du Sud ; on l'aprocha aussi de l'Isle de Sainte Catherine pour faciliter l'aigade ; & parceque les marées sont fort sensibles, quoique peu réglées, ou peu connues, & que la mer ne * marne que de cinq à six pieds, nous afourchâmes ENE, & OSO, à 200 brasses d'un Islet qui nous restoit au SSE, du compas, ayant l'Isle de Gal au NE $\frac{1}{4}$ N environ quatre lieues, moitié couverte par la seconde pointe de l'Isle de Sainte Catherine la plus Nord. Après que nous eûmes fait avec beaucoup de commodité de bon bois & d'excellente eau, nous attendîmes pendant quelques jours les Bœufs que les Portugais nous avoient envoyé chercher à la Lagoa à douze lieues de l'Isle ; mais le 9 Avril voyant qu'ils nous demandoient encore du temps pour les faire venir, nous ne jugeâmes pas à propos de retarder davantage, à cause que la saison étoit déjà un peu avancée pour doubler le Cap de Horn redoutable par les vents contraires ; & les mauvais temps qu'on y souffre en Hyver ; c'est pourquoy le lendemain Dimanche nous mîmes à la voile pour nous mettre en mer. Avant que de continuer notre voyage, il est bon de dire ici quelque chose de l'Isle de Sainte Catherine.

* c'est à dire monte & descend.

Description de l'Isle de Sainte Catherine.

L'Isle de Sainte Catherine s'étend du Nord au Sud depuis les 27^d 22' jusqu'au 27^d 50'. C'est une Forest continuelle d'arbres verts toute l'année, on n'y trouve de lieux praticables que ce qu'il y a de défriché autour des habitations ; c'est-

à dire 12 ou 15 endroits dispersez çà & là au bord de la mer dans les petites anses qui font face à la terre ferme ; les Habitans qui les occupent sont les Portugais, une partie d'Européens fugitifs, & quelques Noirs ; on y voit aussi des Indiens qui se jettent volontairement parmi eux pour les servir, ou qu'ils prennent en guerre.

Quoiqu'ils ne payent aucun tribut au Roy de Portugal, ils sont ses sujets & obéissent au Gouverneur ou Capitaine qu'il établit pour les commander en cas d'affaire contre les ennemis de l'Europe, & les Indiens du Bresil avec lesquels ils sont presque toujours en guerre ; de sorte qu'ils n'osent aller moins de 30 ou 40 hommes ensemble bien armez, lorsqu'ils pénètrent dans la terre ferme, qui n'est guères moins embarrassée de Forests que l'Isle. Ce Capitaine ne commande ordinairement que trois ans, il relève du Gouverneur de la Lagoa petite Ville éloignée de l'Isle de douze lieues au SSO. Il avoit alors 147 Blancs dans son département, quelques Indiens & Noirs libres, dont une partie est dispersée sur les bords de la terre ferme. Leurs armes ordinaires sont des couteaux de chasse, des flèches & des haches, ils ont peu de fusils & rarement de la poudre ; mais ils sont suffisamment fortifiez par les Bois, qu'une infinité d'épines de différentes especes rendent presque impénétrables, de sorte qu'ayant toujours une retraite assurée, & peu d'équipage à transporter, ils vivent en repos sans crainte qu'on leur enleve leurs richesses.

En effet, ils sont dans une si grande disette de toutes les commoditez de la vie, qu'aucun de ceux qui nous apportent des vivres ne voulut qu'on les lui payât en argent, faisant plus de cas d'un morceau de toile ou d'étoffe pour se couvrir, que d'une piece de métal qui ne peut ni les nourrir ni les garantir des injures de l'air : contents pour tout habit d'une chemise & d'une culotte, les plus magnifiques y ajoutent une veste de couleur & un chapeau : presque personne n'a des bas ni des souliers, néanmoins ils sont obligez de se couvrir les jambes lorsqu'ils entrent dans les Forests ; alors la peau d'une jambe de Tigre leur est un bas

tout fait. Ils ne sont pas plus délicats pour la nourriture que pour les habits ; un peu de Mays, des Patates, quelques Fruits, du Poisson & de la chasse, le plus souvent du Singe, les contente. Ces gens du premier abord paroissent misérables ; mais ils sont effectivement plus heureux que les Européens, ignorans les curiositez & les commoditez superflues qu'on recherche en Europe avec tant de peine, ils s'en passent sans y penser, ils vivent dans une tranquillité que les subsides & l'inégalité des conditions ne trouble point ; la terre leur fournit d'elle-même les choses nécessaires à la vie, du bois & des feuilles, du Coton & des peaux d'Animaux pour se couvrir & se coucher ; ils ne souhaitent point cette magnificence de logemens, de meubles & d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition, & flater pendant quelque temps la vanité sans rendre un homme plus heureux ; ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'ils s'aperçoivent de leur bonheur quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de peine. La seule chose dont ils sont à plaindre, c'est de vivre dans l'ignorance ; ils sont Chrétiens à la vérité, mais comment sont-ils instruits de leur Religion, n'ayant qu'un Aumônier de la Lagoa qui leur vient dire la Messe les principales Fêtes de l'année : ils payent cependant la dîme à l'Eglise qui est la seule chose qu'on exige d'eux.

Au reste, ils jouissent d'un bon climat & d'un air fort sain, ils ont rarement d'autres maladies que celle qu'ils appellent *mal de Biche*, qui est une douleur de tête accompagnée de *Tenesme* ou envie d'aller à la selle sans rien faire, & pour cela ils ont un remede fort simple qu'ils regardent comme un spécifique ; c'est de se mettre dans le fondement un petit limon, ou un emplâtre de poudre à canon détrempee avec de l'eau.

Ils ont aussi quantité de remedes des simples du Pays, pour se guérir des autres maladies qui peuvent leur survenir. Le Sassafras ce bois connu par sa bonne odeur & par sa vertu contre les maux veneriens y est si commun que nous le coupions pour brûler ; le Gayac qu'on employe aussi

pour les mêmes maux n'y est guères plus rare ; on y trouve de très beau Capillaire & quantité de Plantes aromatiques qui sont connues des habitans pour leurs usages. Les arbres fruitiers y sont excellens dans leurs especes, les Oranges y sont du moins aussi bonnes que celles de la Chine, il y a quantité de Limoniers, Citroniers, Gouyaviers, Choux palmistes, Bananiers, Cannes de sucre, Sandies, Melons, Giraumons, & Patates meilleures que celles de Malgue si estimées.

Ce fut là où je vis, pour la première fois, l'arbrisseau qui porte le Coton ; comme je souhaitois depuis long-temps de le voir, j'en dessinai une branche pour en conserver l'idée.

Du Coton.

Le Cotonier, que les Botanistes appellent *Gossipium*, ou *Xilon arborcum*, est un arbrisseau qui ne s'éleve guere plus de 10 à 12 pieds, ses grandes feuilles ont cinq pointes, & ressemblent assez bien à celles du grand Erable ou du Ricin ; mais les petites, c'est à dire celles qui sont les plus proches du fruit, n'en ont que trois ; les unes & les autres sont un peu charnues, & d'un verd foncé.

Voyez Plan-
che IV.

Ses fleurs seroient semblables à celles de la Mauve, qu'on appelle Passerose, si elles étoient de même couleur & plus évafées ; elles sont soutenues par un calice verd composé de trois feuilles triangulaires dentelées qui ne les envelopent que très imparfaitement ; elles sont jaunes par le haut, & rayées de rouge dans le fond.

A la fleur succede un fruit verd de la figure d'un bouton de Rose, qui dans sa parfaite maturité devient gros comme un petit œuf, & se divise en trois ou quatre loges remplies chacune de 8 à 12 semences presque aussi grosses que des Pois, lesquelles sont envelopées dans une substance filamenteuse connue sous le nom de *Coton*, qui part de toute leur surface & qui devient blanche, & fait ouvrir les loges à mesure qu'elle meurit, de sorte qu'à la fin les flocons se détachent & tombent d'eux-mêmes ; les graines alors sont tout-à-fait noires & pleines d'une substance huileuse d'assez

bon goût, que l'on dit être très bonne contre le flux de sang.

Ce Cotonier est fort différent de celui que l'on cultive à Malthe & dans tout le Levant, qui n'est qu'une petite Plante annuelle, c'est à dire qu'il faut semer & renouveler tous les ans, c'est pourquoi on l'appelle *Xilon herbaceum*; d'ailleurs ses feuilles sont arondies & échancrées, & à peu près de la grandeur de celle des Mauves.

Explication de la Planche IV.

- A Grande feuille à cinq pointes.
- B Petite feuille à trois.
- C Fleurs vues différemment.
- D Calice de feuilles triangulaires.
- E Bouton qui s'ouvre en quatre loges.
- F Coton mur.
- G Graine couverte de Coton.
- H Graine dépouillée.
- I Coupe d'un des flocons avant sa maturité.

Nota, que ce Dessin est la moitié de la grandeur naturelle.

Pour separer les graines du Coton on a une petite machine composée de deux rouleaux gros comme le doigt, lesquels en tournant en sens contraire, pincent le Coton & l'attirent peu à peu; la graine qui est ronde & grosse ne peut passer entre les rouleaux, ainsi elle se dépouille & tombe dès que le Coton a passé.

On dit que ces Cotoniers sont de la petite espece, parcequ'il y en a dans ce Continent de plus gros & plus grands que nos Chênes, qui ont la feuille comme le premier; ils portent le Coton de soye qui est fort court, mais c'est une espece de *hoïatte*.

Dampier en a dessiné d'une autre espece qui se trouve au Bresil, appelé *Momou*. Voici ce qu'il en dit: « La fleur est
» composée de petits filamens presqu'aussi deliez que les
» cheveux, de trois ou quatre pouces de long, & d'un rouge,
» obscur,

Planche IV. pag. 24.

Xilon arboreum J. B.
Gossipium orboreum
Caule laevi C. B. Pin.



N. Guérard le fils fecit.

Pl. B. murex...
murex...
murex...

Tab. VI. p. 10.



Tab. VI. p. 10.

obscur, mais leurs sommitez sont de couleur cendrée ; au « bas de la tige il y a cinq feuilles étroites & roides, de six « pouces de long. «

On trouve aussi, dans les bois, du *Mahot* qui est un arbre dont l'écorce, composée de fibres extrêmement fortes, sert à faire des cordes. On y voit un arbre singulier par sa figure, qui lui a mérité le nom de *Flambeau*, ou *Cierge épineux* : effectivement ses feuilles sont faites comme une torche composée de quatre chandelles, c'est à dire que son plan est une Croix arondie par ses angles, elles naissent comme celles des Raquettes les unes des autres, elles ont depuis huit à quinze pieds de longueur, & donnent un fruit qui ressemble assez à une Figue ou Noix verte, on en voit quantité dans le Perou à six côtes, tels que le Pere du Tertre les a dessinés dans son Histoire des Antilles. Le *Mancenilier* y est un peu plus rare ; cet arbre est un des plus venimeux qui soient connus, il donne une belle pomme à l'œil, qui est un poison ; de son écorce il en sort un lait dont les Matelots éprouvent souvent le venin, s'il leur arrive en faisant le bois à feu, de couper de celui-ci, & de s'en faire réjallir le lait au visage, ou d'en manier le bois ; aussi-tôt la partie enfle, & les fait souffrir pendant plusieurs jours : lorsque les pommes de Mancenilier tombent à la mer, & que les *Becunes* en mangent, elles leur rendent la dent jaune, & ce Poisson devient un poison.

La pêche est très abondante dans quantité de petites anses de l'Isle & de la terre ferme, où l'on peut commodément s'enfermer, nous y avons pris des Poissons de quatre à cinq pieds de long, fort délicats, faits à peu près comme des Carpes, dont les écailles étoient plus grandes qu'un écu ; les uns les ont rondes, ceux-ci s'appellent *Meros* ; les autres les ont carrées, & s'appellent *Salemera* en Portugais, & *Piraguera* en Indien : il s'en trouve de plus petits, nommez *Quiareo*, qui ont un os dans la tête tout-à-fait semblable à une grosse fève, sans compter une infinité de Mulets, Carangues, Machorans, Grondeurs, Poules d'eau, Gradaux, Sardines, &c.

Plantes.

Pêche.

Scie.
Planche XVII

Nous y prîmes un jour une *Scie*, Poisson singulier, qui porte sur la tête une espee de lame plate garnie des deux côtez de pointes, qui lui servent à se défendre contre la Baleine, comme nous l'avons vû une fois à la côte du Chily; il a encore cela de particulier, qu'il a une bouche & une autre ouverture humaine.

Cheval marin
Planche XVII

Quoique le *Cheval Marin* soit assez commun en Europe, j'ajoute ici la figure d'un que je pris au filet, dessiné de sa grandeur naturelle.

Chasse.

La chasse n'est guere moins abondante que la pêche; mais les bois y sont d'un si difficile accès, qu'il est presque impossible d'y suivre le gibier, & le trouver quand on l'abbat; les Oiseaux les plus ordinaires sont les Perroquets ou *Papagayos*, très bons à manger, ils vont toujours deux à deux fort près l'un de l'autre; des especes de Faisans, appelez *Giacotins*, mais d'un goût bien moins delicat; des *Oüaras*, espee de Pêcheurs tout rouges d'une belle couleur; d'autres plus petits d'un mélange très agreable des plus vives couleurs, appelez *Saiquidas*. Il y a aussi un Oiseau fort particulier qui a un large bec plus beau que l'écaille de Tortue, & une plume pour langue; c'est le Toucan dont Froger fait la description, & le Pere Feuillée p. 428. La chasse ordinaire des habitans est le *Singe*, dont ils se nourrissent le plus souvent: mais la meilleure de toutes pour les Vaisseaux en relâche est celle des beufs, dont il y a grande quantité en terre ferme auprès d'Arazatiba, comme je l'ai dit.

Voyez Planche III, au petit renvoi.

Sept lieues au Nord de l'Isle Sainte Catherine il y a une anse où les Portugais en tiennent ordinairement, & où la Chaloupe du Saint Clement en fut prendre. Près de là est le Port de *Guarupa* que la même Chaloupe découvrit; on y est à l'abri de tous vents, comme on peut voir par le plan qu'on m'en a communiqué; il est difficile à connoître, parcequ'au dehors il ne paroît qu'une grande anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port. Comme nous ne sçavions où trouver des beufs, & que les Portugais qui nous en avoient, disoient-ils, envoyé chercher à la Lagoa, tardoient trop, nous mêmes à la voile, comme je l'ai dit,

le Dimanche 10 Avril ; mais les vents ne nous permirent pas de sortir , ainsi nous fûmes obligez de remouïller à peu près au même endroit où nous étions la première fois.

Le lendemain nous ne fûmes pas plus favorisez , nous courûmes plusieurs bordées vers l'Isle & la terre ferme la fonde à la main , & nous trouvions un fond assez égal ; nous reconnûmes d'assez près une petite anse à tribord en entrant , où il y a bon mouillage en cinq ou six brasses à l'abri de tous vents , & une petite riviere de bonne eau , commode pour les Navires qui mouillent auprès du premier Islot qui est à babord en entrant dans une anse de sable de l'Isle de Sainte Catherine , appelé sur le plan *Islet aux Perroquets* : nous reconnûmes en louvoyant la grande anse de *Toujouqua* , dans laquelle il dégorge une grande riviere ; l'entrée de l'anse paroît étroite , & du côté du Sud il y paroît des bancs de rocher. N'ayant pû vuider le Canal , nous fûmes contraints de mouïller au SO $\frac{1}{4}$ S , de l'Isle de Gal environ une lieue & demie , & à ONO de la première pointe de Sainte Catherine une demi lieue.

Enfin Mardi 12 nous sortîmes par un bon frais de N & NNE , il futa au SO & calma , les vents varierent presque continuellement jusques par les 40 degrez , où les N & NO bon frais donnerent une brume si épaisse , que pour conserver la Marie auprès de nous , même pendant le jour , nous étions obligez de tirer des coups de canon de temps en temps ; un calme interrompu par un petit frais de NNE & de SE lui succeda , & la brume nous reprit encore par les 43 $\frac{1}{2}$.

Départ de
Sainte Catherine.

Par cette latitude & celle du Cap blanc de 46 degrez , nous vîmes quantité de Baleines & de nouveaux Oiseaux semblables à des Pigeons , d'un plumage mêlé de blanc & de noir fort regulierement ; d'où vient que nos Matelots les appellent des *Damiers* , & les Espagnols *Pardela* , ils ont le bec long un peu crochu , & percé au milieu de deux narines , leur queue developée ressemble aux écharpes en falbala de petit détail.

Damiers,

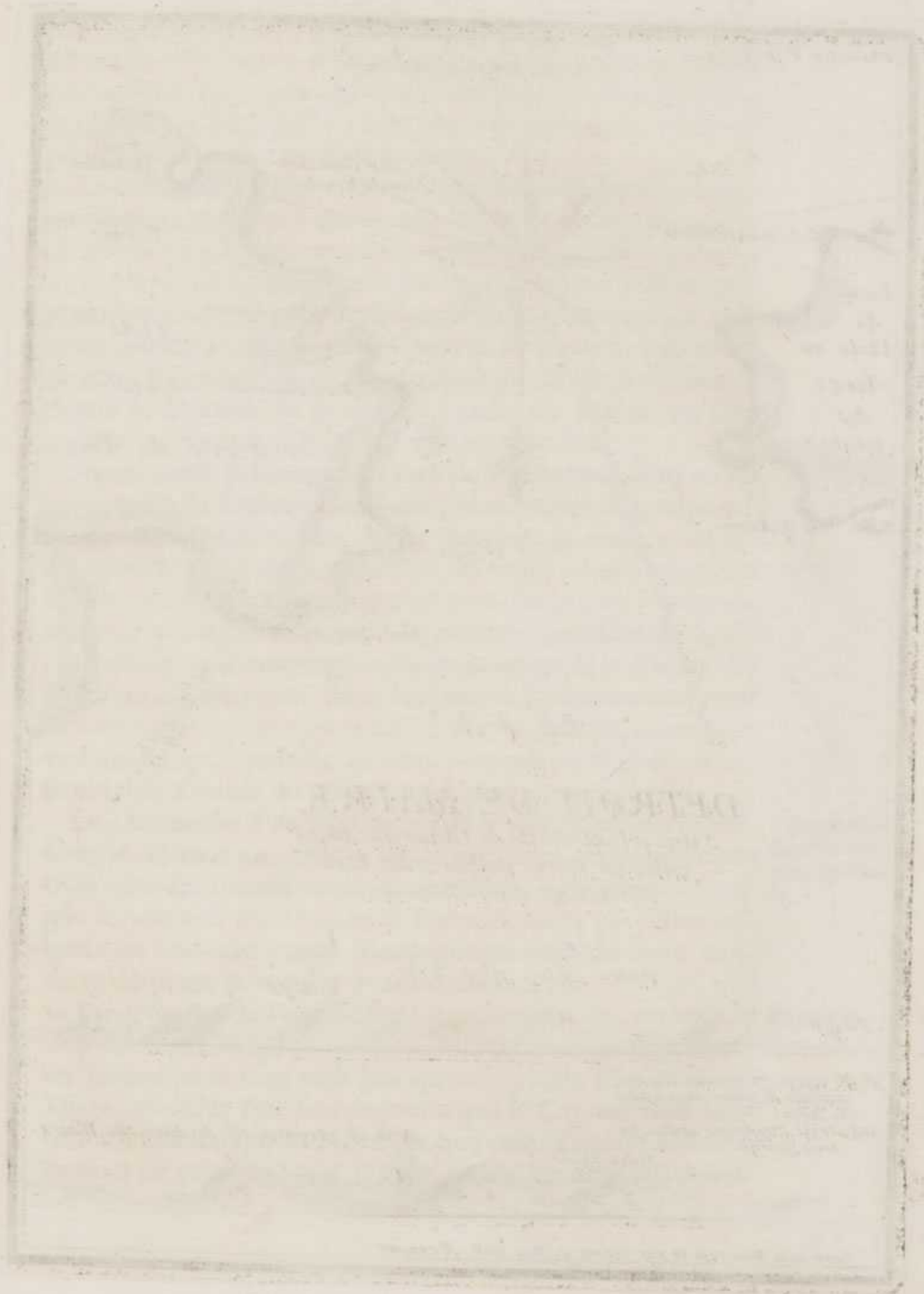
Comme nous étions toujours en garde contre les cou-

Erreur des
Cartes.

Sondes du
Cap Blanc.

Atterrage à
l'Isle de Feu.

rans, & les erreurs des Cartes Hollandoises qui mettent le Cap blanc 4 degrez plus à l'Oüest qu'il n'est effectivement, ainsi que l'ont remarqué tous les Vaisseaux qui ont relâché à Sainte Catherine, d'où ils ont pris leur point; nous com-
mençâmes à sonder par les 43^d 30' de latitude, & suivant mon estime 52^d 33' de longitude, point de fond; mais par les 46^d 50', & 58^d 8 de longitude, nous trouvâmes 85 brasses d'eau fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Je me faisois alors à 50 lieües du *Cap Blanc* sur une Carte manuscrite de Grifon Maître de Marine de Saint Malo, c'est à dire par les 321^d 52' du Meridien de l'Isle de Fer, ou 323^d 32' de celui de Tenerife, ce qui s'accommodoit assez bien à d'autres sondes de quelques Navires qui avoient eu connoissance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que sans faire attention à sa longitude absolue, il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. Effectivement on a remarqué que la *côte Deserte* ou des *Patagons* ne court pas sur le SO & SO¹/₄O, comme on la trouve dans les Cartes, mais sur le SO¹/₄S & SSO, ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en danger. Environ treize lieües au SO, plus avant que notre premiere sonde, nous trouvâmes 75 brasses d'eau, quatre lieües plus avant à même route 70, ensuite 66 même fond, jusques par les 49^d 1/2 de latitude, où à 75 brasses il étoit mêlé de gravier, teignant, coquillage brisé, petites pierres noires & jaunes; par les 50^d 20' le sable noircit un peu; 60 & 65 brasses d'eau faisant toujours le SO, à quelques degrez près vers le Sud ou vers l'Oüest, pour approcher insensiblement la côte par les 52^d 30' de latitude, & 65^d 45' de longitude, le sable étoit gris mêlé de petites pierres noires & rousses, en 55 brasses d'eau. La nuit du 5 au 6 de Mars nous mîmes en panne, de peur de hanter la terre de trop près, & avec raison; car le lendemain nous trouvâmes la mer fort changée, & vers le soir nous eûmes connoissance d'une terre basse fort plane, & de cinq ou six mondrains comme des Isles qui nous restoient à OSO du Monde, à neuf ou dix lieües; quelques-uns la prirent pour le Cap des Vierges, fondez sur des Journaux qui le placent par 52^d 30', quoiqu'il soit plus au Nord





PLAN
du
DETROIT DE MAIRE,
Situé à l'extrémité de l'Amérique Mérid.^{le}
entre les Terres de Feu et des Etats,
par 55^d 45' de lat.^{de} Australe.

Autre vue plus près.



A. Montagne en pain de Sucre
couverte de neige avant dans
la terre.
123. Trois Mondrains apelles les
trois freres.

Vue de reconnoiss^{se} du détroit de Maire.



Levé à la Boussole et par estime le 6. May 1712. FROZIER.

dans les Cartes ; mais ce sentiment ne quadroit point avec la dernière observation de latitude ; il est bien plus probable que ce fut le *Cap Saint-Esprit* de la terre de Feu : on fonda, & on trouva 36 brasses d'eau fond de sable noir mêlé de petites pierres de la même couleur.

Le lendemain 7 nous vîmes distinctement la *Terre de Feu* que nous cotoyâmes à quatre ou cinq lieues de distance ; elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaises sur les bords de la mer, elle paroît boisée par bouquets ; par dessus cette première Côte on voit de hautes Montagnes presque toujours couvertes de neige. On peut déterminer le gissement de cette Côte de l'Isle de Feu au $NO\frac{1}{4}N$, & $SE\frac{1}{4}S$ du monde depuis le Détroit de Magellan à celui du Maire, en corrigéant un demi rumb ou 23^d de variation NE.

Après avoir prolongé la Terre de Feu jusqu'à cinq ou six lieues près du Détroit du Maire, nous mîmes à la cape environ à quatre lieues au large pendant la nuit, pour attendre à le passer au lendemain, là nous avions quarante brasses d'eau fond de cours, ou gros sable curé ; nous esuyâmes pendant cette nuit de pesantes bouffées de S, O, par rafales, qui nous apportoient la neige & le frimat des Montagnes avancées dans les terres ; néanmoins nous dérivâmes peu, marque certaine que le courant n'étoit pas violent ou qu'il portoit au vent, ce qui n'est guère vraisemblable à cause du gissement opposé de la Côte.

Le Dimanche 8 de Mai nous fîmes voile pour aller chercher le *Détroit du Maire*, on le reconnut facilement par trois Mondrains uniformes, nommez *les trois Freres*, contigus les uns aux autres dans la Terre de Feu, par dessus lesquels on voit une haute Montagne en pain de sucre couverte de neige & reculée avant dans la terre.

Reconnoissance du Détroit du Maire.

Environ une lieue à l'Est de ces Mondrains, on voit le Cap de Saint Vincent qui est une terre fort basse, ensuite un second petit Cap aussi bas qu'on appelle *Cap de Saint Diego* ; quoique j'aie lieu de croire que le Cap de Saint Vincent est beaucoup plus Nord, & que celui à qui on a donné ce nom est celui de Saint Diego, fondé sur des Cartes ma-

Planche V.

nuscrites Espagnoles fort anciennes, peut-être tirées de la découverte des *Nodales*.

Lorsqu'on est au NNO & N, de ces petits Caps bas, l'on voit à mesure qu'on en approche, le Détroit du Maire qu'ils couvroient par la terre des Etats, s'ouvrir peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin étant à $\frac{3}{4}$ de lieüe à l'Est du premier, on en voit toute l'ouverture: cette remarque est nécessaire pour s'assurer du Détroit; parceque plusieurs Vaisseaux & en dernier lieu l'Incarnation & la Concorde ont cru y passer, quoiqu'ils fussent à l'Est de la terre des Etats & qu'ils ne la vissent que du côté de l'Ouest, trompez par des Mondrains semblables aux trois Freres, & quelques anses semblables à celles de la Terre de Feu.

Marée du
Détroit.

Nous ne fûmes pas plutô à l'Est du Cap de Saint Vincent, que nous trouvâmes une marée forte & rapide comme dans un Raf qui nous faisoit tanguer si rudement, que le perroquet de civadiere entroit dans l'eau; mais comme nous étions informez du cours de la marée qui est de six heures, ou six heures & demie, nous avions pris notre temps pour l'avoir favorable, & nous rangeâmes la Côte de Feu à une lieüe $\frac{1}{4}$ tout au plus. Nous embouchâmes heureusement avec le flot qui porte au Sud avec rapidité, & se partage en deux courans, dont l'un enfile le Détroit qui n'est large que de six à sept lieües, & l'autre se jette le long de la terte des Etats à l'Est.

Environ au milieu du Détroit on voit le *Port Maurice*, petite anse d'environ $\frac{1}{2}$ lieüe de large, au fond de laquelle du côté du Nord, est une petite Riviere où l'on peut faire de très bonne eau & du bois avec facilité.

A côté de celle-ci un quart de lieüe plus Sud, on voit une Baye d'environ une lieüe d'ouverture, & beaucoup plus enfoncée, qu'on prend pour le Port de Bon Succes, d'autres pour la *Baye Valentin*, où il y a commodité d'eau & de bois, même d'un bois blanc & léger dont on pourroit faire des mâts de hune.

Il semble que le *Port de bon Succès* devoit être la premiere anse que l'on trouve en sortant, après avoir doublé le Cap

Gonzalez ou de bon Succès : le seul nom paroît décider du doute qu'on pourroit avoir de la position de la Baye Valentin & de celle-ci, parceque c'étoit effectivement un bon succès pour les Nodales qui en firent la découverte, d'avoir passé le Détroit du Maire, & de trouver au-delà une bonne Baye où on pouvoit mouiller en sûreté. Quoi qu'il en soit du nom, plusieurs Vaisseaux, & en dernier lieu la Reine d'Espagne commandée par Brunet y relâcha le 6 Novembre en 1712, & mouilla à l'entrée en dix brasses d'eau fond de sable vaseux; elle y fit de l'eau dans une petite Riviere à babord au dedans, elle étoit un peu rousse en apparence, mais elle devint claire & bonne; ils y firent aussi du bois & en virent de propre à faire des mâts de hune. Les Sauvages qui vinrent les voir ne leur firent aucun mal, ils sont tout nus, quoique dans un Pays extrêmement froid: quelques-uns ont leur nudité couverte d'une peau d'Oiseau, & d'autres les épaules couvertes d'une peau, comme Froger peint ceux de Magellan: ils sont presque aussi blancs que les Européens. Le Saint Jean-Baptiste commandé par le sieur Villemorin de Saint-Malo rapporte la même chose de ceux qu'ils ont vûs au Détroit du Maire en Mai 1713. Le calme l'ayant pris au milieu du Détroit, & la marée l'ayant jetté fort près de terre, deux Pirogues des Sauvages de l'Isle de Feu vinrent à bord, ils montrèrent une affection étrange pour le rouge, & en même temps une hardiesse extraordinaire; car le premier qui monta, voyant un bonnet rouge sur la tête d'un Officier qui venoit le recevoir, le lui ôta effrontément & le mit sous son bras; un autre voyant la crête rouge des Poules la leur arrachoit pour l'emporter: ils vouloient dans la Chaloupe ôter la culote rouge que portoit un Officier; enfin ces gens parurent robustes, mieux faits que les Indiens du Chily, & les femmes qu'ils avoient avec eux plus belles, & tous grands voleurs. Leurs Pirogues étoient faites d'écorce d'arbre cousue avec beaucoup d'Art. Ils méprisèrent tout ce qu'on leur offrit à manger, & montrèrent une grande crainte des canons, auprès desquels ils faisoient des postures d'un homme effrayé, apparemment

pour avoir vû tirer quelques Navires en relâche : en effet, un Officier de Brunet m'a raconté qu'ayant tué une Mauve d'un coup de fusil, les Sauvages se jetterent tous par terre d'effroy.

Sur le midi comme nous étions à l'Est de la Baye Valentin, la marée nous devint contraire & nous ne pouvions la refouler avec un bon frais de SO, qui devint un peu après en ire avec des rafales & des grains épouvantables, de sorte que nous avions la lice à l'eau sous les deux basses voiles les ris dedans ; cependant il falloit forcer de voile pour doubler le Cap Saint Barthelemy qui est le plus Sud de la terre des Etats. Nous portions au SSE, du compas & à peine la route valoit-elle l'E $\frac{1}{4}$ SE, emportez par la violence du courant du reflux, qui prolonge la terre des Etats du côté du Sud, & rentre de ce côté dans le Détroit du Maire. Nous doublâmes enfin ce Cap & à nuit fermante, il nous restoit au NO, environ à deux lieues ; mais le temps devenant impétueux, nous fûmes contraints de mettre à la cape sous la grande voile, un ris dedans, dans une inquiétude terrible de notre vie, nous sachant si près de terre & vers le vent : alors les plus intrepides rentroient en eux-mêmes, car on n'attendoit, pour ainsi dire, que le moment de se voir chargé en côte, pendant une nuit noire, & un temps affreux, sans esperance de pouvoir s'en relever. Les Cartes nous menaçoient d'une perte inévitable ; mais heureusement pour nous la terre des Etats du côté du Sud ne gît pas ESE, & ONO, comme elles le marquent, elle ne court que E & O du Monde, & prend même un peu du Nord auprès du Cap de Saint Barthelemy, comme nous l'avions remarqué avant la nuit. Effectivement étant à la cape nous devions deriver à E $\frac{1}{4}$ SE du monde, ainsi nous aurions péri infailliblement.

On pourroit répondre à cela, que le même courant qui nous jettoit le long de la Côte des Etats, a pû nous empêcher de deriver autant au NE, que nous l'aurions fait ailleurs, parcequ'il doit courir comme la Côte près de terre & nous en tenir à même distance. Ce sentiment seroit probable,

bable, si d'autres Navires n'avoient reconnu mieux que nous le gissement dont nous parlons. Au reste, il est évident que nous dérivâmes beaucoup à l'Est, car sur les neuf heures du matin le temps s'étant un peu éclairci nous ne vîmes plus de terte, quoique nous n'en dûssions être qu'à deux lieues au S, ou au SE, tout au plus, si elle a treize ou quatorze lieues de long depuis le Détroit, comme l'assurent ceux qui l'ont cotoyée.

Dans le temps que nous commencions à nous rassurer & à nous réjouir d'avoir échapé du naufrage, nous n'étions pas sans inquiétude pour la Marie que nous avions laissée à nuit fermante sous le vent à nous, & abattue à une lieue près de la Côte; mais notre joye fut entiere, lorsque nous la revîmes le lendemain, elle avoit beaucoup souffert du mauvais temps, la barre de son gouvernail avoit été cassée, & son éperon brisé. Le calme ayant succédé à cette horrible tempête, nous eûmes la facilité de lui envoyer des Charpentiers pour la remettre en état de souffrir les coups de mer, dont elle n'avoit fait encore qu'une legere épreuve.

Accident arrivé à la Marie.

Les vents étant venus ensuite du NNO au NNE, par le Nord, bon frais, nous regagnâmes en 24 heures une partie du chemin que nous avions perdu à la cape. Depuis les 43^d $\frac{1}{2}$ jusqu'au 57, nous n'avions point eu de vents du côté de l'Est, & presque plus de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, les vents regnans continuellement du Nord au Sud par l'Oüest bon frais, excepté depuis les 46^d jusqu'aux 50, où nous eûmes deux jours de vent mol. Cette bouffée de NNE, nous parut d'autant plus agreable que nous n'en attendions plus de ce côté, & qu'elle nous tiroit d'un parage, où nous avions vû le péril de fort près.

Vents ordinaires.

Ce bon vent sauta au SE, avec violence & nous obligea à quelques heures de cape; il s'adoucit néanmoins, & nous en profitâmes pendant 24 heures, contents de souffrir un froid cuisant qu'il nous donnoit, & le cahot d'une mer épouvantable, mais qui nous pouffoit à route; il revint bien-tot au Sud & au SSO, si fort qu'à peine pouvions-nous porter les basses voiles avec les ris.

Le 14 Mai par les $58^{\text{d}} 5'$ de latitude, & les 64 ou 61 de longitude, nous perdîmes de vûe la Marie. Nous crûmes qu'elle avoit reviré de bord pour porter à O, nous revirâmes une heure après pour la chercher, mais en vain; nous ne la revîmes plus jusqu'à la Conception.

Le 17 les vents étant au SO, nous courûmes pendant la nuit au SE $\frac{1}{2}$ S, de peur de rencontrer les Isles Barnevelt que quelques Manuscrits placent par 57^{d} de latitude, parceque la brume, le grand vent, & la grosse mer ne nous auroient pas permis de nous relever, si nous nous fussions trouvé abattus dessus; 24 heures après les vents se rapprocherent du Sud, & nous portâmes au NO.

Meteore nouveau.

Nous nous estimions par les 57^{d} de latitude & 69 ou 66 de longitude, lorsque par un grand vent & un temps brumeux, une heure $\frac{1}{2}$ après minuit le quart de tribord vit un Meteore inconnu aux plus anciens Navigateurs qui étoient presens; c'étoit une lueur differente du feu S. Elme & d'un Eclair, qui dura environ une demie minute, & fit sentir quelque peu de chaleur. Cette nouveauté dans le froid & par un grand vent en intimida la plupart, qui fermerent les yeux; ceux-là n'en parlent que comme d'un Eclair dont le brillant se faisoit sentir même au travers de la paupiere; les autres plus hardis assûroient avoir vû un globe d'une clarté bleüâtre & très vive d'environ trois pieds de diametre, qui se dissipa entre les hauts bancs du grand hunier.

Tout le monde crut que c'étoit un presage de tempête, cette Prophetie ne m'accommodoit point, le temps étoit assez mauvais pour en apprehender un pire; car outre qu'il étoit froid, la mer extrêmement mâle & grosse, nous avions les vents debout, ce qui nous obligeoit de louvoier & revirer de bord à tous momens, sans pouvoir rien gagner en longitude; cependant les trois jours suivans ne furent pas pires, le quatrième nous eûmes quelques heures de cape un ris dedans, mais les vents qui avoient varié de l'O au SSO, étant venu au NO, le temps devint doux & s'éclaircit un peu. Le 23 & 24 ils nous tirerent des 59^{d} à 58^{d} de latitude, où nous étions retenus depuis long-temps; le 25 nous fûmes

encore obligez de tenir quelques heures de cape, & le 26 nous fûmes arrêtez par un calme.

Je commençois alors à me flater de l'esperance d'être bien-tôt hors de ces affreux parages, parceque nous comptions avoir dépassé la longitude du Cap de Horn de 9 à 10 degrez, c'est à dire; près de 100 lieues, lorsqu'il nous vint un vent de N O & de O N O si impétueux, & une mer si affreuse, que nous fûmes obligez d'amener la vergue de mizaine, le mât de perroquet de fougue, même jusqu'au bâton de pavillon. Ennuyé & fatigué par une longue navigation, je me sentis saisi d'un mortel chagrin de m'être exposé à de si rudes incommoditez, touché non seulement des maux présens, mais encore épouvanté de l'avenir, si, comme plusieurs Navires, nous étions contraints d'aller relâcher & hyverner à la riviere de la Plata, affreuse par la mauvaise tenue du fond, les coups de vents, les bancs de sable, & les naufrages où s'étoient trouvez quelques-uns de nos Officiers. Je comparois la tranquillité de la vie des plus misérables à terre, avec celle d'un honnête homme dans un Vaisseau en temps d'orage; les beaux jours que l'on goûtoit en Europe le 27 de Mai, avec ces jours obscurs qui ne duroient que six heures, & ne nous éclairoient guere plus qu'une belle nuit; la beauté des campagnes ornées de fleurs, avec l'horreur des flots qui s'élevoient comme d'affreuses montagnes; le doux repos que l'on goûte sur un gazon verd, avec l'agitation & le cahot perpétuel d'un roulis si violent, qu'à moins de se tenir à quelque chose de bien amaré, on ne pouvoit être debout, assis, ni couché, & qui nous tourmentoit depuis près d'un mois sans relâche: tout cela joint au souvenir de l'horrible nuit du détroit de Maire m'abattit tellement, que je cedois à la tristesse; alors je m'appliquois ces plaintes d'Europe & d'Horace, Liv. 3. Ode 27, & Sat. 6. Liv. 2.

*Melius ne fluctas
Ire per longas fuit an recentes
Carpere flores.*

*O Rus! quando ego te aspiciam quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc somno, & inertibus horis
Ducere sollicitæ tranquilla obliviam vitæ.*

Heureusement cette tempête ne dura que 24 heures, après quoi les vents de NO étant venus par l'Oüest, & le S à ESE bon frais, ce qui est rare dans ces parages, nous gagnâmes les 51^e de latitude, & les 84 ou 82 de longitude, suivant notre estime; de sorte que nous fûmes en état de nous servir des vents de SO & de SSO qui sont les plus fréquens. Trois beaux jours nous laissèrent un peu respirer après tant de troubles; le dernier qui étoit le 2 de Juin, nous vîmes à notre quart de babord, à 2 heures après minuit, une lueur comme une fusée courir depuis la giroüete d'artimon jusqu'au milieu des hauts bancs, où elle se dissipa en un instant.

Méteore.

Le lendemain les vents qui avoient fait le tour depuis le SE au NE, par le S & l'Oüest, après avoir soufflé violemment à ENE, s'y amortirent par un calme de mer fort houleuse, & prirent pendant trois autres jours un tour différent du Nord au Sud par l'Est, tantôt bon frais, tantôt vent mol, & finirent au S¹/₄SO vers les 45^e de latitude par un calme de mer fort male. Enfin après avoir refoulé pendant deux jours une grosse lame venant du Nord, à la faveur des vents de l'Est & de S, nous arrivâmes par les 40^e de latitude, où nous fûmes fort surpris de voir la terre 50 lieües plutôt que nous ne pensions, suivant la Carte manuscrite de Saint Malo que nous avons trouvée meilleure que les Hollandoises jusqu'au Détroit de Maire. Effectivement ayant reconnu que Pieter Goos reculoit la côte des Patagons de 60 lieües trop à l'Oüest, par rapport au Bresil, nous l'avions abandonné; néanmoins suivant sa longitude nous atterrions fort juste avec le Navire.

Atterage inopiné.

Remarques sur l'estime.

Les Cartes manuscrites dont je viens de parler, ont été corrigées du côté du Cap Blanc, & du Détroit de Maire sur les Journaux des Vaisseaux de Saint Malo qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud, qui s'accordent tous assez bien

sur la longitude de l'un & de l'autre. Je ne sçai si cette concordance generale peut faire une opinion certaine, car on s'apperçoit des courans tout le long de la Côte. Depuis les 32 aux 35 de latitude, nous avancions un peu moins que notre estime; ce pouvoit être un effet de l'erreur du Lok: mais au contraire depuis les 37 jusqu'aux 41 nous avancions plus au Sud de six à sept lieües sur 50, & trois jours après, 16 l. $\frac{1}{2}$ sur 70 d'estime, c'est à dire environ $\frac{1}{4}$, ensuite en diminuant; de sorte que par les 49^d 50', les hauteurs s'accordoient très bien avec l'estime jusqu'au Détroit de Maire, que je trouvai par la longitude de 61^d 35', qui répondent aux 318^d 25' de l'Isle de Fer, ou 316^d 45' du Meridien de Tenerife. Depuis là je doute que les Cartes ayent pû être corrigées avec raison pour la longitude du Cap Horn & de la Côte du Chily, car les Navires qui l'ont rangé assurent avoir trouvé des courans qui leur ont fait faire du chemin à l'Est dans le temps qu'ils comptoient en avoir fait à l'Oüest; de là viennent ces differences des Cartes qui mettent 100 lieües du Détroit au Cap de Horn, & les manuscrites n'y en mettent que 40 à 50. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il n'est que par 55^d 50', ou 56^d tout au plus de latitude, quoique dans toutes les Cartes marines imprimées il soit par les 57 $\frac{1}{2}$ ou 58^d. Pour ce qui est de la distance de ce Cap à la Côte du Chily, elle est encore peu connue, parcequ'il y a peu de Navires qui ayent range la Côte de Feu de ce côté; la prudence ne veut pas même qu'on s'y expose; car les vents viennent ordinairement du SSO à l'Oüest si fort, qu'ils pourroient les charger en côte; il y a neanmoins un Canal par où on pourroit se sauver dans le Détroit de Magellan; ce Canal a été découvert par hazard le 25 du mois de May en 1713, par la Tartane la Sainte Barbe, comme nous le dirons ailleurs.

Suivant l'observation Astronomique du Pere Feuillée qui met la Conception par les 75^d 32' 30" de longitude, c'est à dire 25 lieües plus à l'Oüest que les Cartes manuscrites reformées, en supposant celle du Détroit de Maire telle que je l'ai dit ci-devant, & 35 lieües plus Est que celles de Pieter Goos, notre erreur n'étoit que d'environ 30 lieües. Il est con-

Erreur des
Cartes.

stant, comme je l'ai dit, que la nuit que nous sortîmes de ce Détroit, nous dérivâmes considérablement à l'Est, non seulement parceque le lendemain nous n'eûmes point de connoissance de terre, mais encore parceque nous nous trouvâmes 8' plus Nord sur 10 ou 12 lieues d'estime. Deux jours après, par les 57^d 26' de latitude, nous nous trouvâmes au contraire 22' plus Sud sur 70 lieues de chemin; ensuite les courans ne nous furent plus sensibles de long-temps, car après avoir passé sept jours sans observation, presque toujours par un gros temps, louvoyé mis à la cape, & couru environ 80 lieues majeures en longitude, nous ne trouvâmes par les 59^d 20' aucune différence, & presque point trois jours après par les 55^d 40'; mais n'ayant vû le Soleil de huit jours, nous nous trouvâmes 27' plus Sud que l'estime, c'étoit par les 53^d 6', & peut-être par les 84 ou 82^d de longitude.

Conjecture
sur les courans.

Il semble, suivant cette erreur & les précédentes, qu'on peut conjecturer qu'il y a deux courans formez, l'un par la mer du Sud, l'autre par la mer du Nord; celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine jusques à la terre de Feu au SSO, & depuis le Détroit au SE & à ESE, déterminé à cette direction par la côte des Patagons, ensuite par la nouvelle terre des Isles Sebales, & par celles de Feu & des Etats: celui de la mer du Sud doit suivre à peu près le gissement de la terre de Feu depuis le Cap des Piliers jusqu'au Cap Horn, & de là se détourner vers l'Est & le ENE le long des Isles Barnavelte & des Etats, comme l'expérience nous l'a fait connoître. Il s'ensuit aussi qu'il doit y avoir un peu de courant attiré par celui du bout des terres dans la partie du Sud du Chily; à quoi l'expérience s'accommode aussi: car lorsque nous atterrâmes nous étions encore plus Sud que notre estime de 20'.

Au reste, je ne prétens pas déterminer la direction particulière des courans, ils ne sont pas toujours également forts; & près de terre, quelque cause particulière peut la changer, comme il est aisé à comprendre; ce que je puis assurer, c'est qu'auprès du Cap Horn ils doivent porter vers

le NE, car notre Marie se trouva sur l'Isle de Diego Ramires, non seulement lorsqu'elle s'en faisoit à 40 lieues sur Pieter Goos, où elle est reculée plus de 30 lieues à l'Oüest plus que les manuscrites ne la mettent; mais encore lorsqu'elle se comptoit près de deux degrez plus Sud, quoique peut-être elle se soit trompée, prenant les Barnavelles pour Diego Ramires.

Ainsi tout Navire qui en venant de l'Est veut doubler le Cap de Horn, doit toujours prendre du Sud & de l'Oüest, la moitié plus qu'il ne croit en avoir besoin, soit parceque les vents regnent toujours du côté de l'Oüest, soit pour se précautionner contre les courans qui peuvent le reculer, comme effectivement il est arrivé à plusieurs Navires qui se sont trouvez à terre lorsqu'ils croyoient avoir doublé, & être au large de 40 à 50 lieues, d'où sans doute est venue l'erreur des Cartes Hollandoises, qui mettent la moitié trop de distance du Détroit de Maire au Cap de Horn.

Avis pour
doubler le Cap
Horn.

Quoi qu'il en soit, nous fûmes fort heureux de ne pas trouver les terres embrumées, & un vent d'Oüest forcé, car à la pointe du jour faisant le Nord du Compas, c'est à dire le N $\frac{1}{4}$ NE du Monde, nous allions nous jeter sur une pointe qui nous restoit à trois ou quatre lieues au N $\frac{1}{4}$ NE, que nous prîmes pour celle de Vallena, parceque nous en avions une autre à l'Est qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Enfin nous remarquâmes trois ou quatre Iflots derriere nous au SSE, qui étoient apparemment ceux de l'entrée du *Chiloé*, que les Espagnols appellent *Farellones de Carelmapu*, dont nous n'avions passé qu'à une demie portée de canon pendant la nuit qui fut fort noire. Surpris de nous voir si près de terre, nous vîmes d'abord au Lof par un bon frais de OSO mêlé de quelques grains de pluye & de grêle; ainsi nous nous en éloignâmes peu à peu, parceque la Côte court sur le NNE. Le soir nous relevâmes encore une pointe au SE $\frac{1}{4}$ E, à neuf ou dix lieues, & une au NE $\frac{1}{4}$ N du Compas, environ huit lieues, qui étoit apparemment celle de la Galere, d'où commence à se former l'embouchure de la riviere de Baldivia. J'aurois bien souhaité de

voir ce Port, qui par les avances de la nature & les fortifications qu'on y a faites, est le plus beau & le plus fort de toute la côte de la Mer du Sud; mais comme ce n'est pas une bonne relâche pour les Vaisseaux qui ont besoin de se rafraîchir de vivres, parcequ'il n'y a point de vin, & peu de bled, nous ne pensâmes qu'à poursuivre notre route pour la Conception.

Cependant pour satisfaire ma curiosité, je cherchai un Plan de ce Port, que je joins ici au recit que m'en ont fait les Officiers de notre Marie, qui y relâcha deux jours après, comme je le dirai en son lieu.

Description du Port de Baldivia.

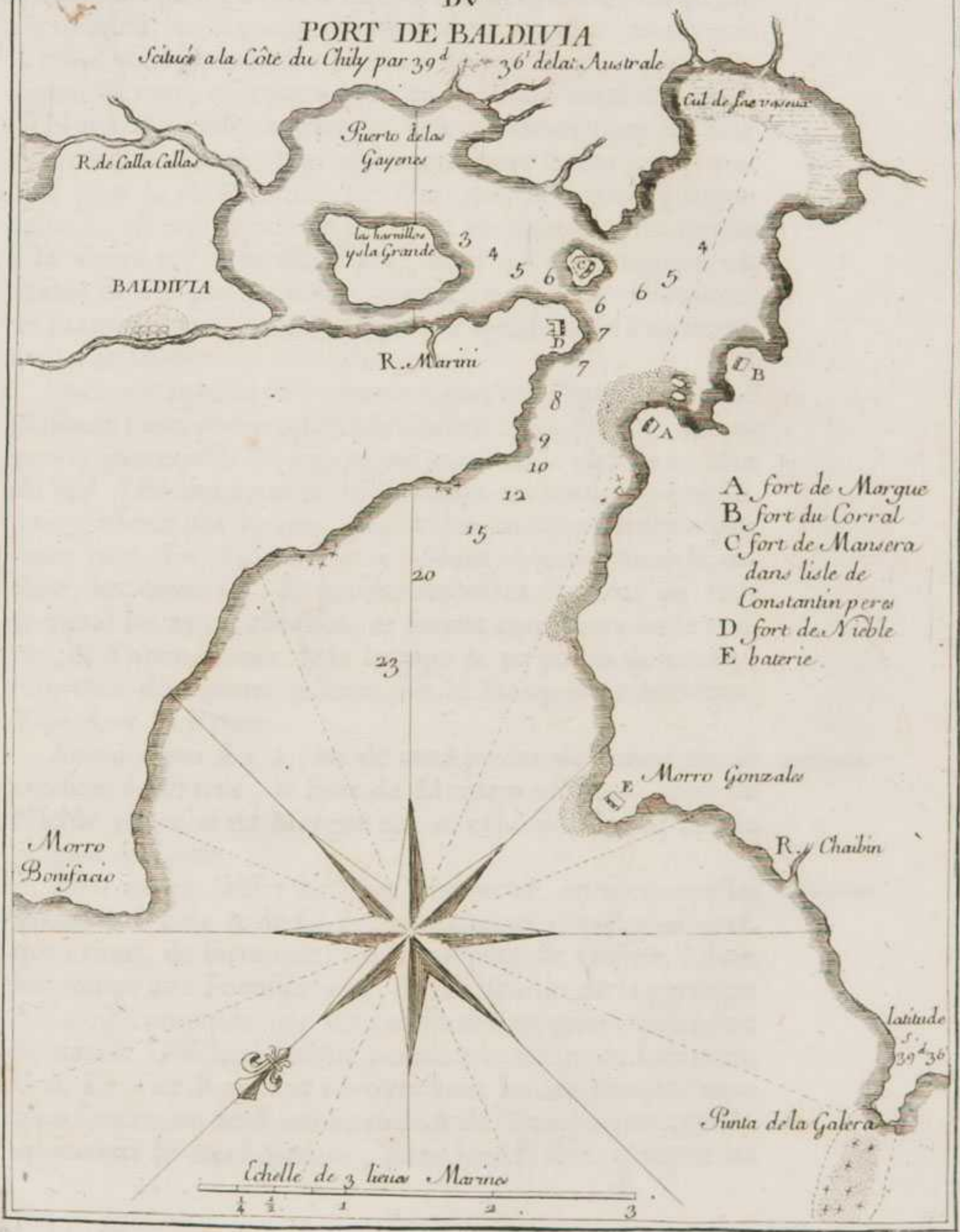
Planche VI.

A trois lieues vers l'Est de la pointe de la Galere, dont je viens de parler, est un Morne appelé *Morro Gonzales*, sur lequel est une batterie: au NE $\frac{1}{4}$ N de celui-ci est le Morro Bonifacio. De ces deux Mornes commence l'embouchure de la riviere de Baldivia, qui peut avoir environ quatre lieues de large en cet endroit; mais les deux côtes venant à se rapprocher vers le SSE, ne forment plus qu'un Goulet d'environ demi lieue de large, dont l'entrée est défendue par quatre Forts, deux de chaque côté, & particulièrement par le premier de babord, appelé *Fort de Nieble*, qu'il faut ranger de fort près pour éviter des bancs de sable qui s'avancent à tiers canal depuis le pied de *Marque* qui est celui de tribord. Si l'on veut ensuite mouiller au Port du *Corral*, on vient en arondissant sur tribord jusqu'au pied du Fort du même nom mouiller en quatre brasses d'eau; si l'on veut aller devant la Ville, c'est à dire au lieu le plus près, on passe entre le Fort de Nieble & celui de *Mansera* qui est sur l'Isle de *Constantino Perez*, en rangeant le côté du Sud d'une grande Isle, derriere laquelle, en terre ferme, est un Port si commode que l'on y débarque les marchandises sur un ponton sans le secours des Chaloupes.

Depuis le Port du Corral les Chaloupes ont un chemin la moitié plus court, par le Canal que forme cette grande
Isle

PORT DE BALDIVIA

Situé à la Côte du Chili par 39° $36'$ de lat. Australe



- A fort de Morgue
- B fort du Corral
- C fort de Mansera dans l'isle de Constantin peris
- D fort de Nieble
- E batterie

Echelle de 3 lieues Marine
1 2 3

latitude
 39° $36'$



A line of ...
B ...
C ...
D ...
E ...
F ...



Isle & la terre de babord; les Navires n'y passent pas, de crainte des bancs qu'il y a vers le milieu. En quelque endroit qu'on soit mouillé, on est toujours en sûreté de tous vents, parceque la tenue y est bonne, sur un fond de vase dure, & qu'il n'y a point de mer, excepté auprès du Port du Corral en temps de Nord. On y fait par tout de l'eau commodément; le bois y est en abondance, non seulement pour le feu, mais encore pour la construction des Navires; le terrain y étant cultivé, est très fertile en grains & en legumes; les raisins à la verité n'y meurissent pas, mais on peut suppléer au défaut de vin par le cidre, comme en quelques Provinces de France, car il y a une si grande quantité de Pommiers qu'il s'en trouve de petites Forêts.

Les avantages de ce Port ont engagé les Espagnols à faire plusieurs Forts pour en défendre l'entrée aux Nations étrangères, parcequ'ils le regardent comme la clef de la Mer du Sud. Effectivement les Hollandois ont voulu s'y établir, pour s'assurer une retraite qui pût leur faciliter l'entrée dans cette mer. En 1643 ils s'en rendirent maîtres; mais la disette, les maladies, & particulièrement la mort de leur General les ayant affoiblis, ils furent contraints de se retirer, & d'abandonner leur bagage & 30 pieces de canon, informez du secours qu'envoyoit le Marquis de Mansera, Vice-Roy du Perou.

Aujourd'hui il y a plus de cent pieces de canon qui se croisent à l'entrée, le Fort de Mansera en a 40, celui de Nieble 30, celui de Margue 20, & celui du Corral 18, la plûpart de fonte.

Artillerie.

Pour ne pas laisser ce Port dépourvû, on y envoie les Blancs du Perou & du Chily, condamnez à l'exil pour quelque crime, de sorte que c'est une espece de Galere. Là on les occupe aux Fortifications, & aux besoins de la garnison qui n'est composée que de ces sortes de gens, qu'on fait Soldats & Officiers, même pendant le temps de leur punition. Le Vice-Roy doit envoyer tous les ans 300000 écus pour l'entretien des Fortifications & des Troupes; on appelle ce secours le *Real Situado*, dans lequel sont compris les

Garnison.

vivres & les étoffes pour les habiller; quoique cette somme ne soit pas exactement fournie, le President du Chily ne manque point tous les ans d'envoyer un bon secours, dont les Gouverneurs profitent tellement, que ce poste est le plus recherché de toute la côte pour le revenu, quoiqu'il doive être désagréable par la mauvaise compagnie qu'on y trouve, & fort ennuyant pendant près de six mois de pluye continuelle, tous les hyvers.

C'est aussi de gens exilés que s'est repeuplée la Ville qui porte le nom de son Fondateur Pierre Baldivia depuis que les Indiens ont ruiné le premier établissement des Espagnols. On y compte aujourd'hui environ deux mille ames, elle est fermée de murailles de terre, & défendue par douze piéces de canon de seize livres de balle, il y a une Paroisse & une Maison de Jesuites. Elle fut fondée en 1552 dans une plaine élevée de quatre à cinq toises sur le niveau de la mer. Près de là étoit une Forteresse pour tenir en bride les Indiens: mais ces Peuples lassés du Gouvernement tyrannique des Espagnols, qui les faisoient travailler aux Mines d'or qui y sont très abondantes, exigeant d'eux la valeur de 25 à 30 écus par jour pour chaque homme, secouèrent enfin cet horrible joug, tuerent Baldivia, suivant le Pere Ovalle, d'un coup de masse, & selon la tradition du pais, ils lui jetterent de l'or fondu dans la bouche, lui disant: *Rassasie-toi donc de cet or dont tu avois si grand soif*; après quoi ils rasèrent la Forteresse & saccagerent la Ville.

Aujourd'hui elle est rebâtie un peu plus avant dans la terre sur le bord de la riviere.

L'on a fait à sept lieues de là vers le NNE, un Fort sur une éminence appelée *las Cruces*, où il y a deux piéces de canon de six livres de balle, & vingt hommes de garnison, pour empêcher les incursions des Indiens des environs qui ne sont pas subjugués. Mais c'est assez parlé d'un endroit que je ne connois que sur le rapport d'autrui, revenons à notre Voyage.

De crainte que les vents ne nous abbatissent sur la côte de Baldivie, nous faisons toujours route pour nous en éloi-

gner, & avec raison, car ils vinrent de l'OSO au NNO, si fort, que nous ne pouvions porter que les basses voiles. Un intervalle de calme leur fit reprendre de nouvelles forces au NO, de sorte que nous fûmes contraints de mettre à la cape; de là ils changerent à ONO bon frais, avec des grains & des éclairs.

Le 15 Juin ils varierent du OSO au S petit frais & calme.

Le 16 nous eûmes connoissance de terre vers l'Est environ 12 lieües, quelques heures après nous reconnûmes l'Isle de *Sainte Marie*, qui est basse & presque plane, elle peut avoir environ $\frac{3}{4}$ de lieüe du Nord au Sud.

Isle de Sainte Marie.

Du côté du SO est un petit Islot, & à ONO un Brisant qu'on voit de loin. On dit que du côté du NE elle a un banc dangereux, & un autre au NO qui s'allonge près d'une demie lieüe; c'est pourquoi on ne s'avise gueres de profiter des mouillages qui sont au Nord & au Sud d'une pointe qu'elle a du côté de terre, soit aussi parcequ'il y a peu d'eau.

Après avoir dépassé Sainte Marie, nous ne tardâmes gueres à voir les Mamelles de Biobio qui en sont éloignées de dix lieües au NE. Ce sont deux montagnes contigues de hauteur & de rondeur, presque uniformes comme deux mamelles, si reconnoissables, qu'il est impossible de s'y tromper. La nuit nous ayant pris, nous mîmes en panne environ à quatre lieües à OSO de là, & le lendemain nous nous trouvâmes précisément au même endroit; ce qui nous fit connoître qu'il n'y avoit là ni courant ni marée.

Reconnoissances de la Conception.

A midi nous prîmes hauteur à O $\frac{1}{4}$ SO des Mamelles, & nous observâmes 36^d 45['] de latitude, qui est leur juste position eu égard à 11^d de variation NE. Voici comment elles paroissent à l'Est, ce sont ici de ces sortes de vûes de terre qui changent peu, quoique vûes de differens airs de vent.

Voyez Planche VII.

Assurez du lieu où nous étions par des marques si sensibles, nous fîmes route pour entrer dans le Port de la Conception, reconnoissable par l'Isle de *Quiriquine*, à deux lieües au Nord des Mamelles: Cette Isle est un peu plus basse que la terre ferme, avec laquelle elle forme deux

passages, celui du OSO n'est gueres praticable pour les grands Vaisseaux, quoiqu'en cas de besoin on puisse y passer; mais à moins que de le bien connoître, il est dangereux de se hasarder parmi une haye de pierres qui s'avance beaucoup vers le milieu.

Comme le passage du NE est large de demie lieüe, & sans aucun danger, nous entrâmes dans la Baye de nuit, & fort à propos, car les vents du NO ayant sauté à ENE, nous auroient empêché de doubler l'Isle une demi heure plus tard; nous mouillâmes à 15 brasses d'eau fond de vase noire molle, au Sud de la pointe de la Heradura de terre ferme, & au SE $\frac{1}{4}$ S de celle de la Quiriquine qui forme l'entrée avec celle que je viens de nommer.





SECONDE PARTIE,

*Qui contient les Voyages aux Côtes du Chily
& du Perou.*

LE lendemain 18 de Juin, après avoir envoyé le Canot reconnoître s'il y avoit des Navires mouillez à Talcaguana, ce qu'une brume épaisse nous empêchoit de voir, nous levâmes l'ancre pour y aller, nous saluâmes la Ville de sept coups de canon, & à son ordinaire elle ne nous en rendit aucun : cependant comme nous pouffions toujours à petite voile, la sonde à la main, vers notre Canot, qui après avoir reconnu les Navires mouillez, s'étoit posté avec signal d'amis pour nous appeller en mauvais mouillage, nous fûmes fort surpris de ne trouver que trois brasses d'eau, ensuite un peu moins ; enfin le fond ayant augmenté, nous vînmes affourcher N & S à quatre brasses & demie d'eau fond de vase comme ci-devant, ayant deux petits Caps de la Presqu'Isle de Talcaguana au N¹/₄ N O, alignez l'un par l'autre, & l'anse des trois Pucelles au NO.

Plus au Sud étoient mouillez deux Navires François en relâche pour aller faire leur vente à la Côte, l'un étoit de Marseille appelé la *Mariane*, commandé par le sieur *Pisson* de Villefranche au Comté de Nice, & l'autre appelé la *Concorde*, commandé par le Sieur Pradet Daniel de Saint-Malo, détaché de l'Escadre de M^r Dugay qui l'avoit envoyé chargé des dépouilles de Rio Janeiro.

Pendant que nous étions occupez à apprendre des nouvelles, & que chacun de nous se réjouissoit de se voir enfin au Port après une si longue navigation, la mer que le vent

Basse dans
la Baye de la
Conception,

de Nord avoit fait monter bien haut, se retira si bas que nous touchâmes du talon; alors nous reconnûmes que nous étions sur la queue d'une basse qui s'étoit découverte au NNE, à la distance d'environ une cablure. Aussi-tôt on allongea des toüées au Sud pour nous mettre à flot, l'intérest commun animoit tout le monde à y travailler avec feu, & ayant enfin trouvé cinq brasses de profondeur au bas de l'eau sous le Navire, nous affourchâmes NNE & SSO, avec beaucoup de peine, car outre la résistance des anchres envasées qu'on ne levoit qu'avec une force infinie, nous souffrions encore l'incommodité d'une pluye à verse.

Description de la Baye de la Conception.

On voit par le recit de cette aventure qu'il faut prendre des marques pour mouïller dans la Baye de la Conception, quoique belle & grande d'environ deux lieux de l'Est à l'Oüest, & de trois du N au Sud. Il n'y a que deux bons mouïllages en Hyver pour être à l'abri des vents de Nord qui sont violents & fort à craindre pendant cinq mois de l'année; l'un est à la pointe du Sud de la Quiriquine en dix ou douze brasses d'eau à une cablure de terre; celui-ci quoique très bon, & où l'on est à l'abri de ces vents, n'est guère fréquenté pour être trop éloigné de la Ville & de Terre ferme.

L'autre est dans le fond de la Baye auprès du Village de Talcaguana, à cinq ou six brasses d'eau fond de vase noire & molle. Pour venir à celui-ci il faut se desier de la queue de la basse dont je viens de parler, qui s'allonge environ un quart de lieüe à l'ESE, de ce qu'il en découvre de basse mer, où l'on ne trouve que trois brasses d'eau. Pour l'éviter il faut en approchant de la Terre de tribord, tenir un petit Cap bas & coupé au fond de la Baye, ouvert par une petite Montagne de même hauteur un peu plus avancée dans la terre, c'est à dire le Cap de l'Esterro de Talcaguana, par la partie de l'Oüest de la Colline d'Espinosa; & si en même temps on tient la pointe du Sud de la Quiriquine

Marques pour
éviter la basse.



PLAN
DE LA BASE
DE LA CONCEPTION
Située à la Côte du Chily par 36.° 43'
de lat.° Australe.

Echelle d'une lieue marine 2053 toises.

Pointe de la Heradura
Nord de l'aimant declinant de 10° au N. 1712.

I. de la Quiriquina

Cap de Talcaquana
anse des 3 Pucelles

Port de St. Vincent

Vue de Reconnaissance de la Concepcion

Le alto de Talcaquana

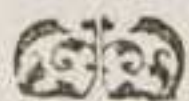
I. de Yuro



d'alignement avec la partie de l'Oüest de cette Isle, on est précisément au bout de la queue, ensuite on s'approche des maisons de Talcaguana, jusqu'à ce qu'ayant fermé la Quiriquine par la pointe de la Heradura, on trouve cinq ou sept brasses d'eau, alors on peut mouïller à l'abri des Nords. Il faut encore prendre garde de ne pas trop s'approcher de Talcaguana, de peur d'une basse qui est à demi cablure de terre, cet endroit est le seul où l'on soit en sûreté dans le temps que regnent les vents de Nord; mais en Esté on peut mouïller devant la Ville au NO du Château, ou ce qui est la même chose au SE, de la pointe du Sud de la Quiriquine, en la fermant par le Cap du large de Talcaguana, ou au devant l'Irequin à un bon quart de lieüe de terre, de peur des bancs de rochers. Par tout il y a commodité d'eau douce & de bois à feu, & même pour la construction des Navires; les Chaloupes mettent à terre facilement en Esté; en Hyver c'est toute autre chose.

Bon mouïllage.

Le lendemain de notre arrivée on envoya le second Capitaine saluer l'Oïdor, & demander la permission de faire les vivres dont nous avons besoin, ce qui fut accordé sur le champ, de sorte que deux jours après nous établîmes un magasin en Ville, & nous mîmes à Talcaguana cinq ou six Matelots tachez du scorbut qui furent rétablis en peu de temps. Ainsi dans notre traversée qui dura cinq mois jour pour jour, nous ne perdîmes pas un homme, & n'eûmes presque pas de malades: il est vrai qu'il étoit temps d'arriver, plusieurs languissoient, & nous manquions de bois à feu; mais nous trouvâmes bien-tôt de quoi nous munir de tout ce qui nous manquoit. La Conception est sans contredit la meilleure relâche de la Côte pour les besoins d'un Navire, & pour la qualité des vivres qu'on y prend; & quoique la Ville ne soit proprement qu'un bon Village, on y trouve des Compagnies assez agreables pour se delasser de l'ennui que l'on a dans un Vaisseau, d'être toujours avec les mêmes personnes.



Description de la Ville de Penco.

La Ville de la Conception, autrement *Penco*, du nom du lieu en Indien*, est située à la Côte du Chily sur le bord de la mer au fond d'une rade du même nom du côté de l'Est par $36^{\text{d}} 42' 53''$ de latitude Australe, & peut-être par $75^{\text{d}} 32' 30''$ de longitude Occidentale ou différence du Meridien de Paris, suivant l'observation du P. Feuillée.

Elle fut fondée en l'année 1550, par Pierre Baldivia Conquerant du Chily, après avoir subjugué les Indiens des environs: il y fit une Forteresse pour s'assurer une retraite contre eux; mais ce General ayant été tué, comme je l'ai dit, *Lautaro* Chef des Indiens s'en rendit Maître, & ensuite *Caupolican* la détruisit entièrement. Un secours venu de *Santiago* y rétablit les Espagnols, mais *Lautaro* les en chassa une seconde fois, enfin le Vice-Roy du Perou ayant nommé son fils *Garcia Hurtado de Mendoza* pour Gouverneur du Chily à la place de Baldivia, l'envoya par mer avec un secours de monde; celui-ci sous prétexte de venir faire la paix s'empara sans peine de l'Isle de la Quiriquine, d'où il envoya du monde pour bâtir une Forteresse sur le haut des montagnes de la Conception, où il mit huit pieces de canon.

Aujourd'hui il n'y a plus de vestiges d'aucun Fort, la Ville est ouverte de tous côtez, & commandée par cinq hauteurs, dont celle de l'Hermitage s'avance presque au milieu & la découvre entièrement; on n'y voit pour toute défense qu'une batterie à Barbette sur le bord de la mer, qui ne flanque que le mouillage de devant la Ville qui est à un bon quart de lieue au N O; mais outre qu'elle n'est pas grande n'ayant que trente-cinq toises de long & sept de large, elle est en assez mauvais état, la moitié sans plateforme & peu solidement bâtie de moilon.

Les canons n'y sont pas en meilleur état, on y en voit neuf de fonte de calibres bâtards de 23 à 17 livres de balle, c'est à dire de 24 à 18 d'Espagne, dont il y en a quatre de montez

* Pen je trouve co del'eau.

Sa situation.

Sa fondation.

Sa fortification.

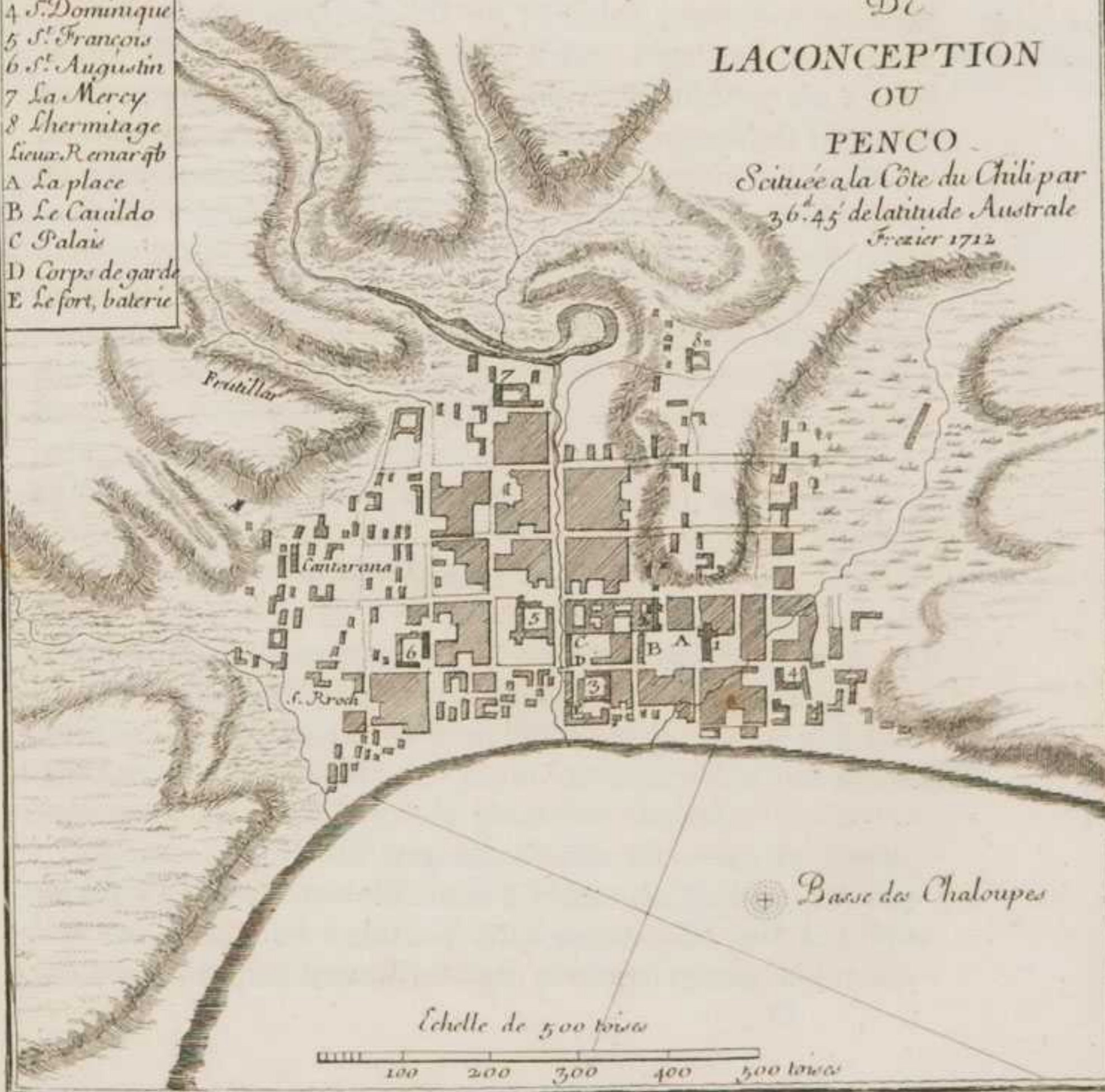
Artillerie.

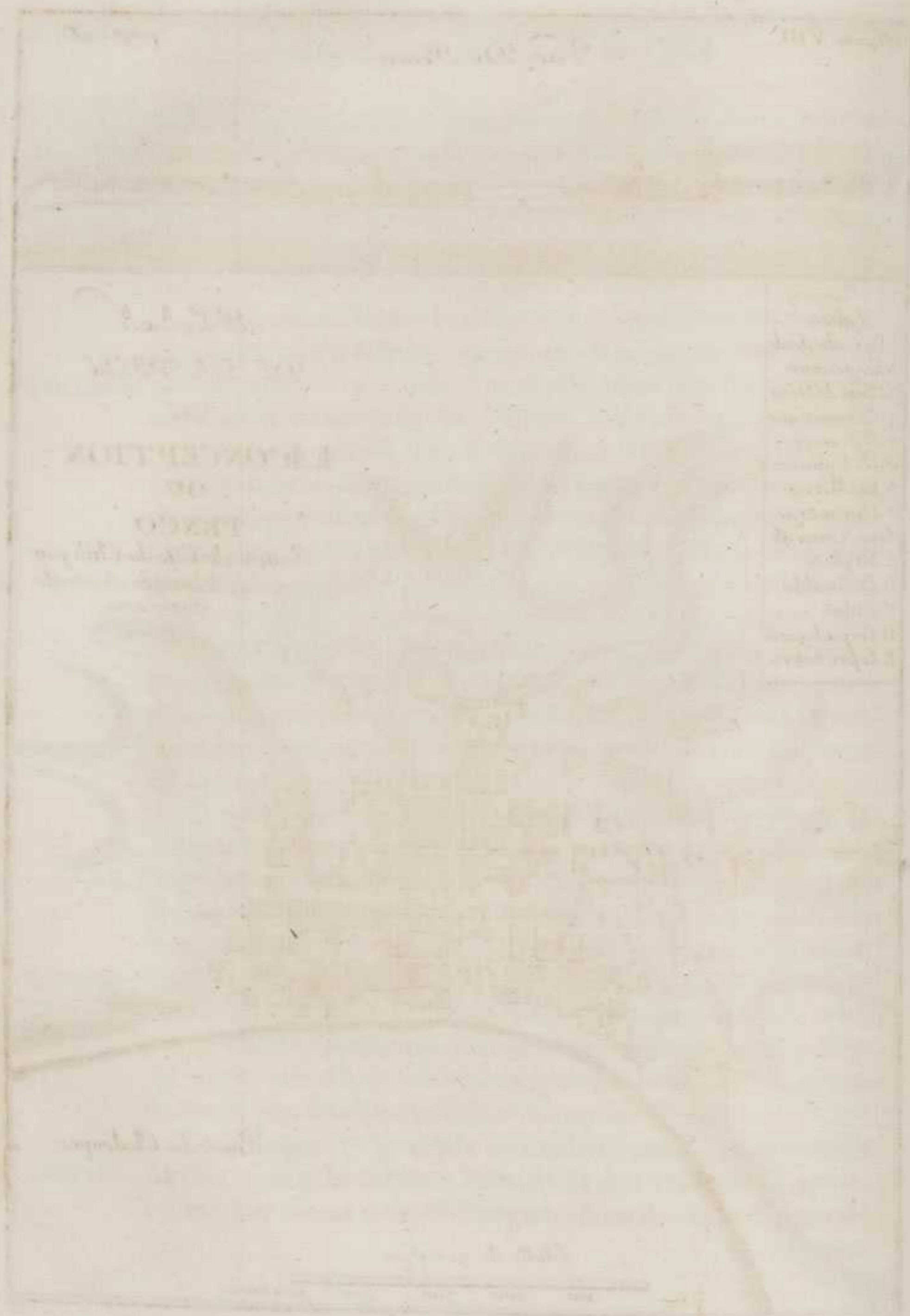


- Renvoy
Eglises
- 1 La Cathedrale
 - 2 Les jesuites
 - 3 S. Jean de Dieu
 - 4 S. Dominique
 - 5 S. Francois
 - 6 S. Augustin
 - 7 La Mercy
 - 8 Lhermitage
- Lieu. Remarq^{ts}
- A La place
 - B Le Cavildo
 - C Palais
 - D Corps de garde
 - E Le fort, baterie

PLAN
DE LA VILLE
DE
LACONCEPTION
OU
PENCO

Scituée a la Côte du Chili par
36.45 de latitude Australe
Frezier 1712





montez sur de mauvais affuts : les plus grandes pieces ont $13\frac{1}{2}$ pieds de long, $7\frac{1}{2}$ pieds du bourrelet de la volée aux tourillons, & 5 pieds 9 pouces du tourillon au bouton ; toutes ces pieces ont les lumieres tellement évasées qu'on a été obligé d'y mettre des grains de fer : elles sont de la fonderie de Lima 1618, & 1621.

A l'entrée de la Cour du Palais ou Maison de l'*Oidor* qui tient ordinairement la place de Gouverneur, on en a monté deux de quatre livres de balle auprès du Corps de Garde qui fait l'aîle gauche de cette Cour. Ce peu de forces en Fortifications n'est point remplacé par celle d'hommes & de bons Commandans.

Le *Maestre de Campo* est un Officier general pour tout ce qui est de la Guerre hors la Ville ; c'est ordinairement un Bourgeois sans experience que le President du Chily nomme pour trois ans : après lui est un Lieutenant General du President, un Sergent major & des Capitaines. Les Troupes qu'il commande ne sont pas nombreuses, à ne compter que les Blancs elles ne peuvent faire qu'un Corps de deux mille hommes mal armez, tant de la Ville que des environs, dont il y a deux Compagnies d'Infanterie, le reste est tout de Cavalerie ; les uns & les autres étoient à la solde du Roy, qui envoyoit un *Situado* pour entretenir 3500 hommes, tant pour la défense de la Ville, que des Postes avancez ou Garnisons qu'ils appellent *Presidios* ; mais depuis 14 ans cette paye a manqué & tout y est en desordre, parce que les Soldats ont été obligez de se disperfer çà & là pour chercher à vivre, de sorte que si les Indiens vouloient se revolter, ils trouveroient les Espagnols sans défense & endormis sur ce qu'ils ont la paix avec eux. Ils ont néanmoins plusieurs petits Forts ou Retranchemens de terre où ils ont quelques pieces de canon, & quelques Milices & Indiens amis, qui font la garde quand ils veulent.

Le plus avancé de tous ces Postes est celui de *Puren*, qui est 15 lieües au-delà de la Riviere de Biobio : un peu plus en dedans est celui *del Nascimiento*, & vers la Cote *Arauco*, dont les murailles sont presque toutes abattues.

Gouvernement Militaire.

Postes avancez.

Dans celui-ci, il y a six pieces de canon de douze livres de balle, & quatre pieces de quatre, toutes sans affûts; ensuite le long de la Riviere sont ceux de *S. Pedro*, qui est au-deçà de Biobio à trois lieues de la Conception; plus haut est *Talquemahuida*, *San Christoval*, *S^a Juana*, & *Yumbel*. Ceux de *Boroa*, *Coloe*, *Repocura*, *la Ymperial* & *Tucapel*, sont détruits & abandonnez, & ne subsistent plus que dans nos Cartes depuis près de cent ans.

Les Espagnols négligent mal à propos les défenses qu'ils pourroient avoir contre les soulevemens des Indiens dont ils ont souvent éprouvé les forces, & qui ne cherchent que l'occasion de les détruire, quelque apparence de paix qu'il y ait entre eux.

Gouvernement Civil.

Ce sont les incursions de ces Peuples qui ont fait transporter à Santiago la Chancellerie Royale qui avoit été établie à la Conception en 1567. A présent depuis Philippe V. on n'y tient plus qu'un Oidor, c'est à dire un des Chefs de l'Audience qui fait la fonction de Gouverneur ou *Corregidor* & de Chef de la Justice dont le Corps s'appelle *Cavildo*; il est composé de six *Regidores*, deux *Alcaldes* qui sont comme les Chefs de Police, un Enseigne ou *Alferes* Royal, un Sergent ou *Alguacil mayor* & un Dépositaire general; toutes ces Charges sont électives & ne durent qu'un an. Leur habit décent est en noir avec la *Golille*, le Manteau & l'Épée à la mode d'Espagne.

Gouvernement Ecclesiastique.

Les mêmes incursions des Indiens qui ont fait ôter de la Conception le Tribunal de la Chancellerie Royale, y ont transporté le Siege Episcopal qu'on y voit aujourd'hui: depuis qu'ils se sont rendus Maîtres de la Ville de la *Ymperial*, où il avoit été établi, l'Evêque s'est retiré à la Conception. Son Diocèse s'étend depuis la Riviere de *Maule*, qui sert de bornes à celui de Santiago jusques au *Chiloe*, qui est la Province la plus Sud habitée par des Espagnols & des Indiens Chrétiens; il est Suffragant de l'Archevêché de Lima, son Chapitre n'est composé que de deux Chanoines & de quelques Prêtres.

Le peu de bons Sujets qui se presentent à la Prêtrise,

l'obligent d'ordonner ceux qui n'ont seulement qu'une légère teinture de Grammaire, & même si peu qu'on en voit qui sçavent à peine lire le Missel; on peut juger si des Pasteurs si peu éclairés sont capables de conduire leurs ouailles, & par conséquent de quelle manière sont instruits les Indiens à qui les Espagnols sont obligés d'enseigner la Religion lorsqu'ils sont à leur service.

Les Moines, si j'en excepte les Jésuites, sont encore moins éclairés que le Clergé, & fort adonnés au libertinage, que la trop grande vénération que les gens du Pays ont pour leur habit facilite beaucoup. Je puis rapporter ici un fragment du Sermon qui fut fait chez les Dominiquains le jour de la Fête de leur Patriarche, pendant que nous étions en relâche à Talcaguana: Le Moine qui en faisoit l'éloge s'étendit beaucoup sur l'amitié de Saint Dominique & de Saint François qu'il comparoit à Anteros & à Cupidon, ensuite il avoua contre ses intérêts que Saint François étoit le plus grand Saint du Paradis; qu'à son arrivée dans ce Séjour bienheureux, la Vierge ne trouvant point de place digne de lui, se retira un peu de la sienne pour lui en faire une entre elle & le Père Éternel; que Saint Dominique arrivant au Ciel, Saint François son ami & fidèle témoin de sa sainteté dans le Monde, voulut par humilité lui donner la moitié de sa place; mais la Vierge à ces offres jugea que Saint Dominique étoit un grand Saint, & ne voulut pas souffrir qu'il partageât la place de son ami: elle se retira encore un peu pour lui en faire une toute entière; de sorte que ces deux Saints aujourd'hui sont assis entre elle & le Père Éternel. Qu'on ne croie pas ici que j'aye fabriqué ce Discours pour me divertir, il est des témoins de trois Vaisseaux qui peuvent en assurer la vérité. Quelle impression doit faire pareil Discours dans l'esprit des Peuples & particulièrement des Indiens? sans doute qu'ils regarderont les Apôtres comme de petits sujets auprès de Dieu, en comparaison de ces deux Fondateurs d'Ordres; car ces Peuples en fait de Religion sont d'un esprit fort épais.

DES INDIENS DU CHILY.

Aux environs de la Conception il n'y a gueres d'Indiens qui soient véritablement Chrétiens, que ceux qui sont subjugués & au service des Espagnols; encore a-t-on lieu de douter qu'ils le soient autrement que par le Baptême, & qu'ils soient instruits des points essentiels de la Religion: Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on les voit pousser le culte des Images bien près de l'idolâtrie, ils les prennent tellement en affection, qu'ils leur portent souvent à boire & à manger, ne jugeant des choses que par ce qui frappe les sens, tant ils ont de peine à concevoir qu'il est dans les hommes une ame qui peut être séparée du corps. Si l'on n'a pas soin de leur faire entendre qu'en jouissant de la Beatitude, les Saints voyent en Dieu ce qui se passe ici bas, qu'ainsi entendant les prières qu'on leur adresse, ils intercedent pour nous, & que leurs Images ne sont que des signes employez pour nous retracer leurs actions; on ne doit pas trouver étrange qu'ils leur portent à boire & à manger, puisque les voyant chargez d'habits magnifiques, & encensez par les Espagnols, ils s'imaginent qu'il leur faut encore des alimens pour les nourrir, & que la fumée de l'encens ne suffit pas pour les repaître.

Les Indiens de la frontiere, sur-tout le long de la Côte, paroissent assez portez à embrasser notre Religion, si elle ne défendoit pas la polygamie & l'ivrognerie; il y en a même quelques-uns qui se font baptiser, mais ils ne peuvent se faire violence sur ces deux articles. L'Evêque de la Conception, *Houvanfales Montero*, faisant la visite de son Diocèse en 1712, fut attendu au-delà de la riviere de Bio-bio par plus de quatre cens Indiens, qui s'étant imaginez qu'il venoit pour leur ôter leurs femmes, vouloient absolument l'égorger. Il n'eut rien de plus pressé pour se tirer d'affaire que de tâcher de les defabuser, & les assurer qu'il ne vouloit leur faire aucune violence. Je me suis informé

avec soin de leur Religion, & j'ai appris qu'ils n'en avoient aucune. Un Jesuite de bonne foi, Procureur des Missions que le Roy d'Espagne entretient au Chily, m'assura qu'ils étoient de vrais Athées, qu'ils n'adoroient rien du tout, & se mocquoient de tout ce qu'on pouvoient leur dire là-dessus; qu'en un mot leurs Peres n'y faisoient aucun progrès: ce qui ne convient pas avec les Lettres édifiantes des Missionnaires, Tome 8, où l'on dit qu'ils font beaucoup de conversions à Nahuelhuapi par les 42^d, à 50 lieues de la mer, chez les Puelches & les Poyas [en 1704.] Neanmoins ils penetrent jusques bien près du Détroit de Magellan, & vivent avec eux sans qu'ils leur fassent aucun mal; au contraire ces Peuples ont une espece de veneration pour eux: mais ils pourrout dans la suite faire quelque fruit, parcequ'ils demandent aux principaux Caciques leurs fils aînez pour les instruire. Ils en elevent un certain nombre dans leur College de *Chil-lan*, dont le Roy doit payer la pension; & quand ils sont grands ils les renvoyent à leurs parens, instruits de la Religion, & elevez dans les Lettres Espagnoles; de sorte qu'il s'en trouve aujourd'hui chez eux qui sont Chrétiens, & se contentent d'une femme.

Une marque que les Indiens du Chily n'ont aucune religion, c'est qu'on n'a jamais trouvé chez eux ni Temples, ni vestiges d'Idoles qu'ils ayent adorez, comme on en voit encore aujourd'hui en plusieurs endroits du Perou, particulièrement au Cusco, où l'on voit encore le Temple du Soleil: & s'il y a chez eux quelque apparence de sortilege, ce n'est autre chose que l'usage du poison, dont ils se servent fort souvent. Au reste il s'en trouve qui croient une autre vie, pour laquelle on met à ceux qui meurent de quoi boire, manger & s'habiller dans le tombeau. Les Curez Espagnols n'ont pas aboli cette ceremonie parmi ceux qui sont Chrétiens; comme elle leur tourne à compte, ils tiennent la place du défunt, ainsi qu'on l'a vû à Talcaguana.

Les femmes de ceux qui ne sont pas Chrétiens, demeurent pendant plusieurs jours sur le tombeau de leurs maris à leur faire la cuisine, à leur jeter sur le corps de la *Chicha*

qui est leur boisson, & leur accommodent leurs bagages comme pour faire un voyage de longue durée. Il ne faut pas croire pour cela qu'ils ayent une idée de la spiritualité de l'ame ni de son immortalité, ils la regardent comme quelque chose de corporel qui doit aller au-delà des mers dans des lieux de plaisirs, où ils regorgeront de viandes & de boissons; qu'ils y auront plusieurs femmes qui ne feront point d'enfans, qui seront occupées à leur faire de bonne Chicha, à les servir, &c.

Mais ils ne croyent cela que très confusément, & plusieurs le regardent comme une imagination qu'ils se sont forgez. Quelques Espagnols s'imaginent que cette idée leur est venue par une corruption de la doctrine que S. Thomas avoit enseignée de l'autre côté de la Cordillere; mais les raisons sur lesquelles ils se fondent pour dire que cet Apôtre & S. Barthelemi sont venus dans cette Province, sont si pitoyables, qu'elles ne meritent pas qu'on les rapporte.

Leur Gouver-
nement,

Les Indiens du Chily n'ont parmi eux ni Rois ni Souverains qui leur prescrivent des loix: chaque chef de famille étoit maître chez lui; mais comme ces familles ont augmenté, ces chefs sont devenus les Seigneurs de plusieurs vassaux qui leurs obéissent sans leur payer aucun tribut, les Espagnols les appellent *Caciques*. Toutes leurs prérogatives consistent à commander en temps de guerre, & à rendre la justice, ils succèdent à cette dignité par droit d'aînesse, & chacun d'eux est indépendant de qui que ce soit, & maître absolu dans son domaine. Je ne parle pas seulement de ceux qui sont *braves*, c'est à dire indomptez, mais encore de ceux que l'on appelle de *Reduction*; car quoique par un Traité de Paix ils ayent bien voulu reconnoître le Roy d'Espagne pour leur Roy, ils ne sont obligez de lui payer d'autre tribut qu'un secours d'hommes pour rétablir ses Fortifications, & se défendre contre les autres Indiens. On fait monter le nombre de ceux-ci à 14 ou 1500.

Servitude des
subjugez.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont subjugez, qu'on appelle *Yanaconas*, ceux-là sont tributaires du Roy d'Espagne, à qui ils doivent chacun la valeur de dix piastres

par an, en argent ou denrées, & sont encore employez au service des familles Espagnoles à qui Sa Majesté Catholique accorde ou pour récompense de leurs belles actions ou bon service, ou pour de l'argent, un nombre d'Indiens qui sont obligez de servir comme Valets, & non pas comme Esclaves; car outre la nourriture, on doit leur payer trente écus par an, & s'ils ne veulent pas servir, ils en sont quittes en donnant dix écus à leur maître, ce qui s'appelle une *Commanderie*. Leur âge de service est depuis 16 jusqu'à 50 ans; au-dessus & au-dessous ils sont libres de le faire. Outre les Indiens *Encomenderos*, les Espagnols, du Chily seulement, en ont à leur service qui sont Esclaves achetez des Indiens libres, qui leur vendent volontairement leurs enfans pour du vin, pour des armes, pour de la clincaillerie, &c. Comme c'est un abus toleré contre les Ordonnances du Roy d'Espagne, ils ne sont pas esclaves comme les noirs; ceux qui les achètent ne les peuvent revendre qu'en cachette, & avec le consentement de l'Esclave, qui peut avec une lettre d'*Amparo*, c'est à dire de protection, redemander sa liberté. Pour cet effet il y a dans chaque Ville, & dans l'Audience de Santiago, un Protecteur des Indiens à qui ils ont recours.

C'est aussi par la raison de tolerance, que les enfans des Esclaves ne suivent pas le sort du ventre, comme il est porté par les Instituts de Justinien, lorsqu'ils sont d'un pere *Encomendero*, c'est à dire Valet de *Commanderie*, parceque ce dernier étant permis, les avantages lui doivent tomber préferablement à l'autre; le mélange du sang Espagnol affranchit ceux que le pere veut bien reconnoître, & donne droit aux *Mestices** de porter du linge.

Pour sçavoir d'où vient cette espece d'esclavage, il faut remonter à la conquête du Perou. Les particuliers qui en sont les premiers auteurs, devoient par leur convention avec le Roy d'Espagne, avoir les Indiens pour esclaves pendant toute leur vie, après laquelle ils tomberoient aux aînez des familles, ou à leurs femmes, en cas qu'ils mourussent sans enfans. Il y avoit en cela quelque apparence de justice, non

* fils d'un
blanc & d'une
Indienne.

seulement pour les récompenser de leurs peines & de leur bravoure, mais encore parcequ'ils avoient entrepris & poursuivi cette guerre à leurs propres frais. Neanmoins comme ils traitoient inhumainement leurs Esclaves, quelques gens de bien touchez de compassion pour ces pauvres malheureux, representèrent vivement à la Cour d'Espagne, qu'ils les maltraitoient, non seulement par des impositions excessives, mais encore qu'ils en venoient aux dernieres cruautéz sur leurs personnes, jusqu'à les tuer.

Charles-Quint
Empereur &
Roy d'Espa-
gne.

On fit attention à ce desordre, & pour y remedier l'Empereur envoya au Perou en 1542, *Blasco Nuñez de Vela* en qualité de Vice-Roy, avec ordre de faire décharger les Indiens des impositions qu'on leur mettoit, & leur rendre la liberté; mais comme la principale richesse des Colonies consiste dans le grand nombre d'Esclaves, particulièrement parmi les Espagnols qui ne daigneroient travailler de la main, la plûpart refuserent d'obéir à des ordres qui leur parurent trop severes, & dont l'exécution les auroit réduit en quelque façon à la mendicité; ils ne voulurent donc point reconnoître le nouveau Vice-Roy, ce qui causa ces grandes guerres civiles que l'on voit tout au long chez *Zarate*.

Enfin, pour trouver un adoucissement à l'esclavage des Indiens & ne pas ruiner les Espagnols, le Roy s'empara de ceux dont les Maîtres mouroient, & il les a donnez dans la suite à ses Officiers & à plusieurs autres, aux conditions que je viens d'expliquer.

Cette servitude de Commanderie a été la cause des cruelles guerres que les Espagnols ont eu avec les Indiens, ils vouloient bien reconnoître le Roy d'Espagne pour leur Souverain; mais comme gens de bon sens ils vouloient conserver leur liberté, & ce n'a été qu'à ces conditions que s'est faite la dernière Paix il y a 25 ou 30 ans: car quoique ces Peuples nous paroissent sauvages, ils sçavent très bien s'accorder sur les interêts communs. Ils s'assemblent avec les plus anciens, & ceux qui ont de l'expérience; & s'il s'agit d'une affaire de guerre, ils choisissent sans partialité un
General

General d'un merite & d'une valeur connue, & lui obéissent exactement; c'est par leur bonne conduite & leur bravoure qu'ils ont empêché autrefois l'*Ynga* du Perou d'entrer chez eux, & qu'ils ont arrêté les Conquêtes des Espagnols qu'ils ont borné à la riviere de Biobio & aux montagnes de la Cordillere.

Les formalitez de leurs assemblées sont de porter dans une belle Campagne, qu'ils choisissent pour cela, beaucoup de boisson; & quand ils ont commencé à boire, le plus ancien, ou celui qui par quelque autre titre doit haranguer les autres, prend la parole pour exposer ce dont il s'agit, & dit son sentiment avec beaucoup de force; car on dit qu'ils sont naturellement Eloquens; après quoi la pluralité des voix fait la délibération; on la publie au son du tambour, on donne trois jours pour y penser; & si dans ce temps on n'y trouve point d'inconvenient, on execute infailliblement le projet, après avoir confirmé la resolution & pris des moyens pour y réussir.

Assemblées
des Indiens.

Ces moyens se réduisent à bien peu de chose; car les Caciques ne fournissent rien à leurs sujets pour faire la guerre, ils ne font que les avertir, & chacun apporte avec soi un petit sac de farine d'Orge ou de Mays, qu'ils détrempent avec de l'eau & se nourrissent avec cela pendant plusieurs jours. Chacun d'eux a aussi son cheval & ses armes toujours prêtes, de sorte qu'en un instant, ils font une Armée sans aucuns frais; & de peur d'être surpris, dans chaque Caciquat sur la plus haute éminence, il y a toujours une trompe faite de corne de beuf, de maniere qu'on peut l'entendre de deux lieues à la ronde; d'abord qu'il leur survient quelque affaire, le Cacique envoie sonner cette trompe, & chacun sçait de quoi il s'agit pour se rendre à son poste.

Notre pauvreté, disoient les Scites à Alexandre, sera toujours plus agile que ton Armée chargée des dépouilles de tant de Nations, & quand tu nous penseras bien loin, tu nous verras à tes trousses; car c'est avec la même vitesse que nous poursuivons & que nous fuions nos ennemis.

Quint. C. L. 7.

H

Leurs Armes.

Adresse à la-
cer,

Leurs armes ordinaires sont des piques & des lances qu'ils jettent avec une adresse extrême; plusieurs ont des halberdes qu'ils ont prises aux Espagnols, ils ont aussi des haches & des sabres qu'ils achètent d'eux, en quoi ceux-là manquent de politique; car il est à craindre qu'un jour ils ne soient foïettez de leurs propres verges. Ils se servent aussi, mais plus rarement, de dards, de flèches, de massues, de frondes & de laqs de cuir, qu'ils manient si adroitement, qu'ils enlacent un cheval à la course par telle partie qu'ils veulent. Ceux qui manquent de fer pour les flèches se servent d'un bois; qui étant durci au feu, ne le cede guères à l'acier. A force de faire la guerre aux Espagnols ils ont gagné des cuirasses & toute l'armure, & ceux qui n'en ont pas s'en font de cuir cru qui résistent à l'épée, & ont cet avantage sur les autres, qu'elles sont legeres & peu embarrassantes dans le combat; au reste, ils n'ont point d'armes uniformes, chacun se sert à son gré de celles qu'il manie le mieux.

Leur maniere de combattre est de former des escadrons par files de 80 ou 100 hommes armez les uns de piques; & les autres de flèches entremêlez; quand les premiers sont forcez ils se succedent les uns aux autres si vite, qu'il ne paroît pas qu'ils ayent été rompus. Ils ont toujours soin de s'assurer une retraite auprès des Lacs ou des Marais où ils sont plus en sûreté que dans la meilleure Forteresse. Ils marchent au combat avec beaucoup de fierté au son de leur tambour, avec des armes peintes, la tête ornée de panaches de plumes; & avant que de donner bataille le General fait ordinairement une harangue, après quoi ils frappent tous des pieds, & jettent des cris épouventables pour s'encourager au combat.

Quand ils sont obligez de se fortifier ils font des palissades, ou se retranchent seulement derriere de gros arbres; au devant ils font de distance en distance des puits, dont ils herissent le fond de pieux plantez debout avec des épines, & les recouvrent de gazon, afin qu'on y soit trompé; malheur à ceux qui donnent dans leurs pieges, car ils les déchirent, leur arrachent le cœur qu'ils mettent en mor-

17. 17. 17.



A faint, illegible handwritten note or caption located below the sketch, possibly describing the scene or providing a date.





A. jndien du Chili en Macuñ jouant a la Suca, jeu de croce
B. jndienne en Choñi. C. Caxiouin touhan ou fête des jndiens
D. Gardes Espagnoles pour empecher le desordre. E. Pivellca ou Sifflet
F. Paquecha ou tasse a bec. G. Coullthun ou tambour. H. Thouthouca ou trompette

ceux, & se jettent sur leur sang comme des bêtes féroces; si c'est quelqu'un de considération, ils mettent sa tête au bout d'une pique, boivent ensuite dans le crane, dont ils font enfin une tasse, qu'ils gardent comme une marque de triomphe; & des os des jambes ils en font des flutes pour les réjouissances, qui ne sont que d'affreuses yvrogneries, qui durent autant que la boisson qu'ils ont apportée. Cette crapule est tellement de leur goût que ceux qui sont Chrétiens, celebrent, ou pour mieux dire, profanent les fêtes de la Religion de cette manière.

Je fus témoin d'une fête que les Esclaves de Commanderie de deux Espagnols qui s'appelloient Pierre, se donnerent le jour de la fête de leurs Maîtres au Village de Talcaguana, auprès duquel nous étions mouillés. Après avoir entendu la Messe, ils monterent à cheval pour courir la Poule comme on court l'Oye en France, avec cette différence, que tous se jettent sur celui qui emporte la tête pour la lui enlever, & la porter devant celui à l'honneur de qui ils font la fête, en courant à toute bride ils se heurtoient pour se l'enlever, & ramassoient en courant tout ce qu'ils faisoient tomber à terre. Après cette course ils mirent pied à terre pour faire le repas dont l'appareil consistoit en un grand nombre de tasses faites de calebasses, qu'ils appellent *Maté*, rangées en rond sur l'herbe, remplies de pain trempé dans une sausse de vin & de mays. Alors les Indiens qui traitoient apportèrent à chacun des Conviez une canne de Bambou longue de 18 à 20 pieds, garnie de pain, de viande & de pommes attachées tout autour, ensuite après avoir tourné en cadence autour des viandes, on donna un petit Etendart rouge avec une croix blanche au milieu, à celui qui étoit destiné à faire le compliment aux Invitez. Ceux-ci de leur côté en députerent un pour lui répondre, qui lia une conversation de complimens si longue, qu'elle dura plus d'une heure. J'en demandai la raison, & j'appris que c'étoit un effet de leur stile, qui est si diffus que pour parler de la moindre chose, ils remontent jusqu'à son origine, & font mille digressions inutiles.

Leurs Fêtes.

Après avoir mangé, ils monterent sur une espece d'échafaut fait en amphiteâtre, l'Etendart placé au milieu, & les autres avec leurs longues cannes à côté. Là, ornez de plumes d'Autruches, de Flamans, & autres Oiseaux de couleur vive rangées autour de leurs bonnets, ils se mirent à chanter au son de deux Instrumens faits d'un morceau de bois percé d'un seul trou, dans lequel en soufflant un peu plus ou moins fort, ils forment un son plus ou moins aigu & plus ou moins lent; ils s'accordoient alternativement avec une trompette faite d'une corne de Beuf ajoutée au bout d'une longue canne dont l'embouchure avoit une anche qui a le son de la trompette; ils accompagnoient cette symphonie de quelques coups de tambour, dont le bruit sourd & lugubre répondoit assez bien à leurs mines, qui dans le plus fort de leurs exclamations n'avoient du tout rien de gay. Je les examinai avec attention sur le théâtre, & je ne vis parmi eux pendant toute la fête aucun visage riant.

Les femmes leur donnoient à boire de la *chicha*, espece de biere dont nous parlerons ci-après, avec un instrument de bois long d'environ deux pieds $\frac{1}{2}$ composé d'une tasse à manche d'un côté & d'un long bec de l'autre, creusé d'un petit canal fait en serpentant, afin que la liqueur coule doucement dans la bouche par un petit trou percé au fond de la tasse à la tête de ce canal; avec cet instrument ils s'enyvrent comme des Bêtes en chantant, sans interruption, & tous ensemble; mais d'un chant si peu modulé, que trois notes suffiroient pour l'exprimer tout entier.



Les paroles qu'ils chantent n'ont de même ni rime ni cadence, ni d'autre sujet que celui qui leur vient dans l'idée, tantôt ils racontent l'histoire de leurs Ancêtres, ils parlent de leur famille, ils disent ce qui leur semble de la fête & du sujet pour lequel on la fait, &c.

Et ce train dure jour & nuit pendant qu'ils ont de quoi boire, ce qui ne leur manque qu'après plusieurs jours; car outre que celui à l'honneur de qui ils font la fête, est obligé de fournir beaucoup de boisson, chacun de ceux qui la celebrent en apporte, invité, ou non invité. Ils boivent & chantent quelquefois dix à quinze jours de suite sans discontinuer: ceux que l'ivresse abat ne quittent pas pour cela la partie; après avoir dormi dans la boüe, & même dans l'ordure, ils remontent sur leur théâtre pour occuper les places vacantes & recommencent sur nouveaux frais. Nous les avons vû se relever ainsi jour & nuit, sans qu'une grosse pluye & un grand vent pussent les détourner pendant trois fois 24 heures; ceux qui n'ont pas de place sur le théâtre chantent en bas & dansent tout autour avec les femmes, si l'on peut appeller danser marcher deux à deux en se courbant & se redressant un peu vite, comme pour sauter sans quitter terre: ils dansent aussi en rond à peu près comme nous. Ces sortes de divertissemens qu'ils appellent *Cahouin Touhan*, & les Espagnols *Borrachera* yvrogerie, sont tellement de leur goût, qu'ils ne font rien de conséquence sans cela; mais ils ont soin de destiner une partie de leurs gens à les garder, pendant que l'autre s'enyvre & se divertit. Ceux qui sont Chrétiens ne peuvent se reduire à s'en passer, quoiqu'on leur represente les crimes qui en arrivent tous les jours: en effet, c'est dans ce temps que se renouvellent les querelles, l'on assure même que c'est à ces rencontres qu'ils remettent de se vanger de leurs ennemis, afin qu'étant yvres ils paroissent excusables des assassinats qu'ils font; d'autres s'enyvrent d'une telle force, & pendant tant de jours de suite qu'ils en crevent, ainsi qu'il arriva à la fête dont je parle, parcequ'outre la Chicha ils avoient beaucoup de vin.

Malgré ces frequentes débauches ils vivent des siècles entiers sans infirmité, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air; ils supportent pendant long-temps la faim & la soif dans la guerre & dans les voyages.

Leur temperament & nourriture.

Leur nourriture ordinaire chez eux est des Pommes de

terre ou Taupinambours, qu'ils appellent *Papas*, d'un goût assez insipide; du *Mays* en épic, simplement bouilli ou roti; de la chair de Cheval & de Mulets, & presque jamais de Beuf qui leur fait mal au ventre, à ce qu'ils disent. Ils mangent le Mays de différentes manières, ou simplement bouilli dans de l'eau, ou roti parmi du sable dans un pot de terre, & mis ensuite en farine mêlée avec de l'eau; c'est ce qu'ils appellent *Oullpo* quand elle est potable, & *Rubull* quand ils en font une bouillie épaisse avec du piment & du sel. Pour moulin des Mays après qu'il est roti, ils ont au lieu de moulin des pierres ovales longues d'environ deux pieds, sur lesquelles, avec une autre pierre longue de 8 à 10 pouces, ils l'écrasent à genoux à force de bras; c'est l'occupation ordinaire des femmes. C'est de cette farine dont ils font provision pour aller à la guerre, comme je l'ai dit, & qui fait toute leur munition de bouche. Lorsqu'ils passent dans un endroit où il y a de l'eau, ils la mêlent dans une corne appelée *Guampo*, qu'ils ont toujours pendue à l'arçon de la selle, boivent & mangent ainsi sans s'arrêter.

Leur boisson.

Leur boisson ordinaire est cette Chicha dont nous avons parlé, ils en font de plusieurs sortes; la plus commune est celle de Mays qu'ils font tremper jusqu'à ce que le grain creve comme si on vouloit faire de la Biere; ensuite ils le font bouillir, & en boivent l'eau froide; la meilleure se fait avec du Mays mâché par de vieilles femmes, dont la salive cause une fermentation comme celle du Levain dans la pâte: au Chily on en fait quantité avec des Pommes, à peu près comme du Cidre; la plus forte & la plus estimée est celle qui se fait avec la graine d'un arbre appelé *Ouinian*, elle est à peu près semblable à celle du Genievre pour la grosseur & pour le goût; elle donne à l'eau une couleur de Vin de Bourgogne, & un goût fort qui enivre pour longtemps. Leur manière de manger chez eux, est de se ranger en rond ventre à terre appuyez sur les coudes, & de se faire servir par leurs femmes. Les Caciques commencent à se servir de tables & de bancs à l'imitation des Espagnols.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant à celle du

cuivre rouge, en cela differente de celle des Mulâtres, qui provient du mélange d'un Blanc & d'une Negresse; cette couleur est generale dans tout le Continent de l'Amerique tant Meridionale que Septentrionale: sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualite de l'air qu'on y respire, ou des alimens dont les habitans se nourrissent, mais une affection particuliere du sang; car les descendans des Espagnols qui s'y sont établis & mariez avec des Européennes, & conservez sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang encore plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nez dans le Chily, nourris à peu près de même maniere, & ordinairement du lait des naturelles du Pays.

Les Noirs qu'on y apporte de Guinée ou d'Angole, y conservent aussi leur couleur naturelle de pere en fils, lorsqu'ils s'en tiennent à leur espece.

Il n'en est pas de même de l'air du Bresil & de nos Isles: les Creoles, quoique nez d'un sang pur, y perdent cette blancheur vermeille des Européens, & prennent une couleur plombée. Ici l'on ne s'apperçoit d'autre changement que de celui que cause le mélange des differentes especes, fort commun dans les Colonies Espagnoles, beaucoup au Chily, mais particulièrement au Perou, où de trente visages, à peine en trouve-t-on deux de la même couleur; les uns viennent du noir au blanc, comme les *Mulâtres*; les autres retombent du blanc au noir, comme les *Zambes* fils de Mulâtres & de Noirs; les uns viennent de l'Indien au blanc, comme les *Mestices*, & les autres retombent du Mestice à l'Indien; & ensuite chacun de ces mélanges en forme d'autres à l'infini.

De ce que je viens de dire, il semble qu'il est permis de penser que Dieu a formé parmi les Enfans de notre Pere commun, de trois sortes de carnations d'hommes, une blanche, une noire, & une de couleur rougeâtre qui tient du mélange de l'une & de l'autre.

L'Ecriture ne nous fait peut-être pas mention de cette derniere espece; mais on ne doute pas qu'elle ne parle de

la seconde dans la personne de Chus petit-fils de Noé, qui signifie Noir, d'où l'on fait venir les Abyffins & les Habitans du Chufistan ou Churistan, à cause de la conformité du nom. Ce sentiment me paroît plus vraisemblable que celui d'attribuer la couleur des Indiens à quelques maladies particulieres, comme l'ont pensé quelques Medecins.

Quoi qu'il en soit, les Indiens du Chily sont de bonne taille, ils ont les membres gros, l'estomac & le visage large, sans barbe, peu agreables, les cheveux gros comme du crin, & plats, en quoi ils different encore des Noirs & des Mulâtres; car les Noirs n'ont pour barbe & pour cheveux qu'une laine cotonée & fort courte, & les Mulâtres ont des cheveux courts & toujours fort crépez. Quant à la couleur des cheveux, les Indiens les ont ordinairement noirs, & il est rare d'en trouver qui tirent sur le blond, peut-être parce qu'ils se lavent souvent la tête avec du Quillay, dont je parlerai ci-après.

Les Puelches se les coupent à longueur d'oreille, & ont les yeux extrêmement petits, ce qui rend les femmes hideuses; ils n'ont tous naturellement point ou très peu d'autre barbe, que des moustaches qu'ils s'arrachent avec des pincettes de coquillages.

Il s'en trouve parmi ceux de la plaine qui ont le teint blanc, & un peu de rouge au visage: ceux-ci sont sortis des femmes prises dans les Villes Espagnoles qu'ils ont détruites, Angol la Villarica, la Imperial, Tucapel, Baldivia, & Oforno, où ils enleverent tout, Seculieres & Religieuses, desquelles ils ont eu des enfans qui conservent encore un peu d'inclination pour la nation de leurs meres, d'où vient qu'ils sont presque toujours en paix; tels sont ceux du côté de Arauco, quoique leur pays soit le theatre de la guerre que font leurs voisins. Depuis ce temps là on n'a plus souffert de Convens de Religieuses hors de Santiago. Neanmoins l'Evêque de la Conception veut y en établir un sans crainte de pareille profanation.

Leurs habits.

La maniere de s'habiller des Indiens est si simple, qu'à peine sont-ils couverts; ils ont une chemifette qui leur va à la

la



Portrait of a man

Portrait of a man

A portrait of a man in a long coat and hat, standing in a landscape. The drawing is very faint and difficult to see. The man is facing slightly to the right. The background shows some trees and a horizon line. The overall style is that of a very light pencil or wash drawing.



A Indienne du Chily broyant du mays pour en faire de la farine.
B Indien en Poncho et Polainas
C Indienne en Choñi et yquella
D Indien jettant le lajs au taureau pour l'arrêter

la ceinture, fermée de maniere qu'il n'y a que le passage de la tête & d'un bras pour la mettre, ils l'appellent *Macuñ*; une culotte ouverte tout le long des cuisses, leur couvre à peine leur nudité. Par dessus tout, en temps de pluye, ou pour se mettre en habit décent, ils ont une espece de manteau carré long comme un tapis de table sans aucune façon, au milieu duquel est une fente par où ils passent la tête; sur le corps, il fait à peu près l'effet d'une Dalmatique. Ils ont ordinairement la tête & les jambes nues; mais quand la nécessité ou la bienséance les oblige de se couvrir, ils ont un bonnet d'où pend un colet qui se rabat pour couvrir les épaules, & une espece de brodequin ou gamache de laine aux jambes, fort peu se couvrent les pieds à moins qu'ils ne soient parmi des pierres; alors ils se font des sandales de couroye ou de jonc appellées *Ojota*. Les Espagnols ont pris l'usage du Chony ou *Poncho*, & des brodequins, ou *Polainas* pour aller à cheval, parceque le Poncho garantit de la pluye, ne se défait point par le vent, sert de couverture la nuit, & de tapis en campagne.

Les femmes portent, pour tout habit, des robes longues sans manches, ouvertes du haut jusqu'en bas d'un côté, où elles sont croisées & tenues par une ceinture sous la mamelle, & sur les épaules par deux crochets d'argent avec des plaques de trois à quatre pouces de diametre; cet habit s'appelle aussi *Chony*, il est toujours bleu ou d'un minime tirant sur le noir. Dans les Villes elles mettent par dessus une jupe & un *Revos*, & en campagne une petite piece d'étoffe carrée nommée *Iquella*, dont les deux côtez sont attachez sur le sein avec une grande éguille d'argent qui a une tête plate de quatre à cinq pouces de diametre, & qu'ils appellent *Toupos*. Elles ont les cheveux longs, souvent trefsez par derriere, & coupez courts par devant, & aux oreilles des plaques d'argent de deux pouces en carré comme des pendans d'oreilles, *qu'ils appellent *Oupelles*.

Leur logement n'est jamais qu'une Cabane de branches

Leur logement.

* Les Romaines en portoient de semblables pendues avec un crochet. Voyez Gaspari Bartolini Thom, de *inauribus veterum sintagma*. Amstel.

d'arbres, aussi grande qu'il faut pour mettre à couvert une famille rassemblée. Comme il n'y a qu'un petit coffre & des peaux de mouton pour se coucher, il ne leur faut pas beaucoup de place. Ils n'ont pas l'usage des clefs pour cacher ce qui leur appartient, la fidelité chez eux est religieusement gardée; mais chez les Espagnols ils ne sont pas si scrupuleux, particulièrement les Puelches, qui sont d'adroits voleurs. Toutes leurs maisons sont dispersées çà & là, jamais ils ne s'approchent les uns des autres pour vivre en société, en quoi ils different de ceux du Perou; de sorte qu'on ne voit dans tout le Chily aucune Ville, ni Village des naturels du pays. Ils tiennent même si peu à l'endroit où ils se logent, que quand la fantaisie leur prend de changer, ils abandonnent ou transportent leurs maisons ailleurs; d'où vient que l'art de leur faire la guerre, n'est pas de les aller chercher, mais de se planter au milieu du pays avec un petit nombre de troupes, les empêcher de semer, ravager leurs campagnes, & enlever leurs troupeaux. Cette maniere d'être dispersés çà & là fait paroître le pays desert; mais il est en effet très peuplé, & les familles sont très nombreuses; comme ils ont plusieurs femmes, ils ont aussi beaucoup d'enfans, c'est ce qui fait leur richesse, parcequ'ils les vendent, particulièrement les filles qu'on achete pour femmes; ainsi elles sont de vraies esclaves, qu'ils revendent quand ils n'en sont pas contens, & qu'ils occupent aux plus rudes travaux de la campagne. Les hommes bêchent seulement la terre une fois l'an pour semer le Mays, les Haricots, Lentilles, & autres legumes dont ils vivent; & quand ils ont fini, ils s'assemblent avec leurs amis, boivent, s'enyvrent, & se reposent. Les femmes ensuite sement, arrosent, & cueillent les grains; celle qui couche avec le Maître est sa cuisiniere pour ce jour-là, elle a soin de le regaler & de seller & brider son cheval; car ils sont tellement accoutumés à ne point marcher, que n'eussent-ils que deux cens pas à faire, ils ne vont point à pied; aussi sont-ils de très bons hommes de cheval; on les voit monter & descendre par des endroits si escarpez, que nos chevaux d'Europe ne

pourroient pas s'y tenir sans charge. Etant forcez, dans une déroute, de fuir dans les bois, ils se mettent sous le ventre du cheval, pour n'être pas déchirez par les branches des arbres. Enfin ils font à cheval tout ce qu'on raconte d'extraordinaire des Arabes, & peut-être les surpassent-ils. Leur selle est une double peau de mouton, qui leur sert de nuit à se coucher en campagne; leurs étriers sont des sabots de bois carrez, tels que les Espagnols en ont d'argent pour la parade, qui valent jusqu'à quatre & cinq cens écus.

Il est vrai que les chevaux leur étant venus d'Europe, ils en ont imité l'équipage en faisant de bois ou de corne ce qu'ils voyoient de fer ou d'argent. A voir la quantité prodigieuse qu'il y en a aujourd'hui dans tout ce Continent, il est surprenant qu'en moins de deux cens ans ils ayent si fort multiplié, que ceux qui ne sont pas d'une grande beauté ne valent à la Conception que deux & trois écus. Néanmoins, comme je l'ai dit ci-devant, les Indiens en mangent beaucoup, & lorsqu'ils les montent ils les menagent si peu, qu'ils en crevent tous les jours.

Pour tenir un compte de leurs troupeaux, & conserver la memoire de leurs affaires particulieres, les Indiens ont recours à certains nœuds de laine, qui par la varieté des couleurs & des replis, leur tiennent lieu de caracteres & d'écriture. La connoissance de ces nœuds, qu'ils appellent *Quipos*, est une science & un secret que les peres ne revelent à leurs enfans que lorsqu'ils se croient à la fin de leurs jours; & comme il arrive assez souvent que faute d'esprit ils n'en comprennent pas le mystere, ces sortes de nœuds leur deviennent un sujet d'erreur & de peu d'usage. Pour suppléer au défaut de l'écriture, ils chargent ceux qui ont une heureuse memoire du soin d'apprendre l'histoire du Pays, & de la reciter aux autres. C'est ainsi qu'ils conservent le souvenir du mauvais traitement que les Espagnols ont fait à leurs ancêtres lorsqu'ils les ont subjugués, ce qui perpetue la haine qu'ils ont pour eux: Mais lorsqu'on leur rappelle les avantages qu'ils ont eu dans la suite sur ces Etrangers, qu'ils ont chassés de cinq Villes qu'ils avoient bâti dans leurs terres,

leur fierté naturelle se ranime, & ils ne respirent que l'occasion de pouvoir les chasser encore une fois de la Conception; mais pendant qu'ils voyent des Vaisseaux François aller & venir, ils n'osent lever le masque, persuadés qu'ils donneroient un bon secours aux Espagnols. Comme ils sont orgueilleux, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander: Neanmoins ils sçavent dissimuler, & font commerce avec eux de beufs, chevres & mulets, les reçoivent chez eux, & les regalent comme amis.

Leur commerce.

Un François qui avoit accompagné un Espagnol pour aller faire commerce chez les *Puelches*, Nation d'Indiens jusqu'ici indomptez qui habitent les montagnes de la Cordiliere, m'a raconté de quelle maniere on s'y prenoit. On va directement chez le Cacique ou Seigneur du lieu, se présenter devant lui sans rien dire; lui prenant la parole dit au Marchand: Es-tu venu? à quoi ayant répondu: Je suis venu. Que m'apporte-tu, reprend-t-il? Je t'apporte en présent du vin, article nécessaire, & telle chose. A ces mots le Cacique ne manque pas de dire; Que tu sois le bien venu; il lui donne un logement auprès de sa cabane, où ses enfans & ses femmes, en lui faisant la bien venue, vont chacun demander aussi un présent, qu'il leur fait faire quelque petit qu'il soit. En même temps le Cacique fait avertir avec une trompe ses sujets dispersez, comme je l'ai dit, pour leur donner avis de l'arrivée d'un Marchand avec qui ils peuvent traiter; ils viennent & voyent les marchandises, qui sont des couteaux, des haches, peignes, éguilles, fil, miroirs, rubans, &c. la meilleure de toutes seroit le vin, s'il n'étoit pas dangereux de leur fournir de quoi s'enyvrer, parcequ'alors on n'est pas en sûreté parmi eux, puisqu'ils se tuent eux-mêmes. Après avoir convenu de troq, ils les emportent chez eux sans payer, de sorte que le Marchand a tout livré sans sçavoir à qui, ni voir aucuns de ses debiteurs. Enfin quand il veut se retirer, le Cacique par un autre coup de trompe, donne ordre de payer; alors chacun amene fidelement le bétail qu'il doit; & parceque ce sont tous Animaux sauvages, comme mules, chevres & particulièrement des beufs &

des vaches, il commande un nombre d'hommes suffisant pour les amener jusques sur les frontieres des Terres Espagnoles. On peut remarquer par ce que je viens de dire, que l'on trouve parmi ces Peuples que nous appellons Sauvages, autant de police & de bonne foi que chez les Nations les plus éclairées & les mieux gouvernées.

Cette grande quantité de beufs & de vaches qui se consomment au Chily où on en tue beaucoup tous les ans, vient des plaines du Paraguay, où les campagnes en sont couvertes. Les Puelches les amènent par la vallée de *Tapatapa*, qu'habitent les *Pehvingues* Indiens indomptez; c'est le passage le plus aisé pour traverser la Cordiliere, parcequ'elle est divisée en deux montagnes d'un accès bien moins difficile que les autres qui sont presque impraticables aux mulets. Il y en a encore un autre à 80 lieues de la Conception au volcan appelé *la Silla Velluda*, qui jette du feu de temps en temps, & quelquefois avec tant de bruit qu'on l'entend de cette Ville; par là on abrége extrêmement le chemin, & l'on se rend en six semaines à Buenosaires.

Commerce
de la Concep-
tion.

C'est par ces communications qu'on remplace tous les ans les troupeaux de beufs & de chevres qu'on tue au Chily par milliers pour faire du suif & de la Manteca, c'est à dire de la graisse qu'on tire par l'ébullition de la viande, & de la moëlle des os, qui dans toute l'Amérique Australe Espagnole tient lieu de beurre & d'huile, dont ils n'ont pas l'usage dans leurs ragoûts.

Ils font sécher au soleil, ou fumer la viande pour la conserver, au lieu de la saler comme on fait en France. C'est aussi de ces *Matances* ou Boucheries qu'on tire les cuirs de beufs, & particulièrement ceux de chevres qu'ils aprêtent comme du marroquin sous le nom de *Cordouanes*, qu'on envoie au Perou pour faire des souliers, & pour d'autres usages.

Outre le commerce des cuirs, suifs & viandes salées, les habitans de la Conception font encore celui du bled dont ils chargent tous les ans 8 ou 10 Navires de 4 à 500 tonneaux pour envoyer au Callao, outre les farines & biscuits

qu'ils fournissent aux Vaisseaux François, qui y font leurs provisions pour descendre au Perou & pour retourner en France. Ce seroit peu pour un si bon Pays si la terre y étoit cultivée; elle est très fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la grater avec une charue faite le plus souvent d'une seule branche d'arbre crochue tirée par deux beufs; & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend guères moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soin pour avoir du bon vin; mais comme ils ne savent pas vernisser les *Botiches*, c'est à dire les cruches de terre dans lesquelles ils le mettent, ils sont obligez de les enduire d'un gaudron, lequel joint au goût des peaux de boucs dans lesquelles ils le transportent, lui donne un goût d'amertume comme celui de la Thérique, & une odeur aufquels on ne s'accoutume qu'avec un peu de peine.

Les fruits leurs viennent de même, sans qu'ils ayent l'industrie de les greffer. Les Poires & les Pommés viennent naturellement dans les Bois, & à voir la quantité qu'il y en a, on a de la peine à comprendre comment ces arbres ont pu depuis la conquête se multiplier & se répandre en tant d'endroits, s'il est vrai qu'il n'y en eût point auparavant, comme on l'assure.

Voyez Planche XI.

Fraises du Chily.

On y cultive des campagnes entières d'une espece de Fraisier differend du nôtre par les feüilles plus arondies, plus charnues & fort velues; ses fruits sont ordinairement gros comme une noix, & quelquefois comme un œuf de poule; ils sont d'un rouge blanchâtre & un peu moins délicats au goût que nos fraises de Bois. J'en ai donné quelques pieds à M^r de Jussieu pour le Jardin Royal, où l'on aura soin de les faire fructifier.

Outre celles-ci, il n'en manque pas dans les Bois de la même espece qu'en Europe. Au reste, toutes les Legumes que nous avons y viennent en abondance & presque sans peine; il y en a même qu'on trouve dans les campagnes sans cultiver, comme des Navets, des Taupinambours, de la Chicorée des deux especes, &c.

Les herbes aromatiques n'y sont pas moins communes,



Linum
vulgo

montanum Luteum
Nancolahui.

Fragaria Chilensis
fructu maximo, foliis
carnosis, hirsutis
vulgo frutilla.

N. Guérard le fils fecit

Fraise du Chili dessinée de grandeur naturelle.



le petit Baume, la Melisse, la Tanesie, les Camomilles, la Mente & une espece de Piloselle, qui a une odeur approchant de celle de l'Absinthe, y couvrent les campagnes; l'Alkekengi dont le fruit a plus d'odeur qu'en France; une espece de petite Sauge qui s'eleve en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au romarin par sa figure & par son odeur d'eau de la Reine d'Hongrie, les Indiens l'appellent *Palghi*. C'est peut-être une espece de *Coniza Africana salviae odore*, elle doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odorat & par le goût. Les roses viennent naturellement dans les collines sans avoir été plantées, & l'espece la plus frequente qui y croît, y est ou moins épineuse qu'en France, ou tout-à-fait sans épines. Il se trouve aussi dans les campagnes une fleur semblable à cette espece de Lis, qu'on appelle en Bretagne *Guerneziases*, & le P. Feuillée *Hemorocalis floribus purpurascens striatis*, son nom en Indien est *Linto* & non pas *Lictu*, comme il dit: il y en a de différentes couleurs; & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux de panachées; de la racine de cette fleur sechée au four on fait une farine très blanche qui sert à faire des pâtes de confitures.

On cultive dans les Jardins un arbre qui donne une fleur blanche faite en clochette appelé *Floripondio*, le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum oblongo & integro folio fructu levi*, l'odeur en est très suave, particulièrement la nuit. Elle est longue de 8 à 10 pouces, & en a quatre de diametre par en bas, la feuille est velue & un peu plus pointue que celle du Noyer. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs, ils ont aussi pour le même effet une espece de *Hedera terrestris* appelée *Hierba de los compaiones*.

Lorsqu'il arrive à quelqu'un une chute violente qui fait jetter le sang par les narines, ils ont un remede infallible; c'est de boire la decoction d'une herbe appelée *Quincha-*

Quinchamali
Planc. XVII.

mali espece de *Santolina*, qui a une petite fleur jaune & rouge telle qu'on la voit ici; les autres petites herbes medecinales que nous avons en France y sont aussi fort communes comme les Capillaires, & sur-tout quelques-uns pa-

reils à celui de Canada ; les Mauves, Guimauves, Mercuriale, Digitale, Polipode & Molene, Mille-feuille, Bec de Grue ordinaire & musquée, argentine, & plusieurs autres qui me sont inconnues & particulieres au Pays.

Outre les herbes medecinales, ils en ont pour les teintures qui ont la propriété de souffrir le savon plusieurs fois sans se déteindre ; telle est la racine de *Reilbon* espece de garance qui a la feuille plus petite que la nôtre, ils font comme nous cuire la racine dans l'eau pour la teinture en rouge. Le *Poquell* est une espece de bouton d'or ou *Abrotanum femina folio virente vermiculato*, qui teint en jaune avec la même tenacité, sa tige teint en verd. *Lañil* est une espece d'Indigo qui teint en bleu ; le noir se fait avec la tige & la racine de *Panque*, dont la feuille est ronde & tissue comme celle de l'Achante, elle a deux ou trois pieds de diametre, quoique le P. Feuillée qui l'appelle *Panke Anapodophily folio*, la borne à dix pouces. Lorsque sa tige est rougeâtre on la mange crue pour se rafraîchir, elle est fort astringente ; on la fait boüillir avec le *Maki* & le *Gouthiou* arbrisseaux du Pays, pour l'employer à la teinture en noir ; elle est belle, & ne brûle pas les étoffes comme les noirs d'Europe, on ne trouve cette plante que dans les lieux marécageux.

Les Forêts sont pleines d'arbres aromatiques, comme de différentes especes de Myrthe, d'une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras, & encore plus suave ; du *Boldu* dont la feuille a l'odeur de l'encens, & l'écorce un goût piquant tenant un peu de la canelle ; mais il se trouve un autre arbre qui porte effectivement ce nom, quoique différent de la *Canelle* des Indes Orientales, & qui en a la même qualité ; il a la feuille comme le grand laurier, seulement un peu plus grande. Virgile semble en avoir fait la description dans ses Georgiques, L. 2.

Ipsa ingens arbor faciemque simillima lauro,
Et si non alium late jactaret odorem
Laurus erat, folia haud ullis labentia ventis
Flos apprima tenax ; animas, & olentia Medi
Ora sovent illo & senibus medicantur anhelis.

Cet arbre est consacré chez les Indiens aux ceremonies de Paix. Dans celle qu'ils firent avec les Espagnols en 1643, ils tuerent plusieurs de ces moutons du pays, dont nous parlerons dans la suite ; on teignit dans leur sang un rameau de Canele, que le Député des Caciques remit entre les mains du General Espagnol [le Marquis de Baydes] en signe de Paix. Cette ceremonie, quoique pratiquée par des Sauvages, n'est pas sans exemple dans l'Écriture, Exode ch. 12, & S. Paul aux Hebreux ch. 9, *dit » que Moysé ayant recité » devant tout le Peuple toutes les Ordonnances de la Loi, » prit du sang des Veaux & des Boucs avec de l'eau, de la » laine teinte en écarlate, & de l'hyssope, & en jetta sur » le Livre même, & sur tout le Peuple, en disant : C'est le » sang du Testament de l'Alliance que Dieu a fait en votre » faveur.

Il y a un arbre fort commun appelé *Ziffi*, dont l'ombre fait enfler tout le corps de ceux qui dorment dessous, comme il arriva à un Officier de la Mariane, pour avoir dormi quelques heures à l'ombre de cet arbre, le visage lui enfla tellement qu'il n'y voyoit plus. Pour se guerir de cette maladie on prend d'une herbe appelée *Pellboqui*, espece de Liseron ou de Lierre terrestre, ou de l'*Hyerba mora* qu'on pile avec du sel ; l'on s'en frotte, & l'enflure passe en deux ou trois jours sans qu'il y paroisse. Il y croît encore un arbre appelé *Peumo*, dont l'écorce en décoction soulage beaucoup l'hydropisie ; il porte un fruit de couleur rouge & semblable à une olive ; son bois peut aussi servir à la construction des Vaisseaux ; mais le meilleur pour cet effet est le *Roble* espece de chêne dont l'écorce, comme celle de l'*Hieufo*, est un Liege, il est dur & de durée dans l'eau. Le long de la Riviere de Biobio il y a quantité de Cedres propres, non seulement à la construction, mais encore à faire de très bons mâts. La difficulté de les transporter par la Riviere, où il n'y a pas d'eau pour un Navire à l'embouchure, fait qu'on

* *Lecto enim omni mandato legis à Moysè universo populo, accipiens sanguinem vitulorum & hircorum, cum aqua, & lanâ coccineâ, & hyssopo; ipsum quoque librum & omnem populum aspersit, &c.*

ne peut en profiter. Les Cannes de Bamboues sont fort communes par tout.

Chasse.

Les Campagnes sont peuplées d'une infinité d'Oiseaux, particulièrement de Pigeons Ramiers, beaucoup de Tourterelles, des Perdrix, mais qui ne valent pas celles de France; quelques Beccassines, des Canards de toutes sortes, dont il y en a une de ceux qu'ils appellent *Patos reales*, qui ont une crête rouge sur le bec; des Courlis, des Sarcelles, des *Pipeliènes* qui ressemblent en quelque chose à ces oiseaux de mer qu'on appelle Mauves, & qui ont le bec rouge, droit, long, étroit en largeur, & plat en hauteur, avec un trait de même couleur sur les yeux, & ont les pieds comme ceux de l'Autruche, ils sont d'un bon goût; des Perroquets, des *Pechiolorados* ou Gorges rouges d'un beau ramage, quelques Cignes, & des Flamans dont les Indiens estiment fort les plumes pour en orner leurs bonnets dans les fêtes, parce qu'elles sont d'un beau blanc & d'un beau rouge, couleur qu'ils aiment fort. Le plaisir de la chasse y est interrompu par certains oiseaux que nos gens appellent Criards, parce que dès qu'ils voyent un homme ils se mettent à crier & à voltiger autour de lui, en criant comme pour avertir les autres oiseaux, qui s'envolent dès qu'ils les entendent; ils ont au-dessus de l'articulation de chaque aîle une pointe rouge longue d'un pouce, qui est dure & aigue comme un ergot, avec laquelle ils se battent contre les autres oiseaux.

Pengoins.

Nous primes un jour dans un marais un de ces fortes d'Amphibies qu'on appelle *Pengoins* ou Pinguins, qui étoit plus gros qu'un Oye; au lieu de plumes il étoit couvert d'une espèce de poil gris semblable à celui des Loups marins, ses aîles ressemblent même beaucoup aux nageoires de ces animaux. Plusieurs Relations en ont parlé, parce qu'ils sont fort communs au Détroit de Magellan. En voici un dessiné d'après nature. Planche XVI.

Loups marins.

Les Loups marins dont je viens de parler s'y trouvent en si grande quantité, qu'on en voit souvent les rochers couverts autour de l'Isle de la Quiriquine; ils different des Loups marins du Nord, en ce que ceux-là ont des pattes,

au lieu que ceux-ci ont deux nageoires alongées à peu près comme des aîles vers les épaules, & deux autres petites qui enferment le croupion. La nature a néanmoins conservé au bout des grandes nageoires, quelque conformité avec les pattes; car on y remarque quatre ongles qui en terminent l'extrémité, peut-être parceque ces animaux s'en servent pour marcher à terre où ils se plaisent fort, & où ils portent leurs petits qu'ils y nourrissent de poisson, & qu'ils caressent, à ce que l'on dit, tendrement. Là ils jettent des cris semblables à ceux des Veaux, d'où vient qu'on les appelle dans plusieurs Relations, *Veaux marins*; mais leur tête ressemble plutôt à celle d'un chien qu'à tout autre animal; & c'est avec raison que les Hollandois les appellent *Chiens marins*. Leur peau est couverte d'un poil fort ras & touffu, & leur chair est fort huileuse, de mauvais goût, on n'en peut guères manger que le foye; néanmoins les Indiens du Chiloe la font secher, & en font leurs provisions pour se nourrir: les Vaisseaux François en tirent de l'huile pour leurs besoins. La pêche en est fort facile, on en approche sans peine à terre & en mer, & on les tue d'un seul coup sur le nez. Il y en a de différentes grandeurs; dans le Sud ils sont gros comme de bons mâtons, & au Perou on en trouve qui ont plus de 12 pieds de long. Leur peau sert à faire des *Balsas* ou balons pleins d'air, au lieu de bateau: Mais à la Conception, les pêcheurs ne font que lier avec des équillettes de cuir trois fagots de bois léger, en sorte que celui du milieu soit un peu plus bas que les autres, & se mettent en mer là-dessus. Le bois le plus propre à cela est la tige d'une espece d'Aloes longue de six à sept pieds.

Lorsqu'on est en relâche à Talcaguana, on va s'enfermer dans l'*Estero*, qui est une petite Riviere au fond de la Baye, du même côté. On y prend quantité de Mulets, une espece de Turbots appellez *Lenguados*, des *Rovalos* poisson délicat fait comme un Brochet, qui a une raye noire sur le dos; une espece de Gradeaux, qu'on appelle dans toute la Côte, Poisson de Rois, *Peje Reyes*, à cause de sa délicatesse.

Pêche.

Mines.

La Conception est située dans un pays où tout abonde, non seulement pour les besoins de la vie ; mais encore qui renferme des richesses infinies : dans tous les environs de la Ville il s'y trouve de l'or, particulièrement à douze lieues vers l'Est, à un endroit appelé *la Estancia del Rey*, où l'on tire par le lavage, de ces morceaux d'or pur, qu'on appelle en langage du pays *Pepitas*, il s'en est trouvé de huit & dix marcs, & de très haut aloi. On en tiroit autrefois beaucoup vers *Angol* qui en est à 24 lieues ; & si le pays étoit habité par des gens laborieux, on en tireroit en mille endroits, où l'on est persuadé qu'il y a de bons *Lavaderos* ; c'est à dire des terres d'où on le tire en la faisant seulement passer dans l'eau, comme je le dirai ci-après.

Si l'on penetre jusqu'aux Montagnes de la Cordillere, il y a une infinité de Mines de toutes sortes de Métaux & de Minéraux, entr'autres dans deux Montagnes qui ne sont qu'à douze lieues des *Pampas du Paraguay*, à cent lieues de la Conception ; on a découvert dans l'une, des Mines de Cuivre pur, si singulieres, qu'on en a vû des *Pepitas* ou morceaux de plus de cent quintaux. Les Indiens appellent une de ces Montagnes *Payen*, c'est à dire Cuivre ; & Dom Juan Melendes auteur de cette découverte, l'a nommée *S. Joseph*. Il en a tiré un morceau de quarante quintaux, dont il faisoit, pendant que j'étois à la Conception, six canons de campagne de six livres de balle chacun.

* Job. ch. 28.
v. 2. *Lapisfo-
latus calore
in as conver-
titur.*

On y voit des pierres partie de cuivre bien formé, partie de cuivre imparfait ; ce qui fait dire de ce lieu que la terre y est *creadice*, c'est à dire que le cuivre s'y forme tous les jours.* Dans cette même Montagne se trouve aussi du *Lapis Azuli*.

L'autre Montagne voisine, appelée par les Espagnols, *Cerro de S^a Yñes*, est remarquable par la quantité d'Aimant dont elle est presque entièrement composée.

Dans les Montagnes plus voisines, habitées par les Puelches, se trouvent des Mines de Soufre & de Sel. A *Talca-guana*, à l'*Irequin*, & dans la Ville même, on trouve de très bonnes Mines de Charbon de terre, sans creuser plus

d'un ou deux pieds. Les habitans n'en sçavent pas profiter, ils étoient même fort étonnez de nous voir tirer de la terre de quoi faire du feu, lorsque nous en fîmes provision pour notre forge.

Pendant que nous étions en relâche, il vint une nouvelle du Chiloe par terre, que les Indiens s'étoient revoltez, & avoient tué soixante Espagnols de tout sexe. Effectivement ces pauvres Esclaves, poussés à bout par les cruautés des Espagnols, & particulièrement du Gouverneur qui exigeoit de chacun une certaine quantité de planches d'*Alerse*, qui est le bois dont on fait commerce au Perou & au Chily, & par d'autres tyrannies, se souleverent, & tuerent treize ou quatorze Espagnols & une femme: Mais ceux-ci se vangerent cruellement; s'étant rassemblez, ils firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, ils les alloient même chercher dans les Isles pour les égorger. On dit qu'ils en tuerent plus de deux cens, pour rétablir leur credit & l'autorité des Blancs qui ne font qu'un petit nombre en comparaison des Indiens; car on ne compte dans cette Province que mille ou douze cens hommes capables de porter les armes, & il y a tout au moins dix fois autant d'Indiens; mais ils sont naturellement timides & dociles, & ne sçavent point profiter de la non-chalance dans laquelle vivent les Espagnols qui sont mal armez, & n'ont qu'un seul petit Fort à *Chacao*, qui est toujours dépourvû de munitions de guerre; car pour la Ville de *Castro*, on en compare les forces à celles de la Conception. Il seroit néanmoins de conséquence pour eux d'avoir des forces dans ces Isles, parceque si les Nations d'Europe vouloient faire quelque entreprise dans la Mer du Sud, il leur seroit facile de s'en emparer; hors le vin, on y trouveroit tous les rafraîchissemens & les vivres nécessaires; on en tire même beaucoup d'Ambre gris.

Les Indiens des environs du Chiloe s'appellent *Choncos*, ils sont tout nus quoique dans un Climat fort froid, & parmi les montagnes; ils se couvrent seulement d'une peau coupée en quarre sans autre façon, dont ils se croisent deux coins sur l'estomach; des deux autres, l'un leur vient sur la

Revolte au
Chiloe.

tête, & l'autre leur tombe en pointe sur le dos.

Geans, s'il
est vrai qu'il
y en ait.

Plus avant dans les terres est une autre nation d'Indiens Geans, qu'ils appellent *Caucabues*; comme ils sont amis des Choños, il en vient quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloe. D. Pedro Molina qui avoit été Gouverneur de cette Isle, & quelques autres témoins oculaires du Pays, m'ont dit qu'ils avoient approchant de quatre varres de haut, c'est à dire près de 9 à 10 pieds; ce sont ceux qu'on appelle *Patagons*, qui habitent la Côte de l'Est de la terre déserte dont les anciennes Relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fable, parceque l'on a vû dans le Détroit de Magellan des Indiens d'une taille qui ne surpassoit point celle des autres hommes; c'est ce qui a trompé Froger dans sa Relation du Voyage de M. de Genes: car quelques Vaisseaux ont vû en même temps les uns & les autres. En 1704 au mois de Juillet, les gens du Jacques de Saint Malo que commandoit Harinton, virent sept de ces Geans dans la Baye Gregoire; ceux du Saint Pierre de Marseille, commandé par Carman de Saint Malo, en virent six, parmi lesquels il y en avoit un qui portoit quelque marque de distinction par dessus les autres; ses cheveux étoient piez dans une coëffe de filets faits de boyaux d'oiseaux avec des plumes tout autour de la tête, leur habit étoit un sac de peau dont le poil étoit en dedans; le long du bras dans la manche, ils tenoient leurs carquois pleins de flèches, dont ils leurs donnerent quelques-unes & leurs aiderent à échoïer le Canot; les Matelots leur offrirent du pain, du vin & de l'eau de vie; mais ils refuserent d'en goûter, le lendemain ils en virent du bord plus de 200 attroupez. Ces hommes quoique plus grands, sont plus sensibles au froid que les autres, car les petits n'ont pour habit qu'une simple peau sur les épaules.

Ce que je viens de raconter sur le témoignage de gens dignes de foi, est si conforme à ce que nous lisons dans les Relations des plus fameux Voyageurs, qu'on peut ce me semble croire sans legereté, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une nation d'hommes d'une grandeur beaucoup au-

deffus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux & toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de verité fuffifant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire. La rareté du spectacle a peut-être caufé quelque exageration dans les mefures de leur taille ; mais fi l'on doit les regarder comme estimées & non pas prises à la rigueur, on verra qu'elles font très peu differentes entr'elles : le Lecteur trouvera bon que pour justifier ce que je viens d'avancer, je r'assemble ici ce que l'on trouve dispersé dans differens Livres sur ce fujet.

Antoine Pigafetta à qui nous devons le Journal de Magalhães, en François Magellan, dit que dans la Baye de Saint Julien par le $49^{\text{d}} \frac{1}{2}$ de latitude, les Espagnols virent plusieurs Geans si hauts, qu'ils n'atteignoient pas à leur ceinture. Il parle entr'autres d'un qui avoit la figure d'un cœur peinte sur chaque joüe : ils avoient pour armes des arcs & étoient vêtus de peaux.

Barthelemy Leonard d'Argensola au Livre premier de l'Histoire de la Conquête des Moluques, dit que le même Magellan prit dans le Détroit qui porte ce nom, des Geans qui avoient 15 palmes de haut, c'est-à-dire, 11 pieds $\frac{1}{4}$ de Castille, ou $10 \frac{1}{2}$ des nôtres ; mais qu'ils moururent bien-tôt, faute de leur nourriture ordinaire.

Le même Historien Livre 3. dit que l'équipage des Vaisseaux de Sarmiento, combattit avec des hommes qui avoient plus de trois *varres* de haut, c'est à dire environ 8 pieds de Roy ; à la premiere occasion ils repoufferent les Espagnols, mais à la seconde ceux-ci leur firent prendre la fuite avec tant de précipitation, que pour me servir de l'expression Espagnole, une balle de mousquet n'auroit pû les atteindre. Sur cet exemple, dit-il, c'est avec beaucoup de raison que les Livres de Chevalerie font passer les Geans pour des poltrons : j'ai néanmoins entendu dire aux habitans de Chiloe, que les Cauahues étoient aussi braves qu'ils étoient grands.

Nous lifons une circonstance fort semblable, mais peut-être un peu exagerée dans le voyage de Sebald Werts, qui étant moüillé avec cinq Vaisseaux dans la Baye Verte,

21 lieues au dedans du Détroit de Magellan, vit sept Pirogues pleines de Geans que les Hollandois combattirent, & que les armes à feu épouvantèrent tellement, qu'on les voyoit arracher des arbres pour se mettre à couvert des balles de mousquet. L'Histoire des Voyages des Indes Occidentales, fait mention des Geans que les Vaisseaux Anglois que commandoit François Drac & Thomas Candits, virent dans le même Détroit cinq ans après Magellan. Olivier Norts, qui entra dans ce Détroit quelques mois après Sebald, écrit qu'il a vû des hommes de 10 à 11 pieds de haut, c'est à dire de 9 ou 10 de notre mesure.

Jacques le Maire en 1615, étant dans le Port Desiré, par les $47^{\frac{1}{2}}$, les gens de son équipage trouverent sur la montagne des tas de pierre faits d'une maniere qui leur donna la curiosité de voir ce qu'ils couvroient, & ils trouverent des cadavres de 10 à 11 pieds.

J'ai trouvé à propos de faire cette petite digression pour la justification d'un fait qu'on soupçonne d'abord de fausseté, quoique la lecture de l'Ecriture Sainte & des Historiens, & les exemples de Geans, que nous voyons assez souvent naître & vivre parmi nous, doivent nous disposer à croire quelque chose d'extraordinaire. Je reprens la narration de mon Voyage.

On ajoutoit à la nouvelle de la revolte des Indiens du Chiloe, qu'un petit Bâtiment François qui étoit venu relâcher à cette Isle, avoit secouru de poudre les Espagnols pour châtier les Indiens; cette circonstance nous fit croire que c'étoit la Marie que nous avions perdu vers le Cap de Horn, comme je l'ai dit; mais nous apprîmes quelques jours après qu'elle étoit en relâche à Baldive.

Enfin le 8 Aoust nous eûmes le plaisir de la voir arriver à la Baye de la Conception, où avant que d'entrer elle nous reconnut par la réponse que nous faisons à ses signaux.

Ils nous apprirent alors qu'après avoir essuyé bien des mauvais temps, ils s'étoient trouvez sur l'Isle de Diego Ramires dans le temps qu'ils s'en faisoient à 80 lieues à O. sur les Cartes manuscrites, & 60 lieues sur les imprimées, &
deux

deux degrez plus N. qu'ils n'étoient effectivement, mais qu'ayant reformé leurs points à cet aterage, ils étoient arrivez fort juste à Baldive sur les Cartes de Pieter-Goos, ce qui confirme les conjectures que j'ai faites ci-devant sur les courans.

Malgré les pluyes continuelles nous avons déjà fait nos vivres quand la Marie arriva, il ne nous restoit plus qu'à faire nos provisions pour elle, lorsque l'Oidor de la Conception reçut ordre du President du Chily de faire fortir tous les Navires François qui étoient en rade sous quelque prétexte que ce pût être, & pour le plus tard dans quatre jours; mais on n'eut pas beaucoup d'égard à ces ordres donnez à l'occasion d'une galanterie d'éclat, la Concorde n'en sortit que le 19 Juillet pour aller à Valparaisso, la Mariane le 20 pour Hilo, & nous y restâmes encore quelques jours pour achever nos affaires.

Cependant les beaux jours commençoient à succeder aux pluyes, & aux vents de l'Hyver, & l'esperance du commerce ne devoit point nous retenir à la Conception, parcequ'outre que les deux Navires que je viens de nommer avoient fourni la Ville du peu de marchandise dont elle avoit besoin; Champloret le Brun Capitaine de l'Assomption, y étoit depuis le 24 de Juin, cherchant comme nous à vendre pour payer ses vivres, de sorte que nous pensâmes à nous mettre en route pour aller negocier au Perou.

Départ de la Conception.

Nous sortîmes donc le 30 Aoust de la Baye de la Conception, incertains du lieu où nous devions aller; la seule envie de prendre langue nous fit donner à Valparaisso, où néanmoins nous avons passé plus de huit mois; nous eûmes en chemin les vents toujours contraires, foibles ou variables; nous remarquâmes même, contre l'ordinaire, qu'il est en ces lieux des jours clairs & serains en temps de vents de Nord. Six jours après notre sortie, nous reconnûmes le Morne de l'Evêque, éloigné de demie lieüe au Sud du Cap

Atterrage au
vent de Val-
paraisso.

Planche XII.

Curaoma, que l'on va ordinairement reconnoître pour se mettre au vent de Valparaisso, afin que les brises fortes de vent de Sud & SO ne fassent pas dépasser ce Port, qu'il seroit difficile de regagner sans courir beaucoup au large; il nous paroissoit ainsi sur les cinq heures du soir.

Comme il étoit tard on ne voulut pas se hasarder d'entrer de nuit à Valparaisso, quoique l'ouverture de la Rade soit fort grande; nous courûmes une bordée au large, & le lendemain en rapportant à terre, nous vîmes le même Morne qui change peu, parcequ'il est haut & rond en façon de cloche.

Après avoir doublé le Cap Curaoma, on découvre, à deux lieues de là au NE $\frac{1}{4}$ E, la pointe de Valparaisso qui forme avec ce Cap l'anse de la Lagonilla, où l'on ne mouille point, parceque le fond est mauvais.

Description de la Baye de Valparaisso.

Mouillage de
Valparaisso.

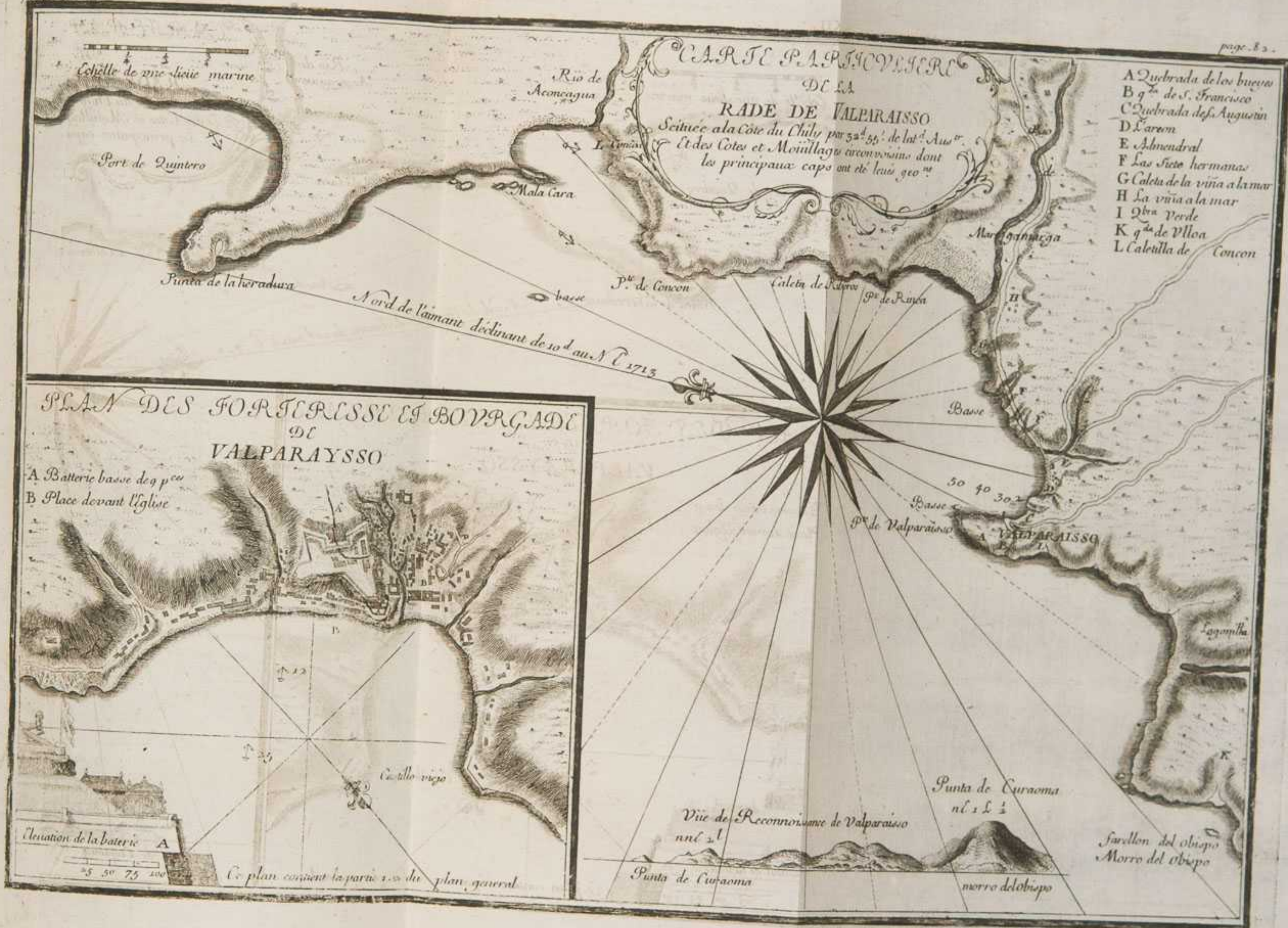
Mouillage de
Valparaisso.

Terme de
Marine.

Terme de
Marine.

Pour entrer dans le Port de Valparaisso, il faut en doublant la pointe ranger de près une basse qui se fait appercevoir en dedans à demi cablure de terre, afin de gagner au vent; cette pierre est fort saine, car nous avons vu un Vaisseau Espagnol en calme à longueur de Chaloupe près, sans toucher. Lorsqu'on s'en éloigne trop, on est obligé de louvoier long-temps pour gagner le mouillage, comme il nous arriva. Nous donnâmes fond le 5 Septembre en 27 brasses d'eau fond de vase grise, tirant sur la couleur d'Olive, ayant la pointe de Valparaisso au NO $\frac{1}{4}$ N, la batterie blanche à OSO, & le Cap de Concon au N $\frac{1}{4}$ NE. Nous n'eûmes pas plutôt laissé tomber l'ancre que nous saluâmes la Forteresse de sept coups de canons, & elle nous en rendit un. Nous trouvâmes en rade la Concorde & sept Navires Espagnols qui chargeoient du bled pour le Callao.

Ces Navires se mettent ordinairement si près de terre, qu'ils ont trois anchres à sec amarées à des pierres ou à des *Corps morts*, & à cette distance ils ont encore huit à dix brasses d'eau; cette maniere de mouiller est très bonne, parce-



CARTE PAPIEREE
DE LA

RADE DE VALPARAISSO

Situee a la Côte du Chili par 32° 55' de lat. Aus.
Et des Cotes et Mouillages circonvoisins dont
les principaux caps ont de leur geo.

- A Quebrada de los bucos
- B q^{ta} de S. Francisco
- C Quebrada de S. Augustin
- D Larcon
- E Almendral
- F Las Siete hermanas
- G Caleta de la viña a la mar
- H La viña a la mar
- I Qbra Verde
- K q^{ta} de Pllca
- L Caletilla de Concon

PLAN DES FORTIFICESSE ET BOVRGADE
DE
VALPARAYSSO

- A Batterie basse de q^{ta} p^{te}
- B Place devant l'eglise



Vue de Reconnoissance de Valparaiso
n^o 2^e

Punta de Curacoma

Punta de Curacoma
n^o 1^e

Farillon del obispo
Morro del obispo

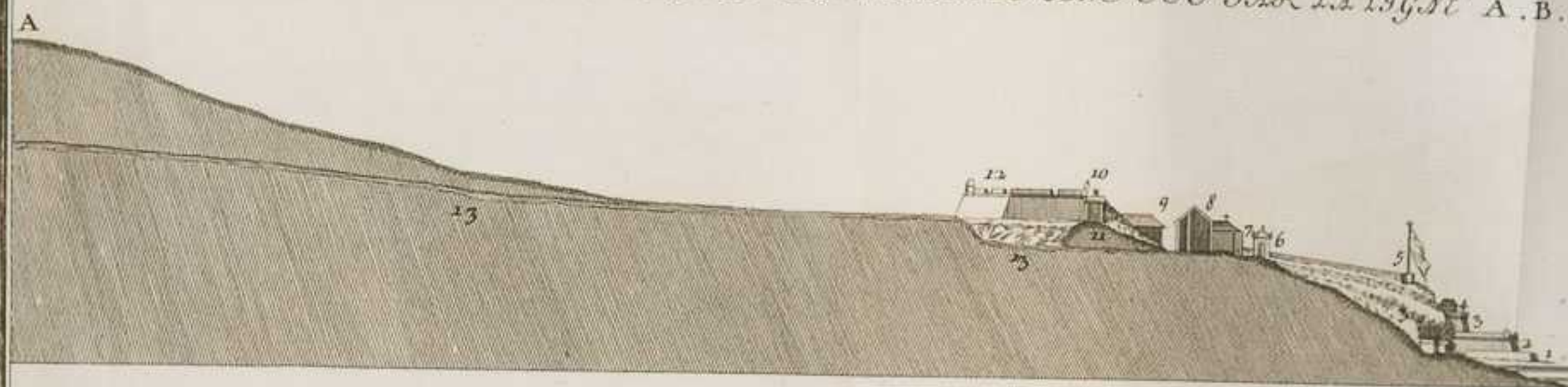
morro del obispo



...
 ...
 ...
 ...
 ...

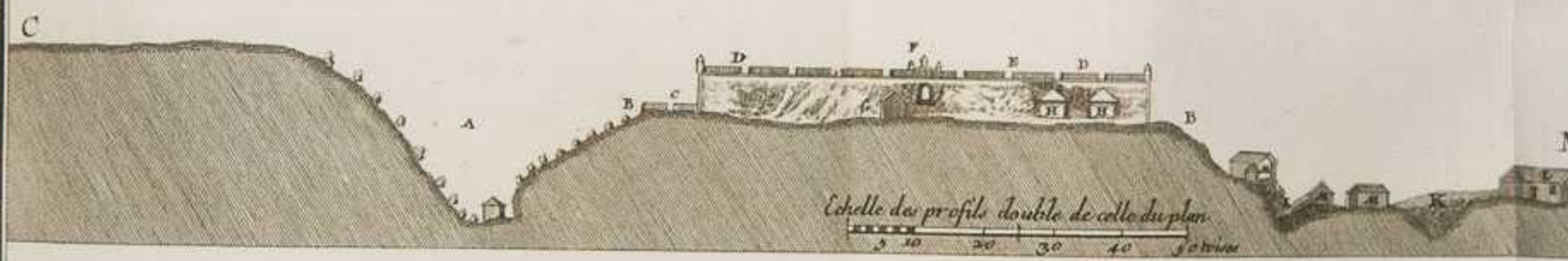
...
 ...

PROFIL DU FORT DE VALPARAÏSSO PAR LA LIGNE A. B.



- Renuoy
- 1 Quay au devant de la Batterie
 - 2 Batterie basse ou Castillo Blanco
 - 3 Escalier et rempe pour monter au fort a couvert de l'epaulment 3
 - 4 Corps de Garde
 - 5 Lieu ou se met le pavillon
 - 6 Porte
 - 7 la Chapelle
 - 8 Corps de Garde
 - 9 Magasin
 - 10 Rempart
 - 11 Porte du Cote de la montagne
 - 12 Demi bastion sur la boue-gade
 - 13 Puisseau qui fournit l'eau

PROFIL Par la ligne C. D

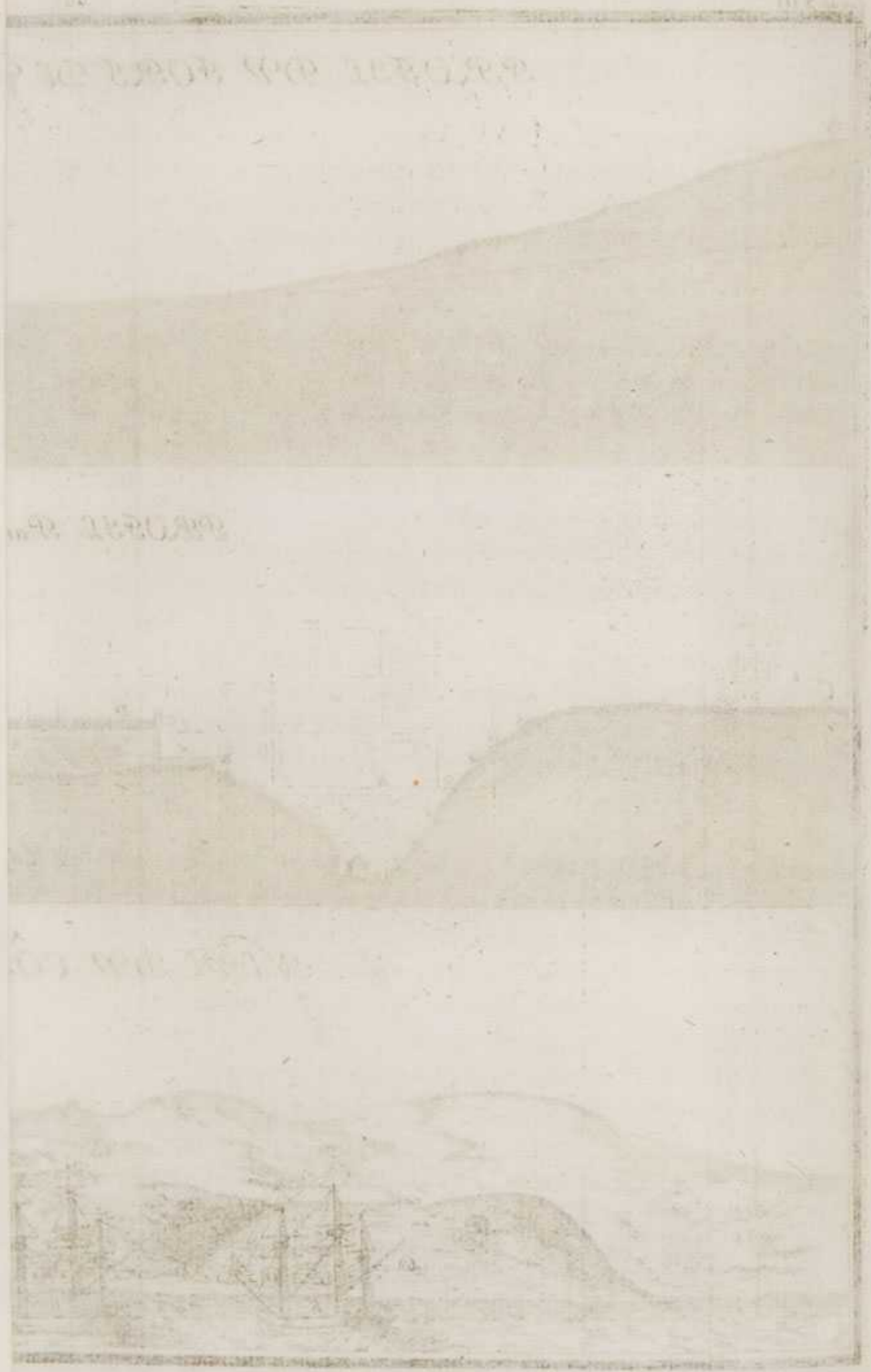


- Renuoy du 2^e profil
- A Coulee de S^t. Augustin
 - B Berme autour du fort
 - C Flanc du bastion de S^t. Augustin
 - D Face des demi bastions
 - E Flanc de l^e demi bastions
 - F Porte au milieu de la Courtine du cote de la montagne
 - G Corps de garde
 - H Magazins et logemens
 - I Puisseau, K Creusée
 - L Maison du Curé
 - M Maisons de la boue-gade

VUE DU CÔTÉ DU MOUVILLAGE



- Renuoy de la vue
- a. Porte du fort du Cote de terre
 - b. Porte pour descendre a la batterie basse et a la boue-gade
 - c. Porte de la batterie basse au pied de l'escalier du haut fort
 - d. l'eglise parrochiale
 - e. Maison du gouverneur
 - f. l'eglise et couvent de S^t. Augustin
 - g. Restent de S^t. Francois
 - h. Nauires Espagnols qui chargent de blé



qu'en Esté regulierement tous les jours, il vient sur le midi des brises de SO & de Sud si fortes, qu'elles font dérader les meilleures anchres : il faut neanmoins prendre garde à une basse qui est à une cablure de terre assez près de la batterie qu'on appelle *Castillo Blanco*, sur laquelle il n'y a que treize à quatorze pieds d'eau de mer basse. L'Assomption de Champloret y toucha un jour legerement, parceque la mer marne jusqu'à six & sept pieds. Au reste, la Baye est fort saine, on peut louvoier & mouïller par tout depuis 50 brasses jusqu'à 8. Il faut seulement prendre garde en portant la bordée du côté des *Siete Hermanas*, c'est à dire du côté de l'Est, de ne pas s'approcher de terre plus de deux cablures & demi, vis-à-vis une coulée traversée par un grand chemin rougeâtre; il y a là une basse sur laquelle il ne reste que deux brasses & demie d'eau.

On ne mouïlle ordinairement que dans ce coin de la rade qui est au-devant de la Forteresse, pour la commodité du commerce & la sureté des Navires; mais après tout cette Rade ne vaut du tout rien en Hyver, parceque les vents de Nord qui entrent sans resistance par l'ouverture, y rendent la mer si mâle, qu'on a vû quelquefois des Navires jettez à la Côte. Les vents de Sud n'y sont guères moins forts en Esté, mais comme ils viennent par dessus les terres, il n'y a point de mer; & en cas qu'ils fassent dérader les Navires, ils ne peuvent être jettez qu'au large.

Le lendemain de notre arrivée le Capitaine alla rendre ses devoirs au Gouverneur d'Armes; c'est ainsi qu'on le distingue du President du Chily qu'on appelle simplement Gouverneur; c'étoit Dom Jean Covarruvias homme de naissance, qui pour avoir servi en Flandres, témoignoît beaucoup d'affection aux François; quoiqu'il relève du President, il ne le reconnoît pas sous ce nom, mais seulement sous celui de *Capitaine general du Chily*.

Le Fort qu'il commande est de peu de consequence, soit pour être mal fait, soit parceque la rade qu'il défend est voisine d'autres anses qui ont les mêmes commoditez que celle-ci. Telle est celle de *Quintero*, qui est sans défense, &

Description
de la Forteresse.

n'en est éloignée que de cinq lieues : il est vrai que celle de Valparaiso, comme la plus près de la Capitale, est aussi la plus fréquentée du Chily, c'est pour cette raison qu'on a voulu la mettre à couvert des insultes des Anglois & Hollandois, qui ont souvent fait des courses sur ces Côtes. Autrefois il n'y avoit qu'une petite batterie à fleur d'eau, mais depuis environ trente ans on a bâti la grande Forteresse au pied de la haute montagne; elle est située sur une éminence de moyenne hauteur coupée vers le SE & le NO, par deux coulées qui forment deux fossés naturels de vingt à vingt-cinq toises de profondeur, abaissée presque au niveau de la mer : ainsi elle est tout-à-fait séparée des éminences voisines qui sont un peu plus hautes.

Du côté de la mer elle est naturellement escarpée à n'y pouvoir monter que très difficilement, & du côté de la terre, ou de la haute montagne, elle est défendue par un fossé qui traverse d'une coulée à l'autre, & retranche ainsi l'enceinte de la Forteresse approchant un peu du quarré. La situation du terrain n'a pas permis qu'on y fît une Fortification régulière, ce ne sont proprement que des murs de retranchement, suivans le contour de la hauteur, qui ne se flanquent que peu, & souvent point du tout. Sur le milieu du pan qui est au-dessus de la Bourgade, il y a un petit Redan de sept toises de face avec sa Guerite.

Le côté opposé qui est au-dessus de la coulée de Saint Augustin, n'est défendu que par le flanc d'un demi Bastion qui fait un angle mort, & dont la face tire une défense trop oblique. Le côté de la montagne est composé d'une courtine de vingt-six toises & de deux demi Bastions de vingt toises de face & onze de flanc, de sorte que la ligne de défense n'est que de quarante-cinq toises; toute cette partie est bâtie de briques, élevée de vingt cinq pieds de haut sur une berme; la profondeur du fossé est d'environ dix pieds, & sa largeur est de trois toises vers les angles saillans, d'où il tire sa défense à l'angle de l'épaule; il est creusé dans du rocher pourri, que l'on a un peu escarpé aux deux bouts pour le rendre inaccessible par les coulées. Les parapets n'ont que

deux pieds $\frac{1}{2}$ d'épaisseur, & le reste du contour de la Place n'est que d'une maçonnerie de moilon aussi foible. Il n'y a de rempart que du côté de terre pour couvrir la Forteresse, & l'empêcher d'être vûe de la montagne qui s'éleve en pente douce; mais malheureusement les flancs sont battus à revers; la courtine & les faces, en enfilade, par les éminences voisines à la portée du mousquet, de sorte qu'il est très aisé de les rendre inutiles. Au pied du haut Fort joignant la Bourgade, est une batterie de neuf pieces de canon élevée de treize pieds, sur un quay de même hauteur, d'où l'on peut battre le mouillage à fleur d'eau, mais outre qu'elle ne tire aucune défense par son plan, elle est foudroyée de tous les environs; on l'appelle *Castillo Blanco*, parcequ'on l'a blanchie pour la faire voir de loin. Derriere cette batterie, sont la porte, l'escalier & la rampe qui conduit de la Bourgade à la Forteresse par un chemin couvert d'un pan de mur, & plus haut par un boyau dont l'épaulement ne couvre point la porte du corps de la Place, qu'on découvre entierement de la rade.

Du côté de la montagne au milieu de la courtine est une autre porte, ou faute de pont levis & dormant, on monte en grim pant du fossé; c'est par là qu'on fait passer le canal qui conduit l'eau qu'on tire de la coulée de Saint Augustin pour le haut Fort, on peut le couper facilement, & la garnison n'en pourroit avoir d'autre que de celle du ruisseau qui coule du fond de la coulée de Saint François par le milieu de la Bourgade; ainsi l'on voit combien peu est redoutable la Forteresse de Valparaiso, dès qu'on auroit mis pied à terre, comme on le peut faire de beau temps, à cette plage qui est au fond de la rade au lieu nommé *l'Almendrad*, où l'artillerie ne peut presque point incommoder.

Sur la batterie basse il y a neuf pieces de fonte de douze à dix-huit livres de balle poids d'Espagne, dont il n'y en a pas deux qui puissent battre à ce débarquement; d'autant plus qu'il en est éloigné de près de demie lieüe. Sur le haut Fort il y en a cinq de six à douze livres de balle, & deux petits Obus qui font en tout seize pieces de fonte; je dirai

Artillerie.

ici en passant, que cette artillerie fut mise en état par les Charpentiers de Boisflore Capitaine du Vaisseau *le Clerc* en 1712; mais si le Gouverneur n'avoit pas été plus reconnoissant que le President de Santiago, du service qu'il rendoit aux Espagnols, il en auroit le premier éprouvé la justesse pour un petit démêlé de commerce.

Au pied de la Forteresse dans une coulée assez petite est le Bourg ou Ville de Valparaisso, composée d'une centaine de pauvres maisons, sans arrangement & de different niveau, elle s'étend aussi le long de la mer où sont les magazins à bled. Quelque petit que soit cet endroit, il y a outre la Paroisse deux Convents, un de Cordeliers, & l'autre d'Augustins. De cent cinquante familles qu'il peut y avoir, à peine s'en trouve-t-il trente de Blancs, le reste n'est que de Noirs, de Mulâtres & de Mestices; le nombre d'hommes capables de porter les armes y est peu considerable; mais les habitations, ou métairies circonvoisines fournissent au premier signal de la Forteresse, six Compagnies de Cavalerie montées à leurs frais, dont la plupart n'ont d'autres armes que l'épée, que les Blancs ne quittent pas dans les occupations les plus viles. Sur le rapport des Sentinelles qu'on tient le long de la Côte, on est fort regulier à rassembler du moins une partie de ces Troupes, lorsqu'il paroît un Vaisseau qu'on ne juge pas être de fabrique Espagnole; nous avons souvent vu tirer de nuit un coup d'alarme sur le moindre soupçon, & à faux.

Quelques jours après notre arrivée, le second Marchand de notre Navire, obtint permission du President de l'aller voir à Santiago, pour les affaires de commerce.

Dans cet intervalle le Saint Charles, Vaisseau François acheté par les Espagnols, se perdit sur l'Isle de *Juan Fernando* la plus Est, éloignée de 80 lieues à Oüest de Valparaisso, en venant charger du *Bacallao* qui est une espece de Morue semblable à celle de Terre Neuve, dont quelques François y faisoient la pêche sous la conduite d'un nommé d'Apremont jadis Garde du Roy. En rangeant la Côte, le Vaisseau toucha sur une basse si près de terre que

tout l'équipage se sauva ; une partie se hazarda de venir dans la Chaloupe à Valparaiso, demander au Gouverneur un Navire pour aller querir les Pêcheurs restez dans l'Isle, & charger ce qu'ils avoient de poisson sec. Sur les offres de service qu'on avoit fait ci-devant au President, il demanda notre Marie pour ce sujet ; mais comme elle étoit embarassée de marchandises, on ne put la lui accorder ; de sorte qu'il fut obligé d'y envoyer le S^o Domingo Vaisseau Espagnol nouvellement venu du Callao pour charger du bled ; il partit le premier, & revint le 14 Octobre.

Cette Isle de Juan Fernando la plus Est, seroit très fertile si elle étoit cultivée, l'eau & le bois n'y manquent point, il y a des Cochons, des Chevreux sauvages, & une quantité prodigieuse de Poissons ; la Rade où l'on mouille est d'un bon fond, mais il y a beaucoup d'eau tout près de terre. C'est là où les Flibustiers Anglois & François ont souvent établi leurs retraites pendant qu'ils faisoient la course à la Côte vers l'an 1682.

L'abondance des Marchandises dont le pays étoit fourni lorsque nous arrivâmes, & le bas prix où elles étoient, nous fit prendre resolution de ne point vendre que le commerce ne fût un peu plus avantageux ; ce qui nous jetta dans une ennuyante oisiveté, qui nous faisoit chercher des amusemens. La Fête du Rosaire survint le 2 Octobre qui nous en fournit pendant huit jours de suite.

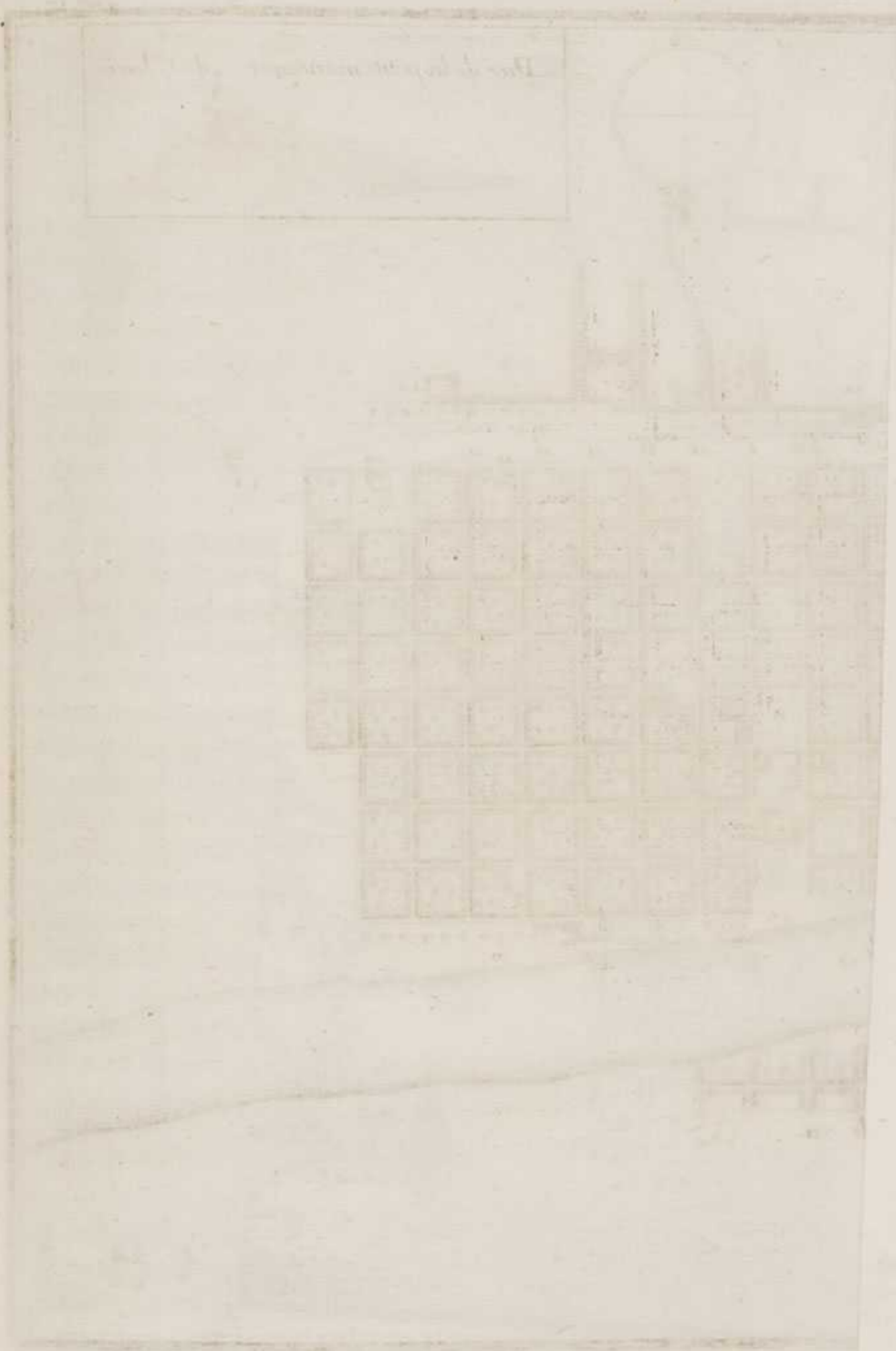
Cette Fête chez les Espagnols, est une de la premiere classe, ils la regardent avec autant, j'ose même dire avec beaucoup plus de veneration, que celle des Mysteres les plus sacrez de notre Religion. Pour la solemniser, la veille on fit des illuminations, & un feu d'artifice qui consistoit en quelques fuzées volantes faites dans des cannes au lieu de cartouches, & plusieurs salves de boêtes. Les trois jours suivans un particulier donna au public le spectacle de la course des Taureaux, qui me parut peu interessier la curiosité ; on n'y vit rien qui meritât d'être regardé, qu'un homme enjambé sur un de ces vigoureux animaux avec des éperons armez de molettes de quatre pouces de diametre, à la mode

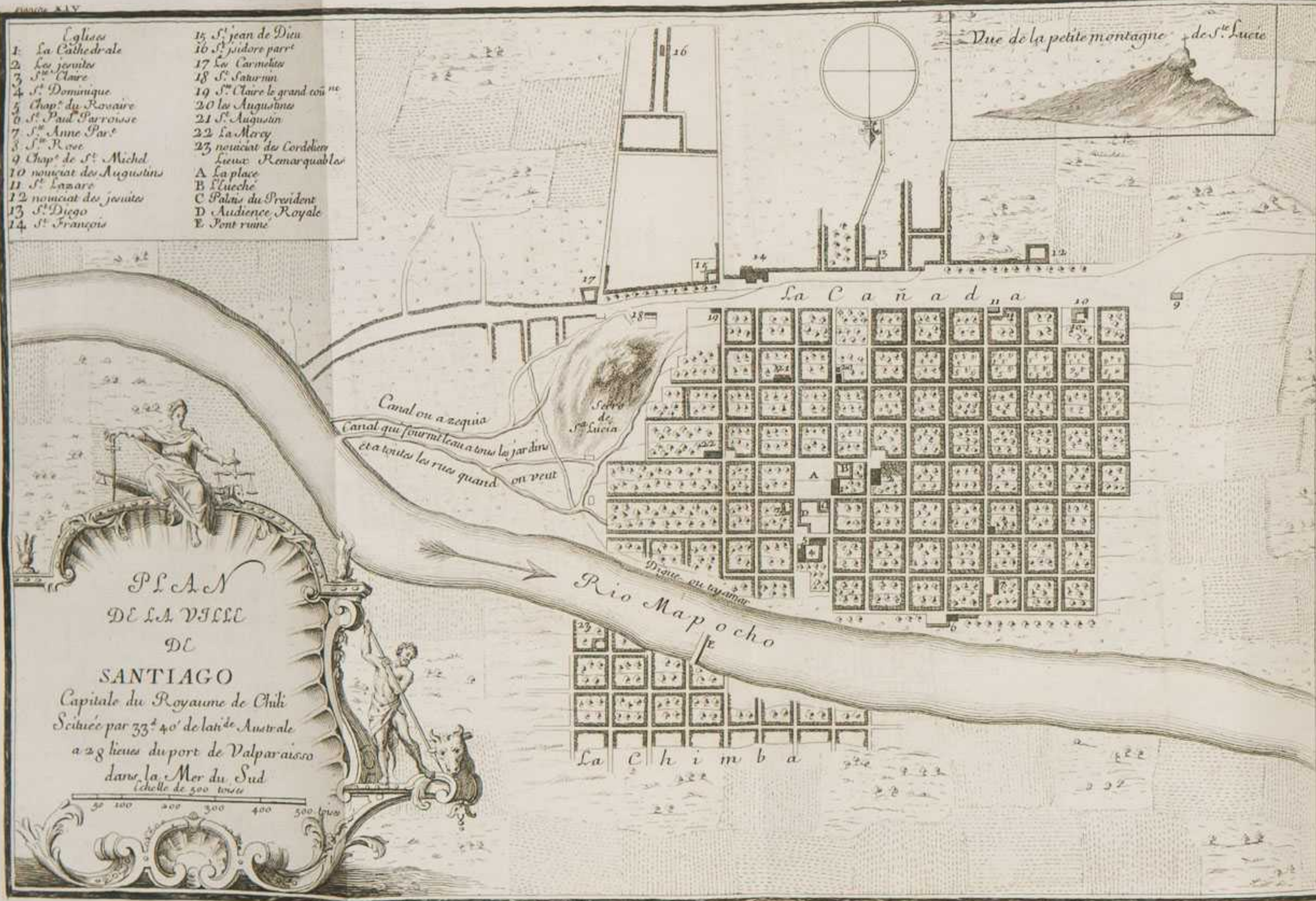
Fête du
Rosaire.

du pays. Ces combats se faisoient dans une place environnée d'échafaux chargez d'autant de spectateurs que d'habitans à qui cet amusement plaît beaucoup. Les trois autres jours on joïa une Comedie dans la même place devant la porte de l'Eglise de Saint François, à la lueur des chandelles en plein air ; il seroit difficile d'en rapporter les sujets, tant ils étoient varieez & peu suivis, ce n'étoient à proprement parler que des intermedes de farces mêlez de danses & de Balets assez bien executez, & même jolis à la maniere du pays, à la simphonie près, qui ne consistoit qu'en une harpe & quelques guitares ou *viquelas* : Mais ce qui rendoit ridicule & peu édifiant, leur récitatif étoit un mélange impertinent qu'ils y faisoient des louanges de Notre-Dame Rosaire, avec des bouffonneries plates, & des obscenitez peu envelopées.

Après cette Fête, ennuyé de ne voir toujours qu'un Village, je pensai à voir la Capitale du pays, dont les habitans me faisoient de grands recits ; mais comme il falloit pour cela une permission du President que je ne voulois pas demander, de peur qu'informé de ma profession, il ne me l'eût refusée, je fis semblant de partir pour m'aller embarquer à la Conception avec un Capitaine François qui s'en retournoit en France : les grands credits qu'il avoit fait au President lui avoient merité son amitié, ainsi sous ce pretexte j'allai avec lui à Santiago comme en passant, sans crainte d'être arrêté & renvoyé les fers aux pieds, comme il est arrivé à quelques François qui y étoient allez sans permission. Un Capitaine Flibustier qui après s'être perdu à Buenosaires, passoit par Santiago dans la Mer du Sud, pour chercher à s'embarquer dans un Vaisseau François, fut emprisonné sans autre sujet.

On pourroit demander ici pourquoi l'on traite si mal les François qui vont à Santiago : il y a deux raisons pour cela ; la premiere, c'est que par les Loix d'Espagne il est défendu aux Etrangers d'entrer dans les Colonies de la Mer du Sud ; la seconde & la principale, c'est que les Marchands de la Ville, parmi lesquels il faut comprendre le President,





- | | | |
|-----------------------------|--|--|
| <i>Eglises</i> | | |
| 1. La Cathedrale | 15. S. Jean de Dieu | |
| 2. Les jésuites | 16. S. jsidore par ^t | |
| 3. S. Claire | 17. Les Carmelites | |
| 4. S. Dominique | 18. S. Saturnin | |
| 5. Chap. du Rosaire | 19. S. Claire le grand cou ^{nt} | |
| 6. S. Paul Paroisse | 20. les Augustins | |
| 7. S. Anne Par ^t | 21. S. Augustin | |
| 8. S. Rose | 22. La Mercy | |
| 9. Chap. de S. Michel | 23. noviciat des Cordeliers | |
| 10. noviciat des Augustins | <i>Lieux Remarquables</i> | |
| 11. S. Lazare | A. La place | |
| 12. noviciat des jésuites | B. L'ucche | |
| 13. S. Diego | C. Palais du President | |
| 14. S. Francois | D. Audience Royale | |
| | E. Pont ruine | |



PLAN
DE LA VILLE
DE
SANTIAGO

Capitale du Royaume de Chili
Située par 33° 40' de lat^{de} Australe
à 28 lieues du port de Valparaiso
dans la Mer du Sud

échelle de 500 toises



La C a ñ a d n a

Rio Mapocho

La C h i m b a

Canal ou a zepua
Canal qui fournit l'eau à tous les jardins
et à toutes les rues quand on veut

Serra de S. Lucia

Digue ou barrage

se plaignent que les François y apportent des marchandises qu'ils donnent à meilleur marché que dans les boutiques, & gâtent ainsi leur commerce; de sorte que je devois doublement prendre des précautions.

Nous partîmes de Valparaisso la veille de la Toussaints, & nous passâmes par le grand chemin de *Sapata*: je fus fort surpris la premiere journée de voir, non seulement qu'il falloit la faire sans débrider, mais encore au soir coucher en pleine campagne faute de maison, quoiqu'on m'eût promis un bon logement; mais j'appris que ce qu'on appelle *Alojamiento* dans le Chily, ne signifie qu'un endroit où il y a de l'eau & du pâturage pour les Mules. Nous avions cependant passé à demi quart de lieue de *Sapata*, qui est un Hameau & le seul qu'il y ait en 30 lieues de chemin: mais ce n'est pas la mode du pays de loger dans les maisons.

Route de
Valparaisso
à Santiago.

Le lendemain nous passâmes la montagne de *Sapata* qui est fort haute, & après avoir traversé la vallée de *Poangue*, où passe une petite Riviere qui est dangereuse en Hyver en temps de pluye, nous passâmes une autre montagne plus roide que la précédente, appelée *la Costa de Prado*, & nous allâmes loger à la descente de l'autre côté sur les bords de la petite Riviere de *Podaguel*. Pendant ces deux journées nous ne vîmes presque aucunes terres labourées, toutes les campagnes sont desertes, elles ne sont pleines que de certains arbres épineux qui rendent les chemins très incommodés.

Enfin le 2 Octobre nous arrivâmes le matin à Santiago, qui n'étoit qu'à quatre lieues loin de notre logement au-delà du *Podaguel*; ainsi j'ai compté que depuis Valparaisso il y a 28 lieues, quoique Herrera n'en compte que 14.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE SANTIAGO

Capitale du Chily.

LA Ville de *Santiago*, en François, de *Saint Jacques le Majeur*, * est située par 33^d 40' de latitude Australe au pied Occidental de cette chaîne de montagnes, appelée *la*

* Le Mineur
s'appelle San
Diego.

Sa Situation. *Cordillera*, qui traverse l'Amérique Meridionale du Nord au Sud ; elle est dans une belle plaine de plus de 25 lieues de surface, fermée à l'Est par la naissance de la Cordillere, à l'Oüest par les montagnes de Prado & de Poanque, au Nord par la riviere de *Colina*, & au Sud par celle de *Maypo*.

Sa Fondation.

Elle fut fondée par Pierre de Valdivia l'année 1541 ; ce Conquerant du Chily ayant trouvé dans la vallée de *Mapocho* un grand nombre d'habitations d'Indiens, jugea par là de la fertilité du terroir ; & la belle situation du lieu lui ayant parû propre au dessein qu'il avoit de bâtir une Ville, il en fit tracer le plan par Islots quarrez comme un jeu d'Echeq, dans les mêmes mesures que ceux de Lima ; c'est à dire de 150 varres ou 64 toises de côté, d'où est ve-

Son Plan.

nue cette mesure de *Quadra* dont on se sert dans le Pays pour arpenter les terres labourées. Chaque quartier ou île de maison fut partagé en quatre parties qu'on appelle *Solar*, pour donner aux Particuliers de quoi se loger commodément ; effectivement quoique par la succession des temps, cet espace ait été partagé en plusieurs parties, ils sont encore logez si au large, qu'il n'y a presque pas une maison dans la Ville qui n'ait sa cour audevant, & un jardin derriere.

Ses Eaux.

Cette Ville est arrosée du côté de l'Est par la petite riviere de *Mapocho*, que la fonte des neiges de la Cordillere grossit en Esté, & les pluyes en Hyver, neanmoins elle est presque toujours guéable ; comme elle est fort rapide, ses eaux sont toujours un peu troubles, mais les Habitans qui n'en ont pas d'autres, ont soin de la faire filtrer par des pierres propres pour cela, particulièrement dans le temps de la fonte des neiges, parcequ'alors sans être purifiée elle est mal faisante ; ils pourroient cependant sans beaucoup de peine, en faire venir des fontaines voisines, qui ne sont éloignées de la Ville que d'environ une demie lieue.

Pour empêcher que la riviere en temps de débordement n'y cause des inondations, on a fait une muraille & une digue, par le moyen de laquelle on ménage en tout temps des ruisseaux pour en arroser les jardins, & rafraîchir quand

on veut toutes les rues; commodité inestimable qui ne se trouve qu'en peu de Villes d'Europe aussi naturellement. Outre ces ruisseaux, on en tire de plus gros canaux pour faire moudre des Moulins dispersez en differents endroits de la Ville, pour la commodité de chaque quartier.

Les rues sont disposées suivant les quatre Points Cardinaux de l'Horison, N S E O. Elles sont larges de cinq toises très bien alignées, & proprement pavées de petites pierres divisées comme par sillons, par de plus grosses qui traversent les deux revers à distances égales, & laissent au milieu environ deux pieds $\frac{1}{2}$ de ruisseau pour les laver ou les rafraîchir quand on veut. Celles qui courent E & O, prennent l'eau par les premiers canaux de la riviere, & celles qui croisent du N au S, par ceux qui coulent dans le milieu des isles des maisons au travers des jardins, & des rues sous de petits ponts, d'où on la fait dégorger. Sans ce secours les jardins ne pourroient rien produire faite de pluye pendant huit mois de l'année; au lieu qu'on trouve par ce moyen dans la Ville, tous les agrémens de la Campagne, pour les fruits & les légumes; le jour, la fraîcheur de l'ombrage; & la nuit, les suaves odeurs d'Orangers, & de Floripondios qui embaument les maisons.

Les tremblemens de terre qui y sont frequens ont fort endommagé la Ville, entr'autres ceux de 1647 & 1657; le premier fut si violent qu'il la renversa presque toute entiere, & répandit dans l'air de si mauvaises vapeurs, que tout le monde en mourut, à trois ou quatre cens personnes près. Depuis ce temps-là il est survenu quelque petit changement à son plan, par l'agrandissement des Monasteres dont quelques-uns se sont étendus au-delà des alignemens; neanmoins elle est encore si bien percée & distribuée pour les commoditez publiques & particulieres, que si les maisons avoient plus d'élevation que le rez de chaussée, & qu'elles fussent de plus belle architecture, ce seroit une fort agreable Ville.

A peu près dans le milieu est la Place Royale, faite par la suppression d'un quartier de 4096 toises de surface, outre la largeur de quatre rues, de sorte qu'on y entre par huit

endroits. Le côté de l'Occident comprend l'Eglise Cathédrale & l'Evêché; celui du Nord le Palais neuf du Président, l'Audience Royale, le Cabildo & la Prifon; celui du Sud est une suite de Porches en arcades uniformes pour la commodité des Marchands, avec une galerie au dessus pour le spectacle des Combats de Taureaux. Celui de l'Est n'a rien de particulier. Au milieu de la Place est une Fontaine ornée d'un bassin de bronze.

L'Architecture des maisons est la même que dans tout le Chily; elles n'ont qu'un rez de chaussée bâti de briques crues, excepté qu'ici elles sont plus propres qu'ailleurs, & les Eglises plus riches de dorures, mais toute l'Architecture en est d'un mauvais goût, si j'en excepte celle des Jesuites, qui est une Croix Latine voûtée sur un ordre dorique; elles ont toutes au devant une petite Place pour la commodité des Caleches & des Processions. La plupart sont bâties de briques, il y en a de pierre de grain, & de maçonnerie de moilon, qu'on tire d'un petit rocher qui est au bout de la Ville à l'Est, appelé *la Montagne de Sainte Lucie*, du haut de laquelle on découvre d'un coup d'œil toute la Ville & ses environs, qui forment un Paysage très riant.

Ses Dignitez.

Cette Ville est la Capitale du Chily, grand Royaume; mais si peu habitée, qu'à peine y a-t-il en 400 lieues d'étendue du Nord au Sud; cinq Villes qui vailent mieux que nos bons Villages, sans compter celle dont nous parlons. Ces Villes sont *Castro*, dans l'Isle de Chiloe, *la Conception*, ou *Penco*, *Chillan*, *Coquimbo*, ou la *Serena*, & *Copiapò*, on en compte une sixième au-delà de la Cordillere, qui est *Mendoça*. Les meilleures Bourgades sont *Maule*, *Valparaisso*, *Quillota*, *Aconcagua*, & *S. Juan de la Cordillere*, où il y a des mines d'Argent fort abondantes, mais où l'on ne peut travailler que quatre mois de l'année à cause des neiges. Il n'y a au reste que des Métairies, ou *Estancias* si écartées, que tout le Pays, à ce que j'en ai pu sçavoir de bonne

Ses Forces.

part, ne peut pas fournir 20000 Blancs capables de porter les armes, & Santiago en particulier 2000; le reste n'est composé que de Mestices, Mulâtres, & Indiens, dont le

nombre peut être trois fois plus grand, sans parler des Indiens amis au-delà de la Riviere de Biobio, qu'on fait monter à 15000, sur qui il ne faut pas compter pour la fidelité.

Ce qu'on peut dire en general des forces des Espagnols dans ce Pays, c'est que leur Milice est composée d'hommes fort dispersez, point aguerris, & mal armez; que la partie du Nord du Chily est presque deserte, & que les Indiens conquis dans la partie du Sud, sont peu affectionnez à cette Nation qu'ils regardent comme leurs Tirans, dont ils voudroient bien secouier le joug; & qu'enfin les Espagnols n'ont point de Fortifications dans leurs Terres où ils puissent se mettre en sureté, à moins que de gâgner les montagnes; & contre les forces de mer, ils n'ont que celles de Baldivia & de Valparaisso; l'une pleine de gens en prison, & l'autre mal bâtie & en mauvais état. Je ne compte pas ici le Fort de Chacao dans l'Isle de Chiloe, qui ne merite ce nom, ni par sa construction, ni par ses munitions.

Le Gouverneur du Royaume fait sa residence ordinaire à Santiago. * Autrefois ceux qui aimoient les interêts du Roy demeuroient à la Conception, ou sur la frontiere d'Arauco, pour pousser les Conquêtes sur les Indiens: ils sont même obligez d'y aller tous les trois ans, aujourd'hui ils s'en dispensent, à cause qu'ils ont la paix avec les Indiens, & que la paye du Real Situado a manqué.

Le Gouverneur prend aussi le titre de *President* & de *Capitaine General*, par rapport aux deux emplois de l'Epée & de la Robe; & c'est de ce dernier qu'il tire son nom, comme étant celui qui preside à l'Audience Royale, composée de quatre *Oidores* ou Audienciers, de deux *Fiscaux*, dont il y en a un chargé de la protection des Indiens & des affaires de la Croisade, ensuite d'un *Alguacil Mayor de Corte*, & des Chanceliers-Secretaires-Rapporteurs, &c. Il n'y a point d'appel d'une Sentence de *Revista*, ou revue de cette Royale Délibération, qui ne connoît que des choses de

Audience
Royale.

* Le Sieur De Fer s'est trop fié aux anciennes Relations, & s'est trompé dans le Discours qu'il a inseré dans la derniere Carte de la Mer du Sud, où il a dit que le President demeure à la Conception.

consequence, ou déjà décidées en Justice, si ce n'est au Conseil Royal des Indes.

Les affaires ordinaires se décident au Cabildo, qui est composé, comme celui de la Conception, de deux Alcaldes, d'un *Alferes Real*, d'un *Alguacil Mayor*, d'un Dépositaire general, & de six Regidores, dont la moitié sont *Encomendaderos* en charge; d'autres habitans *Moradores*, & d'autres qu'on appelle *Propriétaires*, pour avoir acheté la *Varre*, c'est à dire leur dignité, dont la marque est de porter en public une longue baguette de six à sept pieds.

Quoique le President releve du Vice-Roy du Perou, l'éloignement diminue beaucoup de sa dépendance; de sorte qu'on peut le regarder au Chily comme Vice-Roy lui-même, pendant les sept années que dure son Gouvernement. Celui qui étoit en place s'appelloit *Dom Juan Andres Ustaris*, ci-devant Marchand à Seville, qui pour avoir changé d'état, n'avoit changé ni d'inclination, ni d'occupation; car malgré les Loix du Royaume, il négocioit ouvertement avec les François qui ont bien acru sa fortune par les credits considerables qu'ils lui ont fait: Il est vrai qu'il y a satisfait de bonne grace, chose à louer dans un pays où l'on peut abuser de son autorité, où plus qu'ailleurs on emprunte facilement, mais où l'on ne paye pas de même.

Gouvernement Ecclesiastique.

L'Etat Ecclesiastique, comme le Gouvernement seculier, releve de Lima Metropole du Chily; mais le pouvoir de l'Evêque est fort limité: premierement par les Loix du pays qui ne lui laissent la disposition d'aucune Cure, il a seulement le droit de presenter trois sujets, parmi lesquels le President en choisit un au nom du Roy, en quelque mois que ce soit; de sorte que le Pape n'a pas même son tour comme en Europe. Secondement, les Moines prétendent encore empieter sur les fonctions Curiales que les Jesuites croyent avoir droit d'exercer par tout où bon leur semble, sans parler d'une infinité d'autres privileges qu'ils ont dans les Indes, & dont ils donnoient un traité particulier en Theologie dans le temps que j'étois à Santiago; c'est ce qui

fait que les Paroisses y sont peu frequentees. Il y en a trois outre la Cathedrale, *Saint Paul*, *Sainte Anne* & *Saint Isidore*, dont les Eglises sont des plus petites & des plus negligees. Celles des Moines y sont incomparablement plus propres. Il y a huit Convens d'hommes, trois de Cordeliers, deux de Jesuites, un de la Mercy, un des Freres de Saint Jean de Dieu, & un des Dominiquains, qui sont les seuls Ordres etablis dans tout le Chily. Il y en a cinq de Religieuses, un de Carmelites, un d'Augustines, un de *Beatas*, Confrairie de la Regle de Saint Augustin, & deux de l'Ordre de Sainte Claire: toutes ces Communautez sont nombreuses, & il y en a telle ou l'on compte plus de deux cens personnes.

Le Tribunal de l'Inquisition du Chily y est aussi etabli; le Commissaire general fait sa residence a Santiago, & ses Officiers, comme *Familiers* & *Commissaires*, sont dispersez dans toutes les Villes & Villages de sa dependance. Ils s'occupent aux visions des forciers vrais ou pretendus, & a certains crimes sujets a l'Inquisition, comme la poligamie, &c. car pour des heretiques, je suis sur qu'il ne leur en tombe point entre les mains: on y etudie si peu, qu'on n'est pas sujet a s'egarer par trop de curiosite; la seule envie de se distinguer des autres par un titre honorable, fait que plusieurs Ecclesiastiques etudient un peu de Theologie Scholastique & de morale, pour porter le nom de Licentie ou de Docteur, que les Jesuites & les Dominiquains peuvent donner par un privilege des Papes, quoiqu'il n'y ait point d'Universite etablie a Santiago: mais ils obtiennent d'eux ces titres a si bon marche, qu'il s'en trouve parmi les Seigneurs Licentiez qui ne savent presque point de Latin, qu'ils ne croient pas meme necessaire pour les Sciences.

Pendant que je m'occupois a voir, & a connoître la Ville de Santiago, il survint une affaire qui m'engagea a me retirer: La Chaloupe du Vaisseau la Vierge de Grace de Saint Malo, qui etoit en relache a la Conception pour s'en retourner en France, etant chargee de quelques marchandises pour mettre a terre, fut cause de quelques differends

des François avec les Gardes du Corregidor qui s'y oppo-
soient. Celui-ci choqué de cette résistance, s'en alla au
magazin du Navire suivi de la canaille, & le mit au pillage;
mais un François ayant lâché un coup de fusil chargé à
plomb de chasse, tua malheureusement un soldat. On em-
prisonna tout ce qu'il y avoit de François en Ville, qu'on
alloit chercher de maison en maison. Aussi-tôt le Capitaine
détacha un Officier au President pour se plaindre de cette
violence, & en demander justice. Cette nouvelle fit quel-
que bruit dans Santiago; & comme les Espagnols haïssent
naturellement notre Nation, pour peu que nous soyions
coupables chez eux, nos crimes sont énormes. Ainsi je ju-
geai à propos de me retirer pendant que le Conseil avec le
President déciderent contre les malheureux Etrangers, &
les condamnerent à neuf mille piastras d'amende.

Minieres d'or de Tiltil.

Mines de
Tiltil.

L'envie que j'avois de voir des Mines d'or, & de nou-
veaux endroits, me fit prendre la route de *Tiltil* qui n'al-
longe que de deux lieues le chemin de Valparaiso. Ce Pays
est un peu moins desert que celui de Sapata, on y voit de
temps en temps quelques terres labourées; & quoiqu'on y
passe une montagne fort rude, il n'y a pas de ces défilez
incommodes parmi les arbres épineux où l'on est déchiré
de toutes parts. J'arrivai donc à Tiltil, petit Village situé
un peu plus qu'à demi côte d'une haute montagne toute
pleine de mines d'or; mais outre qu'elles ne sont pas fort
riches, la pierre de mine ou le minerai en est fort dur, &
il y a peu d'ouvriers depuis qu'on en a découvert de plus
riches ailleurs, soit aussi parceque les eaux manquent aux
moulins pendant quatre mois de l'Eté. Dans le temps que
je passai il y avoit cinq de ces moulins, que les Espagnols
appellent *Trapiches*, ils sont faits à peu près de la même
maniere que ceux dont on se sert en France pour écraser
des pommes, ils sont composez d'une auge ou grande pierre
ronde de cinq à six pieds de diametre, creusée d'un canal
circulaire

circulaire profond de 18 pouces; cette pierre est percée dans le milieu pour y passer l'axe prolongé d'une roüe horizontale posée au-dessous, & bordée de demi godets, contre lesquels l'eau vient fraper pour la faire tourner; par ce moyen on fait rouler dans le canal circulaire une meule posée de champ qui répond à l'axe de la grande roüe. Cette meule s'appelle la *Volteadora*, c'est à dire la Tournante, son diametre ordinaire est de 3 pieds 4 pouces, & son épaisseur de 10 à 15 pouces; elle est traversée dans son centre par un axe assemblé dans le grand arbre, qui la faisant tourner verticalement, écrase la pierre qu'on a tirée de la mine, que les gens du pays appellent le *Métal*, & nous autres, en terme de Forges le *Minerai*; il y en a de blanc, de rougeâtre & de noirâtre, mais la plupart ne montre que peu ou point d'or à l'œil.

Dès que les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité de mercure ou vis argent qui s'attache à l'or que la meule a séparé de la pierre qu'elle moud. Pendant ce temps on fait tomber dans l'auge circulaire un fil d'eau conduite avec rapidité par un petit canal, pour délayer la terre qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès; l'or incorporé avec le mercure tombe au fond, & y demeure retenu par sa pesanteur. On moud par jour un demi *Caxon*, c'est à dire 25 quintaux de minerai; & quand on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or & de mercure qu'on trouve au fond de l'endroit le plus creux de l'auge, on la met dans un noüet de toile pour en exprimer le mercure autant qu'on peut; on la fait ensuite chauffer pour faire évaporer ce qui en reste, & c'est ce que l'on appelle de l'*or en pigne*.

Maniere de
tirer l'or.

Pour dégager entièrement l'or du mercure dont il est encore impregné, il faut fondre la pigne, & alors on en connoît le juste poids, & le véritable aloi. On n'y fait point d'autre façon; la pesanteur de l'or & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, fait qu'on en dégage le minerai sur le champ. C'est l'avantage qu'ont les Mineurs d'or sur ceux d'argent; chaque jour ils sçavent ce qu'ils gâ-

gnent, & ceux-ci ne le savent quelquefois qu'au bout de deux mois, comme nous le dirons ailleurs.

Le poids de l'or se mesure par *Castillans*, un castillan est la centième partie d'une livre poids d'Espagne, il se divise en huit *Tomines*, ainsi six castillans & deux tomines font une once. Il faut remarquer qu'il y a $6\frac{1}{3}$ pour cent, de moins au poids d'Espagne, qu'à notre poids de marc.

L'Aloi de l'or se mesure par *Quilates*, ou Caracs, qu'on borne à 24 pour le plus haut, celui des mines dont je parle est depuis 20 à 21.

Suivant la qualité des minieres & la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai ou chaque Caxon, donne quatre, cinq, & six onces d'or; quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive assez souvent; mais aussi il est quelquefois bien dédommagé quand il rencontre de bonnes veines, car les mines d'or sont de toutes les métalliques, les plus inégales; on poursuit une veine qui s'élargit, se retrecit, semble même se perdre, & cela dans un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature fait vivre les Mineurs dans l'esperance de trouver ce qu'ils appellent la *Bourse*, qui sont certains bouts de veine si riches, qu'elles ont quelquefois enrichi un homme tout d'un coup; c'est aussi cette inégalité qui les ruine souvent, * d'où vient qu'il est plus rare de voir un Mineur d'or riche, qu'un Mineur d'argent, ou d'autre métal, quoiqu'il y ait moins de frais à le tirer du minerai, comme nous le dirons dans la suite; c'est aussi par cette raison que les Mineurs sont privilegiez, car ils ne peuvent être executez pour le Civil, & que l'or ne paye au Roy que le vingtième, ce qu'on appelle *Covo*, du nom d'un Particulier à qui le Roy fit cette grace, parcequ'on en payoit le quint comme de l'argent.

A qui appartiennent les Minieres.

Les minieres d'or comme toutes les autres de quelque métal qu'elles soient, appartiennent à qui les découvre le premier; il suffit de presenter Requête à la Justice pour se

* *Multi dati sunt in auri casus, & facta est in specie ipsius perditio illorum.*
Eccli. 31, v. 6.

les faire adjuger : on mesure sur la veine 80 vares de longueur, c'est à dire 246 pieds & 40 en largeur, pour celui à qui elle est adjugée, qui choisit cette étendue où bon lui semble, ensuite on en mesure 80 autres qui appartiennent au Roy, le reste revient au premier Prétendant en même mesure, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roy est vendu au plus offrant, qui veut acheter une richesse inconnue & incertaine. Au reste, ceux qui veulent travailler de leurs bras, obtiennent sans peine du Mineur une veine à travailler, ce qu'ils tirent est pour leur compte, en lui payant les droits du Roy & le loüage du Moulin, qui est si considerable, qu'il y en a qui se contentent du profit qui leur en revient, sans faire travailler aux minieres.

On en uoit autrefois differemment & avec de plus grandes formalitez dans l'adjudication des minieres d'Allemagne, comme on peut voir chez Agricola L. 4. Celui qui avoit fait une découverte, la déclaroit à l'Intendant des mines, qui se transportoit sur les lieux avec un autre Officier & deux témoins, pour interroger le Demandeur en quel endroit étoit sa miniere, qu'on lui faisoit montrer au doigt, & jurer en même temps que c'étoit la sienne. Alors l'Intendant lui donnoit pour sa part une certaine étendue qui comprenoit deux aires & demi, suivant la coutume du Pays. Ensuite il en mesuroit une pour le Prince, une seconde pour la Princesse, une troisième pour le grand Ecuyer, une quatrième pour l'Echanson, une cinquième pour le Chambellan, & enfin il en retenoit une pour son compte.

En sortant de Tiltil, je continuai ma route pour Valparaiso. A la descente de la montagne du côté de l'Oüest, on me fit remarquer une coulée où est un riche *Lavadero*, ou lavoir d'or; on y trouve souvent des morceaux d'or vierge d'environ une once, mais comme les eaux y manquent en Esté, on ne peut y travailler que pendant trois à quatre mois de l'année.

Je passai le même jour à *Limache*, Village où fut trouvé un arbre dont le Pere Oualle donne la figure dans sa Relation des Missions du Chily, il y en a un pareil à Rincan à

Crucifix
naturel.

deux lieues de Santiago vers l'ONO, c'est une Croix formée par la nature, sur laquelle est un Crucifix de même bois comme en bas relief; les Sculpteurs l'ont gâté pour y avoir touché en plusieurs endroits, parcequ'on ne voit plus dans quel état il étoit quand il fut trouvé.

Dom Francisco-Antonio de Montaluo fait mention d'un pareil arbre trouvé en 1533, à Callacate dans la contrée de Caxamarca au Perou, le jour de l'Invention de la Sainte Croix. Dom Juan Ruiz Bravo qui le découvrit l'ayant laissé, il fut retrouvé au même endroit en 1677, le jour de l'Exaltation de la Croix, si ces circonstances sont véritables elles tiennent du miracle. Cette Croix a 22 pieds de long & 15 de croisée, dont la grosseur de l'arbre occupe le tiers; de ses trois extrêmités sortent des branches qui forment encore autant de petites Croix.

Enfin j'arrivai à Valparaiso dégoûté de voyager dans ce Pays, où l'on ne trouve ni maisons, ni vivres, ni lieux où loger, de sorte qu'il faut y porter jusqu'à son lit, si l'on ne veut se réduire à coucher comme les gens du Pays à plate terre, sur des peaux de moutons à la belle Etoile. Il est vrai que cette maniere de voyager a cet avantage, que le quart d'heure de Rablais n'y cause aucune inquiétude*.

* Nota, les pâturages sont communs le long des chemins par ordre du Roy.

Pour me dédommager de n'avoir pas vû moudre le minerai à Tiltil, j'allai quelques jours après mon retour voir tirer de l'or par le lavage auprès de la *Palme*, à quatre lieues à l'E¹/₄SE de Valparaiso, où les Jesuites faisoient travailler pour leur compte.

Lavoir d'or, ce que c'est.

On creuse au fond des coulées dans les angles rentrants qui se forment par succession des temps, où l'on juge par certaines marques qu'il peut y avoir de l'or, car il n'en paroît point à l'œil dans les terres où il est. Pour faciliter cette excavation on y fait couler un ruisseau, & pendant qu'il coule, on remue la terre afin que le courant la délaye, & l'entraîne plus facilement. Enfin quand on est arrivé au banc de terre où est l'or, on détourne le ruisseau pour creuser à force de bras; c'est cette terre qu'on porte sur des Mules dans un petit bassin fait par son plan comme un soufflet

de forge, dans lequel on fait couler avec rapidité un petit ruisseau pour la délayer; & afin qu'il la détrempe mieux, & détache l'or qui est mêlé parmi, on la remue sans cesse avec un crochet de fer, qui sert aussi à ramasser les pierres qu'on jette hors du bassin avec les mains; cette précaution est nécessaire pour qu'elles n'arrêtent pas le cours de l'eau qui doit tout entraîner, excepté l'or que sa grande pesanteur précipite au fond du bassin parmi un sable noir fin, où il n'est guères moins caché que dans la terre, s'il n'y a de gros grains du moins comme une lentille; il s'en trouve souvent de plus gros, & dans le lavoir dont je parle on en avoit tiré de trois marcs; je ne doute pas néanmoins que par ce canal, il ne s'écoule hors du bassin beaucoup de petites particules d'or, à quoi l'on pourroit facilement remédier. Dans la Turinge & sur le Rhin pour empêcher cette perte, on met sur le canal, du linge, des étoffes de laine, ou des peaux de beuf ou de cheval, afin que les petits rameaux d'or y demeurent embarrassés, on lave ensuite les peaux pour l'en retirer. C'est ainsi que les peuples de la Colchide en ramassoient, ayant mis des peaux d'animaux dans des creux de fontaines, ce qui a donné occasion aux Poëtes de feindre la Toison d'or enlevée par les Argonautes.

Enfin après avoir détourné l'eau, on ramasse ce sable qui reste au fond du bassin, & on le met dans un grand plat de bois, au milieu duquel est un petit enfoncement de trois ou quatre lignes; on le remue à la main, en le tournant dans l'eau, de maniere que tout ce qu'il y a de terre & de sable se répand par dessus les bords, l'or seul que ce petit mouvement de la main n'est pas capable d'agiter beaucoup, reste dans le fond en grains plus ou moins gros que du petit sable de toutes sortes de figures, pur, net, & de sa couleur naturelle, sans qu'il soit besoin d'aucun benefice de l'art.

Cette maniere de tirer l'or est beaucoup plus avantageuse lorsque la terre est médiocrement riche, que de travailler aux minieres; on fait peu de frais, il ne faut pour cela ni moulin, ni vif-argent, ni ciseaux, ni masses pour rompre les veines avec beaucoup de travail; quelques peles,

le plus souvent faites avec des omoplates de beuf, suffisent pour déblayer la terre qu'on lave.

On trouve dans presque toutes les coulées du Chily, de la terre d'où l'on peut tirer de l'or, il n'y a que le plus & le moins qui en fasse la différence, elle est ordinairement rougeâtre, & mince vers la surface; à hauteur d'homme elle est mêlée de grains de gros sable où commence le lit d'or; & en creusant plus bas, sont des bancs de fond pierreux comme d'un rocher pourri, bleuâtre, mêlé de quantité de pailles jaunes qu'on prendroit pour de l'or, mais qui ne sont effectivement que des *pirites* ou *marcassites*, si minces & si legeres, que le courant de l'eau les entraîne. Au-dessous de ces bancs de pierres on ne trouve plus d'or, il semble qu'il est retenu dessus pour être tombé de plus haut.

D'où vient
l'or répandu
dans la terre.

Les plus sçavans du pays attribuent ce mélange de l'or avec la terre au Deluge universel qui bouleversa les montagnes, & par consequent brisa les minieres & en détacha l'or, que les eaux entraînent dans les terres les plus basses où il est demeuré jusqu'à ce jour.

Ce sentiment, que M. Woodward a poussé fort loin, n'est guères bien fondé dans l'Ecriture, qui au lieu de parler de ces prétendus bouleversemens, semble au contraire nous faire connoître que le Deluge fit peu de changement sur la surface de la terre, puisque la seconde fois que Noé lâcha la Colombe, elle rapporta un rameau d'Olivier. On dira peut-être que c'étoit un morceau flottant d'un arbre arraché ou rompu, puisqu'au rapport des Voyageurs on ne trouve point d'Olivier autour du Mont Ararat où l'Arche s'étoit arrêtée, suivant la tradition. Quand cela seroit, il est au moins vrai-semblable qu'à la troisième fois elle trouva de quoi subsister, puisqu'elle ne revint plus; ce qui fit connoître au Patriarche que les eaux étoient desséchées.

Sans remonter à des temps si reculez, il me paroît que les seules pluyes des Hyvers peuvent avoir causé le même effet; elles sont si abondantes au Chily pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Aoust, & les terres sont si peu appuyées de rochers, qu'on voit tous les jours de nouvelles crevasses

se former, & s'agrandir dans la pente des montagnes, qui s'affaissent à vûe d'œil en une infinité d'endroits.

Les frequens tremblemens de terre ont sans doute fait aussi de grands changemens dans ce Pays. Acosta nous parle d'un qui renversa dans le Chily des montagnes entieres, dont le dérangement arrêta le courant des Fleuves qu'il convertit en Lacs, & fit sortir la mer de son lit *quelques lieues bien avant*, laissant les Vaisseaux à sec.

Si cette raison ne convient pas à d'autres Pays où l'on trouve de la poudre d'or, comme dans les Rivieres de Guinée & aux environs, on peut penser avec l'Auteur du Livre intitulé, *Curiositates Philosophicæ*, Lond. 1713, que les montagnes ont été renversées par une fermentation, & que les mines, encore informes, se sont brisées, & ont coulé par la suite des temps dans les lieux les plus bas, tels sont les lits des Rivieres.

Quoiqu'on ne soit pas bien informé de la maniere dont il s'est fait de grands remuemens dans la terre, on ne peut néanmoins en douter, lorsqu'on fait attention à certains corps qu'on y trouve hors de leur place naturelle, particulièrement les coquillages. J'en ai vû un banc dans l'Isle de la Quiriquine qui avoit cinq à six pieds de hauteur parallele à la surface de la mer, enfermé sous une éminence de terre de plus de deux cens pieds de haut. Il y a long-temps qu'on a fait de pareilles observations en Europe, qui ont beaucoup exercé les Sçavans, sans en trouver des raisons bien satisfaisantes.

On peut encore penser avec plusieurs gens du Pays, que l'or se forme dans la terre, même sans aucune veine de minerai, fondez sur ce qu'après plusieurs années on en a trouvé dans la terre qui avoit été lavée, ainsi que bien des gens le racontent des Lavaderos de Andacoll auprès de Coquimbo. Nous examinerons ailleurs ce sentiment.

Quoiqu'il en soit, il est vrai que ces lavoirs sont très frequens dans le Chily, que la nonchalance des Espagnols & le peu d'Ouvriers qu'ils ont, laissent des trésors immenses en terre, dont ils pourroient facilement jouir; mais comme

ils ne se bornent pas à des profits médiocres, ils ne s'attachent qu'aux mines, où ils peuvent trouver un gain considerable; s'il s'en découvre quelque part, tout le monde y court; c'est ainsi qu'on a vu *Copiapo & Lampanguy* se peupler subitement, & y attirer tant d'Ouvriers, qu'en deux ans on avoit déjà établi six Moulins dans ces dernières mines.

Minieres de
Lampanguy.

La Montagne de Saint Cristofle de Lampanguy est auprès de la Cordillere, environ par les 31^d de latitude, à 80 lieües de Valparaisso; on y a découvert en 1710 quantité de mines de toutes sortes de Métaux, d'or, d'argent, de fer, de plomb, de cuivre, & d'étain; ce qui détruit le raisonnement de l'Auteur cité ci-devant, qui croit que tous ces Métaux ne se peuvent pas trouver dans un même lieu, mais l'expérience prouve le contraire, car on voit fort souvent de l'or & de l'argent mêlé dans la même pierre.

L'or de Lampanguy est de 21 à 22 caracs le minerai, y est dur; mais à deux lieües delà dans la montagne de *Llaoin*, il est tendre & presque friable, & l'or y est en poudre si fine, qu'on n'y en voit à l'œil aucune marque.

Commerce
du Chily.

En general, on peut dire que tout le Pays est fort riche, que les Habitans neanmoins y sont fort pauvres d'argent; parcequ'au lieu de travailler aux mines, ils se contentent du commerce qu'ils font de cuirs, de suif, de viande seche, de chanvre & de bled.

La chanvre vient des vallées de Quillota, Aconcagua, la Ligua, Limache, & autres lieux.

La vallée de Quillota est située à neuf lieües au NE $\frac{1}{4}$ N de Valparaisso; c'est un des premiers endroits où les Espagnols ayent commencé à faire des établissemens, & à trouver des Indiens qui s'opposassent au cours de leurs Conquêtes; cette résistance rendit celebre cette vallée & la riviere de Chille* qui la traverse; & comme les premiers noms d'un nouveau Pays sont ceux que l'on remarque le plus. Celui-ci par une petite alteration a été dans la suite appliqué à tout ce grand Royaume que les Espagnols ont appelé Chile, & nous autres par corruption Chily; c'est-là sans doute la véritable étimologie de ce nom, que quelques Historiens font venir
d'un

* D'où vient
le nom de
Chily.

Voyez Herre-
ra, Decade 7.
liv. 1.

d'un mot Indien selon eux, qui signifie froid, car effectivement ce nom conviendrait fort mal à un pays aussi agréable & aussi temperé qu'est celui-là.

Quoi qu'il en soit, la vallée de Quillota étoit si abondante en or, que le General Valdivia jugea à propos d'y bâtir une Forteresse pour s'y établir en sûreté, & tenir en bride les Indiens qu'il employoit à le tirer; mais ceux-ci s'en emparerent par une ruse fort ingénieuse. Un d'entre eux y porta un jour une marmite pleine de poudre d'or, pour exciter la curiosité & l'avidité des soldats de la garnison. En effet, ils s'assemblerent aussi-tôt autour de ce petit trésor; & pendant qu'ils étoient occupez à débattre leurs intérêts, pour en faire la repartition, une embuscade d'Indiens cachés & armez de fleches, vint fondre sur eux, & les surprit sans défense. Les Vainqueurs détruisirent ensuite le Fort, qui n'a point été rétabli depuis ce temps-là, & l'on a cessé de travailler à chercher de l'or. Aujourd'hui cette vallée n'est plus considérable que par la fertilité du terroir. Il y a un Village d'environ 150 Blancs, & peut-être 300 Indiens & Mestices, qui font commerce de bled, de chanvre & de cordages qu'on porte à Valparaiso, pour le grément & le chargement des Vaisseaux Espagnols, qui les transportent ensuite au Callao, & aux autres Ports du Perou. Ils les font blancs & sans gaudron, parcequ'ils n'en ont pas d'autre que celui qui leur vient du Mexique & de Guayaquil qui brûle le chanvre, & n'est bon que pour les bois des Navires. Au reste, la plaine de Quillota est fort agréable par elle-même; je m'y suis trouvé au temps du Carnaval, qui dans ce pays-là arrive au commencement de l'Automne; j'étois charmé d'y voir une si grande quantité de toutes sortes de beaux fruits d'Europe, qu'on y a transplantés, & qui y réussissent merveilleusement bien, particulièrement des pêches, dont il se trouve de petits bois qu'on ne cultive point, & où l'on ne prend d'autre soin, que celui de faire couler au pied des arbres, des ruisseaux qu'on tire de la riviere de Chille, pour suppléer au défaut de pluye pendant l'Esté.

La riviere de Chille s'appelle aussi riviere de *Aconcagua*, parcequ'elle vient d'une vallée de ce nom, fameuse par la quantité prodigieuse de bled qu'on en tire tous les ans. C'est de là & des environs de Santiago, en tirant vers la Cordillere, que vient tout celui qu'on transporte de Valparaisso, au Callao, à Lima, & autres endroits du Perou. A moins qu'e d'être informé de la qualité de la terre qui donne ordinairement 60 & 80 pour un, on ne peut comprendre comment un pays si desert, où l'on ne voit des terres labourées que dans quelques valées de dix en dix lieües, peut fournir tant de grains, outre celui qu'il faut pour nourrir les habitans.

Pendant les huit mois que nous avons demeuré à Valparaisso, il en sortit 30 Vaisseaux chargez de bled, dont chacun peut se réduire à 6000 fanegues, ou 3000 charges de mule, qui est une quantité suffisante pour nourrir environ 60000 hommes par an; malgré ce grand débit, il y est à très bon marché; la fanegue c'est à dire 150 livres, ne coûte que depuis 18 à 22 reaux, qui reviennent à 9 ou 10 livres de notre monoye, somme très petite pour le pays, où la plus basse monoye est une piece d'argent de quatre sols & demi de France, qu'on peut comparer à deux liards, par rapport à la division & à la valeur. Au reste, comme il ne pleut point pendant huit & neuf mois de l'année, la terre ne peut être cultivée par tout où il n'y a pas de ruisseaux.

Plantes.

Les montagnes sont néanmoins couvertes d'herbes, parmi lesquelles il y en a quantité d'aromatiques & de medecinales; de ces dernieres la plus renommée parmi les gens du pays, est la *Cachinagua* ou petite Centaurée, qui m'a paru plus amere que celle de France, par consequent plus abondante en sel estimé un excellent febrifuge. *La Vira Vida* est une espece d'Immortelle, dont l'infusion a très bien réussi à un Chirurgien François pour guerir de la fièvre tierce; on trouve aussi une espece de *Sené*, qui ressemble tout-à-fait à celui qui nous vient de Seyde au Levant, faute duquel les Apotiquaires de Santiago se servent de celui-ci, que les Indiens appellent *Unoperquen*; il est un peu plus petit que le *Mayten*, arbre du pays.





Santolina foliis viridibus
acutis Vulgo Quinchamali

Cytisus arboreus
floribus spicatis
dilute cœruleis
Vulgo Culen

L'*Alvaquilla*, en Indien *Culen*, est un arbrisseau dont la feuille a un peu de l'odeur du Basilic; elle contient un baume d'un grand usage pour les playes, dont nous avons vu un effet surprenant à l'Yrequin, sur un Indien qui avoit le col entamé bien avant, je l'ai aussi expérimenté sur moi-même; sa fleur est longue, disposée en épice, de couleur blanche tirant sur le violet, & de cette espece qu'on met au nombre des legumineuses.

Culen.
Planche XV.

Un autre arbrisseau appelé *Harillo*, different de la *Harilla* de Tucuman, sert aussi pour le même effet; il a la fleur comme le Genet & la feuille très petite, d'une odeur forte qui tient un peu de celle du miel; elle est si pleine de baume, qu'elle en est toute gluante.

Le *Payco* est une plante de moyenne grandeur, dont la feuille est fort déchiquetée, elle a une odeur forte de Citron pourri, sa décoction est sudorifique, très bonne contre la pleuresie, ils ont aussi quantité de Romarin bâtard, qui a le même effet.

Le *Palqui* est une espece d'hieble fort puant, qui a la fleur jaune, il sert à guerir de la teigne. Le *Thoupa* est un arbrisseau semblable au Laurier rose, dont la fleur est longue, de couleur aurore, approchant de la figure de celle de l'Aristoloché. Le P. Feuillée qui en donne la figure, l'appelle *Rapuntium spicatum foliis acutis*; il rend par les feuilles & l'écorce, un lait jaune dont on guérit certains chancres. On prétend au reste que c'est un poison, mais non pas si prompt comme il dit, car j'en ai manié & senti sans en avoir été incommodé. Les *Bisnaques* si connues en Espagne pour faire des curedents, couvrent les valées autour de Valparaiso; cette plante ressemble fort au Fenouil.

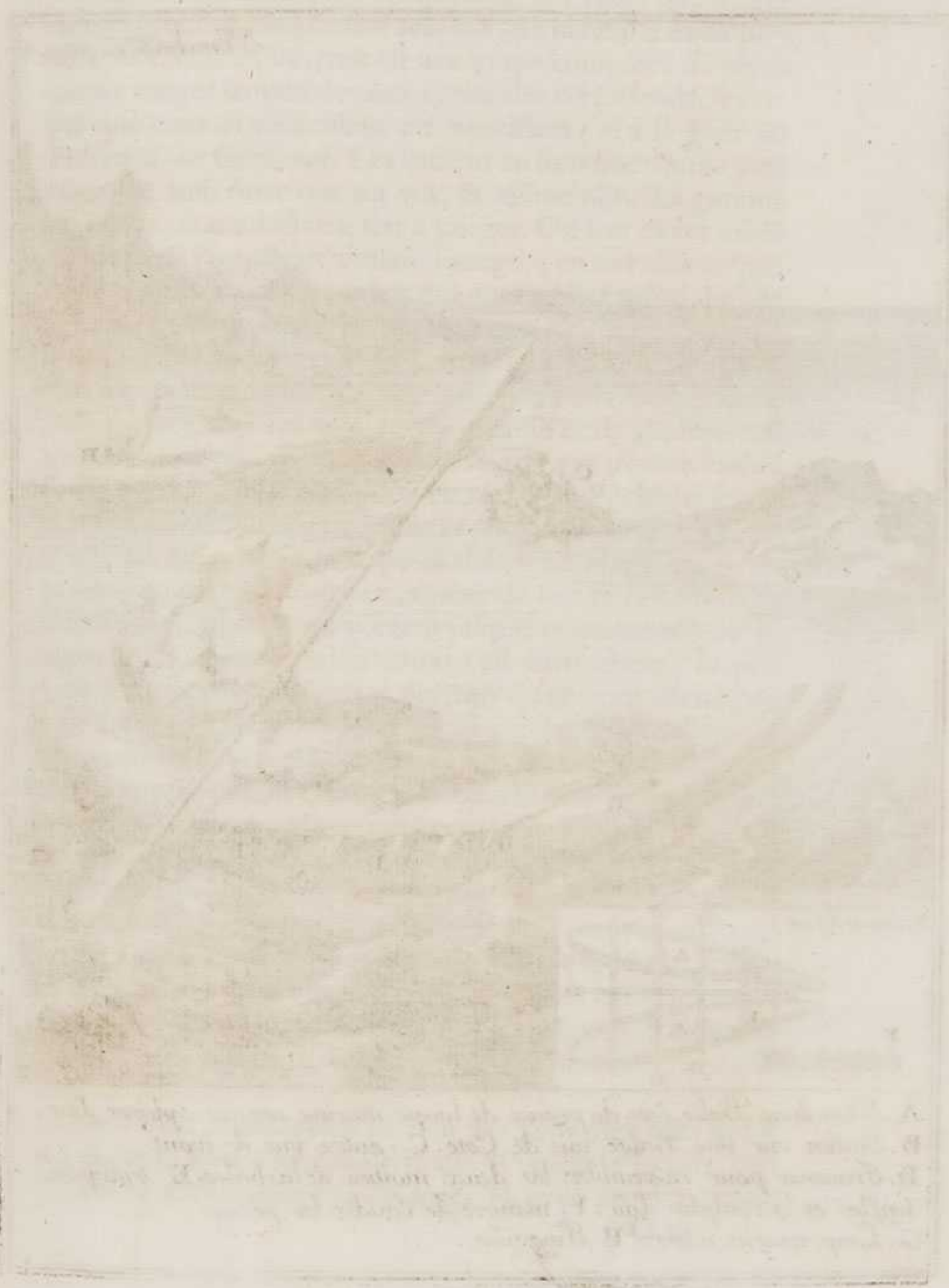
Le *Quillay* est un arbre dont la feuille a quelque rapport à celle du Chêne verd; son écorce fermente dans l'eau comme le savon, & la rend meilleure pour laver les laines; mais non pas pour le linge, qu'elle jaunit. Tous les Indiens s'en servent pour se laver les cheveux, & se nettoyer la tête au lieu de peigne: on croit que c'est ce qui les leur rend noirs.

Le *Cocos* ou *Cocotier* est un arbre dont la feuille ressemble fort aux Palmes des Dattiers, il porte une grappe de *Cocos* ronds, gros comme de petites noix, & pleins d'une substance blanche & huileuse qui est bonne à manger. Les environs de Quillota en fournissent Lima pour confire & amuser les enfans. Ce fruit est envelopé dans plusieurs couvertures, celle qui entoure la coque est une écorce comme celle des noix vertes, par laquelle ils sont liez les uns aux autres comme une grappe de raisin. Une seconde écorce l'enveloppe tout entier, qui s'ouvre, quand il est jaune & mur, en deux grandes hemispheroïdes de trois pieds de long & un de large, suivant la quantité de fruits qu'elle contient. Le P. Ovalle dit que ces arbres ne donnent jamais de fruit seul, qu'il faut auprès du mâle un autre qui soit femelle; mais les habitans m'ont dit le contraire.

Fertilité du
terroir.

Les arbres fruitiers qu'on a apporté d'Europe réussissent dans ces Contrées parfaitement bien, le climat est si fertile quand la terre est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai souvent vû dans le même Pommier, ce que l'on voit ici dans les Orangers, je veux dire du fruit de tous âges, en fleur, noiié, des Pommes formées, à demi grossés & en maturité tout ensemble.

A une lieüe & demie de Valparaisso au NE, est une petite vallée appelée la *Viña à la Mar*, où l'on trouve des arbres non seulement pour le bois à feu, dont les Navires font leur provision, quoiqu'un peu loin; mais encore pour faire des planches & des bordages; & en penetrant quatre ou cinq lieües plus avant, on trouve du bois propre à la construction des Vaisseaux. Nous y fimes des planches de *Laurel*, espece de Laurier dont le bois est blanc & fort léger; de la *Vellota*, autre bois blanc; du *Peumo*, celui-ci est fort cassant; & du *Rauli*, qui est le meilleur & le plus liant. Pour les courbes, on y trouve le *Mayten* qui a la feuille à peu près comme l'Amandier, le bois en est dur, rougeâtre & liant. Champloret le Brun, Capitaine de l'Assomption, fit faire pendant que nous y étions, une Barque de 36 pieds de quille des mêmes bois.



A. ...
B. ...
C. ...
D. ...
E. ...
F. ...
G. ...
H. ...
I. ...
J. ...
K. ...
L. ...
M. ...
N. ...
O. ...
P. ...
Q. ...
R. ...
S. ...
T. ...
U. ...
V. ...
W. ...
X. ...
Y. ...
Z. ...



A. Plan d'une Balse faite de peaux de loups marins cousues et pleines d'air.
 B. Indien sur une Balse vue de Côté. C. autre vue de front
 D. Traverses pour rassembler les deux moitié de la balse E trou pour
 leinfler et la remplir d'air. F. maniere de Coudre les peaux
 G. Loup marin a terre H Pingoïün.

L'on trouve aussi dans ces endroits le *Molle*, que les Indiens appellent *Ovighan* ou *Hwiñan*; il a la feuille à peu près comme l'Acacia, son fruit est une grappe composée de petits grains rouges semblables aux Groseilles d'Hollande, excepté que ceux-ci noircissent en meurissant; il a le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens en font une *Chicha* aussi bonne & aussi forte que du vin, & même plus. La gomme de l'arbre étant dissoute, sert à purger. On tire de cet arbre du miel, & l'on en fait aussi du vinaigre; en ouvrant un peu son écorce il en distille un lait qui guérit, à ce qu'on dit, de la taye qui vient sur les yeux; du cœur de ses rejettons on en fait une eau qui éclaircit & fortifie la vûe: enfin la décoction de son écorce fait une teinture cassée tirant sur le rouge, dont les Pêcheurs de Valparaiso & de Concon teignent leurs filets, afin que le Poisson s'en apperçoive moins.

Pour aller jeter leurs filets en mer, ces Pêcheurs se servent de *Balsas* au lieu de Bateaux, ce sont des balons pleins d'air faits de peaux de Loups marins, si bien cousues, qu'un poids considerable n'est pas capable de l'en faire sortir, car il s'en fait au Perou qui portent jusqu'à 12 quintaux $\frac{1}{2}$ ou 50 aroves. La maniere de les coudre est particuliere, ils percent les deux peaux jointes ensemble avec une alêne, ou une arête de *Pejegallo*, & dans chaque trou ils passent un morceau de bois ou une arête de Poisson, sur lesquelles de l'une à l'autre ils font croiser par dessus & dessous, des boyaux moüillez, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces balons ensemble par le moyen de quelques bâtons qu'on fait passer sur les deux, en sorte que le devant soit plus rapproché que le derriere; & avec un *Pagai* ou un aviron à deux peles, un homme s'expose là-dessus, & si le vent peut lui servir, il met une petite voile de coton. Enfin pour remplacer l'air qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les balons quand il en est besoin.

Ces sortes d'inventions ne sont pas nouvelles dans notre Continent: lorsqu'Alexandre passa l'Oxus & le Tanaïs, une partie de ses troupes traversa ces Fleuves sur des peaux

Balses ou
Bateaux de
peaux plei-
nes de vent.

Planche XVI.

pleines de paille ; & Saint Jérôme dans ses Epîtres, dit que Malchus s'évada sur des peaux de Bouc, avec lesquelles il traversa une Riviere.

Pêche.

La grande pêche se fait à *Concon* Hameau à deux lieues au N^{NE} de Valparaiso par mer, où il y a une anse dans laquelle se dégorge la Riviere d'*Aconcagua* ou de *Chille* qui passe à *Quillota* ; là il y a mouillage pour les Navires, mais la mer y est presque toujours grosse. On y fait la pêche des *Corbinos* Poisson connu en Espagne, des *Tollos* & des *Pejegallos*, qu'on fait sécher pour envoyer à Santiago, qui tire aussi de là le Poisson frais.

Planche XVII

Ce dernier tire son nom de sa figure, parcequ'il a une espece de crête ou plutot de trompe qui lui a merité le nom de Poisson Coq *Pejegallos* parmi les Creoles. Nos François l'appellent *Demoiselle*, ou *Elephant* à cause de sa trompe, qu'on peut voir ici comme je l'ai dessiné d'après nature ; ce qui est marqué A est un aiguillon si dur, qu'il peut bien servir d'alêne pour percer les cuirs les plus secs.

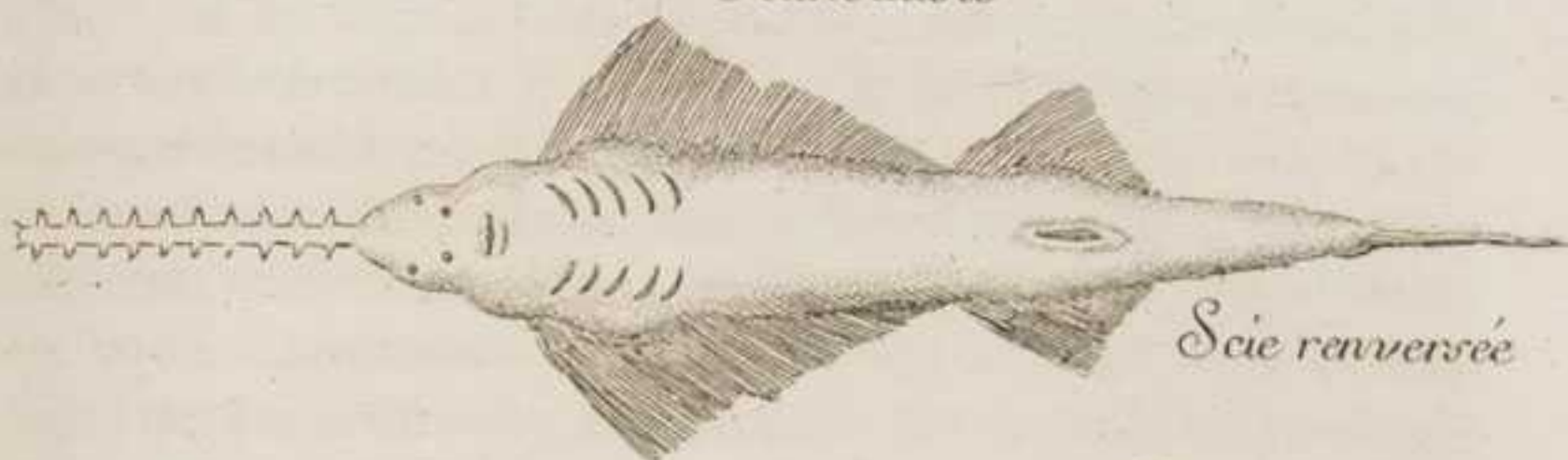
Dans la Rade de Valparaiso, on jouit d'une abondante pêche de toutes sortes de bons Poissons, des *Pejereyes*, des *Gournaux* très délicats, des *Lenguados*, dont nous avons parlé, des *Mulets*, &c. sans parler d'une infinité d'autres Poissons qui viennent par saisons, comme les *Sardines*, & une espece de *Morrue* qui donne à la Côte vers les mois d'Octobre, Novembre, Decembre ; des *Alaufes*, des *Carreaux*, une espece d'*Anchois*, dont la multitude devient quelquefois si grande, qu'on les prend à fleur d'eau à pleins paniers.

Planche XVII

Voici une espece singuliere d'Ecrevisse, semblable à celle que *Rondelet* appelle *Tetis* en Grec, & *Rumphius* liv. 1. chap. 4 de l'Histoire Naturelle, *Squilla Lutaria*, dont les couleurs étoient extrêmement vives, & d'une grande beauté ; les deux nageoires A ovales étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir, bordées de petites franges couleur d'or, les jambes B de même, les défenses C étoient aussi du même bleu ; D sont deux ailerons transparens, E sont les yeux, F sont deux nageoires tirant sur le verd, bordées aussi de



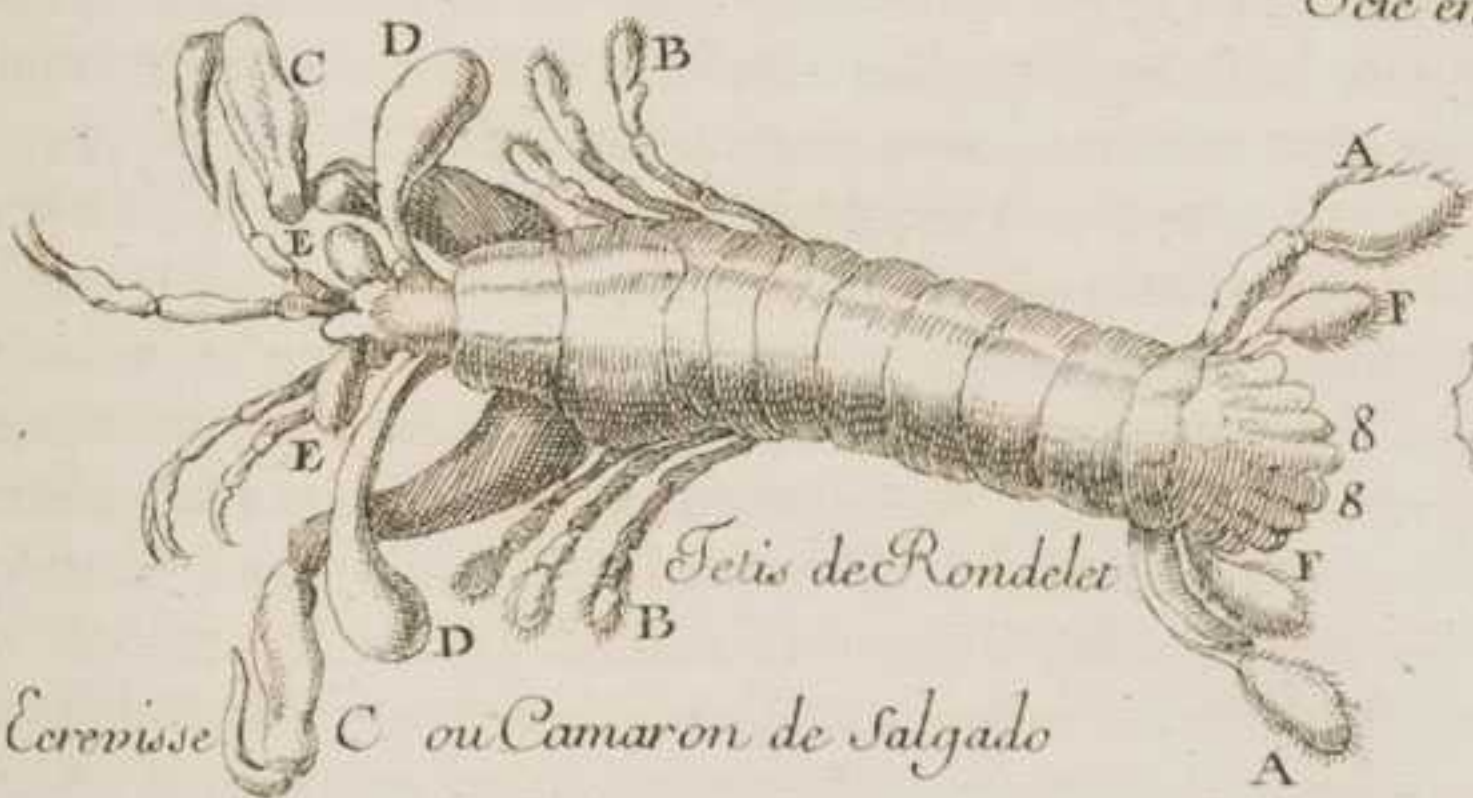
Peinbuaba



Scie renversée



Scie en profil



Scud de Rondelet

Ecrevise C ou Camaron de Salgado



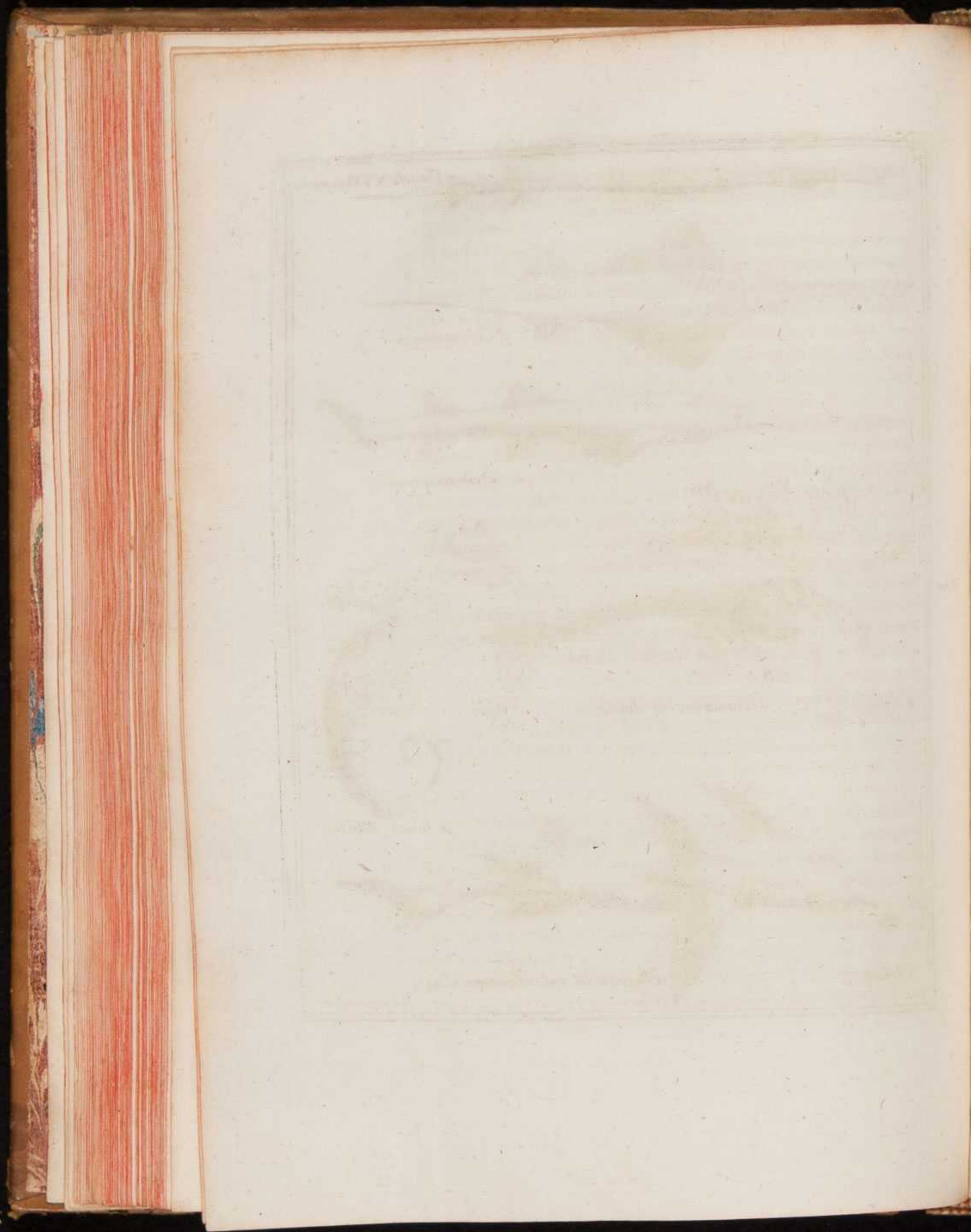
Cheval Marin



Elefant,

Pejegallo ou Poisson Coq

N. Guérard fecit



leur frange, l'écaillé est de couleur de musc, & les extrémités 8 sont de couleur de chair bordée de blanc; sous la tête sont six autres jambes repliées qui ne paroissent pas, dont les extrémités sont rondes, plates, bleues, & bordées comme les autres de franges dorées.

La viande de boucherie n'y est pas si bonne qu'à la Conception, sur-tout en Été; les Moutons ont la plupart quatre cornes, quelquefois cinq & six: j'en ai vû qui en avoient sept, quatre d'un côté, & trois de l'autre, ou trois de chaque côté, & une au milieu.

Il en est de même de la chasse, le gibier n'y est pas d'un bon goût; il y a néanmoins dans le fond des coulées quantité de Perdrix, mais elles sont seches, & presque insipides: les Pigeons Ramiers y sont amers, & les Tourterelles n'y sont pas un grand regal. Nous tuâmes un jour un oiseau de proie appelé *Condor*, qui avoit neuf pieds de vol, & une crête brune qui n'est point déchiquetée comme celle du Coq, il a le devant du gozier rouge sans plumes comme le Coq d'Inde, il est ordinairement gros & fort, à pouvoir emporter un Agneau. Pour les enlever du troupeau, ils se mettent en rond, & marchent à eux les aîles ouvertes, afin qu'étant rassemblez & trop pressés, ils ne puissent se défendre, alors ils les choisissent & les enlèvent. *Garcillasso* dit qu'il s'en est trouvé au Perou qui avoient 16 pieds d'envergure, & que certaine nation d'Indiens les adoroient.

Je ne dois pas oublier ici un animal si singulier, qu'à le voir sans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre couvert d'une écorce semblable à celle du Châtaignier, il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds ou articulations qui vont en diminuant du côté de la queue, qui ne paroît non plus que la tête autrement que comme un bout de branche cassée. Lorsqu'il déploie ses six jambes, & qu'il les tient rassemblees vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Les Chiliens l'appellent *Pulpo*, & disent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment sans faire d'autre

mal, ce qui me fait croire que c'est une Sauterelle de la même espece que celle que le Pere du Tertre a dessinée, & décrit sous le nom de Coqsignue dans son Histoire des Antilles, avec cette difference que je ne lui ai pas remarqué une queue à deux branches, ni les petites excroissances en pointe d'épingle qu'il met à sa Coqsignue. D'ailleurs il ne parle point d'une petite vessie qu'on trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire qui fait une très belle encre à écrire. Quoi qu'il en soit, c'est sans doute l'Arumazia Brasilia de Margrave liv. 7. p. 251.

Nous prîmes aussi à Valparaiso deux Araignées monstrueuses & velues, semblables à celles que le même Pere du Tertre a dessinées, qu'il dit pleines d'un venin dangereux. Celles-ci néanmoins passent pour ne l'être pas dans le Chily.

Nous demeurâmes huit mois à Valparaiso, pendant lesquels il ne se passa rien de bien remarquable; la terre trembla plusieurs fois, particulièrement dans le mois d'Octobre & de Novembre, sur quoi nous ferons quelques remarques ailleurs.

Le Commissaire general des Cordeliers des Indes Occidentales venu d'Europe par Buenofaires, y arriva sur la fin de 1712, la Forteresse le salua de trois coups de canon à son arrivée, & autant à son départ le 10 de Janvier; lorsqu'il s'embarqua dans la rade pour aller à Lima, tous les Vaisseaux François le saluerent chacun de sept coups par ordre du Gouverneur. On peut juger par là du credit que les Moines ont parmi les Espagnols, puisque les Puissances mêmes cherchent à ménager leur amitié.

Arrivée des
Capucines.

Quelque temps après arriverent aussi d'Espagne par Buenofaires, quatre Capucines qui s'embarquerent le 13 Janvier pour aller à Lima, établir & diriger un Convent de Religieuses de leur Ordre qu'on y avoit bâti & fondé; elles furent saluées de la Forteresse, & de tout ce qu'il y avoit de Vaisseaux dans la rade, de sept coups de canon, Époque remarquable pour les Annales des Sœurs de Saint François. A leur arrivée à Lima, elles furent reçues de toute la Ville en Procession, & avec autant d'appareil qu'on en pourroit faire pour le Roy.

Le

Le 22 du même mois, le Saint Clement Vaisseau de 50 canons, commandé par le Sieur Jacinte Gardin de Saint Malo, arriva de la Conception avec son Pingre de 20 canons; il portoit pavillon & flamme Espagnole, pour avoir eu permission du Roy d'Espagne de négocier à la Côte, moyennant 50000 écus. Il apportoit l'Oidor Dom Juan Calvo de la Torre, qui se retiroit à Santiago, lassé d'avoir toujours à combattre le mauvais genie des gens de la Conception, dont il étoit Gouverneur.

Le 8 Avril, le General de la Mer du Sud, Dom Pedro Miranda, arriva de Buenofaires, pour aller prendre possession de sa Charge au Callao; la Forteresse le salua de cinq coups de canon à son arrivée, & autant à son départ. Alors tous nos Vaisseaux le saluerent de sept coups, & les Navires Espagnols de ce qu'ils avoient de canons.

Au reste, ce qui se passa de remarquable pour les affaires du Navire, fut de donner la Calle à un Matelot pour s'être absenté du bord pendant douze jours, contre les défenses publiées.

Le 26 Janvier, on fit la même justice à un autre Matelot convaincu d'un larcin qu'il avoia; le lendemain on le fit passer par les baguettes, au lieu de lui faire *courir la boline* avec des garcettes, comme on a coûtume de faire en mer.

Le 6 de ce mois, on donna carene à la Marie qui faisoit de l'eau, on ne fit que la brayer, faute de couroi.

Le Jeudi Saint, les Augustins donnerent au Sieur Duchesne la clef du Tabernacle de leur Eglise, où l'on mît la sainte Hostie du monument. C'est une coûtume adroitement inventée par les Moines, pour se défrayer des dépenses qu'ils sont obligez de faire ce jour-là; ils font l'honneur à un Seculier de lui donner à porter cette clef, pendant 24 heures, pendue au col avec un large galon d'or; par reconnoissance & par bienfiance Monsieur le Gardien est obligé de faire present au Convent de quelques marques de cire, de regaler les Moines, sans égard au temps de pénitence, & leur faire outre cela quelque autre libéralité. Le soir du même jour, après une Predication sur les

Fête du Jeudi
Saint,

douleurs de Marie, on fit la ceremonie de la descente de la Croix, avec un Crucifix fait exprès de la même maniere qu'on pourroit faire à un homme. A mesure qu'on enlevoit les cloux, la couronne, & les autres instrumens de la Passion, le Diacre les portoit à une Vierge vêtue de noir, qui par des machines les prenoit entre ses mains, & les baisoit les uns après les autres. Enfin, quand il fut descendu de la Croix, on le mit les bras pliez & la tête droite dans un lit magnifique, entre de beaux draps blancs garnis de dentelles, & sous une belle couverture de damas; ce lit est bordé d'une riche sculpture, dorée & garnie tout autour de bougies. Dans la plupart des Paroisses du Perou, & des Eglises de la Mercy, on garde ces lits pour cette solemnité, qu'on appelle l'enterrement de Jesus-Christ, *Entierro de Christo*. Dans cet état on le porta par les rues à la lueur des chandelles, plusieurs Pénitens qui accompagnoient la Procession étoient couverts d'un sac de toile, ouvert sur les reins, se disciplinoient de maniere qu'on voyoit ruisseler le sang de la partie découverte, ce qu'on peut appeller une dévotion mal entendue; car suivant l'opinion de Tertullien, on ne doit pas mortifier sa chair jusqu'à l'effusion du sang. Gerson cite pour cet effet le verset 1. du ch. 15 du Deuteronomie: *Filii estote Domini Dei vestri, non vos incidetis*, & suivant l'Hebreu, *non vos lacerabitis; hoc autem faciebant Idololatra*. Cette coutume étoit devenue à la mode en France, mais le Parlement de Paris interdit les flagellations publiques, par un Arrêt donné en 1601.

Voyez l'Histoire des Flagellans.

On dit qu'à Santiago on paye des Consolateurs pour arrêter le zele de ces sortes de Flagellans, qui se foient à l'envie les uns des autres à qui mieux mieux; d'autres qui n'étoient pas d'humeur à se déchirer de même, accompagnoient le tombeau chargez d'une lourde piece de bois sur le cou, le long de laquelle ils avoient les bras étendus en croix, & fortement liez; de sorte que ne pouvant corriger l'inégalité du poids qui les entraînoit tantôt à droit, tantôt à gauche, on étoit obligé de les soutenir de temps en temps, & de regler ce contrepoids: la plupart de ces derniers étoient

des femmes ; & comme la Proceſſion duroit un peu trop , malgré le ſecours elles ſuccomboient ſous le fardeau , & on étoit obligé de les délier.

Pendant toute la nuit les Vaiſſeaux de la Rade tiroient un coup de canon de ſept en ſept minutes ſucceſſivement juſqu'au lendemain que finit la cérémonie du Monument.

Après avoir carené la Marie , on fit ſemblant de vouloir l'envoyer au Perou , pour voir ſi les Eſpagnols ne ſe détermineroient point à acheter ; mais à peine offroient-ils le prix courant au Perou , de ſorte que nous demeurâmes huit mois à Valparaiſſo , ſans vendre autre choſe que quelques bagatelles pour faire les vivres dont nous avions beſoin : fondez ſur l'eſperance que la paix ſeroit bien-tôt faite , & que ne venant plus de Navires de France , nous ne manquerions pas de rétablir le commerce , & de profiter de la dernière occaſion de venir dans ces mers ; ſur ces vaines idées les Capitaines Gardin , Battas & le Brun firent un traité entre eux pour trois mois , par lequel , ſous peine de 50000 écus , ils s'engageoient de ne vendre les Marchandiſes qu'à certains prix fixez par le traité : mais toutes ces précautions n'émurent point les Marchands.

Enfin l'Hyver commençant à ramener les vents de Nord , nous éprouvâmes un jour combien ces vents , quoique foibles , rendoient la mer male dans la Rade ; nous conjecturâmes ce qu'il en devoit être dans les gros temps , & nous ne jugeâmes pas à propos d'y demeurer , pour ne rien donner au riſque.

Départ de Valparaiſſo.

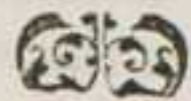
Nous ſortîmes de Valparaiſſo le Jeudi 11 Mai 1713 , pour aller hyverner à *Coquimbo* , où l'on eſt en ſûreté de tous vents ; le bon frais de Sud qui nous avoit mis dehors , ne nous dura que 24 heures ; enſuite les Nords nous prirent avec tant de force , qu'un jour dans cette mer , qu'on appelle Pacifique , nous fûmes contraints de mettre à ſec pendant huit heures de temps , groſſe mer , temps obſcur mêlé de

tonnerres & d'éclairs; remarque contre le Pere Ovalle, qui dit qu'il n'en fait jamais au Chily: néanmoins, régulièrement toutes les nuits, le temps s'adoucissoit quelquefois jusqu'au calme; ainsi cette traversée, que l'on fait ordinairement en 24 heures, fut pour nous de neuf jours. Enfin les vents étant revenus au Sud, nous atterrâmes à la Baye de *Tongoy*, reconnoissable par une petite montagne appelée *Serro del Guanaquero*, & par une langue de terre basse appelée *Lengua de Vaca*, qui ferme cette Baye du côté de l'Oüest.

Les terres de la Côte, quoique de moyenne hauteur, ne paroissent de 25 à 30 lieües au large que comme noyées, dans le temps qu'on voit par-dessus les hautes montagnes toujours couvertes de neige; ce qui est un effet sensible de la rondeur de la mer, qui paroît considérablement dans une si petite étendue.

Reconnois-
sance de Co-
quimbo.

Dès qu'on a reconnu la Baye de *Tongoy*, on est à huit lieües au Sud de *Coquimbo*; il faut s'allier de terre pour reconnoître l'entré de la Baye, & gagner au vent qui regne toujours vers le S & le SO, excepté pendant deux ou trois mois de l'Hyver. Avant que d'y arriver, on trouve à $\frac{1}{4}$ de lieüe au vent l'ouverture d'une petite anse appelée *la Heradura*, d'environ deux cablures de large; ensuite sous le vent on voit trois ou quatre rochers, dont le plus gros qui est le plus au large, appelé *Paxaro niño*, est à un tiers de lieüe au NO $\frac{1}{4}$ N de la pointe de la *Tortue*, celle de la terre ferme à tribord qui ferme le Port de *Coquimbo*. Au Sud de ce premier rocher, qui est par 29^d 55' de latitude, est un Ilot un peu moindre, entre lequel & la terre ferme il y a passage à 17 brasses d'eau, mais fort étroit, où quelques Vaisseaux François ont follement passé, car l'ouverture de la Baye est d'environ deux lieües & demi de large, sans aucun risque.





PLAN
DE LA

BAYE DE COQVIMBO

Située A la Côte du Chili par 29° 55'
De Latitude Australe
leue Geom^{te} le 5 juin 1713 Frezier



Description de la Baye de Coquimbo.

Il est vrai qu'à cause que les vents regnent toujours depuis le Sud au SO, il est bon de s'allier à la pointe de tribord, & ranger de près le Paxaro niño qui est sain à longueur de Chaloupe, afin de gagner en moins de bordées le bon mouillage qu'on appelle *le Port*, qui est à demi cablure de la terre de l'Oüest; là on mouille depuis six à dix brasses d'eau fond de sable noir, auprès d'une pierre de dix à douze pieds de long, qui sort de l'eau de cinq à six pieds, faite comme une *Tortue* dont elle porte le nom. Les Vaisseaux se mettent à l'abri de tous vents en fermant la pointe de tribord ou de la Tortue, par celle de babord; de sorte qu'on voit de tous côtez la terre, & qu'il n'y a point du tout de levée de mer: 25 ou 30 Vaisseaux seulement peuvent jouir de cet avantage; & quoique la Baye soit grande, & qu'il y ait bon fond par tout, on n'est nulle part si commodément ni si tranquillement, car du côté de la Ville il y a moins d'eau & moins d'abri qu'au Port.

Mouillage.

Si en entrant ou en sortant on étoit pris de calme, il faut bien se garder de mouiller auprès du Paxaro niño en 40 ou 45 brasses, parceque le fond est plein de rochers qui coupent les cables, & où les anchres s'engagent tellement qu'on ne peut les en tirer par l'orin. Le Solide Vaisseau de 50 canons, commandé par M. de Ragueine, y en perdit deux au mois d'Avril 1712.

On a la commodité dans le Port, non seulement d'être mouillé fort près de terre aussi tranquillement que dans un bassin; mais encore, en cas de besoin, on peut donner carene à un Navire de 24 canons sur la pierre de la Tortue dont j'ai parlé, où il y a douze pieds d'eau de basse mer à joindre tout contre; quelques Navires François s'en sont servi pour cet effet.

Mais comme il est rare de trouver dans un Port toutes les commoditez qu'on y souhaite, celui-ci a ses imperfections; la plus considerable est qu'on est mouillé à une lieüe

loin de l'aigade qu'on fait à l'ENE, dans un ruisseau qui coule à la mer, & quoiqu'on la prenne lorsqu'elle est basse, l'eau est toujours un peu saumate; néanmoins on ne s'aperçoit pas qu'elle soit malfaisante. La seconde est qu'il n'y a de bois à feu que celui de quelques buissons, qui n'est propre qu'à chauffer le four, à moins que de pénétrer bien avant dans la vallée qui est à trois lieues du Port.

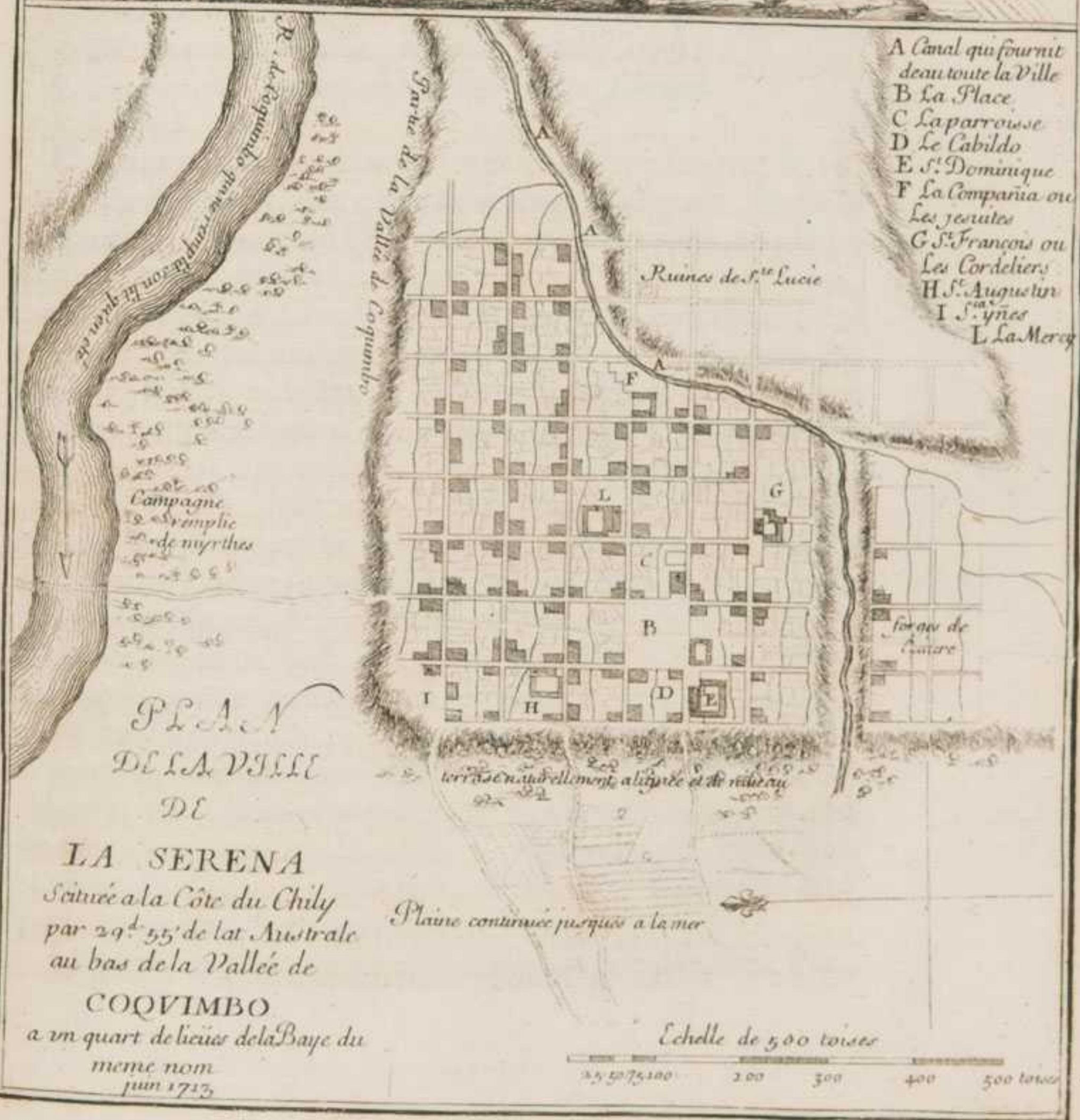
On peut compter pour une troisième d'être éloigné de la Ville de deux lieues par terre, & que par mer on ne peut y aborder, tant elle est male à la plage.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE LA SERENA.

* Le P. Feuillée la met par 29^d 54' 10" de lat. & par 73^d 35' 45" de longitude.

LA Ville de Coquimbo, qu'on appelle autrement *la Serena*, est située au bas de la vallée de Coquimbo, à un quart de lieue de la mer, sur une petite éminence de quatre à cinq toises de haut, que la nature a formée comme une terrasse régulière, qui s'étend du Nord au Sud en ligne droite, tout au long de la Ville, l'espace d'environ un quart de lieue. Là dessus, la première rue forme une promenade très agréable, d'où l'on découvre toute la baie & le paysage des environs; elle se continue de niveau en retournant de l'Ouest à l'Est, le long d'une petite vallée pleine d'arbres toujours verts, la plupart de cette espèce de Mirthes que les Espagnols appellent *Arrayanes*. Dans le milieu de ces jolis bocages, on voit serpenter la rivière de Coquimbo, presque toujours guéable, qui fournit de l'eau à la Ville, & arrose les prairies du voisinage, après s'être échappée d'entre les montagnes, où elle fertilise en passant plusieurs belles vallées, dont le terroir ne refuse rien au Laboureur.

Pierre Baldivia qui choisit cette belle situation en 1544, pour y bâtir une Ville, qui lui servit de retraite sur le passage du Chily au Perou, charmé de la beauté du climat, l'appella *la Serena*, nom de sa Patrie qui lui convenoit mieux qu'à aucun lieu du Monde: effectivement, on y jouit tou-



- A Canal qui fournit deau toute la Ville
- B La Place
- C La parrouisse
- D Le Cabildo
- E S. Dominique
- F La Compania ou Les jesuites
- G S. Francois ou Les Cordeliers
- H S. Augustin
- I S. ynes
- L La Merce

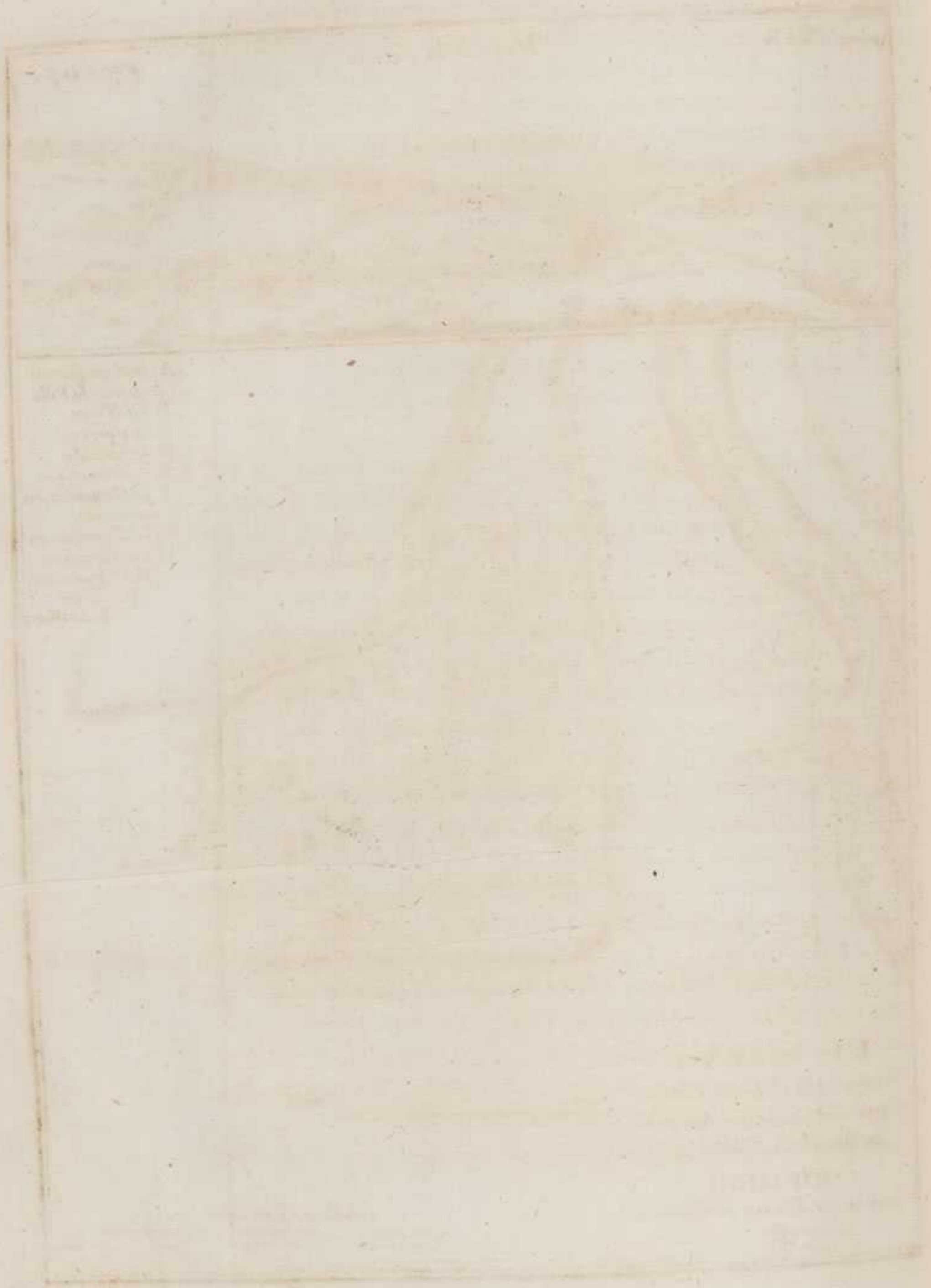
PLAN
DE LA VILLE
DE

LA SERENA

Située a la Côte du Chily
par 29^d 35' de lat Australe
au bas de la Vallée de

COQVIMBO

a un quart de lieues de la Baye du
meme nom
jun 1713



jours d'un ciel doux & serein. » Ce pays semble avoir con-
servé les délices de l'âge d'or ; les Hyvers y sont tiedes,
& les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais ; l'ardeur
de l'Esté y est toujours temperée par des Zephirs rafraî-
chissans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour ;
ainsi toute l'année n'est qu'un heureux himen du Prin-
temps & de l'Automne, qui semblent se donner la main
pour y regner ensemble, & joindre les fleurs & les fruits ;
de sorte qu'on peut en dire avec beaucoup plus de verité,
ce que Virgile * disoit autrefois de certaine Province
d'Italie.

* Georg. 1. 2.

*Hic ver assiduum atque alienis mensibus aestas,
Bis gravidae pecudes, bis pomis utilis arbor:
At rapidæ Tigres absunt, & seva Leonum
Semina:*

Ce dernier éloge d'être exempt des bêtes feroces & ve-
nimeuses convient, à ce que disent les gens du pays, à tout le
Royaume du Chily, où l'on couche en tout temps en pleine
campagne sans crainte d'aucun venin. J'ai vû néanmoins,
quoiqu'en dise le P. Ovalle, des crapeaux à la Conception, des
couleuvres & des araignées monstrueuses à Valparaisso, &
enfin des scorpions blancs à Coquimbo. Apparemment que
tous ces animaux sont d'une nature differente de ceux d'Eu-
rope ; car il est sans exemple que personne en ait été blessé.

Le plan de la Ville répond assez bien aux avances de la
nature, les rues sont toutes parfaitement droites, alignées
d'un bout à l'autre, comme à Santiago. Suivant les quatre
Points Cardinaux de l'Horison, du Levant au Couchant,
du Septentrion au Sud. Les quartiers qu'elles forment sont
aussi de la même mesure avec chacun un ruisseau ; mais le
peu d'habitans qu'il y a, la malpropreté des rues sans pavé,
la pauvreté des maisons bâties de terre, & couvertes de
chaume, ne la font plus ressembler qu'à une campagne, &
les rues à des avenues de jardins ; effectivement, elles sont
bordées de Figuiers, Oliviers, Orangers, Palmiers, &c.
qui les couvrent d'un agréable ombrage.

La partie la plus considerable est occupée par deux Pla-

ces & six Convents de Jacobins, d'Augustins, de Cordeliers, de la Mercy, & de Jesuites, sans compter la Paroisse & la Chapelle de Sainte Agnès. Autrefois il y avoit une Eglise de Sainte Lucie sur une éminence de ce nom, qui s'avance en pointe au milieu de la Ville, elle est de même hauteur que la première terrasse, & commande toute la Ville à cause du peu de hauteur des maisons qui n'ont qu'un rez de chaussée. De là comme d'un amphitéâtre, on découvre un beau paysage que forme l'aspect de la Ville de la plaine qui va jusqu'à la mer, de la baie & de son ouverture. Tout le quartier de Sainte Lucie étoit autrefois peuplé; mais depuis que les Anglois & les Flibustiers ont pillé & brûlé la Ville, il n'a pas été rebâti, non plus que la partie du Sud, cela est arrivé deux fois depuis 40 ans.

La découverte des mines de Copiapo & les vexations des Corregidors, contribuent tous les jours à la dépeupler; quoique ces mines soient éloignées de Coquimbo de près de 100 lieues par terre, plusieurs familles s'y sont allé établir, de sorte qu'aujourd'hui il n'y a pas plus de 200 feux, & tout au plus 300 hommes capables de porter les armes, sans compter les voisins. Dans ce peu de maisons il se trouve de très beau sexe d'une humeur enjouée & caressante, qui contribue beaucoup à faire goûter les autres agrémens de la beauté du lieu & du climat.

Son commerce.

La fertilité de la terre retient beaucoup de monde à la campagne dans les vallées d'*Elques*, *Sotaquy*, *Salsipued*, *Andacoll*, *Limari*, &c. d'où l'on tire du bled de quoi charger quatre à cinq Navires d'environ 400 tonneaux pour envoyer à Lima. Elles fournissent aussi à Santiago quantité de vin & d'huile, qui est estimée la meilleure de la Côte. Ces denrées jointes à un peu de cuirs, de suif, & de viande sèche, font tout le commerce de ce lieu, où les habitans sont pauvres par leur faineantise, & le peu d'Indiens qu'ils ont pour les servir, car cette contrée est une des plus riches du Royaume en toute sorte de métaux.

*Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla,
Ostendit venis atque auro plurima fluxit.* Virg.

En

En Hyver quand les pluyes font un peu abondantes, on trouve de l'or presque dans tous les ruisseaux qui coulent des montagnes, & l'on en tireroit toute l'année, si l'on avoit ce secours. A neuf ou dix lieües vers l'Est de la Ville, sont les lavoirs d'Andacoll, dont l'or est de 23 caracs; on y travaille toujours avec beaucoup de profit, quand l'eau ne manque pas; les habitans assurent que la terre est *creadice*, c'est à dire, que l'or s'y forme continuellement, parcequ'après avoir été lavée, quelques 60 ou 80 ans après, on trouve encore presque autant d'or qu'auparavant. Dans cette même vallée outre les lavoirs, il se trouve sur les montagnes une si grande quantité de minieres d'or & quelques-unes d'argent, qu'il y auroit de quoi occuper plus de 40000 hommes, à ce que j'en ai appris du Gouverneur de Coquimbo; on se propose d'y faire incessamment des moulins, mais les ouvriers y manquent.

Les mines de cuivre sont aussi très frequentes aux environs de Coquimbo à trois lieües au NE. On travaille depuis très long-temps à une miniere qui fournit de batterie de cuisine à presque toute la Côte du Chily & du Perou: il est vrai qu'on en use moins de cuivre, que de celle de terre ou d'argent. On y paye le cuivre en lingots huit piastres le quintal, ce qui est une petite somme par rapport à la valeur de l'argent dans le pays. Les Jesuites en ont une autre à cinq lieües au Nord de la Ville, dans une montagne appelée *Cerro Verde*, qui est haute & faite en pain de sucre, de maniere qu'elle peut servir de marque pour le Port. Il y en a une infinité d'autres qu'on neglige faute de débit; on assure aussi qu'il s'y trouve des mines de fer & de vif argent.

Je ne dois pas oublier ici quelques particularitez du pays, que j'ai apprises du Gardien des Cordeliers de Coquimbo. La premiere, qu'à dix lieües au Sud de la Ville, on voit une pierre noirâtre d'où coule une fontaine, une fois le mois seulement, par une ouverture semblable à cette partie humaine, dont elle imite les écoulemens reguliers, & cette eau fait sur la pierre une trace blanche.

Q

Cuivre.

La seconde, est qu'auprès de la *Hazienda de la Marquesa* à six lieues vers l'Est de la Ville, on voit une pierre grise de couleur de mine de plomb unie comme une table, sur laquelle est parfaitement bien dessiné un Bouclier & un Morion de couleur rouge, qui pénètre fort avant dans la pierre, qu'on a cassé exprès en quelques endroits pour le voir.

La troisième, est que dans une vallée, il y a une petite étendue de plaine, sur laquelle si l'on s'endort, on se trouve au réveil tout enflé, ce qui n'arrive pas à quelques pas delà.

Comme le Port de Coquimbo n'est pas un lieu de commerce pour les marchandises d'Europe, dont on ne peut debiter par an que pour 12 ou 15000 piastres, les Navires François n'y vont que pour se rafraîchir de vivres & faire des eaux de vie & du vin. Le beuf y est un peu meilleur qu'à Valparaiso, & à peu près de même valeur de huit à dix piastres; il y a de la chasse de Perdrix, mais elles ont peu de goût, les Tourterelles au contraire y sont fort délicates; il y a quantité de Canards dans un petit lagon auprès du Port. La pêche est assez abondante dans la Baye; il y a quantité de Mulets, des Pejereyes, des Lenguados, & un poisson sans arêtes fort délicat appelé *Tesson*, particulier à cette Côte; mais on n'y peut pas s'en procurer commodément, parceque le rivage est plein de pierres, la mer mâle, & mêlée de Goemons.

Plantes.

Les Plantes sont dans cette Contrée à peu près les mêmes qu'à Valparaiso, le Paico y est plus petit & plus aromatique, par conséquent un meilleur sudorifique: il y a beaucoup d'une espece de *Ceterach* qu'ils appellent *Doradilla*, dont la feuille est toute frisée; ils en boivent la décoction pour se remettre des fatigues des voyages, & en font grand cas pour purifier le sang. Il y a une espece de Citrouille qui dure toute l'année, appelée *Lacayota*, on la fait ramper sur les toits des maisons, & l'on en fait une excellente confiture. Il y a quantité d'*Algarrova*, espece de Tamarin qui porte un haricot fort raisineux, dont la gouffe & le grain sec, pilez & mis en infusion, servent à faire de très bonne

encre à écrire, en y jettant un peu de Couperose : on l'appelle aussi *Tara*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec la gouffe de cette Plante, quoiqu'en effet elle en diffère en quelque chose.

On commence à voir dans ce Climat un arbre qui ne croît point dans tout le reste du Chily, & qui est particulier au Perou, on l'appelle *Lucumo*, sa feuille ressemble un peu à celle de l'Oranger & du Floripondio, son fruit ressemble aussi fort à la Poire qui enferme la graine de ce dernier ; quand il est mur, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, & à peu près du goût & de la consistance du fromage fraîchement fait ; au milieu est un noyau tout à fait semblable à une Châtaigne pour la couleur, la pelure & la consistance ; mais il est amer, & ne sert à rien.

Il se trouve dans les vallées en approchant de la Cordillere, une herbe qui dans sa naissance peut se manger en salade ; mais dès qu'elle commence à grandir, elle devient un poison si violent pour les chevaux, que d'abord qu'ils en ont mangé ils deviennent aveugles, enflent & crevent en très peu de temps.

DÉPART DE COQUIMBO.

Changement de Navire.

LE peu d'apparence que le Sieur Duchêne vendit les Marchandises au prix qu'il demandoit, & le dessein qu'il avoit formé d'attendre que la paix fût publiée pour prendre le parti de rester le dernier à la Côte, flatté qu'il ne viendrait plus de Vaisseaux de France, m'engagerent à prendre des mesures pour me rendre aux ordres de Sa Majesté, qui limitoient à deux ans le Congé qu'Elle m'avoit fait la grace de m'accorder pour ce Voyage, persuadé que le Saint Joseph étoit encore au moins pour deux ans à la Côte, & en voyage.

Je m'embarquai dans un Navire Espagnol, appelé le *Jesus-Maria-Joseph*, chargé de bled pour le Callao, com-

mandé par Don Antoine Alarcon, afin d'aller joindre quelques-uns des Vaisseaux François qui avoient achevé leur commerce, & devoient en peu s'en retourner en France; l'occasion étoit favorable, parceque nous devions donner dans les Ports frequentez, appelez *Puertos intermedios*.

Le 30 de Mai nous mîmes à la voile pour sortir de la Baye de Coquimbo, mais le calme nous ayant pris au dehors, le courant nous y reporta, & nous mouillâmes en 17 brasses à l'ESE du Pajaro niño. Le lendemain pareille chose nous arriva, & nous remouillâmes.

La sortie de cette Baye n'est pas aisée, à moins que de partir avec un bon *Terral*, c'est à dire un vent venant de terre, qui ordinairement ne souffle que depuis minuit jusqu'au jour: on ne doit pas s'exposer à être pris de calme un peu au dehors de l'entrée, parceque les courans qui portent au Nord, jettent les Navires entre les Isles de Pajaros & la terre ferme qui est au-delà de la pointe des *Theatins*: ces Isles sont à sept ou huit lieues au NO du Compas, ou NO¹/₄N du Monde à l'égard de la pointe de la Tortue. Il est vrai qu'avec un bon vent on pourroit s'en tirer, parcequ'il y a passage; mais outre qu'il est dangereux & peu frequenté, les marées chargent sur les Isles, où quelques Navires Espagnols ont péri. C'est pourquoi si le *Terral* n'est pas fait, il ne faut sortir qu'avec la brise de SSO, & courir quelques lieues à ONO pour se mettre un peu au large de ces Isles, que les Pilotes Espagnols évitent comme un écueil en calme; d'autant plus, que les marées ne sont pas connues pour regulieres. Neanmoins je n'en pense pas de même pour le dedans de la Baye, j'ai cru remarquer que le retardement n'étoit pas celui du passage de la Lune au Meridien, mais peut-être du tiers, ou d'un quart d'heure. Je n'assure rien là-dessus, une telle observation demanderoit plusieurs mois de temps pour s'en éclaircir.

Enfin le 7 Juin sur les quatre heures du matin, nous sortîmes avec les vents d'Est; à midi je pris la hauteur à O du Pajaro niño, que je trouvai par les 29^d 55', comme je l'ai dit ci-devant; la brise étant venue, nous passâmes pendant la

nuit auprès de l'Isle de *Choros* qui est à quatre lieues au Nord de celles des *Pajaros*, nous crûmes même dans l'obscurité en avoir connoissance.

Le lendemain matin nous nous trouvâmes à quatre lieues au NO $\frac{1}{4}$ N de l'Isle du *Chañaral* qui tient à la terre ferme par un banc de sable que la mer couvre de vent de Nord, elle est à quatre lieues de l'Isle de *Choros*, & à seize lieues de la pointe de la *Tortue*; cette Isle est presque plane, & fort petite.

Quatre ou cinq lieues plus au Nord, on me fit remarquer une tache blanche auprès d'une coulée, appelée *Crevasse* profonde, *Quebrada honda*, au-dessus de laquelle sont des riches Mines de cuivre.

Nous reconnûmes ensuite sur le soir la Baye de *Gualco* où il y a bon mouillage à 18 & 20 brasses d'eau fort près de terre. Ce Port n'est pas fréquenté, parcequ'il n'y a d'autre commerce que celui d'un particulier qui fait tirer du cuivre, il est ouvert au Nord, large d'environ une lieue; on y trouve de bonne eau.

Baye de
Gualco.

Le jour suivant nous vîmes de quatre à cinq lieues au large l'anse du *Totoral* où il y a mouillage, elle n'est reconnoissable qu'en ce qu'elle est située environ à la moitié de la distance d'un Cap noir appelé *Serro Prieto*, & d'une pointe basse qui est celle du Sud de la Baye Salée.

Le 10 nous eûmes connoissance du *Morne de Copiapo*, qui paroît de loin comme une Isle, parcequ'il ne tient à la terre ferme que par une langue fort basse, en quoi il est fort reconnoissable; cette pointe ou Morne est de hauteur au-dessous de la moyenne, il est situé par 27^d de latitude, on le compare à la pointe de *Sainte Helene* au *Perou*; il paroît ainsi étant vu du côté du Sud, & peu différemment du côté du Nord ou sous le vent.

Planche XX.

A mesure qu'on en approche, on voit une petite Isle basse d'environ un quart de lieue de diametre, entre laquelle & la terre ferme, on dit qu'il y a mouillage à l'abri du Nord, vers le fond de l'anse où se dégorge la riviere de *Copiapo*.

Vis-à-vis de cette anse nous fûmes contrariés par les

vents de Nord, & le calme me fit remarquer que les courans portoient au Sud; ce qui confirme ce que disent les Pilotes Espagnols, qu'en temps de Nord ils vont comme le vent.

Enfin le vent de Sud étant revenu, nous allâmes de nuit mouiller dans une anse qu'on appelle Port à l'Anglois, *Puerto del Yngles*, à cause qu'un Corsaire de cette Nation y a mouillé le premier; nous étions à 36 brasses d'eau fond de sable & coquillage, au NE $\frac{1}{4}$ N du Morne de Copiapo, & S $\frac{1}{4}$ SE de la pointe de tribord de *la Caldera* la plus proche. J'allai sonder le lendemain dans cette anse, & je trouvai fond de rocher du côté du Morne, & beaucoup d'eau; au contraire fond de sable & moins d'eau du côté du Nord. Il n'y a ni eau ni bois.

Description du Port de la Caldera.

Planche XX.

Le Mardi 13 nous en sortîmes pour aller mouiller au *Port de la Caldera* qui en est séparé par une pointe de terre, au-devant de laquelle est un brisant que nous rangeâmes à la portée du pistolet, & continuâmes de même le long de la terre de tribord qui est fort saine, afin de gagner au vent & aller au mouillage sans louvoyer. Effectivement nous donnâmes fond de cette bordée en dix brasses d'eau, au SE $\frac{1}{4}$ E de la terre la plus avancée de tribord, ayant la pointe basse du Nord au N $\frac{1}{4}$ NE à trois lieues. Là nous déchargeâmes un peu de bled pour la Ville de Copiapo, & chargeâmes du Souffre que nous trouvâmes au bord de la mer où il avoit été transporté pour notre arrivée.

Ce Port est à l'abri des vents de Sud; mais en Hyver, quoique les vents de Nord n'ayent plus de force par cette latitude, on dit qu'il y a beaucoup de mer; il est le plus près de Copiapo, mais il est peu fréquenté, parcequ'on n'y trouve aucune commodité; le bois y est très rare, & pour en faire il faut aller cinq ou six lieues avant dans la vallée où passe la riviere. L'aigade y est mauvaise, on la fait dans un creux à quelques 50 pas loin du rivage du fond de la

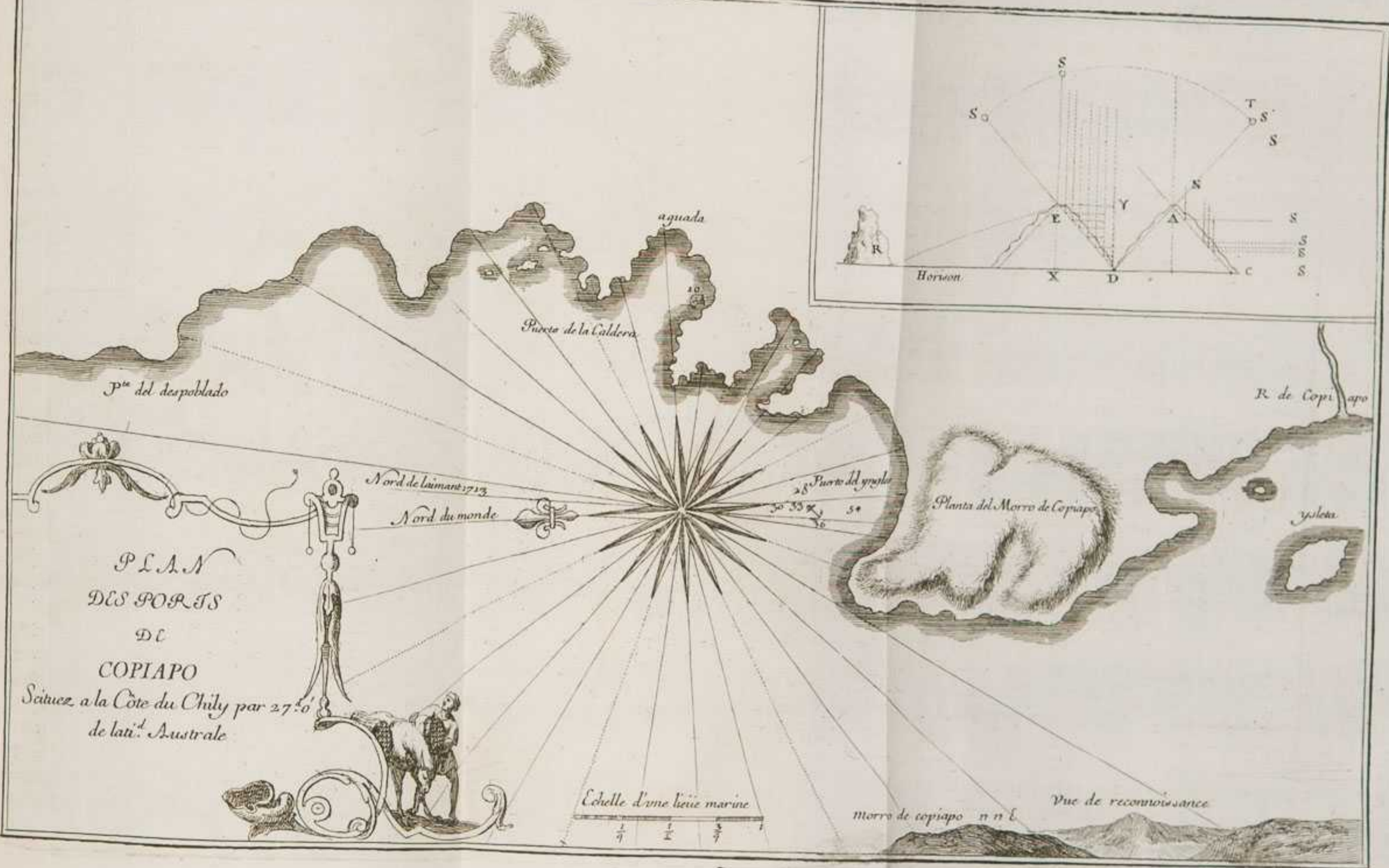




PLATE 22

PLATE 22

PLATE 22

PLATE 22

PLATE 22

PLATE 22

PLATE 22

PLATE 22

Rade où s'assemble un peu d'eau faumate. Aux environs il n'y a d'autre habitation qu'une cabane de Pêcheur au fond de l'anse du NE; la Ville en est éloignée de 14 lieües vers l'Est par le plus court chemin des montagnes, & de 20 lieües par le chemin ordinaire qui suit le cours de la riviere, dont le dégorgement, comme je l'ai dit, est à cinq lieües plus au Sud que la Caldera.

Toute la plage de la Caldera est couverte de coquillage, particulièrement de ceux qu'on appelle *Locos**. Ainsi Dampier a tort de dire qu'il n'y a aucun Poisson à coquillage sur toute cette Côte.

Copiapo est une Bourgade dont les maisons sont sans ordre, dispersées çà & là; les Minieres d'or qu'on y a découvert depuis six ans, y ont attiré un peu de monde, de sorte qu'à present il peut y avoir huit à neuf cens ames. Cette augmentation d'Espagnols a donné occasion à un ordre de repartition des terres, par lequel on ôte aux pauvres Indiens, non seulement leurs terres, mais encore leurs maisons, que le Corregidor vend aux nouveaux venus pour le compte du Roy, ou, pour mieux dire, celui de ses Officiers, sous prétexte de faciliter les nouveaux établissemens de ceux qui font valoir les Minieres. Il y a des Minieres directement au-dessus de la Ville, d'autres à deux & trois lieües, d'où l'on apporte, sur des mules, le minerai aux moulins qui sont dans la Ville même, en 1713 il y en avoit six de ceux qu'on appelle *Trapiches*, & on y en faisoit un septième de ceux qu'on appelle *Ingenio real* ou à Pilon, dont nous parlerons ailleurs, qui pourra moudre douze fois plus que les *Trapiches*, c'est à dire six Caxons par jour; le Caxon y rend jusqu'à douze onces, plus ou moins; il faut qu'il en rende deux pour retirer les frais; l'once d'or s'y vend 12 & 13 piastrres $\frac{1}{2}$ fondu.

Outre les Mines d'or, on trouve aux environs de Copiapo quantité de Mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb, auxquelles on ne daigne pas travailler; il y a aussi quantité d'aimant, & du *Lapis Azuli*, que les gens du pays ne connoissent pas pour une chose de valeur; celles-ci sont à 14

* Voyez la Planche XX.

Idée de la Bourgade de Copiapo.

Mines d'or de Copiapo.

ou 15 lieües loin de Copiapo, près d'un endroit où il y a quantité de minieres de plomb. Enfin toute la terre y est pleine de mines de sel gemme, d'où vient que l'eau douce y est fort rare; le salpêtre n'y est pas moins commun, on le voit dans les vallées d'un doigt d'épais sur la terre.

Souffre mi-
neral.

Dans les hautes montagnes de la Cordillere à 40 lieües du Port vers l'ESE, sont les mines du plus beau souffre qu'on puisse voir; on le tire tout pur d'une veine d'environ deux pieds de large, sans qu'il ait besoin d'être purifié. Il vaut trois piastras le quintal rendu au Port, d'où on le transporte à Lima.

On fait aussi à Copiapo un petit commerce de braye, espece de raisine qui vient d'un arbrisseau dont la feuille ressemble au romarin; elle sort des branches & de la graine que l'on fait fondre en gros pains paralelepipedes de deux pieds de long, & de dix à douze pouces d'épais; elle est fort seche, & n'est bonne que pour suppléer au vernis des *Botiches*, ou vases de terre, où l'on met le vin & l'eau de vie; elle coûte cinq piastras le quintal au Port. Au reste, le pays est fort sterile, à peine fournit-il de quoi nourrir les habitans, qui tirent les denrées des environs de Coquimbo.

Guanacos.

Dans les montagnes de cette contrée, il y a beaucoup de *Guanacos*, espece de Chameau & de Chevreuil, dans le corps desquels on trouve les pierres de bezoard, autrefois si estimées dans la Medecine, qu'elles valaient leur poids d'argent; mais aujourd'hui qu'on a découvert que les yeux d'écrevilles & autres alkalis, pouvoient suppléer à son défaut, elle a beaucoup perdu de sa valeur en France, néanmoins les Espagnols l'achètent toujours fort cher.

Grand De-
sert.

Depuis Copiapo jusqu'à Coquimbo pendant cent lieües de chemin, il n'y a ni Ville ni Village, mais seulement trois ou quatre métairies; & depuis Copiapo jusqu'à *Atacama* dans le Perou, le pays est tellement affreux & desert, que les Mules y perissent faute d'herbes & d'eau; il n'y a pendant 80 lieües, qu'une riviere qui coule depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher, peut-être à cause que cet astre fond la neige qui se gele de nouveau pendant la nuit; les Indiens l'appellent

l'appellent *Anchallulac*, c'est à dire hypocrite. Ce ce sont ces terribles montagnes qui separent le Chily & le Perou, où le froid est quelquefois si violent, qu'on y meurt gelé, faisant la grimace d'un homme qui rit, d'où selon quelques Historiens, est venu le nom de Chily, qui veut dire froid; quoiqu'au-delà de ces montagnes, le pays soit fort temperé. On lit dans l'Histoire de la Conquête du Chily, que les premiers Espagnols qui les passerent, y moururent gelez debout avec leurs Mules. Apresent on a decouvert un chemin beaucoup meilleur, en suivant la Côte de la mer.

Le souffre que nous devions prendre étant embarqué, le Dimanche 18 Juin nous mîmes à la voile pour aller à *Arica*, mais les calmes & les vents du Nord nous retinrent à vûe de terre pendant quelques jours. Le *Dueno*, ou le Proprietaire du Navire & le Capitaine Espagnol, affligez de ce retardement, firent à la tête de l'équipage, une neuvaine à Saint François Xavier, dont ils attendoient un miracle qui ne se fit point au temps prescrit; ils en furent si fort irritez, qu'ils disoient hautement qu'ils ne prierient plus les Saints, puisqu'ils ne daignoient les exaucer. Le Capitaine s'adressoit ensuite à une petite image de la Vierge qu'il pendoit au mâd d'Artimon, & lui tenoit souvent ce discours: *Ma bonne amie, je ne t'ôterai point de là que tu ne nous donne un bon vent; & s'il arrivoit que Notre-Dame de Velen, c'est à dire de Bethleem n'operât pas, il y mettoit Notre-Dame du Mont-Carmel, du Rosaire, ou de la Soledad, c'est à dire de la solitude ou affliction, d'où l'on peut juger de quelle maniere la plûpart des Espagnols honorent les Images, & quelle confiance ils ont en elles.*

Enfin un bon frais de SSE nous mit à la latitude de 22^d 25' qui est celle de *Cobija*, Port de la Ville de *Atacama*, qui est 40 lieues dans les terres. Il est reconnoissable, parceque depuis *Morro Moreno*, qui est dix lieues au vent, la montagne vient en montant jusques directement au-dessus de l'anse où il est, & delà elle commence un peu à baisser; de sorte que cet endroit est le plus haut de la Côte, quoique de peu. Cette reconnoissance est plus sûre que celle des taches

Départ de
Copiapo.

Reconnois-
sance de Co-
bija.

blanches qu'on y voit, parcequ'il y en a quantité dans toute cette Côte.

Quoique nous n'y ayons pas été, je ne laisserai pas d'insérer ici ce que j'en ai appris des François qui y ont mouillé; ils disent que ce n'est qu'une petite anse d'un tiers de lieue d'enfoncement, où l'on se met à 18 ou 15 brasses d'eau fond de sable; on y est peu à couvert des vents de Sud & SO, qui sont les plus ordinaires à la Côte.

Pour mettre pied à terre, il faut débarquer entre des pierres, qui forment un petit canal vers le Sud, qui est le seul où les Chaloupes puissent aborder sans risque.

Le Village de Cobija est composé d'une cinquantaine de maisons d'Indiens faites de peaux de Loups marins. Comme le terroir est stérile, ils ne vivent ordinairement que de poisson, de quelque peu de mays & de topinambours, ou *Papas*, qu'on leur apporte de Atacama en échange de poisson. Il n'y a dans le Village qu'un petit filet d'eau un peu salée, & pour tout arbre, on y voit quatre Palmiers & deux Figuiers, qui peuvent servir de marque pour le mouillage; il n'y a du tout point d'herbe pour les bestiaux, on est obligé d'envoyer les moutons dans une coulée vers le haut de la montagne, où ils en trouvent quelques brins pour subsister.

Route de Cobija au Potosi.

Comme ce Port est dénué de tout, il n'a jamais été fréquenté que par les François, qui pour s'attirer les Marchands, ont cherché les endroits les plus proches des mines, & les plus écartez des Officiers Royaux, afin de faciliter le commerce & le transport de l'argent & des marchandises. Celui-ci est le plus près de *Lipes* & de *Potosi*, qui en est néanmoins éloigné de plus de cent lieues, de pays desert, dont voici la route. Depuis Cobija, il faut faire la première journée vingt-deux lieues de pays sans eau & sans bois, pour arriver à la petite riviere de *Chacanza*, dont l'eau est même fort salée.

De là il faut faire sept lieues pour en trouver de même qualité, effectivement c'est la même riviere sous différent nom.

Ensuite neuf lieues pour venir à *Calama*, Village de dix

ou douze Indiens ; deux lieües avant que d'y arriver, on passe dans un bois d'*Algarrovos*, espece de Tamaris.

De Calama à *Chiouchiou* ou *Atacama la basse*, six lieües ; c'est un Village de huit ou dix Indiens éloigné de *Atacama la haute* de dix-sept lieües vers le Sud, en celle-ci demeure le Corregidor de Cobija.

De *Chiouchiou* à *Lipes* il y a environ soixante-dix lieües, que l'on fait en sept ou huit journées, sans trouver aucune habitation, & l'on passe une montagne de douze lieües, sans eau & sans bois.

Lipes est un lieu de mines, *Assiento de minas*, qui ont fourni pendant long-temps beaucoup d'argent ; il y a huit moulins travaillans, sans compter ceux des petites mines des environs, comme *Escala*, *Aquegua*, & *Saint Christoval*, dans lesquelles il y en a six. *Lipes* est divisé en deux parties, éloignées l'une de l'autre de moins d'un demi quart de lieüe, l'une s'appelle *Lipes*, & l'autre le *Guaico*. Dans ces deux endroits, compris le monde qui travaille au bas de la coline où sont les minieres d'argent, il peut y avoir environ huit cens personnes de toute espece ; cette coline est au milieu de *Guaico* & de *Lipes*, toute percée d'ouvertures de mines, dont il y en a une si profonde, qu'on y trouva la fin du rocher, au-dessous duquel étoit du sable & de l'eau, ce qu'ils appellerent les *Antipodes*.

Minieres de
Lipes.

De *Lipes* à *Potosi*, il y a environ soixante-dix lieües que l'on fait en six ou huit jours, sans rencontrer dans tout ce chemin plus de deux ou trois cabanes d'Indiens.

Potosi est cette Ville si renommée dans tout le Monde, par les immenses richesses qu'on a tiré autrefois, & qu'on tire encore de la montagne, au pied de laquelle elle est bâtie. On y compte plus de 60000 Indiens & 10000 Espagnols ou Blancs ; le Roy oblige les Paroisses circonvoisines d'y envoyer tous les ans un certain nombre d'Indiens, pour travailler aux mines, ce qu'on appelle *la Mita* ; les Corregidors les font partir le jour de la Fête-Dieu, la plupart emmenent avec eux leurs femmes & leurs enfans, qu'on voit aller à cette servitude la larme à l'œil & avec répu-

Minieres de
Potosi.

gnance : néanmoins après l'année d'obligation, il y en a quantité qui oublient leurs habitations, & s'accoutument à demeurer au Potosi, d'où vient que cette Ville est si peuplée.

Les minieres ont beaucoup diminué de leur valeur, & la Maison de la Monnoye ne bat pas le quart de ce qu'elle faisoit autrefois; il y a eu jusqu'à cent-vingt moulins; aujourd'hui il n'y en a plus que quarante, & le plus souvent il n'y a pas de quoi fournir à la moitié.

On dit que ce lieu est si froid, qu'autrefois les femmes Espagnoles ne pouvoient y accoucher, elles étoient obligées d'aller à vingt & trente lieües de là, pour ne pas s'exposer au danger de mourir avec leur enfant, mais aujourd'hui quelques-unes y accouchent. On regardoit cet effet de leur délicatesse comme une punition du Ciel, puisque les Indiennes ne sont point sujettes à cet inconvenient; le reste des particularitez de cette Ville se trouve dans plusieurs Relations.

Lions du
Perou.

Après avoir passé Cobija, nous nous trouvâmes en calme par les 21^d, auprès du petit Islot appelé le *Pavillon*, à cause qu'il est fait comme une tente, moitié noir par en haut & blanc par le bas. Derriere cet Islot en terre ferme, est une petite anse pour les Chaloupes. Il y a dans cette Côte des animaux que les gens du pays appellent *Leon* ou Lion, quoiqu'ils soient bien differens de ceux d'Afrique. J'en ai vu des peaux pleines de paille, dont la tête tient un peu du Loup & du Tigre, mais la queue est plus petite que celle de l'un & de l'autre : Ces animaux ne sont pas à craindre, ils fuient les hommes, & ne font de mal qu'aux troupeaux. Nous demeurâmes deux jours en calme auprès du Pavillon, sans nous appercevoir d'aucun courant.

Quelques petites fraîcheurs nous poussèrent auprès du Morne de *Carapucho*, au pied duquel est l'Isle de *Iquique*, dans une anse où il y a mouillage; mais point d'eau, les Indiens qui demeurent en terre ferme sont obligez de l'aller chercher à dix lieües de là, dans la coulée de *Pissagua*, avec une barque qu'ils ont exprès; mais comme il arrive quelque-

fois que les vents contraires la retiennent, alors ils sont obligez d'en aller chercher à cinq lieues par terre, au ruisseau de *Pica*.

L'Isle de Iquique est aussi habitée par des Indiens & des Noirs, qu'on y occupe à tirer la *Guana*, qui est une terre jaunâtre qu'on croit être de la fiente d'oiseaux, parceque outre qu'elle a la puanteur de celle des Cormorans, on a trouvé des plumes d'oiseaux fort avant dans cette terre. Néanmoins on a peine à comprendre comment il a pu s'en amasser une si grande quantité, car depuis plus de cent ans on en charge tous les ans dix ou douze Navires pour engraisser les terres, comme je le dirai plus bas, & à peine s'aperçoit-on que l'Isle ait diminué de hauteur, quoiqu'elle soit petite d'environ trois quarts de lieue de tour, & qu'outre ce qu'on en porte par mer, on en charge quantité de mules pour les vignes & les terres labourées de *Tarapaca*, *Pica*, & autres lieux circonvoisins, ce qui fait penser à quelques-uns que c'est une qualité de terre particuliere. Pour moi je ne serois pas de ce sentiment; car il est vrai que les oiseaux de mer sont en si grande quantité, qu'on peut dire, sans exageration, que l'air en est quelquefois obscurci; on les voit dans la baye d'Arica, par multitudes infinies, s'assembler tous les matins vers les dix heures, & tous les soirs vers les six heures, pour enlever le poisson qui vient à fleur d'eau dans ce temps là, où ils font une espece de pêche reguliere.

A douze lieues de Iquique on a découvert l'année 1713, des minieres d'argent, où l'on se proposoit de travailler incessamment; on espere qu'elles seront riches, suivant les apparences.

Depuis Iquique jusqu'à Arica la Côte est toujours fort haute & fort saine, il faut la ranger de près, de peur que les courans qui portent en Eté au N & au NO, ne jettent les Navires au large. Il est néanmoins vrai qu'ils portent quelquefois en Hyver au Sud, comme nous & plusieurs autres l'avons éprouvé.

Après la coulée de Pissagua on trouve celle des *Camarones*

Isle de Iquique & Guana, ce que c'est.

qui est plus large ; & à quatre lieues au vent de Arica celle de *Vitor* où il y a de l'eau douce & du bois ; c'est le seul endroit où les Navires mouillez à Arica puissent en faire.

Reconnoissance de Arica.

Lorsqu'on est à une lieue près de la *Quebrada* de *Cameronès*, on commence à découvrir le Morne de Arica, qui paroît comme une Isle à cause qu'il est beaucoup plus bas que la Côte devers le vent ; mais lorsqu'on en approche à trois ou quatre lieues, on le reconnoît par une petite Isle basse qui est au devant comme un brisant, & par sa figure escarpée, à quoi on ne peut se tromper, parcequ'au-delà c'est une Côte basse ; il est situé par $18^{\text{d}} 20'$ de latitude.

Ce Morne du côté de l'Oüest est tout blanc de la fiente des oiseaux de mer appellez Cormorans, qui s'y assemblent en si grande quantité, qu'il en est entierement couvert. Cet endroit est le plus reconnoissable de la Côte. Lorsque le temps est clair on voit, avant dans la terre, la montagne de *Tacora* qui semble s'élever jusqu'aux nues, elle forme deux têtes au plus haut, auprès desquelles est le chemin qui conduit à la Paz ; l'air y est si different de celui qu'on respire en bas, que ceux qui ne sont pas accoutumez de la passer y souffrent les mêmes maux de cœur & de tête qu'en mer.

Description de la Rade de Arica.

Planche XXI.

En entrant dans la Rade de Arica on peut ranger, à une cablure de distance, l'Isle de *Guano* qui est au pied du Morne, & aller mouiller au $N\frac{1}{4}NE$ de cette Isle, & au NO du Clocher de Saint Jean de Dieu, distingué par sa hauteur de tous les édifices de la Ville. Là on a neuf brasses d'eau fond de vase dure, hors de danger des rochers du fond, qui en plusieurs endroits de la Rade rongent les cables. On n'y est pas à l'abri des vents de Sud & de SO, mais l'Isle de *Guano* rompt un peu l'enflement de la mer.

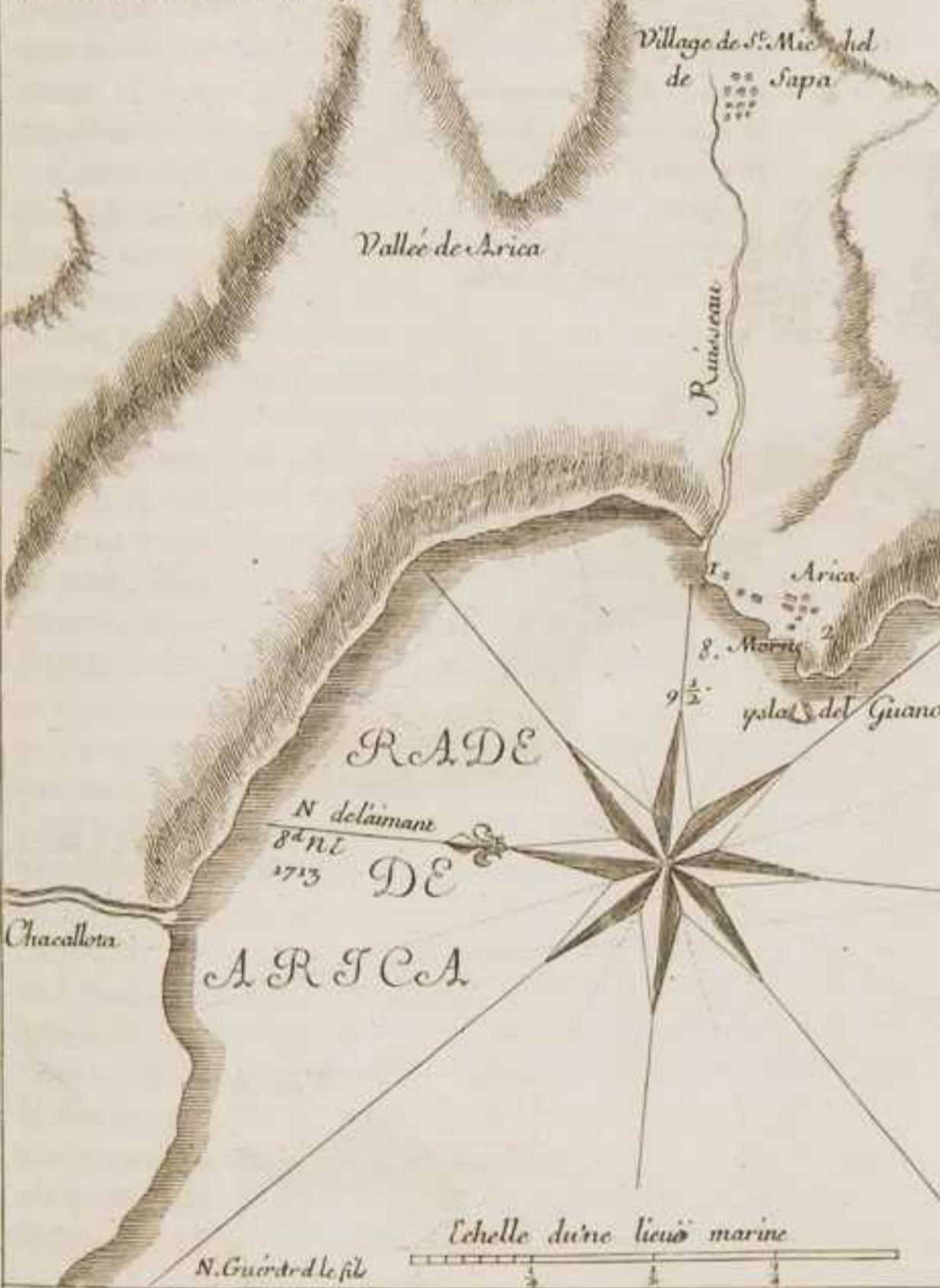
Si elle est utile en cela, elle est bien incommode par la puanteur des fientes d'oiseaux dont elle est couverte, d'autant plus qu'elle est directement au vent des Navires ; on croit même qu'elle rend le Port mal sain en Eté : mais il

PLAN
DE LA

planche, XXI . page. 134 .

RADE DE ARICA

Située a la Côte du Perou par 18^d 28' de la^d Australe



- A La paroisse S. Marc
- B La place
- C La Mercy
- D S. Jean de Dieu
- E Le fort
- F ruines de Retranchement
- G magazins de Guano
- H projet de S. François
- I Caletes
- K aiguade au bord de la mer dans le sable

PLAN de la Ville de ARICA

qui contient en grand la partie 1.2 du plan general



Planche XXI.

1721

DE LA

BAIE DE ARICA

Carte de la Baie de Arica, de la Baie de



semble plus vraisemblable que les maladies de cette saison sont un effet des grandes chaleurs que le vent ne peut moderer, parceque le flux de l'air est arrêté par la Côte du Nord qui forme un cul de sac de sable & de rochers toujours brûlans.

Neanmoins l'eau qu'on fait pour les Navires y est assez bonne, quoique d'une maniere extraordinaire. Quand la mer baisse on creuse environ un demi pied dans le sable du rivage d'où elle se retire, & dans ces creux si peu profonds on puise de bonne eau douce qui se conserve bien en mer.

Aigade singuliere.

Comme le rivage est tout plein de grosses pierres, de peu d'eau & de mer toujours male, le débarquement des Chaloupes ne se peut faire qu'en trois petites Caletes, dont la meilleure est celle qui est au pied du Morne. Pour y entrer, il faut passer entre deux brisans, & ranger de près celui de tribord parmi des goemons. Il découvre de mer basse, & se fait appercevoir de mer haute. Lorsqu'on l'a dépassé, on revient tout d'un coup sur babord en portant droit aux premieres maisons, & ainsi on embouque la grande Calete, dont le fond est presque de niveau, & où il y a si peu d'eau de mer basse, que les Canots n'y flottent pas, & les Chaloupes chargées y touchent de mer haute; de sorte que pour les empêcher de se briser, on est obligé d'armer la quille de dragues de fer.

Débarquement des Chaloupes.

Pour empêcher que les Nations ennemies ne puissent mettre à terre en cet endroit, les Espagnols avoient fait des retranchemens de briques crues, & une batterie en forme de petit Fort qui flanque les trois Caletes; mais elle est faite d'une maniere pitoyable, & à present tout tombe en ruine; ainsi ce Village ne merite rien moins que le nom de Place forte que lui donne *Dampier*, parcequ'il y fut repoussé en 1680. Les Anglois prévenus de la difficulté de mettre pied à terre devant la Ville, se débarquerent à l'anse de *Chacota* qui est du côté du Sud du Morne, d'où ils vinrent par-dessus la montagne piller Arica.

Ces ravages & les tremblemens de terre qui y sont frequens, ont enfin détruit cette Ville, qui n'est plus aujourd'hui.

Ville de Arica.
Planche XXI.

d'hui qu'un Village d'environ 150 familles, la plupart Noirs, Mulâtres & Indiens, peu de Blancs. En 1605, le 26 Novembre, la mer émue par un tremblement, l'inonda subitement, & en abattit la plus grande partie : on voit encore les vestiges des rues, qui s'étendent à près d'un quart de lieüe de l'endroit où elle est aujourd'hui. Ce qui reste de la Ville n'est pas sujet à pareil accident, parcequ'elle est située sur une petite éminence au pied du Morne. Les maisons ne sont la plupart que de fascines d'une sorte de glayeul appelé *Totora*, liées debout les unes contre les autres avec des éguillettes de cuir sur des cannes qui servent de traverses, ou bien elles sont faites de cannes posées debout, dont les intervalles sont remplis de terre. L'usage des briques crues est réservé aux plus magnifiques, & aux Eglises. Comme il n'y pleut jamais, il n'y a d'autre couvert qu'une natte, ce qui donne aux maisons un air de ruine quand on les voit par dehors.

La Paroisse est assez propre, elle est sous le titre de Saint Marc; il y a un Convent de la Mercy de sept à huit Religieux, un Hôpital des Freres de Saint Jean de Dieu, & un Convent de Cordeliers qui venoient s'établir en Ville après avoir détruit l'ancien qu'ils avoient à demi quart de lieüe de là, quoique dans le plus joli endroit de la vallée, & près de la mer.

Agy, ce que
c'est.

La vallée de Arica est large au bord de la mer d'environ une lieüe, tout pays aride, excepté l'endroit de l'ancienne Ville qui est cultivé de petites prairies d'*Alfalfa* ou de la Luzerne, quelques cannes de Sucre, Oliviers & Cottoniers mêlez, de marais pleins de ces glayeuls dont on bâtit les maisons : elle s'enfonce à l'Est en se retrecissant du même côté. Une lieüe au dedans est le Village de Saint Michel de *Sapa*, où l'on commence à cultiver l'*Agy*, c'est à dire le Piment dont tout le reste de la vallée est cultivé, & semé de métairies uniquement occupées à ces legumes. Dans ce petit espace de vallée qui est très étroite, & n'a pas plus de six lieües de long, il s'en vend tous les ans pour plus de 80000 écus.

Le goût des Espagnols du Perou est si general pour cette Epicerie, qu'ils ne peuvent s'en passer dans aucun ragoût, quoiqu'elle soit si piquante, qu'à moins que d'y être accoutumé, il est impossible d'en goûter; & comme elle ne peut croître dans la *Puna*, c'est à dire les montagnes, il descend tous les ans quantité de Marchands qui enlevent tout le Piment qu'on cultive dans les vallées de *Arica*, *Sama*, *Tacna*, *Locumba*, & autres à dix lieues à la ronde, d'où l'on compte qu'il en sort pour plus de 600000 piaftres, quoiqu'elle se vende à bon marché.

Commerce
de Arica.

On auroit de la peine à le croire, en voyant la petitesse des lieux d'où l'on en tire de si grandes quantitez; car hors des vallées le pays est par-tout si brûlé, qu'on n'y voit aucune verdure. Ce prodige se fait par le secours de cette fiente ou *Guana*, qu'on apporte, comme je l'ai dit, d'*Iquique*, qui fertilise la terre de maniere qu'elle donne 4 & 500 pour un de toutes sortes de grains, bled, mays, &c. mais particulièrement d'*Agy* lorsqu'on sçait bien la menager comme il faut.

La graine étant levée & en état de transplanter, on range les plantes en serpentant, afin que la même disposition des rigoles qui portent l'eau pour les arroser, la conduise doucement au pied des plantes: alors on met à chaque pied de Piment autant de *Guana* qu'en peut contenir le creux de la main. Quand la fleur se forme on y en remet un peu davantage; enfin quand le fruit est formé, on y en met une bonne poignée, ayant toujours soin d'arroser, parcequ'il ne pleut jamais dans ce pays, sans quoi les sels qu'elle contient n'étant pas détrempez, brûleraient les plantes, comme l'expérience le fait voir: C'est par cette raison qu'on la met à différentes reprises, avec certain ménagement dont l'usage a découvert la nécessité par la difference des recoltes qui s'ensuivent.

Maniere de
se servir de la
Guana.

Pour transporter la *Guana* dans les terres, on se sert le plus souvent à *Arica* de cette espece de petits Chameaux que les Indiens du Perou appellent *Llamas*, ceux du Chily *Chillehueque*, & les Espagnols *Carneros de la tierra*, Moutons

Moutons du
Perou.

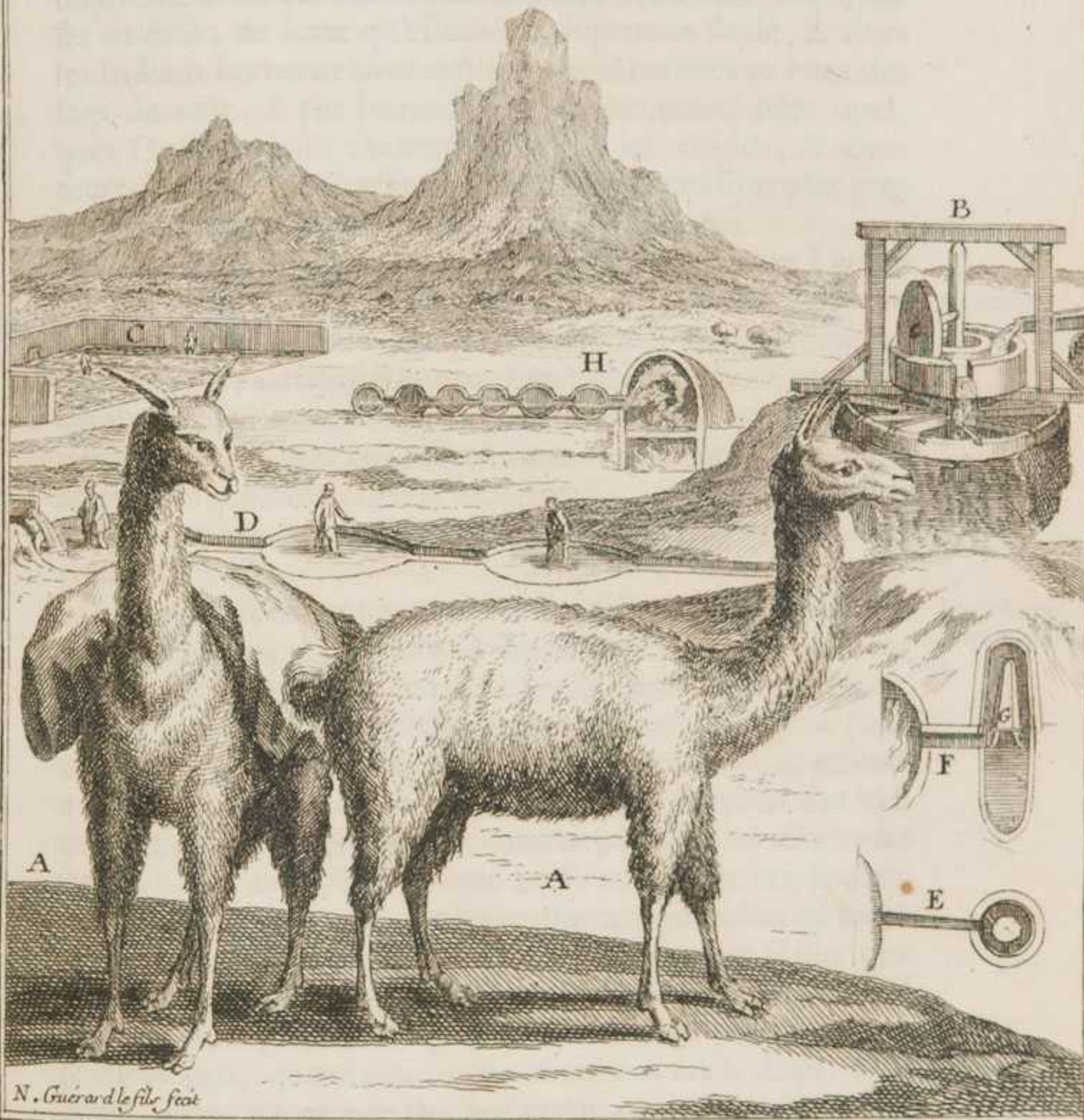
du pays. Ils ont la tête petite à proportion du corps, semblable en quelque chose à celles du cheval & du mouton; la levre supérieure, comme celle du lièvre, est fendue au milieu, par là ils crachent à dix pas loin contre ceux qui les inquietent; & si ce crachat tombe sur le visage, il y fait une tache roussâtre où se forme souvent une galle. Ils ont le cou long, courbé en bas, comme les chameaux, à la naissance du corps, qui leur ressembleroit assez bien s'ils avoient une bosse sur le dos. La figure que j'en mets ici peut expliquer ce qui manque à cette description: leur hauteur est d'environ 4 à 4 pieds $\frac{1}{2}$.

Voyez la Planche XXII.

Ils ne portent ordinairement que cent livres pesant, & marchent la tête levée, avec une gravité & une majesté admirable, d'un pas si réglé, que les coups ne le peuvent faire changer. La nuit il est impossible de les faire marcher avec leur charge, ils se couchent jusqu'à ce qu'on les débarasse du fardeau pour aller chercher à paître. Leur nourriture ordinaire est une herbe qui ressemble assez au petit Jonc, excepté qu'elle est un peu plus mince, & qu'elle a une pointe piquante au bout: on l'appelle *Ycho*; toutes les montagnes de la Puna ne sont couvertes d'autre chose; ils mangent peu, & on ne leur donne jamais à boire, de sorte que cet animal est de peu d'entretien. Quoiqu'il ait le pied fendu comme les moutons, on s'en sert néanmoins dans les minieres pour porter le minerai au moulin; dès qu'ils ont leur charge, ils vont sans guide au lieu où l'on a accoutumé de les décharger. Au dessus du pied ils ont un éperon qui leur rend le pied sûr dans les rochers, parcequ'ils s'en servent pour s'accrocher. Leur laine rend une odeur forte & même désagréable, elle est longue, blanche, grise & rouille par taches, & assez belle, quoique beaucoup inférieure à celle des Vicognes.

Chasse des Vicognes.

Les *Vicognes* ou *Vicuñas* sont à peu près faites comme les Llamas, excepté qu'elles sont plus petites & plus dégagées. Comme leur laine est très fine & fort estimée, on en fait quelquefois la chasse d'une manière qui mérite d'être racontée. Plusieurs Indiens s'assemblent pour les faire fuir &



N. Guérard del. le fils fecit

A Llamas ou moutons du Perou	E Plan de la desazogadera
B Trapiche ou moulin a minerai	F Profil de la desazogadera
C Buiteron ou cour ou lon petri le minerai	G La pigne
D Bassins a laver	H Fourneau a tirer le visargent



Plaque de la montagne de la croix
Le P. de la montagne de la croix
Le P. de la montagne de la croix
Le P. de la montagne de la croix

les engager dans quelque passage étroit où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquels on fait pendre des morceaux de laine & de drap. Les Vicognes cherchant à passer, sont tellement intimidées par les mouvemens de ces morceaux de laine, qu'elles n'osent passer au-delà; de sorte qu'elles s'attroupent en foule, & alors les Indiens les tuent avec des pierres attachées au bout des laqs de cuir; si par hazard il se trouve parmi elles quelques Guanacos, ils sautent par-dessus les cordes, & alors toutes les Vicognes les suivent. Les Guanacos sont plus gros & plus matériels, on les appelle aussi *Viscachas*.

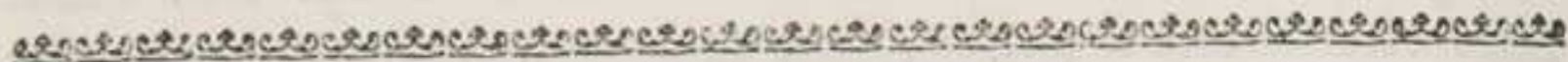
Il y a une autre espèce d'animal noir semblable aux Llamas appelé *Alpaque*, dont la laine est très fine; mais il a les jambes plus courtes, & le museau ramassé, de manière qu'il a quelque rapport au visage humain. Les Indiens se servent de ces animaux à differens usages, ils les chargent environ d'un quintal pesant, leur laine sert à faire des étoffes, des cordes & des sacs, & leurs os servent à faire les instrumens des Tifserans; enfin leur fiente sert à faire du feu pour la cuisine & pour se chauffer.

Avant ces dernières guerres l'Armada, petite Flote composée de quelques Vaisseaux du Roy & des Particuliers, venoit tous les ans à Arica, pour y apporter des marchandises d'Europe, & du vif argent pour les mines de la *Paz*, *Oruro la Plata*, ou *Chuquizaca*, *Potosi*, & *Lipes*, & ensuite emporter à Lima l'argent dû au Roy pour le quint des Métaux qu'on tire des mines; mais depuis qu'il ne vient plus de Gallion à Portobelo, & que les François ont fait le commerce, ce Port a été l'échelle la plus considérable de toute la Côte, où descendent les Marchands des cinq Villes que je viens de nommer, qui sont les plus riches en mines. Il est bien vrai que le Port de Cobija est plus près de Lipes & de Potosi, que Arica; mais comme il est si desert & si aride, qu'on n'y trouve de quoi vivre, ni pour les hommes, ni pour les mules, ils aiment mieux faire quelques lieues de plus, & être assurés de leurs besoins; d'ailleurs il ne leur est pas fort difficile d'y apporter en cachette leur argent

Alpaque.

Ancien commerce de Arica.

en pigne, & de s'accommoder avec les Corregidors, pour s'exempter d'en payer le quint au Roy.



MANIERE DE TIRER L'ARGENT DES MINIERES,

OU

Manipulation du Minerai pour faire les Pignes.

CE que l'on appelle *Pignes*, sont des masses d'argent poreuses & legeres, faites d'une pâte desséchée, qu'on avoit formée par le mélange du mercure & de la poudre d'argent tirée des minieres, comme je vais le raconter.

Après avoir concassé la pierre qu'on tire de la veine métallique, on la moud dans ces moulins à meule dont nous avons parlé, ou avec des *Ingenios reales* qui sont composez de pilons, comme nos moulins à plâtre. Ils consistent ordinairement en une rouë de 25 à 30 pieds de diametre, dont l'essieu prolongé est garni de triangles émouffez, lesquels en tournant accrochent les bras des Pilon de fer, & les enlèvent à une certaine hauteur, d'où ils échappent tout d'un coup à chaque revolution; & comme ils pesent ordinairement environ 200 livres, ils tombent si rudement, qu'ils écrasent & réduisent en poudre la pierre la plus dure, par leur seule pesanteur; on tamise ensuite cette poudre par des cribles de fer, ou de cuivre, pour tirer celle qui est la plus fine, & remettre la grosse au moulin. Lorsque le minerai se trouve mêlé de certains métaux qui l'empêchent de se pulveriser, comme du cuivre, on le met calciner au fourneau, & on le repile ensuite.

Dans les petites minieres où l'on ne se sert que de moulins à meule, on moud le plus souvent le minerai avec de l'eau, qui en fait une boüe liquide qu'on fait couler dans un reservoir; au lieu que quand on le moud à sec, il faut ensuite le détremper, & le bien pétrir avec les pieds pendant long-temps.

Pour cet effet, dans une cour faite exprès appelée *Bui-*

teron, on range cette boîte par tables d'environ un pied d'épais, qui contiennent chacune un demi caxon ou 25 quintaux de minerai ce qu'on appelle *Cuerpo*; on jette sur chacun environ 200 livres de sel marin, plus ou moins, suivant la qualité du minerai, que l'on pétrit & qu'on fait incorporer avec la terre pendant deux ou trois jours. Ensuite on y jette une certaine quantité de vif argent, en pressant de la main une bourse de peau dans laquelle on le met, pour en faire sortir quelques gouttes dont on arrose le *Cuerpo* également; suivant la qualité & la richesse du minerai, on en met à chacun 10, 15, ou 20 livres, car plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser l'argent qu'il contient: ainsi l'on n'en connoît la dose que par une longue expérience. On charge un Indien du soin de pétrir une de ces tables huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent; pour cela on y mêle souvent de la chaux, quand le minerai est gras, en quoi il faut user de précaution; car on dit qu'il s'échauffe quelquefois tellement, qu'on n'y trouve plus ni mercure ni argent, ce qui paroît incroyable. Quelquefois on y sème aussi du minerai de plomb ou d'étain, pour faciliter l'opération du mercure, qui se fait plus lentement dans les grands froids, que dans les temps moderez, d'où vient qu'au Potosi & à Lipès, on est souvent obligé de pétrir le minerai pendant un mois ou un mois & demi; mais dans des pays plus temperez, il s'amalgame en huit ou dix jours.

Pour faciliter l'opération du mercure, on fait en quelques endroits comme à Puno & ailleurs, des *Buiterons* vouztes sous lesquels on fait du feu, pour échauffer la poudre du minerai pendant 24 heures sur un pavé de briques.

Lorsqu'on croit que le mercure a ramassé tout l'argent, l'*Ensayador* ou l'Essayeur prend de chaque *Cuerpo* un peu de terre à part, qu'il lave dans une assiette de terre, ou un bassin de bois, & l'on connoît par la couleur du mercure qu'on trouve au fond de ce bassin, s'il a eu son effet, car lorsqu'il est noirâtre, le minerai est trop échauffé, on y remet du sel, ou autre drogue. Ils disent alors que le vif

Planc. XXII.

argent *Dispara*, s'enfuit; si le vif argent est blanc, on en prend une goutte sous le pouce & en l'appliquant vite dessus, ce qu'il y a d'argent parmi, reste attaché au doigt, & le mercure s'échape en petites gouttes. Enfin lorsqu'on reconnoît que tout l'argent est ramassé, on transporte la terre dans un bassin où tombe un ruisseau pour la laver, à peu près comme j'ai dit qu'on lavoit l'or, excepté que comme ce n'est qu'une boüe sans pierre; au lieu de crochet pour la remuer, il suffit qu'un Indien la remue avec les pieds pour la faire délayer. Du premier bassin elle tombe dans un second, où est un autre Indien qui la remue encore pour la bien délayer & en détacher l'argent; de ce second elle passe dans un troisième, où l'on en fait de même, afin que ce qui ne sera pas tombé au fond du premier ni du second, n'échape pas du troisième.

Après que l'on a tout lavé, & que l'eau est claire, on trouve au fond des bassins qui sont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent, ce qu'on appelle *la Pella*; on la met dans une chausse de laine de Vicognes suspendue, pour faire couler une partie du vif argent; on la lie, on la bat, & on la presse autant qu'on peut, en pesant dessus avec des morceaux de bois plat; & quand on en a tiré ce qu'on a pû, on met cette pâte dans un moule de planches de bois, lesquelles étant liées ensemble, forment ordinairement la figure d'une pyramide octogone tronquée, dont le fond est une plaque de cuivre percée de plusieurs petits trous; là-dedans on la foule pour l'affermir, & lorsqu'on veut faire plusieurs pignes de differends poids, on les divise par petits lits de terre qui empêchent la continuité; pour cela il faut peser la pella, & en déduire les deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, & l'on sçait à peu de chose près, ce qu'il y aura d'argent net.

On leve ensuite le moule, & l'on met la pigne avec sa base de cuivre sur un chandelier ou trepied, posé sur un grand vase de terre plein d'eau, & on l'enferme sous un chapiteau de terre qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe

vivement, & que le mercure qu'elle contient en sorte en fumée; mais comme cette fumée n'a point d'essor, elle circule dans le vuide qui est entre la pigne & le chapiteau, & venant à rencontrer l'eau qui est au-dessous, elle se condense, & tombe au fonds, transformée de nouveau en mercure: ainsi l'on en perd peu, & le même sert à plusieurs fois, mais il faut en augmenter la dose, parcequ'il s'affoiblit; néanmoins on consommoit autrefois au Potosi 6 à 7000 quintaux de vif argent par an comme le dit Acofta, par où l'on peut juger de la quantité d'argent qu'on en tiroit.

Comme dans la plus grande partie du Perou, il n'y a ni bois ni charbon, mais seulement de cette herbe qu'on appelle *Ichu*, dont j'ai parlé ci-devant; on chauffe les pignes par le moyen d'un four qu'on met auprès de la *Desazogadera*, c'est à dire la machine à dessécher l'argent & le purger du mercure, & l'on en communique la chaleur par un canal où elle s'engoufre, comme on peut voir dans cette figure.

Planc. XXII.
page 138.

Quand le mercure est évaporé, il ne reste plus qu'une marque de grains d'argent contigus fort legere, & presque friable qu'on appelle la pigne *Piña*, qui est une marchandise de contrebande hors des minieres, parcequ'on est obligé par les Loix du Royaume, de la porter aux caiffes Royales ou à la Monoye, pour en payer le quint au Roy. Là on les fond pour mettre cet argent en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où ils sont faits, leur poids & la qualité, avec l'aloi de l'argent, pour en faire la mesure de toutes choses, suivant l'expression d'un ancien Philosophe.

On est toujours sûr que les lingots quintez sont sans fourberie, mais il n'en est pas de même des pignes; ceux qui les font, mettent souvent au milieu, du fer, du sable, & autres choses pour en augmenter le poids, de sorte qu'il est de la prudence de les faire ouvrir & rougir au feu pour s'en assurer; car si elle est falsifiée, le feu la fait noircir, ou jaunir, ou fondre plus facilement. Cette épreuve sert encore à tirer une humidité qu'elles contractent dans les lieux où on

les met exprès pour les rendre plus pesantes ; en effet, on peut augmenter leur poids du tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont toutes rouges, soit aussi pour les purger du mercure, dont le bas de la pigne est toujours plus impregné que le haut. On voit aussi qu'il peut arriver que la même pigne soit d'argent de différent aloi.

Les pierres des minieres, le minerai, ou pour parler le langage du Perou, le *Métal* d'où on tire l'argent, n'est pas toujours de même qualité, consistance ni couleur ; il y en a de blanc & gris mêlé de taches rouffes, ou bleuâtres, on l'appelle *Plata blanca* ; les minieres de Lipes sont la plûpart de cette qualité. Pour l'ordinaire on y distingue à l'œil quelques grains d'argent, souvent même de petites palmes couchées dans les lits de la pierre.

Il y en a au contraire qui est noir comme du mache-fer où l'argent ne paroît point, il s'appelle *Negrillo* ; quelquefois il est noir mêlé de plomb, c'est pourquoi on l'appelle *Plomo ronco* ; l'argent y paroît en le gratant avec quelque chose de rude, c'est ordinairement le plus riche, & celui qui revient à moins de frais, parcequ'au lieu de le faire pêtrir avec le mercure, on le fait fondre dans des fourneaux où le plomb s'évapore à force de feu, & laisse l'argent pur & net. C'est de ces sortes de minieres dont les Indiens tiroient leur argent, parceque n'ayant pas l'usage du mercure comme les Européens, ils ne travailloient que celles dont le minerai pouvoit se fondre ; & comme ils avoient peu de bois, ils faisoient leurs fourneaux avec de l'icho & de la crote des Llamas, ou autres animaux, & ils les expofoient sur les montagnes pour que le vent entretînt le feu dans sa force : voilà tout le secret dont les Histoires du Perou parlent comme d'une chose merveilleuse. Il y a une autre espece de minerai semblable à celui-ci, également noir, & où l'argent ne paroît nullement ; au contraire en le mouillant & le frotant contre du fer il devient rouge, c'est pourquoi on l'appelle *Rossicler* ; celui-ci est fort riche, & donne l'argent du plus haut aloi. Il y en a qui brille comme du Talc, celui-ci est ordinairement mauvais, & donne peu d'argent,

d'argent, son nom est *Zoroche*. Le *Paco* qui est d'un rouge jaunâtre, est fort mou & brisé en morceaux; mais il est rarement riche, & l'on n'en travaille les minieres qu'à cause de la facilité qu'il y a de tirer le minerai. Il y en a de verd qui n'est guères plus dur que celui-ci, on l'appelle *Cobrizzo*, il est très rare, néanmoins quoique l'argent y paroisse ordinairement, & qu'il soit presque friable, c'est le plus difficile à beneficier, c'est à dire à en tirer l'argent; il faut quelquefois après qu'il est moulu le brûler au feu, & employer plusieurs moyens pour le separer, sans doute, parcequ'il est mêlé de cuivre. Enfin, il y a un autre genre de minerai fort rare qui s'est trouvé au Potosi dans la seule mine de Cotamito; ce sont des fils d'argent pur entortillez comme du galon brûlé en ploton si fin, qu'on la nomme *Araña*, à cause de la ressemblance qu'il a avec la toile d'araignée.

Les veines des minieres, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très riche. On remarque aussi que celles qui courent du Nord au Sud le sont plus que les autres d'un gissement différent. Celles qui sont près des lieux où l'on peut faire des moulins, & qui se travaillent plus commodément, sont souvent préférables à d'autres plus riches qui demandent plus de frais; d'où vient qu'à Lipès & au Potosi il faut que le caxon donne environ dix marcs d'argent pour payer les frais; & dans celles de la Province de Tarama ils sont payez avec cinq.

Lorsqu'elles sont riches, & qu'elles s'enfoncent, elles sont sujettes à être noyées, & alors il faut avoir recours aux pompes & aux machines, ou les saigner par des mines perdues qu'on appelle *Soccabons*, qui ruinent ordinairement les Mineurs par les dépenses excessives auxquelles ces sortes de travaux les engagent insensiblement.

Il y a d'autres manieres de separer l'argent de la pierre qui le renferme, & des autres métaux qui s'y trouvent mêlez, par le feu & par des eaux fortes ou fondans, dont on se sert en quelques mines où je n'ai pas été, où l'on fait cer-

tains lingots qu'on appelle *Bollos* : mais comme la maniere la plus generale & la plus usitée est celle de faire des Pignes, soit pour la commodité ou pour l'épargne du feu & des ingrediens, on peut renvoyer les curieux au Traité des Métaux d'*Agricola*,* où l'on voit l'usage des mines d'argent d'Allemagne.

Comment
se forme l'ar-
gent.

Quand on examine la maniere dont l'argent est mêlé avec la pierre en grains, ou pailles séparées par de grands intervalles de pierre pure, ou en poudre subtile confondue avec la pierre même; il semble que la Nature a formé l'un & l'autre en même temps, bien des gens le pensent ainsi. Neanmoins, si l'on en croit les Espagnols, l'argent se forme tous les jours de nouveau dans certains lieux de minieres, non seulement dans la pierre vive, mais encore dans les corps étrangers qu'on y a mis depuis long-temps. L'expérience a prouvé cette opinion dans la montagne du Potosi, où l'on a tant creusé en differents endroits, que plusieurs mines ont abîmé & enseveli les Indiens qui y travailloient avec leurs outils & étançons. Dans la suite des temps on est venu refoüiller les mêmes mines, & l'on a trouvé dans le bois, dans les cranes, & dans les os, des filets d'argent qui les penetroient comme la veine même.

Ce fait est rapporté par tant de personnes, qu'on ne peut le regarder comme une fable. M. Chambon dans son Traité des Métaux, en raconte un fort semblable à celui-ci, que l'on peut neanmoins soupçonner d'un peu d'exageration. Il dit que dans une mine d'or & d'argent, apparemment en Hongrie, on l'assura qu'on avoit trouvé trois figures humaines, de la même matiere dont les filons de la mine sont composez, & que quoique ces figures eussent été brisées par les marteaux & par les coins, l'assemblage qu'ils firent de ce qui avoit été enlevé, fut si bien rapporté, qu'on n'eut plus lieu de douter que ce n'eussent été des hommes: Que ces figures avoient leurs filons particuliers, que la tête interieure & tous les ossemens étoient de pur or, & que c'étoit

* Voyez aussi Cefalpin, Cefius, Kentmant, Erker, Eucelius, Van-helmont, & Quercetan.

là la cause pourquoi ces figures avoient été détruites.

Palissi dans son Traité des Métaux, nous parle d'un pareil Phenomene: Il assure avoir vû *une pierre de mine d'airain où il y avoit un poisson de même matiere*; & il ajoûte qu'*au pays de Mansfeld se trouvent grande quantité de poissons réduits en métal.*

C'est encore un fait indubitable, qu'on a trouvé beaucoup d'argent dans les mines de Lipès, d'où on en avoit tiré long-temps auparavant. Je sçai qu'on répond à cela, qu'autrefois elles étoient si riches qu'on négligeoit les petites quantitez; mais je doute que lorsqu'il n'en couste guères plus de travail, on perde volontairement ce que l'on tient. Si à ces faits nous ajoûtons ce que nous avons dit des lavoirs d'Adacoll, & de la montagne de Saint Joseph où se forme le cuivre, on ne doutera plus que l'argent & les autres métaux ne se forment tous les jours dans certains lieux: l'expérience le prouve évidemment pour ce qui est du vif-argent, s'il est vrai qu'il s'engendre dans la terre ou dans une cave, en y mettant un mélange de soufre & de salpêtre, comme l'assure le même M. Chambon.

D'ailleurs il ne manque pas de Physiciens qui mettent les métaux au nombre des vegetaux, & qui prétendent qu'ils viennent d'un œuf: sentiment néanmoins qui ne plaît pas à tout le monde, & pour lequel on cite des faits* qui tiennent trop du merveilleux pour les croire sans peine.

Les anciens Philosophes, & quelques modernes ont attribué au Soleil la formation des métaux: mais outre qu'il est inconcevable que sa chaleur puisse penetrer jusqu'à des profondeurs infinies, on peut se desabuser de cette opinion en faisant reflexion à un fait incontestable, que voici.

Il y a environ trente ans que la foudre tomba sur la montagne d'*Ilimani* qui est au-dessus de *la Paz*, autrement

* Theophraste assure qu'en l'Isle de Cypre il croît une espèce de cuivre qui ressemble fort à l'or, qui étant semé en parcelles, pousse comme une Plante. Palissi dit qu'en Hongrie on a vû un or très fin, qui entortillant en forme de filets une certaine Plante, recevoit de temps en temps de l'accroissement. Voyez *Jahn Webster Metallographia. Lond.*

Job. 18.

Que le Soleil ne forme pas les métaux.

Chuquiago, Ville du Perou à 80 lieues de Arica ; elle en abattrit un morceau dont les éclats, qu'on trouva répandus dans la Ville & aux environs, étoient pleins d'or ; néanmoins cette montagne, de temps immémorial, a toujours été couverte de neige : Donc la chaleur du Soleil qui n'a pas eu assez de force pour fondre la neige, n'a pas dû avoir celle de former l'or qui étoit dessous, & qu'elle a couvert sans interruption.

Ce fait prouve encore qu'on est ici mal informé du pays des mines, car Vallemont dans sa Philosophie occulte, dit » qu'on connoît les minieres lorsqu'il y a de la gelée blanche sur la terre, & qu'il n'y en a point sur les veines des » métaux, parcequ'il s'en exale des vapeurs seches & chaudes qui empêchent qu'il n'y gele ; que c'est par la même » raison que la neige n'y dure gueres. Si cela est vrai de quelques endroits, il ne l'est pas de celles du Perou, ni des mines d'argent de Saint Juan du Chily, qui sont couvertes de neige pendant huit mois de l'année.

Comment
se forment les
métaux.

Pour moi qui n'admets de conjectures que celles qui sont fondées sur l'expérience, j'en attribuerois plutôt la formation aux feux souterrains ; & sans m'embarraffer du feu central de certains Philosophes, je ne manquerois pas de preuves pour faire voir que toute cette partie de l'Amérique en est pleine, comme il se manifeste par les volcans qu'on y voit crever & s'embraser de temps en temps ; tels sont ceux d'Ariquipa, de Quito & du Chily, qui sont dans le pays des minieres. Il n'est pas même impossible que ceux du Mexique y aient quelque part, quoiqu'en apparence un peu éloignés, car rien n'empêche qu'on ne compare la terre à un four à charbon, où un trou suffit pour donner de l'air & conserver le feu dans le côté opposé.

Cette chaleur étant bien établie, elle doit y mettre en mouvement les fels, les sulfures & les autres principes que la terre renferme, & qui peuvent entrer dans la composition des métaux, lesquels étant poussés & rarefiés comme une vapeur, s'insinuent dans les pores de la pierre, & particulièrement de ces bancs de rochers qui sont, comme une

planche ou un corps étranger, enfermez dans des masses heterogenes. Là cette exhalaison se fige & se condense comme de la cire, par la disposition des pores où elle est poussée. Nous en avons une experience sensible dans le mercure, qui se volatilise en fumée, comme nous l'avons remarqué ci-devant, & se condense de nouveau lorsqu'il rencontre de l'eau. Si ce métal peut prendre la consistance des autres, comme le prétendent les Alchimistes, la conjecture se trouve bien fondée.

Je ne donnerai point ici dans les visions de ces chercheurs de pierre philosophale; je veux même croire, malgré tout ce qu'on nous dit de plus apparent † sur les experiences qu'on en a vû faire, que ce sont des tours de fourberie qui ont mis

* 1. Paracelse dit que l'or est un mercure coagulé.

2. Christian I. du nom, Eleéteur de Saxe, convertissoit le mercure, le cuivre & les autres métaux en veritable or & argent; & le Prince Auguste, environ l'an 1590, convertit avec une partie d'une certaine teinture seize cens & quatre fois autant de mercure en or, qui souffrit toute sorte d'examen. *Joan. Kunkeli Observationes. Lond.*

† 3. Zwelfer dans son Livre intitulé *Pharmacopea Regia, Part. 1. cap. 1.* dit que l'Empereur Ferdinand III. ayant fait de sa propre main deux livres & demi de bon or avec trois livres de mercure ordinaire, par le moyen d'une certaine teinture des Philosophes, en fit faire une Médaille où étoit d'un côté un Apollon avec une Inscription qui certifioit cette métamorphose; & sur le revers il rendoit à Dieu des actions de grâces de ce qu'il avoit communiqué aux hommes une partie de sa science divine: ce qu'on pourra mieux voir dans les termes originaux du Latin, dont je mets ici l'arrangement.

Autour de l'Apollon.

DIVINA METAMORPHOSIS.

Ensuite,

EXIBITA PRAGÆ
XV IAN. A°O MDCXLVIII.
IN PRÆSENTIA
SAC. CÆS. MAIESTAT
FERDINANDI
TERTII

Sur le revers.

RARIS
HÆC VT
HOMINIBVS NOTA
EST ARS ITA RARO IN
LVCEM PRODIT
LAVDETVR DEVS
IN ÆTERNVM
QVI PARTEM INFINITÆ
SVÆ SCIENTIÆ ABIEC
TISSIMIS SVIS CREATV
RIS COMMVNI
CAT

Le même Zwelfer a soin de faire remarquer que cet or étoit très bon, *minimè sophisticò*, & que l'Empereur étoit trop habile homme pour se laisser tromper par quelque adroite supposition d'or naturel, au lieu de celui qu'il faisoit.

cette vaine occupation en credit : mais quoiqu'ils n'ayent pas atteint le degré de la perfection de l'or, il est toujours certain qu'ils l'ont très bien imité avec le mercure. C'en est assez pour établir mon opinion sur la formation des métaux. Ne peut-on pas inferer de là que la Mécanique de la Nature dans les productions, ne diffère de celle-ci que parcequ'elle est plus parfaite ? Je ne dois cette pensée qu'à la seule attention que j'ai fait aux différentes sortes de minerai qui me sont tombées entre les mains, quoique dans le fond elle ait quelque conformité avec celle de M^{rs} Vossius & Vallemont, qui reconnoissent les feux souterrains pour le premier principe de la formation des métaux.

Exhalaisons
des minieres.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il sort continuellement de fortes exhalaisons des mines : les Espagnols qui vivent au-dessus, sont obligez de boire très frequemment de l'herbe du Paraguay, ou Maté, pour s'humecter la poitrine, sans quoi ils souffrent une espede de suffocation. Les mules même qui passent dans ces endroits, quoique beaucoup moins rudes & montueux que d'autres, où elles vont en courant, sont obligées de se reposer presque à tout moment pour reprendre haleine. Mais ces exhalaisons sont bien plus sensibles au dedans, elles font un tel effet sur les corps qui n'y sont pas accoutumez, qu'un homme qui y entre pour un moment, en sort comme perclus, sentant une douleur dans tous les membres à ne pouvoir se remuer ; elle dure même souvent plus d'un jour : & alors le remede est de rapporter le malade dans la mine. Les Espagnols appellent ce mal *Quebrantabueffos*, c'est à dire qui brise les os. Les Indiens même qui y sont accoutumez, sont obligez de se relever alternativement presque tous les jours.

Il est aussi arrivé quelquefois qu'en travaillant à certaines parties des minieres, il en est sorti des exhalaisons empestées qui ont tué les ouvriers sur le champ, de sorte qu'on a été obligé de les abandonner. Par la même raison dans ces mines d'or & d'argent de Hongrie qui sont argileuses & si gluantes qu'on est obligé de faire bon feu pour les dessécher, les ouvriers sont contraints d'en sortir aussi-tôt. Ces sortes

de mines argileuses sont apparemment fort rares au Perou, car je n'en ai jamais entendu parler.

Pour se garantir du mauvais air que l'on respire dans les mines, les Indiens y mâchent continuellement de la *Coca* espece de Betel, & ils prétendent que sans cela ils ne pourroient y travailler.

Les minieres qui donnent à present le plus d'argent, sont celles d'*Oruro* petite Ville éloignée de 80 lieues de Arica. L'année 1712 à *Ollachea* auprès du Cusco, on en découvrit une si abondante, qu'elle a donné jusqu'à 2500 mares par Caxon, c'est à dire près d'un cinquième; mais elle a beaucoup diminué, & on ne la met plus aujourd'hui qu'au rang des ordinaires. Après celles-ci sont celles de Lipes qui ont eu le même sort. Enfin celles du Potosi donnent peu, & entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur.

Pour ce qui est des mines d'or, elles sont fort rares dans la partie du Sud du Perou; il n'y en a que dans la Province de *Guanuco* du côté de Lima, dans celle de Chichas où est la Ville de Tarija, & à *Chuquiaguillo*, à deux lieues de la Paz & autres environs, qu'on appelle pour cette raison en Indien *Chuquiago*, c'est à dire maison ou grange d'or. Effectivement, il y a des lavoirs très abondans où l'on a trouvé des *Pepitas*, ou grains d'or vierge, d'une grandeur prodigieuse; entr'autres deux, dont un qui pesoit 64 marcs & quelques onces, fut acheté par le Comte de la *Moncloa*, Viceroy du Perou, pour en faire un present au Roy d'Espagne; l'autre est tombé entre les mains de Dom *Juan de Mur*, en 1710, pendant qu'il étoit Corregidor de Arica. Celui ci est fait comme un cœur de beuf en petit, & pese 45 marcs, de trois alois differens, autant que je puis m'en souvenir, de 11, 18, & 21 caracs, ce qui est remarquable dans une même masse.

Tous les endroits de minieres que j'ai nommé ci-devant sont si froids & si steriles, que les habitans sont obligez de venir chercher des vivres à la Côte. La raison de cette sterilité est sensible, si l'on fait attention aux mauvaises exhalaisons qui sortent continuellement des minieres, comme

Que les mines d'or sont rares au Perou.

Pourquoi les Pays des minieres sont steriles.

nous l'avons remarqué ci-devant, lesquelles contiennent, sans doute, des souffres & des sels contraires à la végétation des Plantes.

Si ces lieux sont peuplez, ce n'est que par rapport à leurs grandes richesses, qui y attirent tous les besoins de la vie; néanmoins il ne manque pas de mines vers la Côte, dans des lieux plus temperez, comme on le voit par celle qu'on a nouvellement découverte à Iquique; on prétend même que dans toutes les montagnes des environs de Arica il y en a, mais qui ne sont pas assez riches pour meriter qu'on y fasse de la dépense.

Dans ces mêmes montagnes il y a une infinité de mines de Sel, quelques-unes de Gip à faire du Plâtre; on y trouve aussi de ces pierres spongieuses qui servent à filtrer l'eau, & une sorte d'Albâtre transparent dont on se sert en quelques endroits, comme de vitres, pour les maisons.

Au reste, elles sont toutes steriles, on n'y voit de verdure qu'au fond des vallées; dans celle de Arica on y trouve du Jalap dont la racine est d'un grand usage en Medecine; on y trouve aussi la Squine & le Mechoacan, que les habitants appellent, si je ne me trompe *Jonqui*. Il y a du Molle, arbre dont nous avons parlé dans l'article de Valparaiso; de la Tara arbre qui ressemble un peu à l'Acacia; son fruit qui est une gouffe comme des Haricots, sert à faire de l'encre à écrire, comme j'ai dit de l'Algarrova. Dans les montagnes auprès de la Paz, on trouve une espece de mousse qu'on appelle *Hiareta*, laquelle étant mise au feu, donne une fumée qui aveugle sur le champ ceux dont elle frappe les yeux; elle donne aussi une gomme qui a de bons effets dans certaines maladies.

Changement de Navire.

Après avoir attendu à Arica pendant plus d'un mois une occasion pour continuer mon voyage, je m'embarquai le huitième du mois d'Aoust dans un petit Navire de 150 tonneaux commandé par M. de Ruffy qui devoit se rendre à
Ylo,

Ylo, & delà au Callao, joindre son Commandant *le grand Saint Esprit*.

Le même jour on publia une Treve de quatre mois entre les Couronnes d'Europe, & un ordre à tous les Corregidors, d'arrêter & confisquer les biens des François qui se trouveroient au Perou & au Chily, & de les obliger de s'embarquer pour s'en retourner en France.

Nous scûmes aussi par le même Courier, qu'un Corsaire Anglois avoit pris un Navire Espagnol chargé de Sucre auprès de Guayaquil, qu'il avoit armé sa prise dans laquelle il avoit mis la moitié de son monde, on le disoit de 24 canons. Le Viceroy envoya M. de Saint Joan, Capitaine de la Sainte Roze pour le chercher; mais le Navire s'étant perdu à la Côte, il ne trouva que deux ou trois hommes.

Départ de Arica.

Le 10 Aoust nous sortimes au matin avec un petit frais de NE, vent de terre, qu'on attend ordinairement pour se tirer de l'anse de Arica, où les marées abattent & retiennent souvent les Navires, en calme, pendant plusieurs jours vers le fond de la *Quiaca*, où elles portent continuellement. La plupart éprouvent la difficulté de cette sortie, parcequ'au vent terral, qui vient depuis minuit jusqu'au jour, succede la bise de SO, qui est trop près pour doubler le Cap ou Morne de *Sama*, situé à ONO de celui de Arica, d'autant plus que les marées chargent dessus sensiblement; c'est la difficulté de le doubler qui le fait appeller sur nos Cartes *Morne des Diables*; heureusement le vent de terre nous mit assez au large pour ne rien craindre pendant cinq jours de calme, parcequ'alors les marées n'étoient pas fort sensibles. En cas qu'on fût trop abatu à terre, & qu'on ne pût s'en relever, on a la ressource de pouvoir mouiller à une lieüe vers le S. de la *Quiaca*, à 30 & 40 brasses d'eau fond de vase verdâtre, comme couleur d'olive, mêlée en quelques endroits de sable.

Enfin après huit jours de traversée pour faire 30 lieües,

Reconnoissance de Ylo.

nous arrivâmes à *Ylo* le 18 Aoust. Cette rade est reconnoissable du côté du vent, par une langue de terre plane & basse en comparaison des hautes montagnes; de cinq à six lieues au large, on la prendroit presque pour une Isle; c'est ce qu'on appelle la pointe de *Coles*, au bout de laquelle est un rocher fort bas comme un brisant, qui paroît augmenter de hauteur à mesure qu'on en approche.

Description de la Rade de Ylo.

Planç. XXIII.

Débarquement.

Comme la rade n'est presque qu'une Côte droite, on apperçoit de dehors les Navires qui y sont mouillez; c'est aussi par la même raison qu'il doit y avoir beaucoup de mer de tous vents. Effectivement, on ne peut mettre à terre qu'en un seul endroit, parmi des rochers qu'on voit à l'entrée de la vallée à E $\frac{1}{2}$ NE, ou ENE du mouillage, lorsqu'on est à 15 ou 12 brasses d'eau, fond de sable fin un peu vaseux, & au Nord de l'Islet, qui est à la pointe de *Coles*.

La haye des rochers qui couvre la Calette où l'on débarque avec des Chaloupes, est coupée en deux; la seconde coupure fait à tribord une petite anse, où malgré l'abri des rochers la mer est ordinairement male & impraticable, quand il y a un peu d'enflement dans la rade. Il faut prendre garde qu'en rangeant les premiers brisans, il y a une basse qui ne découvre point, & qui est au NO d'une autre qui découvre, & se fait toujours appercevoir; on peut s'en garantir en tenant la pierre la plus avancée par une terre rouge qui est à la Côte, à demie lieue vers le Sud de ce passage; là il y a aussi un débarquement où l'on décharge la Guane, mais il est si petit qu'il n'y a de place que pour un Canot, ou une Chaloupe seule.

La vallée de *Ylo* ne paroît en entrant dans la rade, que comme une petite crevasse que l'on voit s'ouvrir peu à peu à mesure qu'on en approche, jusqu'à ce qu'on découvre l'Eglise, & une cinquantaine de Cabanes de branches d'arbres, dispersées çà & là auprès du ruisseau qui serpente au milieu de la vallée; c'est en cela que consiste le Village de

PLAN
DE LA
RADE DE YLO

Située à la Côte du Pérou par
17° 37' de latitude Australe

- A. Mouillage
- B. La parvisse
- C. anse ou débouché des Chaloupes
- D. Calote de Guano pour une seule Chaloupe
- E. Tombeaux des indiens
- F. Ruissseau de ylo ou l'on fait leau

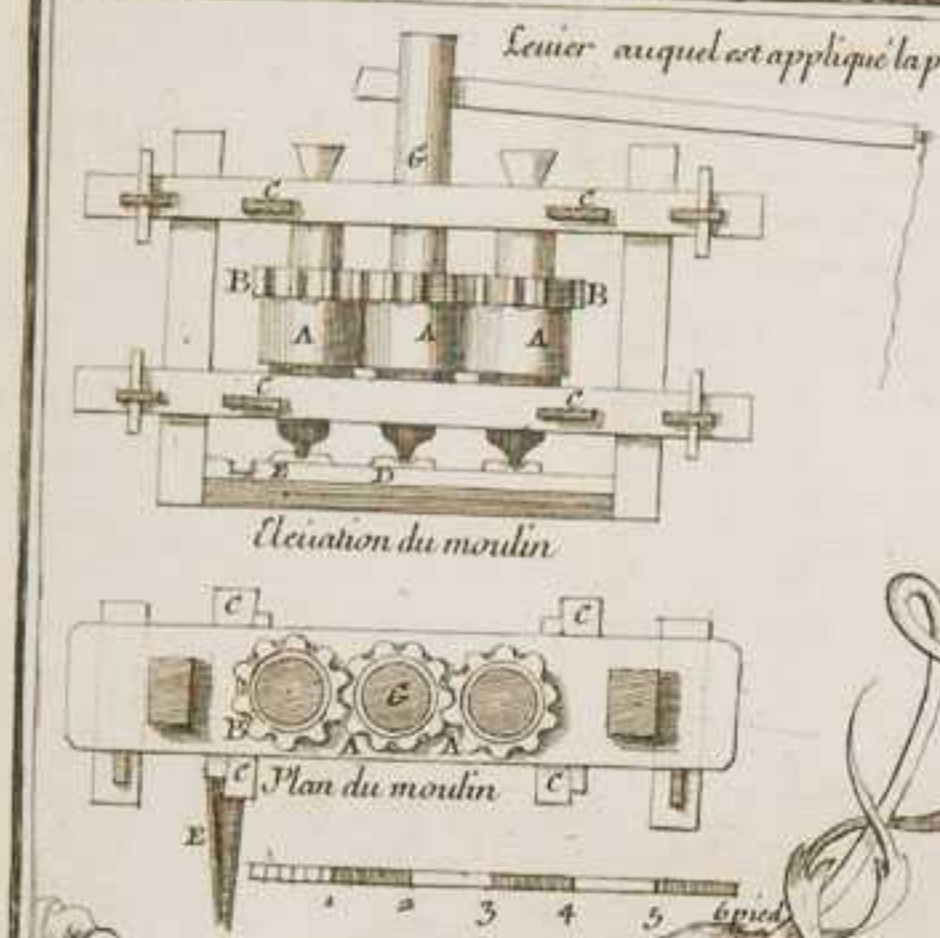
A rouleaux de cuir entre
lesquels se rasent les cannes
à sucre
B. Pignons de même métal
C. coins pour serrer les rouleaux
D. auge ou canal dans lequel
tombe le suc des cannes
E. canal qui le porte dans
les chaudières

Levier auquel est appliqué la puissance

Profil

Elevation du moulin

Plan du moulin



F. hauteur et épaisseur des rouleaux
de cuir montés sur l'axe de bois
G. axe moteur qui fait tourner les
rouleaux des côtes en sens
contraire pour pincer les
cannes

nord de l'aiguille 17° 15'
nord du monde

Echelle d'une lieue marine
1 2 3 4 5 6



Vue de reconnaissance de la punta de colas au nml





Ylo, presque tout bâti & peuplé par les François. Certainement c'est lui faire trop d'honneur de l'appeller comme Dampier, une petite Ville.

Ce ruisseau où l'on fait l'aigade pour les Navires, est quelquefois sujet à se dessécher pendant les six mois que le Soleil est dans la partie du Sud, lorsque l'Hyver n'a pas été pluvieux dans les hautes montagnes. On éprouva cette sécheresse en 1713, où l'on étoit obligé d'enterrer dans le sable, des barriques pour recevoir l'égoût des terres, d'où coule une eau qui est mauvaise & mal saine; on lui a attribué les grandes maladies qui détruisirent cette année plus de la moitié des équipages des Vaisseaux François qui s'y trouverent; mais ce fut une espece de peste qui se fit sentir à 18 lieues de là, à Moquegua, même jusqu'à Ariquipa qui en est à 40 lieues.

La commodité de faire du bois y est plus sûre que celle de l'eau, parceque la vallée est couverte d'arbres; mais la grande quantité que les François en ont coupé depuis 14 ans, l'a reculée à une lieue loin de la mer. Outre le bois à feu, cette vallée est plantée en plusieurs endroits de belles allées d'Oliviers, dont on tire la meilleure huile du Perou, & de quantité d'arbres fruitiers, d'Orangers, Citroniers, Figuiers, Gouyaviers, Bananiers & de Lucomos dont nous avons parlé. On y voit aussi de cette espece de fruits qu'on appelle *l'altas* au Perou, & Avocats dans les Antilles, ils sont faits comme une grosse Poire, qui contient un noyau rond un peu en pointe, de la consistance & de la grosseur d'une Châtaigne, mais qui ne sert à rien que pour la teinture en musc; la substance qui l'enveloppe est verdâtre, & presque molle comme du beurre dont elle a un peu le goût, mêlé de celui de la Noisette, en la mangeant avec du sel.

La meilleure maniere de la manger est de la battre avec le Sucre & le jus de Citron; ce fruit est fort sain & bien faisant, on dit qu'il provoque à l'Amour.

Je vis un arbre appelé *Pacay*, dont les feuilles sont semblables à celles du Noyer; mais de grandeurs inégales. Elles sont rangées par paires sur une même Côte, de maniere

Aigade.

Bois.

Voyez la
Planc. XXIV.

qu'elles vont en augmentant à mesure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs sont à peu près les mêmes que celles de l'*Ynga* de Pison, & du P. Plumier, mais ses fruits sont differens. La gouffe dont ce Pere nous a donné la figure est exagone, & celle du Pacay est seulement à quatre faces, dont les deux grandes sont larges de seize à dix-huit lignes, & les petites de sept à huit; pour ce qui est de la longueur, elle est fort inégale, il y a des gouffes de quatre pouces, & d'autres qui ont plus d'un pied de long. Elles sont divisées au dedans en plusieurs petites loges, qui enferment chacune un grain semblable à une Fève plate, envelopée dans une substance blanche & filamenteuse, qu'on prendroit pour du Coton; mais ce n'est en effet qu'une huile cristallisée que l'on mange pour se rafraîchir, & qui laisse dans la bouche un petit goût musqué fort agréable, ce qui lui a donné le nom de *Pois Sucrin* parmi nos François.

On trouve aussi dans la même vallée quelques-uns de ces arbres qui portent la Casse, que les gens du pays appellent *Caña fistula*. Ce fruit si renommé dans la Medecine pour purger doucement, est une gouffe ronde, longue de douze à quinze pouces, qui vient dans un grand arbre dont la feuille est semblable à celle du Laurier fin. Elle est pleine d'une substance jaunâtre qui enferme les grains de la semence, qui noircit & devient visqueuse en meurissant.

Dans le même endroit où étoit cet arbre, je vis aussi une Sucrierie. Les cannes dont on exprime le suc pour tirer cet agréable sel sont assez connues de tout le monde, la maniere de le faire ne l'est pas moins; mais comme la forme du moulin dont on se sert pour les écraser m'étoit en quelque façon nouvelle, & que la connoissance des machines est attachée à mon état, j'en voulus avoir les proportions. Ce moulin consiste en trois rouleaux de cuivre jaune, dont celui du milieu fait tourner les deux autres, par le moyen des pignons de fonte de la même piece qui s'engrangent les uns dans les autres. Ces rouleaux qui tournent en sens contraire, pincet les cannes qu'on presente entre deux, & les attirent en les écrasant, de maniere que tout le suc en sort, &

Voyez la
Planc. XXIII.

Moulin à Su-
cre.



Inga Peruviana,
Siliquâ quadrangula
vulgo Pacay
Pois Sucrinu du Perou

N. Guérard le fils fecit



tombe dans un canal qui le porte dans les chaudières; là on le fait bouillir à trois reprises, ayant toujours grand soin de l'écumer, & d'y jeter du jus de Limon & autres ingrédients; & quand il est suffisamment cuit, on le met dans des pots de figure de cone tronqué, où il se congele en grumeaux fort bruns. Pour le raffiner & le blanchir, on ne fait que le couvrir de quatre ou cinq pouces de terre détrempée d'eau, & qu'on entretient fraîche en l'arrosant tous les jours. Cette humidité fait couler le sucre le plus fin, qui degoute peu à peu & se congele en pain blanc. On le raffine de même au Bresil avec de l'Argile détrempée, dont la plus blanche est la meilleure, mais il faut auparavant racleur une peau dure qui se forme au-dessus du pot, & qui empêcheroit l'eau de passer au travers; enfin dans les Rafineries de France, on le rend plus blanc & plus dur par le moyen de la chaux & de l'alun.

Au reste, on cultive dans la vallée de Ylo un peu de bled & de legumes, mais beaucoup plus de Luzerne, dont il se fait une grande consommation, lorsqu'il y a quelques Vaisseaux en rade; parceque les Marchands qui viennent de plusieurs endroits fort éloignés, sont obligés d'y amener une grande quantité de Mules, pour recharger celles qui sont chargées, de peur que venant à se laisser dans des endroits deserts, elles ne crevent en chemin, dès qu'elles ne peuvent suivre les autres. On divise les troupeaux ou *Reguas*, en plusieurs *Piaras* de dix Mules chacune, qu'on met sous la conduite de deux hommes; & comme il y a quelquefois des journées de 30 & 40 lieues de hautes & rudes montagnes, sans eau ni pâturage, les Mules de rechange montent souvent au double des *piaras*; malgré cette précaution il en perit une si grande quantité, que les chemins du Perou ne sont pas mieux connus par les traces de leurs pieds, que par les squelettes de celles qui se laissent hors des vallées où elles ne peuvent trouver de quoi subsister, car il n'y a presque jamais d'eau ni d'herbe; c'est pourquoi on est obligé de faire venir tous les ans quatre-vingt ou cent mille Mules du Tucuman & du Chily, pour remplacer cette perte continuelle.

Consomma-
tion de Mules.

Neanmoins malgré les peines qu'il faut souffrir en voyageant dans des lieux si deserts, les gens du pays ne s'épouvantent pas d'une route de deux & trois cens lieues. Les Marchands viennent à Ylo du *Cusco*, de *Puno*, de *Chucuito*, d'*Ariquipa*, & de *Moquegua*, comme au Port le plus proche; & s'il n'y a pas de Vaisseaux à Arica, ils viennent aussi de la Paz, d'Oruro, de la Plata, du Potosi, & de Lipas, de sorte qu'alors ce Port est le meilleur de toute la Côte pour le commerce des marchandises d'Europe.

La Ville de *Cusco* est une des principales pour la consommation de ces marchandises après le Potosi, on y compte plus de 30000 Communians, dont il y a près des trois quarts d'Indiens. Ses Manufactures de Bayetes & de toiles de Coton font un peu de tort au commerce de celles d'Europe. On y fait aussi de toutes sortes d'ouvrages de cuir, tant pour l'usage des hommes que pour les harnois des chevaux & des mules. Cette Ville est encore renommée par la grande quantité de Tableaux & de Peintures que les Indiens y font, & dont ils remplissent tout le Royaume quelques mauvaises qu'elles soient; elle est éloignée de 130 lieues de Ylo, dans un pays froid, où les saisons sont tellement dérangées qu'on les éprouve toutes dans un même jour.

Puno est une petite Ville d'environ 180 familles, à 70 lieues de *Cusco*, & 76 de Ylo sur le même chemin; elle est considérable par la quantité de minieres d'argent qui se trouvent aux environs. En 1713 elles fournissoient trois moulins à meule, & trois à pilons. C'est un mauvais Climat.

Ariquipa est une Ville d'environ 600 familles Espagnoles qui font commerce de vin & d'eau de vie, elle n'est éloignée de la mer que de 24 lieues; mais comme le Port de *Quilca* n'est guères fréquenté, parcequ'il est mauvais, les Marchands viennent faire leurs emplettes à Ylo. La situation de cette Ville est au pied d'un volcan qui ne jette pas de feu à présent, mais qui en a jetté autrefois en si grande quantité, que les cendres furent poussées jusqu'à 20 lieues à la ronde, où on les voit encore.

Moquegua est une petite Ville de 150 familles, dans la

dépendance de laquelle il peut y avoir 4000 hommes capables de porter les armes. On y fait grand commerce de vin & d'eau de vie qu'on transporte à la *Puna*, c'est à dire dans les montagnes. Il est incroyable que dans un petit terrain tel qu'on le dit, on y en cueille tous les ans environ 100000 botiches, qui montent à plus de 3200000 peintes de Paris, qui à 20 reaux la botiche, donnent 400000 piaftres, c'est à dire à present 1600000 livres de notre monoye. Une nation d'Indiens amis libres, appelez *Chunchos*, qui habitent la Cordillere du côté de l'Est, viennent tous les ans à Moquegua en faire emplette pour le porter chez eux. En passant au Potosi ils vendent des ouvrages de plume d'autruches, comme parassols, chasses-mouches, &c. Ils apportent aussi du fruit du Quinaquina qui est semblable à une amande, dont on se sert dans plusieurs maladies, & autres choses d'usage dans le pays; de l'argent qu'ils en tirent ils font provision de vin & de quelques marchandises d'Europe propres à leurs usages.

A 40 lieües de Moquegua, & à cinq lieües de Cailloma, l'on a decouvert les minieres de Saint Antoine qui promettent beaucoup, & dont l'argent est du plus haut aloi du Perou. On travailloit en 1713 à y établir des moulins, qui feront encore valoir le Port de Ylo.

Si le voisinage de plusieurs minieres fait de ce rapport une bonne Echelle, il est d'ailleurs bien mauvais pour les commoditez de la vie: l'eau, comme je l'ai dit, est sujette à y manquer, parcequ'on en consume beaucoup pour arroser les vignobles de Moquegua. Les beufs y sont rares, & la viande mauvaise, excepté en Hyver, parceque les broüillards qui regnent dans cette saison rafraichissent & humectent le haut de la montagne, ce qui fait pousser un peu de pâturage. Enfin les autres vivres y manquent quelquefois, même aux habitans. Il n'y a presque point de chasse, excepté une espece de petits Cerfs appelez *Venados*, qu'on trouve dans les coulées de la montagne. Le Poisson ne manque pas dans la rade; mais la mer est si male au rivage qu'on ne peut s'en procurer nulle part.

La vallée de Ylo, qui n'est aujourd'hui peuplée que de trois ou quatre métairies, a suffi autrefois pour une Ville d'Indiens, dont on voit encore les vestiges à deux lieues de la mer; les maisons qui étoient bâties de cannes, y paroissent rasées au rez de chaussée; triste effet des ravages que les Espagnols ont fait chez les Indiens.

Tombeaux
des Indiens.

On voit des marques encore plus touchantes du malheur de cette pauvre Nation auprès de Arica, au-dessus de l'Eglise de Ylo, & tout le long du rivage jusqu'à la pointe de Coles: c'est une infinité de tombeaux où ils se font enterrer tout vifs avec leurs familles & leur bien; d'où vient qu'en creusant encore aujourd'hui, on trouve des corps presque tout entiers, avec leurs habits, & souvent des vases d'or & d'argent. Ceux que j'ai vû sont creusés dans le sable de la hauteur d'un homme, & environnés d'une muraille de pierres sèches. Ils sont couverts d'une claye de cannes, sur laquelle est un lit de terre & du sable par dessus, afin qu'on ne s'apperçût pas du lieu où ils étoient.

Quoique les Espagnols conviennent assez facilement des cruautés qu'ils ont exercées sur les Indiens dans le temps de la Conquête, il s'en trouve néanmoins qui n'attribuent pas à la terreur de ces Peuples l'invention de ces tombeaux, ils disent que comme ils adoroient le Soleil, ils le suivoient dans sa course, s'imaginant de pouvoir en approcher, & qu'enfin arrêtez par la mer qui les bornoit au Couchant, ils s'enterroient au rivage pour le voir avant que de mourir jusqu'au moment où il semble se cacher dans les eaux. La coutume des Grands, qui ordonnoient en mourant qu'on les portât au bord de la mer, est une preuve de ce sentiment: mais la plus commune opinion est qu'ils furent tellement épouvantés, qu'ils crurent tous perir lorsqu'ils apprirent que les Conquerans n'avoient pas même épargné leur Roy Atahualpa, qui passoit chez eux pour le fils du Soleil. Pour échaper aux mains des Espagnols, ils se sauvèrent le plus loin qu'ils purent du côté du Couchant; mais étant arrêtez par la mer, ils se cachèrent sur ses bords pour implorer la miséricorde du Soleil qu'ils croyoient avoir grandement

grandement offensé, puisqu'il leur envoyoit de si cruels & de si puissans ennemis qui se disoient aussi ses descendans.

Il faut ici faire une grande difference de ces tombeaux volontaires d'avec ceux qu'ils dressoient à des gens de consideration; ces derniers sont hors de terre, bâtis de briques crues, & en rond comme de petits colombiers, de 5 à 6 pieds de diametre, de 12 à 14 de haut, & voûtez en cul de four, dans lesquels on les asséyoit, puis on les enfermoit de murailles. En voyageant dans les terres on en trouve quantité qui subsistent, même dès avant la conquête des Espagnols.

Changement de Navire.

Il y avoit à Ylo deux Vaisseaux François venus de la Chine depuis six mois, l'un étoit de 44 canons, commandé par M. de Ragueine Mareüil Lieutenant de Vaisseau, qui avoit fait emplette de Soiries à Canton; l'autre de 16 canons, commandé par le S^r du Bocage du Havre, qui avoit chargé des mêmes marchandises à Emoï. Le premier se trouvoit indigent pour avoir beaucoup souffert des tempêtes, & avoit besoin de carener: mais parceque le Port de Ylo n'est pas propre à cette manœuvre, & que les défenses du commerce de la Chine sont rigoureuses au Callao, qui est le meilleur Port pour carener, il jugea à propos d'acheter le Saint Charles, & de le charger de ses marchandises, afin d'être en état de souffrir la visite. Cette vente m'obligea de profiter de l'honnêteté de M. de Ragueine qui m'accordoit passage pour me rendre au Callao.

Départ de Ylo.

Le 5 Septembre nous sortîmes de la rade de Ylo accompagnés d'un Vaisseau Espagnol qui nous avoit demandé escorte, craignant le Corsaire Anglois: nous fûmes favorisés d'un bon frais d'ESE, qui en quatre jours nous mit auprès du *Morro Quemado*. Avant que d'y arriver nous reconnûmes la *Mesa de Doña Maria*, qui est une montagne plate par en haut comme une table, dont elle porte le nom.

Difference
des marques
du Port du
Morro Quemado & de
Pisco.

Huit lieües plus au Nord est l'Isle de *Lobos*, qui est à une lieüe & demie au NO du Morro Quemado; elle est de moyenne hauteur, d'environ $\frac{3}{4}$ de lieüe de longueur dans son plus grand diametre SE & NO. Entre cette Isle & le Morne sont des rochers plats & fort bas, qui s'allongent vers la terre ferme à mi-canal, & laissent un passage où plusieurs Navires ont entré, le prenant pour celui d'entre l'Isle de *Saint Gallan* & la terre de *Paraca*; mais il est facile de s'y reconnoître, parceque dans celui-ci il n'y a pas de rocher bas comme au pied de l'Isle de Lobos, & un brisant en pain de sucre. D'ailleurs la terre de Paraca est également haute, & celle du Morro Quemado vient en baissant du côté du Nord jusqu'à une petite anse où il y a mouillage à tribord. En cas qu'on se fût avancé dans ce passage, il faut prendre garde qu'en sortant par le Nord de l'Isle de Lobos, il y a une basse à tiers canal du côté de la terre ferme. J'ai aussi appris de ceux qui étoient entrez dans cette baye par méprise, qu'au Nord de l'Isle il y a un banc de Galet qui forme une anse où la mer est si tranquile qu'un Navire y peut mouiller à huit brasses d'eau, & même, s'il en avoit besoin, y carener en toute sûreté.

Assurez par la reconnoissance de l'Isle de Lobos de la distance où nous étions de celle de Saint Gallan, nous mêmes la nuit en Pane, & le lendemain nous passâmes entre cette Isle & la terre de Paraca, que nous rangeâmes à un quart de lieüe, c'est à dire à tiers canal, de peur d'une basse qui est à demi lieüe au SSE de l'Isle.

Rade de Pisco.

Planc. XXV. Nous rangeâmes en passant à la distance de deux cablures, une petite anse appelée *Ensenada del Viejo*, où quelques Navires François ont mouillé en dix & douze brasses pour décharger en secret leurs marchandises. Le calme nous ayant pris ensuite à une cablure de la pointe du Nord de cette anse, nous trouvâmes quinze brasses d'eau fond de sable & coquillage, de là nous vîmes mouiller dans l'anse

de *Paraca*, à cinq brasses d'eau fond de sable vaseux, au NO de la *Bodega*; ce sont six ou sept maisons pour la décharge des Navires, qui aiment mieux mouïller là, quoiqu'à deux lieües loin de *Pisco*, que d'aller audevant de la Ville, parceque la mer est si male au rivage, qu'il est presque impossible d'y débarquer pendant la journée; néanmoins on peut quelquefois au matin mettre pied à terre avec un bon grelin, une bonne ancre, mais c'est toujours avec beaucoup de peine & de risque. Les Navires qui mouïillent devant la Ville font le bois & l'eau demie lieüe plus au Nord dans la coulée où passe la riviere de *Pisco*; & ceux qui mouïillent à *Paraca*, la font dans le sable à une demie lieüe au SE des maisons, comme à *Arica*.

Mouïillage de
Paraca.

La rade de *Pisco* est d'une grandeur à pouvoir contenir une Armée Navale entiere; elle est ouverte au Nord, d'où il ne vient point de vent dangereux par cette latitude, & l'on y est à couvert des vents ordinaires qui regnent depuis le SSO, au SE. Si l'on vouloit carener, on peut entrer au fond de l'anse de *Paraca*, où il n'y a point de mer, & il y a par tout mouïillage, depuis onze jusqu'à cinq brasses d'eau. Du côté de l'Oüest, il y a plusieurs petites Isles qui sont toutes saines, & entre lesquelles on peut passer sans crainte; mais ordinairement il convient mieux de passer au-dedans de celle de *Saint Gallan*, & ranger la terre de *Paraca* pour gagner au vent. On vient ensuite mouïiller vers les maisons à quatre ou cinq brasses d'eau. Parmi ces petites Isles il y en a une qui est percée à jour en deux endroits, de maniere qu'elle paroît du mouïillage, comme un Pont.

Rade de *Pisco*.

Depuis les maisons de *Paraca* à la Ville, il y a deux lieües de plaine sabloneuse & aride.

Description de la Ville de Pisco.

Cette Ville qui étoit autrefois au bord de la mer, en est à present éloignée d'un quart de lieüe; ce changement est arrivé en 1682 le 19 d'Octobre, par un tremblement de terre si rude, que la mer se retira d'une demie lieüe, & re-

monta ensuite avec tant de violence, qu'elle inonda presque autant de terrain au-delà de ses bornes; de sorte qu'elle ruina la Ville de Pisco, dont on voit encore les maisons s'étendre depuis le rivage jusqu'à la nouvelle Ville. Plusieurs Curieux ayant suivi la mer à mesure qu'elle se retiroit, furent engloutis à son retour: depuis ce temps-là on a replanté la Ville, au lieu où le débordement n'atteignit pas.

Planck, XXV.

Elle est divisée par quartiers réguliers, comme on le voit dans le plan que j'en donne; l'Eglise Paroissiale de Saint Clement est au milieu de la Ville, sur une Place de l'étendue d'un quartier. Derrière cette Eglise est celle des Jesuites: plus à l'Est celle de Saint François, petite, mais fort propre. Au Nord est l'Hôpital de Saint Jean de Dieu, & au Sud de la Place, est la Madeleine, Chapelle des Indiens, au-devant de laquelle est une petite Place.

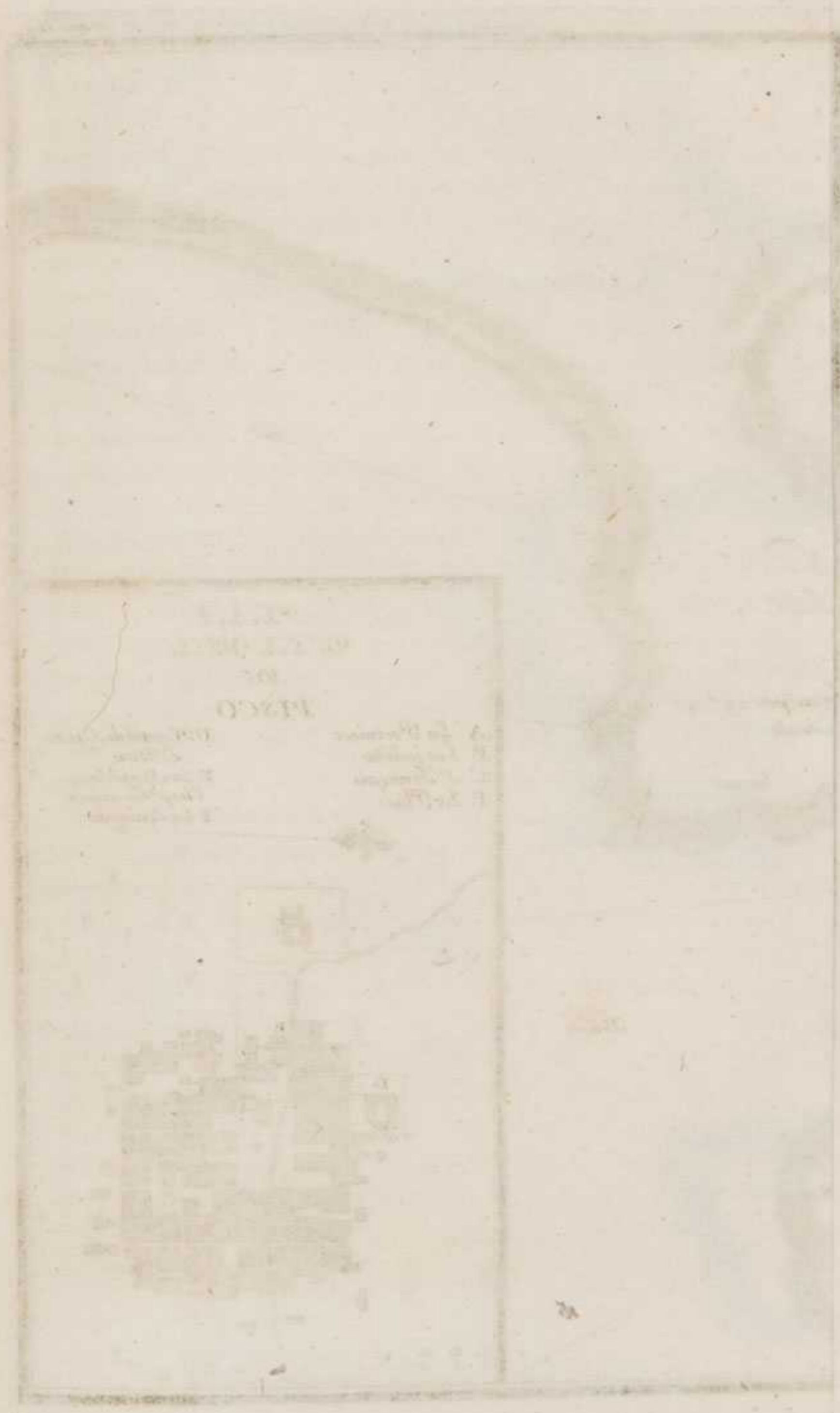
Environ trois cens familles composent cette Ville, la plupart de Mestices, Mulâtres & Noirs; les Blancs y font le plus petit nombre. Il y a un Corregidor & un Cavildo pour administrer la Justice, & fort souvent un Juge pour empêcher le commerce des François, & la fraude des pignes qu'on apporte des mines.

Lorsque les François n'avoient pas la facilité d'aller négocier au Callao, ce Port étoit un des meilleurs pour le commerce, parcequ'il est naturellement l'échelle des Villes de *Yca*, *Guancavelica*, *Guamanga*, & *Andaguelais*, & de toutes celles qui répondent à Lima dans la partie du Nord.

Yca est une Ville trois fois plus peuplée que Pisco, on y fait commerce de verre qui s'y fait avec du salpêtre; il est verd, sale & mal manié; il en vient aussi quantité de vins & d'eau de vie.

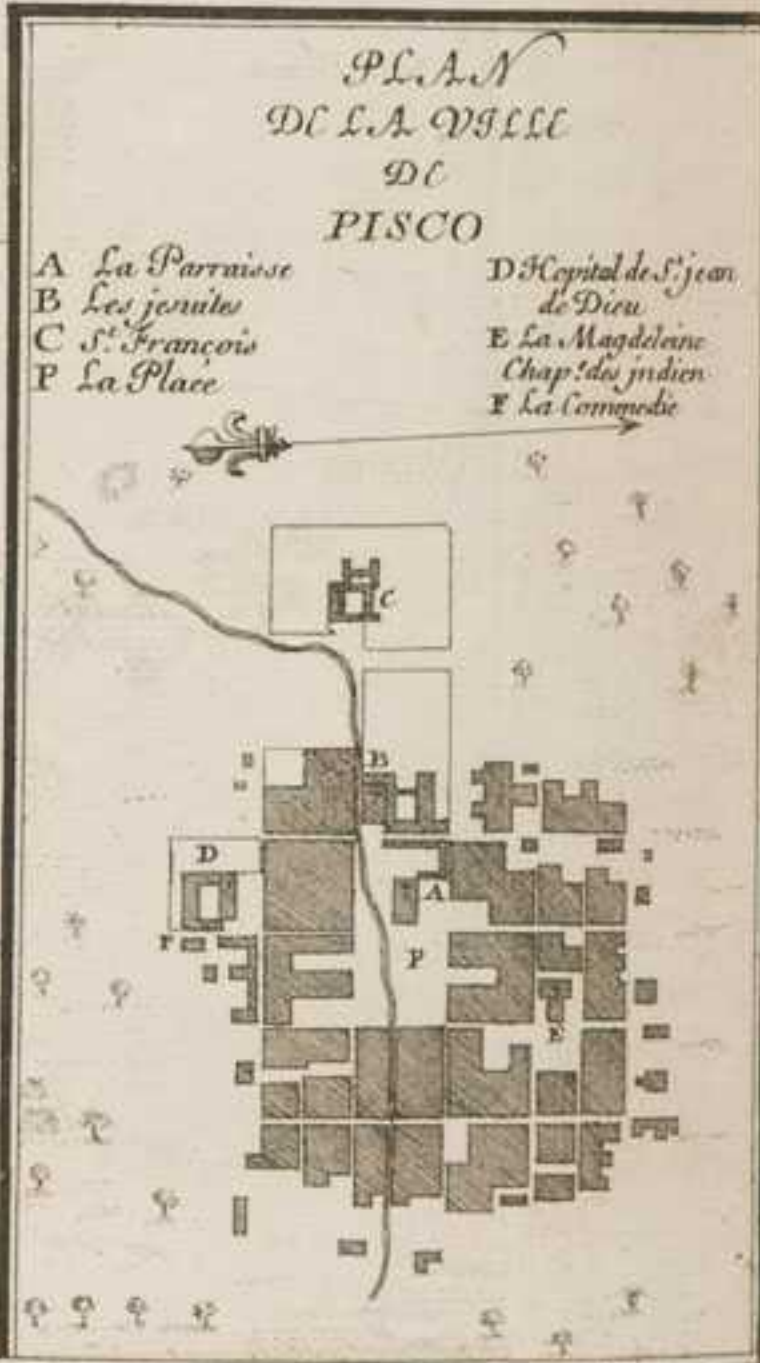
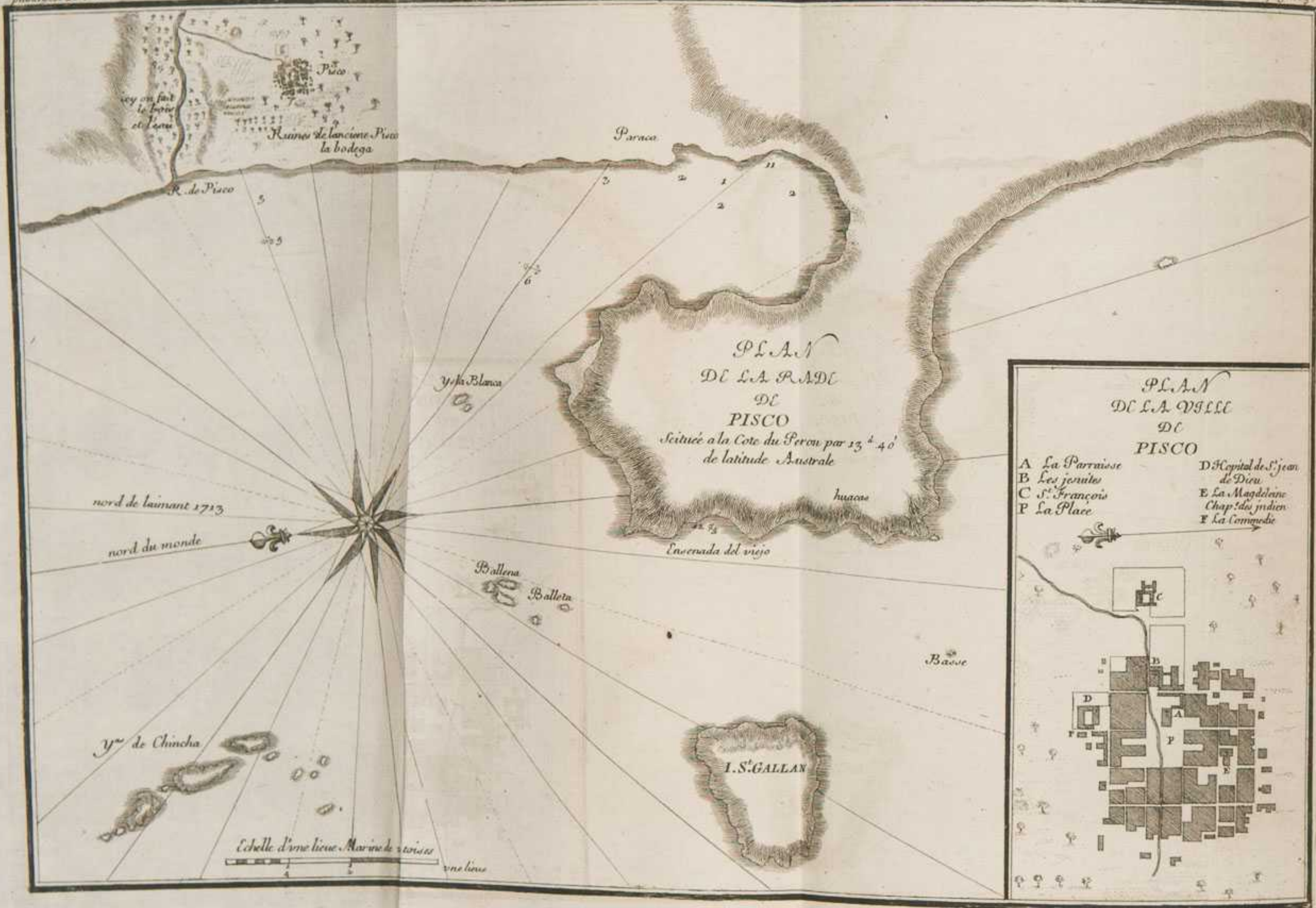
Miniere de
vif argent.

Guancavelica est une petite Ville d'environ cent familles, éloignée de 60 lieues de Pisco; elle est riche & fameuse par la grande quantité de vif argent qu'on tire d'une mine qui a 40 vares de front, & qui seule fournit tous les moulins d'or & d'argent du Royaume. Les Particuliers y travaillent à leurs frais, & sont obligez de remettre au Roy tout ce qu'ils en tirent, sous peine aux Contrevenans de



MAPCO
The Diagram
The Diagram
The Diagram
The Diagram
The Diagram





confiscation de tous leurs biens, d'exil & d'esclavage perpétuel à Baldive. Sa Majesté le paye à un certain prix fixé, qui est à présent 60 piastras le quintal, sur les lieux, & le vend 80, dans les mines écartées. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, le Roy fait fermer l'entrée de la mine, & personne n'en peut avoir que de celui de ses magasins.

La terre qui contient le vif argent est d'un rouge blanchâtre, comme de la brique mal cuite, on la concasse & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte en cul de four, un peu sphéroïde; on l'étend sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *Ichu*, qui est plus propre à cela que toute autre matière combustible; c'est pourquoi il est défendu de la couper à vingt lieues à la ronde; la chaleur se communique au travers de cette terre, & échauffe tellement le minerai concassé, que le vif argent en sort volatilisé en fumée; mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou qui communique à une suite de cucurbites de terre rondes, & emboîtées par le col les unes dans les autres; là cette fumée circule & se condense par le moyen d'un peu d'eau qu'il y a au fond de chaque cucurbite, où le vif argent tombe condensé & en liqueur bien formée; dans les premières cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernières; & comme elle s'échauffe si fort qu'elles casseroient, on a soin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau.

On voit dans cette Ville une autre particularité; c'est une fontaine dont l'eau se pétrifie si facilement & si vite, que la plupart des maisons de la Ville en sont bâties. J'en ai vu quelques pierres à Lima qu'on y avoit transporté, qui sont blanches, un peu jaunâtres, légères & assez dures.

Guamanga est une Ville Episcopale à 80 lieues de Pisco, qu'on dit enfermer environ 10000 Communians; son principal commerce consiste en cuirs & en boîtes de confitures, de pâtes, marmelades, gelées, cotignac, & autres qui sont les plus estimées du Royaume, où il s'en fait une consommation considérable. On y fait aussi des pavillons qui

Eau qui se
pétrifie.

servent de rideaux pour les lits, dont il y a une celebre Manufacture, & de plusieurs sortes d'ouvrages de cuirs estampés & dorez. Elle est située au pied d'une haute montagne dans un pays plat, fort sain & fertile en toutes sortes de denrées.

Je ne parle point ici des Bourgades de Avancay & d'Andaguélais, qui sont de petits lieux de soixante à quatre-vingt familles; néanmoins si elles ne sont pas remarquables par le nombre des habitans, elles le sont par la grande quantité de sucre qu'on en tire, qui est le meilleur du Perou.

Auprès d'Andaguélais on voit le fameux Pont de Apurima, dont on m'a parlé comme d'une chose merveilleuse. On dit qu'il se trouve dans une montagne une coupure d'environ 120 brasses de large & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillée à plomb dans le rocher, pour ouvrir passage à une Riviere; & comme cette Riviere roule ses eaux avec tant d'impetuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres, on ne peut la traverser à gué qu'à 25 ou 30 lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, & la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un Pont de cordes faites d'écorce d'arbres, qui est large d'environ six pieds, entrelassé de traverses de bois sur lesquelles on passe, même avec les charges des Mules, non sans crainte; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges; mais comme il faudroit faire un détour de six ou sept journées pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima au Cusco, & dans le haut Perou, passe par dessus ce Pont. Pour l'entretenir on exige quatre Reaux de chaque charge de Mule, ce qui donne au Roy des sommes immenses, au-delà de ce qu'il en coûte pour l'entretien.

Commerce
de Pisco.

Le commerce des marchandises d'Europe n'est pas la seule raison qui amene les Vaisseaux à Pisco, on y vient aussi pour faire des provisions de vin & d'eau de vie, qu'on y trouve à meilleur marché, & en plus grande quantité qu'en aucun Port; parcequ'outre ceux que produit le terroir, il en vient, comme je l'ai dit, de *Yca*, de *Chincha* à six lieues

au Nord de Pisco, où étoit un Temple du Soleil avant la Conquête des Espagnols; enfin il en vient de *Lanasque*, à 20 lieües au SE, qui sont estimez les meilleurs du Perou, mais tous ces vins sont extrêmement violens & peu bien-faisans, d'où vient que les Espagnols n'en boivent presque point; le débit qui s'en fait n'est proprement que pour les Noirs, les Indiens, les Mulâtres, & autres pareilles gens. Au lieu de vin beaucoup d'Espagnols boivent de l'eau de vie par une bizarre prévention.

Les vignes des environs de Pisco qui ne peuvent commodément être arrosées par des canaux, sont plantées d'une manière à n'en avoir pas besoin, quoiqu'il n'y pleuve jamais. Chaque sep est dans un creux de quatre à cinq pieds de profondeur, où regne une humidité generale que la nature a repandue dans la terre pour suppléer au défaut d'eau de riviere & de pluye, car le pays est desert & si aride, qu'il n'y a de lieux habitables que peu de plaines, & de vallées où se trouve ce secours; encore le fond est-il presque de sel pur, d'où vient ce goût salé qui se fait sentir dans la plupart des vins du crû.

On trouve encore aux environs de Pisco de toutes sortes de fruits, Pommes, Poires, Oranges, Citrons, Gouyaves, Bananes, Dates, &c. Plusieurs ont crû remarquer que lorsqu'un Datier est seul, il ne donne pas de fruit, à moins qu'il ne soit en présence d'un autre qu'on appelle la femelle, néanmoins tout le monde n'en convient pas, quelques habitans m'ont parlé de cette remarque comme d'une erreur. Il y a une espece de Concombre qui vient d'une plante que le P. Feuillée appelle *Melongena lauri folia fructu turbinato variegato*, les gens du pays *Pepo* ou *Pepino*; il est fort rafraîchissant, & a un peu le goût de Melon, mais fade. Les *Camotes* ou Patates y sont moins bonnes qu'au Bresil, il y en a de rouges, de jaunes, & de blanches.

On y cueille aussi un fruit qui se forme dans une gouffe qui ne sort pas de terre, dans laquelle sont quelques grains comme des haricots ronds, lesquels étant rotis au four dans leur gouffe, ont un goût agreable de noisette rotie. On en

mange beaucoup, quoiqu'il échauffe extraordinairement, & provoque à l'amour: C'est apparemment l'*Araquidna* de quelques Botanistes; les habitans l'appellent *Many*.

L'abondance des vivres du pays jointe à un bon commerce, rend les habitans à leur aise, de sorte qu'ils se divertissent souvent à des spectacles publics de courses de Taureaux, de Comedies & de mascarades.

Fête du Scapulaire.

Je m'y trouvai dans le temps que les Mulâtres firent une Fête à l'honneur de Notre-Dame des Carmes. Ces pauvres gens, comme tous les autres Creoles Espagnols, sont tellement infatuez de mille apparitions ou vrayes ou prétendues, * qu'ils en font le principal objet de leur devotion. La cause de cet abus vient de l'ignorance des Moines, qui n'ayant ni littérature, ni critique pour discerner le vrai du faux, s'abandonnent à une tradition & à des usages établis avant eux par ceux de leur Ordre pour leurs propres intérêts. Comme il n'y a point de Carmes dans tout le Perou ni dans le Chily, les Peres de la Mercy se font attribuez la direction de la Confrairie du Scapulaire; & parcequ'ils n'ont point de Convent à Pisco, il en vient un de Lima pour assister à cette Fête.

Le Jeudi au soir 14 Septembre, les Mulâtres commencerent la solemnité par la Comedie du *Prince Puissant*, et *Principe Poderoso*, composée par un Poëte Espagnol d'Europe. Comme le goût dépravé de cette Nation est de mêler dans leurs spectacles le sacré avec le profane, je remarquai que dans celui-ci ils s'étoient abandonnez à leur genie naturel au-delà des bornes du bon sens & de la bienséance: en effet on ne pouvoit rien voir de plus ridicule que la dé-

* Voyez le Traité de M. de Launoy, *De Visione Simonis Stokii & origine Scapularii*, où il fait voir que fort long-temps après la mort de Simon Stok, deux Carmes appellez l'un *Gregorius à Sancto Basilio*, l'autre *Marcus-Antonius de Cazamate*, s'étoient avisez d'établir le Scapulaire sur une apparition de la Vierge à Simon, & sur deux Bulles, l'une de Jean XXII, citée dans leurs Ecrits d'une maniere si différente, non seulement par rapport aux termes, mais encore par l'inégalité de la longueur du discours, qu'il paroît évidemment qu'elle est supposée, sans parler des autres raisons qui le manifestent; la seconde d'Urbain V. datée de Rome où ce Pape, qui mourut à Florence, n'avoit jamais été depuis son couronnement.

coration du fond du theatre, dont le point de perspective étoit terminé par un autel sur lequel on voyoit l'image de Notre-Dame du Mont-Carmel entourée de cierges allumés, & tous les Acteurs commencerent leur Prologue à genoux par une dedicace de la piece à la Vierge. On auroit jugé par cette pieuse invocation que cette Comedie alloit édifier les spectateurs; mais je fus bien desabusé de cette idée, lorsque je vis sur la scene le contraste de la pieté de Sigismond embrassant un Crucifix à qui il s'adressoit dans une adversité, avec la licence des bouffons de la piece & des intermedes qu'on y mêloit, dont les discours n'étoient qu'un tissu d'obscenitez grossieres ou peu envelopées.

Le lendemain on donna le spectacle de la Course des Taureaux, qui ne valoit pas mieux que celle de Valparaisso dont j'ai parlé; spectacle aussi peu propre à honorer la Vierge que de telles Comedies, puisqu'il est défendu par les Loix Ecclesiastiques, à cause du danger de mort où l'on s'expose sans nécessité, comme effectivement il arrive tous les jours; peu s'en fallut même qu'à celui-ci la triste experience ne s'en fist sur un Noir, le Taureau le laissa sur la place si maltraité, qu'on doutoit qu'il en pût réchaper.

Course de
Taureaux.

La nuit du Samedi on fit une mascarade de gens qui couroient par les rues à la lueur des chandelles, comme l'on fait en France au temps de Carnaval. Les principaux Acteurs étoient en charrete, précédés par d'autres qui les accompagnoient à cheval. Sur cette charrete je remarquai un homme habillé en Moine de S. J. de Dieu, qu'on m'assura être vraiment un Moine; mais je n'ai pu me persuader que ce ne fût un masque, car là-dessus il dançoit debout avec des femmes une danse de postures telles qu'en font les Noirs des Isles à leur *Bangala*; c'est tout dire en fait de modestie. Quoi qu'il en soit, le nom de *Na Sa del Carmen* retentissoit souvent dans leurs cris extravagans parmi les injures & les sotises les plus infâmes dont ils attaquoient les passans, dans le temps même que d'un autre côté on faisoit la Procession du Rosaire. Toute ridicule que paroisse cette coutume, on peut dire qu'on a vû d'aussi grandes extravagances en France.

Mascarade.

dans la *Fête des Fous*. » Les Prêtres & les Clercs alloient en
 » masque à l'Eglise, & au sortir de là se promenoient dans
 » des chariots par les rues, & montoient sur des théâtres,
 » chantant toutes les chansons les plus vilaines, & faisant
 » toutes les postures & toutes les bouffonneries les plus effron-
 » tées, dont les Bâteleurs ayent accoutumé de divertir la
 » fote populace. Cette fête dura en France plus de 150 ans,
 depuis le douzième jusqu'au quinzième siècle. *Mez. Phil. 11.*

Le Dimanche au soir on representa la Comedie de la vie
 de Saint Alexis par *Moreto*, que j'ai trouvée depuis ce temps-
 là dans la dixième partie d'un Recueil de Comedies Espa-
 gnoles, imprimées à Madrid avec approbation en 1658, sous
 le titre de *Nuevo Theatro de Comedias varias de diferentes*
Autores. Je trouvai fort étrange dans la premiere journée,
 [c'est l'*Acte* des Espagnols] de voir l'Ange Gardien de Saint
 Alexis & le Diable se disputer à qui devoit l'engager de
 quitter ou de demeurer avec sa femme. Dans la seconde le
 Demon se travestit en Pauvre, & dans la troisième en Mate-
 lot, & sur la fin de la seconde, un Chœur d'Anges renfermé
 dans un hermitage, y chante par deux fois le commence-
 ment du *Te Deum* au son des cloches. La bizarrerie de ces
 imaginations & des personages que le Poëte met sur la scene,
 étoit pour nos François qui se trouverent à ce spectacle, un
 sujet de plaisanterie d'autant plus grand, qu'ils étoient ac-
 coutumés à des Pieces châtiées, & dans lesquelles la vene-
 ration que l'on a pour les choses saintes, n'admet point de
 mélange du sacré avec le profane, comme dans celle dont
 je parle, où la licence des intermedes faisoit paroître un
 nouveau ridicule. Je ne fais point ce récit comme d'une
 chose extraordinaire ou nouvelle en Europe, il n'est per-
 sonne de ceux qui ont voyagé en Espagne qui ne soit infor-
 mé du goût de leurs Poëmes dramatiques, où les sujets de
 devotion ont toujours quelque part; de sorte qu'on voit en-
 core chez eux ce qui se passoit dans la naissance de notre
 Theatre François, comme le raconte un de nos Poëtes:

*Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré,
 Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.*

*De Pelerins, dit on, une troupe grossiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et s'otement zelée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par pieté.
Le sçavoir à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.*

Despreaux Art Poët. Chant III.

Pour ce qui est des défauts particuliers de la Piece, la difference du temps & du lieu y est choquante. Saint Alexis dans la premiere & dans la derniere journée se trouve à Rome, & pendant la seconde il demeure plusieurs années à parcourir la Terre Sainte; néanmoins cette diversité ne passe pas pour un défaut parmi les Espagnols, comme l'a remarqué Despreaux dans son Art Poëtique.* Mais ce qui doit être reprehensible dans tous les pays, c'est que la conduite de Saint Alexis est celle d'un Saint peu scrupuleux sur le mensonge: car l'Auteur lui fait faire des restrictions mentales qui le valent bien, comme dans la seconde & la troisième journée, lorsqu'il veut se cacher à un homme qui le cherche de la part de son pere; il dit de lui-même qu'il connoît Saint Alexis, † mais qu'il est déjà bien loin de là.

Au reste dans une si petite Ville on ne devoit rien attendre de mieux pour les décorations du theatre qui étoit fait en petit à notre maniere, & l'on peut dire que les Acteurs pour être des gens de la lie du peuple, (car ils étoient tous Mulâtres) & qui ne font pas profession d'être Comédiens,

* *Un Rimeur, sans péril, de là les Pyrenées,
Sur la Scene, en un jour, renferme des années.
Là souvent le Heros d'un Spectacle grossier,
Enfant au premier Acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage:
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le Spectacle rempli.*

† *Conosco esse Cavallero
Porque he venido con el,
Y me contò su suceso,
Mas va ya muy adelante.*

jouïoient assez bien leur rôle dans le goût Espagnol. Je remarquai dans leurs intermedes une affectation d'y mêler des Docteurs revêtus en habits de ceremonie, faisant des extravagances. Je ne sçai comment les Ecclesiastiques, qui sont presque les seuls Docteurs en titre, ont la complaisance de s'accommoder de ces jeux; car s'il y a quelque impertinence à faire, les bonnets sont toujours de la partie.

Après la representation de la Comedie de Saint Alexis, ils jouierent Sigismond, & firent d'autres courses & mascarades pour achever l'Octave, que je ne pus voir finir, parce que le temps nous pressoit de partir.

Nous laisâmes en rade la Princesse commandée par Martin, venant d'Emoï dans la Chine, & la Marguerite de Saint Malo venant de France.

Sortie de
Pisco.

Le Jeudi 21 Septembre nous mîmes à la voile pour aller au *Callao*, favorisez d'un bon frais de SE; le lendemain nous eûmes connoissance de l'Isle d'*Asia*; le Samedi les calmes nous retinrent à la vûe du *Morro Solar* & de l'Isle de *Saint Laurent* qui nous paroïssoit ainsi vers le Nord.

Planc. XXVI.

Reconnois-
sance du Cal-
lao.

Cette Isle est reconnoissable, parcequ'elle est de moyenne hauteur, séparée de la petite Isle du *Callao*, & que dans l'ouverture on voit deux Islots ou petits rochers; on en aperçoit un troisième fort bas qui est à demi lieüe au large vers le SSE de la pointe du NO de l'Isle de *Saint Laurent*. Nous fondâmes environ à deux cablures de cette pointe, & nous trouvâmes 60 brasses d'eau fond de vase. Enfin nous mouillâmes à une lieüe à l'Oüest du *Callao* en 14 brasses d'eau fond de vase de couleur d'olive.

M. de Ragueine demeura ainsi au large à l'ouverture de la rade, jusqu'à ce qu'il eût permission du Viceroy de mouiller sous le canon de la Ville pour carener, ce qui lui fut accordé sans difficulté. Alors il s'approcha & salua la Ville de neuf coups de canon, & on ne lui en rendit aucun, quoiqu'on sçût qu'il étoit Officier du Roy. Deux Navires François de *Saint Malo*, & la *Marianne* de *Marseille* qui étoient en rade, firent l'honneur qu'ils devoient à sa dignité, chacun le salua de sept coups, que M. de Ragueine leur rendit



10

1781



Partie de la Ville de Lima

PLAN DE LA RADE
 DE
 CALLAO
 Située a la côte du Perou par
 12 d. 8^{me} de lat. Australe
 et par 79 d. 45^{me} de longitude occid.
 du merid. de Paris. Jrozier 1715



Morro Solar

Piña horadada
Pierre Peruée

Bocanegra

Le Callao

Poente du Callao
Basse qu'on voit
Bouer

I. du Callao

Basse

I. de S^t.
Laurent

Bouant

Vue de Reconnoissance de I. de S^t. Laurent

Poente de la Galere

Echelle d'une lieue Marine

1 lieue

à chacun en particulier. Outre ces trois Navires il y en avoit dix-huit Espagnols, entr'autres l'Incarnation, prise Portugaise de trois ponts, que le S. Brignon de Saint Malo venoit de vendre au Viceroy 10000 pialtres pour le compte du Roy; Son Excellence en vint prendre possession en personne le 30 Septembre. A son arrivée au Callao il fut salué de tout ce qu'il y avoit d'artillerie montée sur les ramparts de la Ville; & lorsqu'il sortit de la rade, il fut salué de treize coups de canon de chaque Vaisseau François. On s'étonnera qu'on ait vendu un Navire de cette grandeur à si bas pris dans un pays où ceux de 400 tonneaux valent quatre fois davantage. Ce fut un tour du Viceroy qui renouvela les défenses aux Espagnols d'acheter aucun Vaisseau François, afin d'en tirer tel bon marché qu'il voudroit.

Enfin il s'en retourna à Lima le même jour: au sortir du Callao il fut encore salué de dix coups de canon. Sa suite consistoit en quelques Gardes à cheval, & son cortège n'avoit rien qui pût donner l'idée de la Viceroyauté. A la vérité c'étoit l'Evêque de Quito *Don Pedro Ladron y Guevarra*, qui n'occupoit le Thrône que par *interim*, en attendant que la Cour d'Espagne y eût pourvû.

Viceroy.

Description de la Rade du Callao.

La Rade du Callao est sans contredit la plus grande, la plus belle, & la plus sûre de toute la Mer du Sud. On peut y mouiller par tout en telle quantité d'eau qu'on veut, sur un fond de vase couleur d'olive, sans crainte d'aucunes basses ni rochers; si j'en excepte une qui est à trois cablures de terre vers le milieu de l'Isle de Saint Laurent, vis-à-vis la Galere. La mer y est toujours si tranquille, que les Navires y carenent en tous temps, sans apprehender d'être surpris par aucun coup de vent; elle est néanmoins ouverte depuis le O jusqu'au NNO, mais ces sortes de vents ne regnent presque jamais que par un petit frais de bonace, qui ne cause aucune levée de mer qui puisse incommoder. L'Isle de Saint Laurent rompt l'enflement qui vient depuis

Planc. XXVI.

le SO au SE; cette Isle est sans défense, elle servit en 1624 de retraite à Jacques l'Hermitte, qui s'y fortifia pour prendre le Callao; mais n'ayant pu y réussir, il brûla plus de 30 Vaisseaux qui étoient en Rade. Elle est aussi l'exil des Noirs, & des Mulâtres condamnés pour quelques crimes à tirer du moilon pour les édifices publics, & indirectement pour ceux des Particuliers. Comme cette peine est comparée à celle des Galeres en Europe, on donne ce nom à la pointe de l'Isle du côté de l'Oüest. Nous avons dit ailleurs que la Galere des Blancs étoit d'être exilé à Baldivia.

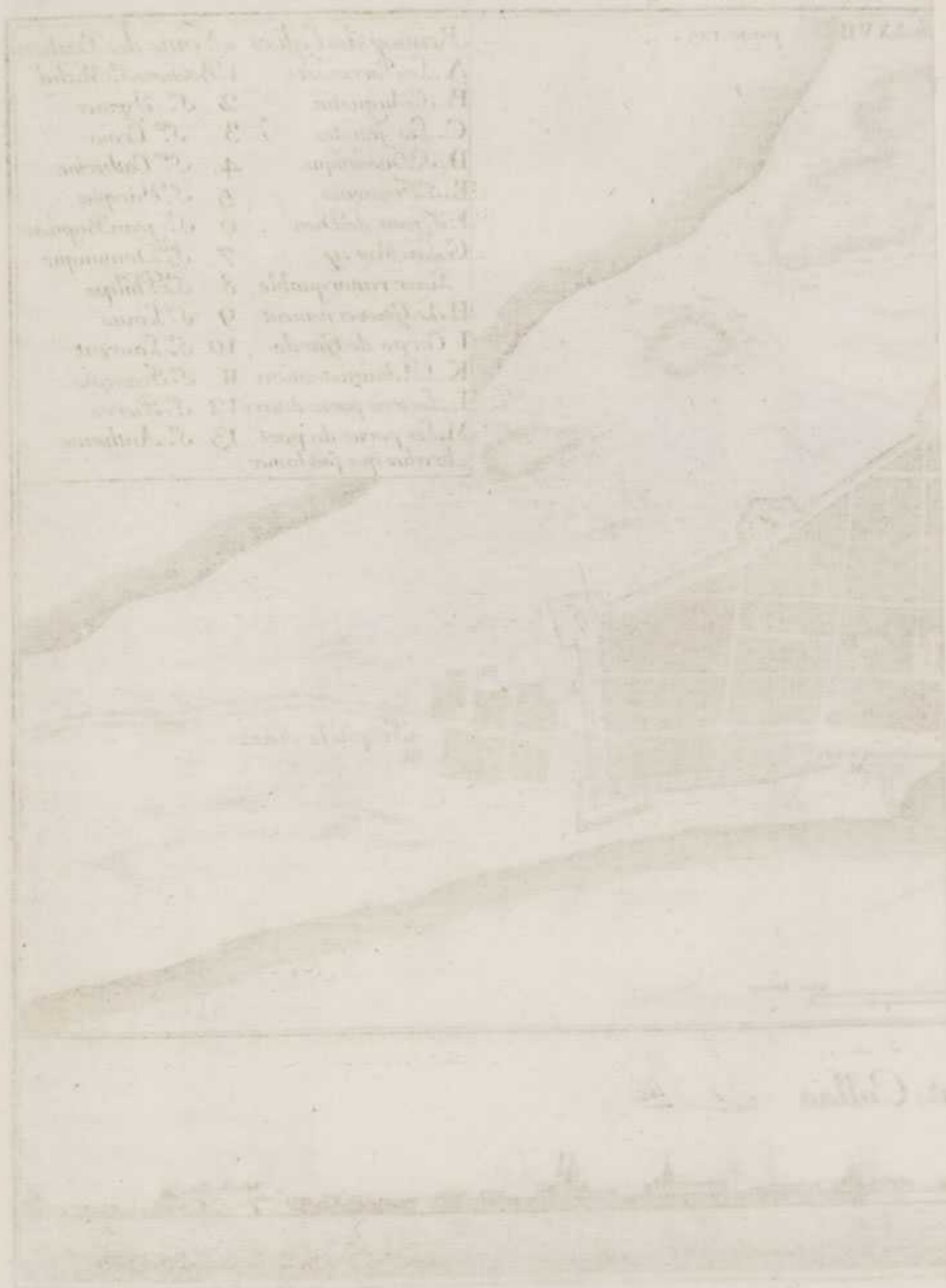
Le mouillage ordinaire de la Rade est à l'E $\frac{1}{4}$ NE de la pointe de la Galere, à deux ou trois cablures de la Ville. Là on est encore à l'abri des vents de Sud par la pointe du Callao, qui est une langue de terre basse entre laquelle & l'Isle du Callao, il y a un canal étroit & un peu dangereux; néanmoins on y passe en rangeant l'Isle de près, à quatre & cinq brasses d'eau. Du côté de terre ferme est un banc prolongé depuis la pointe jusqu'à une basse qu'on voit briser de loin.

Dans le Port du Callao on trouve toutes les commoditez nécessaires à la navigation, l'aigade se fait avec facilité à la petite riviere de Lima, qui se dégorge dans la mer au pied des murs du Callao; le bois y coûte un peu plus de peine, on le va querir à demie lieüe au Nord, à *Bocanegra*; on le coupe demie lieüe avant dans la terre, & l'on en paye aux Jesuites 25 & 30 Piaftres pour chaque Chaloupée. Pour le débarquement des Chaloupes, il y a au pied des murs trois escales de bois, & un mole de pierre destiné à la décharge des canons, anchres, & autres choses de poids, qu'on eleve avec une espee de Gruau. Ce mole n'y durera pas long-temps, car la mer le démolit de jour en jour.

Description de la Ville de Callao.

Plan. XXVII.

La Ville du Callao est bâtie sur une langue de terre basse & plate au bord de la mer par 12^d 10' de latitude Australe, elle fut fortifiée sous le regne de Philippe IV. & la Vice-



1. ...
 2. ...
 3. ...
 4. ...
 5. ...
 6. ...
 7. ...
 8. ...
 9. ...
 10. ...
 11. ...
 12. ...
 13. ...
 14. ...

Collin



PLAN
DE LA VILLE
DU
CALLAO

Sciuee ala cote du Perou par 12° 7'
de latitude Australe
1713

Profil des courtines Profil des bastions planche XXVII page 175

Renuoy des Eglises	Noms des Bastions
A. La Paroisse	I Bastion S. Michel
B. S. Augustin	2 S. Ignace
C. Les jenuites	3 S. Croix
D. S. Dominique	4 S. Catherine
E. S. Francois	5 S. Jacques
F. S. Jean de Dieu	6 S. Jean Baptiste
G. La Mercy	7 S. Dominique
Lieux remarquable	8 S. Philippe
H. Le Gouvernement	9 S. Louis
I Corps de Garde	10 S. Laurent
K. L'Administration	II S. Francois
L. Les trois portes de terre	12 S. Pierre
M. Les portes du port broches que fait la mer	13 S. Anthoine

Partie du port

Vue de la ville du Callao

Royauté du Marquis de Mancera, par une enceinte flanquée de dix Bastions du côté de terre, & de quelques Redans & Bastions plats sur le bord de la mer, où sont établies quatre batteries de canons pour commander le Port & la Rade; cette partie étoit en mauvais état en 1713, il y avoit cinq breches, & la mer détruit de jour en jour la muraille, depuis qu'on a fait un Quay de pierre, dont la situation arrête la lame du SO, & cause un retour de marée du côté du Nord qui sape les murs de la Ville.

La largeur du Rempart est de deux profils differens, les courtines n'ont par le haut que huit pieds de large, deux & demi de terre plein, autant de banquette, & trois de chemise de moilon à mortier, de chaux & sable; le reste de l'épaisseur est de briques crues, avec un petit mur de moilon en dedans; le Rempart des Bastions à cinq toises de terre plein, pavé de dales à joints incertains, pour servir de plate forme aux canons, le tout de maçonnerie peu solide par la mal façon.

Fortification,
Voyez le haut
de la Planche
XXVII.

Chaque Bastion est voûté & a son magasin de poudre, balles, & autres choses nécessaires pour fournir l'artillerie dont il est armé. Ordinairement il y a 2, 3, ou 4 pieces de fonte toujours montées sur chacun; dans le pourtour il y en avoit de mon temps 41, & il doit y en avoir 70 de differens calibres, depuis 12 jusqu'à 24 livres de balle, poids d'Espagne, ce qui fait pour nous des calibres bâtards. Parmi ces pieces, il y a 10 coulevrines de 17 à 18 pieds de long, du calibre de 24, dont il y en a 8 montées pour battre en Rade, qui portent à ce qu'on dit, jusqu'à la pointe de la Galere de l'Isle Saint Laurent, c'est à dire près de deux lieües.

Artillerie

Outre l'artillerie du Rempart, il y a 9 pieces de campagne montées, & prêtes à servir. On voit encore plus de 120 pieces de fonte de differens calibres, destinées à l'armement des Vaisseaux du Roy l'*Amirante*, la *Capitana*, & le *Gouerno*, qui servoient du temps que les Gallions venoient à *Portobelo*, à escorter l'*Armada de Panama*, & à transporter au Perou les marchandises qui venoient d'Europe, & au Chily le *Real Situado*, & le secours de monde dont

on avoit besoin avant la Paix des Indiens. Aujourd'hui ces Vaisseaux sont tellement negligez, qu'ils sont incapables de prendre la mer sans un radoub considerable; neanmoins le Roy entretient toujours des Troupes de Marine dont voici l'état à la suite de celles de terre.

ETAT DES TROUPES DE TERRE

payées par le Roy d'Espagne au Callao en 1713.

L E Gouverneur General,	7000 piaftres.
Un Mestre de Camp de la Place, nommé par le Roy; il a d'appointemens par an,	3217 piaftres 4 reaux.
Un Sergent Major de la Place, aussi nommé par le Roy,	1200
Un Aide-Major par an,	600
Sept Compagnies d'Infanterie Espagnole de cent hommes chacune.	
Chaque Capitaine a par an,	1800
Sept Enseignes, chacun	672
Sept Sergens, chacun	348
Quatorze Tambours, chacun	240
Sept Porte-Enseigne, <i>Idem</i>	240
Sept Fiffres, <i>Idem</i>	240
Un Adjudant,	396
Six cens hommes d'Infanterie dont est composée la Gar- nison, chacun	240
Chaque Compagnie a quatre Chefs de Brigade, qui sont ordinairement les plus anciens Soldats, dont deux mar- chent au devant du Drapeau, & deux derriere; ils ont cha- cun par mois,	20 piaftres.
Un Tambour Major de la Place par an,	240
Tous les Officiers ci-dessus, sont nommez par le Viceroy avec l'agrément du Roy, excepté les trois premiers que le Roy nomme.	

Artillerie

Artillerie par Terre.

Un Lieutenant General par an,	1944	piastres.
Un Maître Canonier,	486	
Un Capitaine d'Artillerie,	606	i. r.
Dix Maîtres Canoniers, chacun	400	
Deux Aides-Majors, chacun	396	
Soixante-dix Canoniers, <i>Idem.</i>	396	

Troupes de Marine entretenues.

Le General de la mer par an,	3600
Il a les mêmes honneurs & privileges que le General des Galions.	
L'Amirante aussi nommé par le Roy,	2200
Deux premiers Pilotes, chacun	1200
Quatre Maîtres de Navire, chacun	540
Quatre seconds Maîtres, chacun	396
Quatre Maîtres Canoniers, chacun	444
Cinq Chapelains, dont un sert à la Chapelle de l'Isle du Callao, chacun	396
Quatre Commis principaux, chacun	600
Quatre Ecrivains, chacun	396
Quatre Dépensiers, <i>Idem.</i>	396
Quatre Maîtres Charpentiers, <i>Idem.</i>	396
Quatre Maîtres Galfats, <i>Idem.</i>	396
Quatre Plongeurs, <i>Idem.</i>	396
Vingt-quatre Canoniers, <i>Idem.</i>	396
Un Major de la Marine,	600
Deux Aides-Majors, ou Adjudans, chacun	396
Vingt-quatre Officiers-Mariniers, chacun	240
Quarante Matelots, chacun	180
Seize Mouffes, chacun	180

Troupes de Marine pour servir dans deux petites Fregates.

Deux Capitaines qui doivent avoir chacun leur Fregate, & chacun,	600
--	-----

Quatre Officiers-Mariniers, chacun 244

Huit Matelots, chacun 180

Tous les Officiers & Matelots outre leur paye, ont leurs rations chacun suivant son rang.

Milices.

Dans la Place du Callao, il y a trois Compagnies qui n'ont point de gages.

La première est composée de Gens de mer.

La seconde, de Bourgeois & Marchands de la Ville.

La troisième, des Maîtres Charpentiers, Galfats, & autres Ouvriers de ces deux Maîtrises, où entrent aussi les Mulâtres & Noirs libres, qui travaillent dans les ateliers du Roy.

Plus, quatre Compagnies d'Indiens avec leurs Officiers de la même Nation, dont il y en a une de ceux de la Ville, une des Fauxbourgs de Petipite, & deux de ceux de la Madeleine, *Mira Flores* & *Churillos*, & autres Métairies circonvoisines. Ceux-ci sont obligez de se rendre à la Ville au signal d'un coup de canon, ils sont destinez au transport des munitions de bouche & de guerre; ces Compagnies ont un Major à part. Voilà les forces d'hommes, voyons celles de la situation du lieu.

Le niveau du terrain de la Ville n'est élevé que de neuf à dix pieds au-dessus de la plus haute mer, qui ne marne que de quatre à cinq pieds; elle surmonte néanmoins quelquefois, de maniere qu'elle inonde les dehors de la Ville & en fait une Isle, comme il arriva en l'année 1713 au mois de Septembre; de sorte qu'il y a lieu de craindre qu'un jour elle ne la détruise.

Quoique les dedans ne soient pas divisez par quartiers de la mesure ordinaire de la *Quadra*, les rues y sont bien alignées; mais d'une malpropreté de poussiere qui n'est supportable que dans un Village.

Sur le bord de la mer est la maison du Gouverneur, & le Palais du Viceroy, qui font les deux côtez d'une Place, dont l'Eglise Paroissiale fait le troisième, & une batterie de

huit pieces de canon fait le quatrieme ; le Corps de Garde & la Salle d'Armes s'y trouvent aussi rassemblez aupres du logement du Viceroy. Dans la même rue du côté du Nord, sont les magazins des marchandises que les Vaisseaux Espagnols apportent du Chily, du Perou, & du Mexique.

Du Chily, viennent les cordages, les cuirs, les suifs, les viandes seches, & le bled ; du Chiloe, les planches d'Alerze, bois très leger dont nous avons parlé, des lainages, & sur-tout des tapis à façon de Turquie, pour mettre sur les estrades.

Commerce
du Callao.

Du Perou, les sucres d'Andaguelais, de Guayaquil, & autres lieux, les vins & eau de vie de Lanafque & de Pisco ; les mâts, les cordages, le bois mairin, & le Cacao de Guayaquil, & des environs, du tabac & un peu de miel de sucre. Le Cacao se transporte ensuite au Mexique.

Du Mexique, comme de *Sonfonate*, *Realejo*, *Guatemela*, de la braye, & du gaudron qui n'est bon que pour le bois, parcequ'il brûle les cordages ; des bois pour les teintures, du soufre, & du baume, qui porte le nom de *Baume du Perou* ; mais qui vient effectivement presque tout de Guatemala. Il y en a de deux fortes, de blanc & de brun ; ce dernier est le plus estimé, on le met dans des cocos quand il a la consistance de la braye ; mais communément il vient dans des pots de terre en liqueur, alors il est sujet à être falsifié, & mêlé d'huile pour en augmenter la quantité ; de ces mêmes endroits on apporte des ouvrages de Caray, & des marchandises de la Chine par Acapulco, quoique de contrebande.

Outre ces magazins, il y en a un pour l'entrepôt des marchandises d'Europe, qu'on appelle *l'Administration* ; les Navires François qui ont eu permission de négocier au Callao, ont été obligez d'y mettre tout ce qu'ils en avoient à bord. On exige sur le prix de la vente treize pour cent, de ceux qui viennent avec leur cargaison entiere, & quelquefois jusqu'à seize, de ceux qui ont déjà beaucoup vendu dans les autres Ports de la Côte ; & trois par mille, pour autres Droits Royaux & du Consulat, sans parler des pre-

sens qu'il faut faire secrettement au Viceroy, & aux Officiers Royaux, qui ne contreviennent pas aux Loix du Royaume pour rien, dans un endroit où ils ont la force en main. Il ne faut pas s'étonner que l'on corrompe ces Officiers affamés d'argent; qui n'achètent des Charges que pour s'enrichir, & s'embarassent peu de l'intérêt de l'État, lorsqu'ils y trouvent leur compte. Il est vrai qu'il semble que le commerce des François pouvoit être permis dans ces derniers temps de guerre, en faveur des besoins de marchandises où se trouvoit le pays, par la destruction de celui des Gallions; mais il faut avouer aussi que les Espagnols l'ont souffert sans discretion, avec une facilité qui a fait tort aux uns & aux autres, parceque les François s'y étant jeté tête baissée, ont apporté des marchandises beaucoup au-delà de ce que le pays en pouvoit consommer; cette abondance les a obligé de les donner à très bas prix, & a ruiné les Marchands Espagnols, & par conséquent les François pour plusieurs années. Trois Navires d'environ un million d'emplette chacun, auroient pu suffire au Perou tous les ans: car le Chily ne peut dépenser qu'environ pour 400000 piastras; les Marchands auroient acheté avec plus de certitude de gagner, & un Navire François auroit apporté plus de profit que trois, & même davantage; mais c'est assez s'arrêter à une reflexion inutile.

Après les édifices publics que je viens de nommer, il n'y en a de remarquables que les Eglises, lesquelles pour être de *Cañasta*, c'est à dire de Colombages de cannes, recouvertes de terre ou bois peint en blanc, sont cependant assez propres. Il y a cinq Convents de Religieux, des Dominiquains, des Cordeliers, des Augustins, des Peres de la Mercy, des Jesuites, & l'Hôpital de Saint Jean de Dieu; le nombre des habitans ne passe pas 400 familles, on y en compte néanmoins 600.

Quoique le Roy d'Espagne ordonne des fonds de 292171 piastras par an, pour entretenir garnison au Callao, à peine y a-t-il assez de Soldats pour monter la garde dans la Place d'Armes.

Le Gouverneur est ordinairement un homme de consideration d'Europe, que la Cour d'Espagne envoie relever de cinq en cinq ans. Sa Majesté Catholique y entretient aussi un Ingenieur qui sert pour toutes les Places de l'Amérique Meridionale, qui sont *Baldivia, Valparaisso, le Callao, Lima, & Truxillo.*

Depuis la mort de M^r Rossemin Ingenieur François, le soin des Fortifications a été donné au Sieur Peralta Creole de Lima, Astrologue & Astronome de la Ville; mais quoique le Roy fournisse 30000 piastras assignées sur la *Scica*, ou Boucherie, pour l'entretien des murs du Callao, on les laisse tomber en ruine du côté de la mer, de sorte qu'on sera obligé d'en rebâtir près de la moitié.

Hors les murs du Callao sont deux Fauxbourgs d'Indiens appellez *Petipiti*, on les distingue par les noms de vieux, & de nouveau; ce premier est au Sud, l'autre au Nord, dans lequel passe la petite riviere de *Rimac*, ou de Lima.

C'est de ce côté qu'est la sortie pour aller à Lima qui n'en est éloignée que de deux lieues de beau chemin, dans une belle plaine. A moitié de cette distance est une Chapelle de Saint Jean de Dieu, appelée la *Legua*. Un quart de lieue plus avant, le chemin se divise en deux, dont celui de la main gauche mene à la Porte Royale de Lima, & l'autre à celle de *Juan Simon* qui donne au milieu de la Ville, & qui par conséquent est plus fréquentée que l'autre.

Ce fut par là que j'entrai le 2 Octobre 1713, pour venir demeurer à Lima en attendant qu'il partît un Vaisseau pour France. Deux jours après mon arrivée on y celebra la Fête de Saint François d'Assise, qui n'est pas une des moindres de l'année; car les Espagnols obsédez & infatuez des Moines, particulièrement des Cordeliers & des Dominiquains, regardent les Fondateurs de ces deux Ordres comme les plus grands Saints du Paradis: la veneration particuliere qu'ils ont pour eux s'étend jusqu'aux habits de leur Ordre beaucoup au-delà des autres habits Monastiques.

Ils croyent gagner sur tout de grandes Indulgences en baissant celui de Saint François. Les Cordeliers pour entre-

Arrivée à
Lima.

tenir cette prévention, envoient de leurs Moines dans les Eglises les plus fréquentées, donner la manche à baiser à ceux qui entendent la Messe. Il n'est pas jusqu'aux Freres Quêteurs qui se mêlent d'interrompre les assistans pour qu'on leur rende cet honneur. Mais pour soutenir avec éclat l'estime generale qu'on a pour leur Ordre, & en faire sentir la grandeur en public, ils font le jour de la Fête du Fondateur, des feux d'artifices & des Processions magnifiques, & embellissent leurs Cloîtres par dedans & par dehors de ce qu'ils peuvent trouver de plus riche. C'est ainsi qu'ils jettent de la poudre aux yeux d'un Peuple charnel qui se paye de ces beaux dehors, & les quitte en quelque façon de la vie veritablement Religieuse.

La Fête commença aux Vêpres de la veille par une Procession de Dominiquains, où dix hommes portoient la statue de Saint Dominique qui venoit faire visite à son ami Saint François, il étoit paré de riches étoffes d'or, & brillant par de petites étoiles de clinquant dont il étoit parsemé pour être apperçu de loin.

Saint François informé de l'honneur que son ami venoit lui faire, vint au-devant de lui jusqu'à la Place qui est à peu près à moitié chemin. Devant la porte du Palais ils se firent des complimens par les organes de leurs Enfans, car quoiqu'ils fissent des gestes, ils n'avoient pas toutefois l'usage de la parole. Ce dernier plus modeste que l'autre, étoit vêtu de drap de Cordelier; mais dans cette pauvreté il étoit environné d'un arc de rayons d'argent, & avoit à ses pieds tant de vases & autres ornemens d'or & d'argent, que dix-huit hommes plioient sous le faix des richesses.

Fête de Saint
François.

Ils furent reçus tous les deux à l'entrée de l'Eglise de Saint François par quatre Geans de toutes couleurs, Blanc, Noir, Mulâtre & Indien, qui vinrent dans la place danser au-devant de la Procession; c'étoient des paniers d'artifices couverts de papier peint, & par leur figure, masques, chapeaux, perruques, c'étoient de vrais épouvantails. Au milieu des Geans étoit la *Tarasque*, cette bête chimerique connue en quelques Provinces de France, portant sur son

dos un panier d'où sortoit une marionette qui dançoit & sautoit pour amuser les passans. Enfin ils entrèrent dans l'Eglise au milieu d'un grand nombre de cierges & de petits Anges de deux à trois pieds de haut, posez sur des tables comme des poupées entremêlées de grands chandeliers de six à sept pieds de haut.

A nuit fermante on fit un feu d'artifice dans la place au-devant de l'Eglise, il consistoit en trois Châteaux, de huit à neuf pieds de large chacun, & de quinze à seize de haut. Sur le sommet de l'un on voyoit un Taureau, & sur l'autre un Lion. Les Clochers de l'Eglise étoient ornez de Pavillons & d'Etendars de toutes couleurs, & éclairés par une illumination de lanternes. On commença par jeter quelques fusées volantes, petites & malfaites; on détacha ensuite des courantins, un desquels se separa en trois girandoles qui occuperent le milieu, * & les deux bouts de la corde laissant dans les intervalles deux petits globes de feu clair; celui-ci fut le seul artifice qui méritât d'être regardé. Enfin un Cavalier descendit d'un Clocher par une corde, & vint combattre en l'air contre un des Châteaux; on y mit le feu, & ils brûlerent successivement avec les Geans; la Tarasque & tout fut enfin réduit en cendres.

Le lendemain, longue Prédication & Musique, où l'on chantoit des Motets en Espagnol. Le Cloître fut ouvert aux femmes, & le soir une autre Procession reporta Saint Dominique chez lui. Alors, quoique de jour, on fit un autre feu d'artifice, où un Geant descendit par une corde pour combattre contre un Château & un Serpent à trois têtes.

Cette Fête, quoique de grande dépense, étoit, à ce qu'on dit, beaucoup inférieure aux précédentes, qui étoient quelquefois si magnifiques, qu'on a été obligé de les limiter; d'où l'on peut conjecturer combien ces Moines sont en crédit, puisque de leurs besaces ils fournissent, non seulement de quoi nourrir en quatre Convents plus de quinze cens personnes, tant Moines que Domestiques, & à faire des

* On peut voir dans mon Traité des Feux d'Artifices comment cela se fait.

bâtimens somptueux pour le pays, car le Convent de Saint François est le plus beau & le plus grand de tous ceux de Lima; mais il leur reste encore de quoi faire des dépenses de pure ostentation, qui ont monté quelquefois jusqu'à 50000 piastras du bien des Pauvres, qui ne manquent pas dans cette Ville non plus qu'ailleurs. Effectivement si le superflu des seculiers leur appartient, à plus forte raison celui de ces Moines, qui font eux-mêmes profession de pauvreté avec tant de rigueur, qu'ils ne prétendent pas seulement avoir droit sur le pain qu'ils mangent actuellement, comme on le sçait par ce plaisant trait d'histoire si connu par une Bulle du Pape Jean XXII.

On ne doit pas être surpris de ces dépenses, si l'on fait attention au produit extraordinaire de la quête, puisque le seul grand Convent a vingt-quatre Quêteurs dans Lima, dont l'un deux, qui mourut en 1708, avoit amassé en vingt ans 350000 piastras: d'ailleurs il est fort ordinaire parmi les Espagnols de frustrer leurs plus proches parens de sommes considerables, & même de leur heritage legitime, en faveur de l'Eglise & des Convents; ce qu'on appelle dans le pays laisser son ame heritiere, *dejar su alma heredera*.

En second lieu on peut remarquer combien peu de goût & de genie il se trouve parmi eux, puisqu'il n'y a dans leurs Spectacles ni entente, ni dessein, ni sujet. Mais c'est trop s'arrêter à une Fête qui n'en vaut pas la peine, il est temps de parler de ce que j'ai vû de remarquable à Lima pendant le séjour que j'y ai fait.

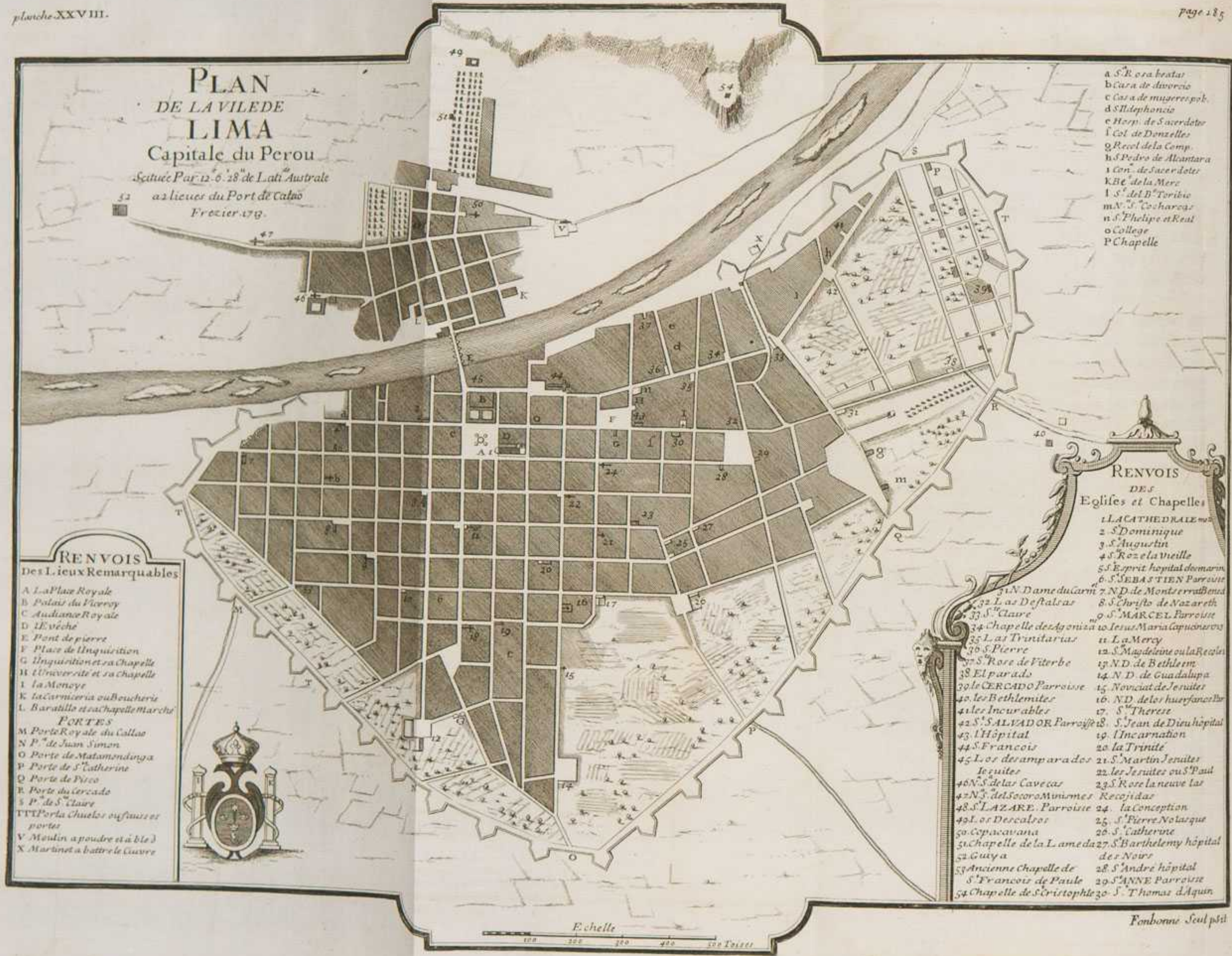


DESCRIPTION



Handwritten text at the bottom left of the page, possibly a title or reference.





**PLAN
DE LA VILLE DE
LIMA**
Capitale du Perou

Située Par 12. 6. 28 de Latit Australe
à 2 lieues du Port de Callao
Frezier 1799.

- RENOIS**
Des Lieux Remarquables
- A La Place Royale
 - B Palais du Viceroy
 - C Audience Royale
 - D Evêché
 - E Pont de pierre
 - F Place de l'Inquisition
 - G Inquisition et sa Chapelle
 - H Université et sa Chapelle
 - I La Monnaie
 - K La Carniceria ou Boucherie
 - L Barahillo et sa Chapelle et marche
- PORTES**
- M Porte Royale du Callao
 - N P. de Juan Simon
 - O Porte de Matamondinga
 - P Porte de S. Catherine
 - Q Porte de Pisco
 - R Porte du Cercado
 - S P. de S. Claire
 - T T T Porte Chuelor ou fauuzes et portes
 - V Moulin à poudre et à ble
 - X Martinet à battre le Cuivre

RENOIS
DES
Eglises et Chapelles

- 1 LA CATHEDRALE
- 2 S. Dominique
- 3 S. Augustin
- 4 S. Rose la Vieille
- 5 S. Esprit hôpital de marine
- 6 S. SEBASTIEN Paroisse
- 7 N. D. de Montserrat
- 8 S. Christe de Nazareth
- 9 S. MARCEL Paroisse
- 10 Jesus Maria Capucineroy
- 11 La Mercy
- 12 S. Magdeleine ou la Reales
- 13 N. D. de Bethlem
- 14 N. D. de Guadalupe
- 15 Noviciat de Jesuites
- 16 N. D. delos huercancillo
- 17 S. Therese
- 18 S. Jean de Dieu hôpital
- 19 L'Incarnation
- 20 la Trinite
- 21 S. Martin Jesuites
- 22 les Jesuites ou S. Paul
- 23 S. Rose la neuve las
- 24 la Conception
- 25 S. Pierre Nolazque
- 26 S. Catherine
- 27 S. Barthelemy hôpital des Noirs
- 28 S. Andre hôpital
- 29 S. ANNE Paroisse
- 30 S. Thomas d'Aquin

Echelle
0 100 200 300 400 500 Toises

Fonbonne Sculpteur



DESCRIPTION DE LA VILLE DE LIMA.

LA Ville de LIMA, Capitale du Perou, est située à deux lieues du Port du Callao, par $12^{\text{d}} 6' 28''$ de latitude Australe, * & par $79^{\text{d}} 45'$ de longitude Occidentale, ou différence du Meridien de Paris : Elle est bâtie dans une belle plaine au bas d'une vallée qu'on appelloit autrefois *Rimat* du nom d'une fameuse Idole des Indiens qui rendoit de grands oracles ; d'où, par corruption, & par la difficulté que ces Peuples avoient de prononcer l'r aussi rudement que les Espagnols, est venu le nom de Lima qui est différent de celui que son Fondateur lui imposa dans son établissement ; car François Pizarre qui la commença sous le Regne de *Don Carlos* [Charlequin] & de *Doña Juana* sa mere, tous deux regnans ensemble dans le Royaume de Castille, l'appella la Ville des Rois, *los Reyes* ; peut-être aussi parceque les Espagnols conquirent cette vallée le jour des Rois, comme plusieurs le prétendent. L'Escuillon des Armes de la Ville semble favoriser l'un & l'autre sentiment ; on y voit trois couronnes d'or, deux & une, en champ d'azur, surmontées en chef d'une étoile rayonnante : quelques-uns font entrer dans l'Escuillon les deux colonnes d'Hercules, mais en plusieurs endroits elles ne paroissent que comme support, avec ces deux mots *plus ultra*, & les deux lettres I & K pour exprimer les noms de *Juana* & *Carlos*, dont elles sont les initiales. * Quoi qu'il en soit, il est certain que ce nom ne lui vient pas pour avoir été fondée le jour de l'Epiphanie, comme le dit le Pere Feuillée après *Garcilasso de la Vega*, & en l'année 1534, mais le 18 Janvier en 1535, jour de la Fête de la Chaire de Saint Pierre, comme le raconte *Francisco Antonio de Montalvo* dans la Vie du Bienheureux *Toribio* Evêque de Lima, imprimée sous le titre de *El Sol del*

Sa position.

* Suivant *Peralta* & suivant le P. Feuillée, par $12^{\text{d}} 1' 15''$ de latitude, & $79^{\text{d}} 9' 30''$ de longitude.

D'où vient le nom de Lima.

Son nom.

* Voyez la Planche XXVIII.

Sa Fondation.

Nuevo Mundo, par les soins de *D. J. Fr. de Valladolid*, Ecolâtre de la Metropole de cette Ville, & Procureur General à Rome pour la Canonisation de ce Prelat. Cette circonstance, & le détail du nom des Commissaires députez pour le choix de la situation de la Ville & des premiers habitans, sont de forts préjugez contre Garcillasso. Il est vrai que Herrera convient avec lui du jour de la fondation; mais il convient avec Montalvo de l'année 1535.

Cette époque se trouve encore déterminée par les raisons que Pizarre avoit de bâtir une Ville dans l'endroit où est aujourd'hui Lima; car le même Herrera nous apprend que le Baillif ou *Adelantado Don Pedro de Alvarado*, étant venu de Guatemala au Perou avec une bonne armée, à dessein de s'en rendre maître, Pizarre vint faire un établissement dans la vallée de Lima auprès du Port de Callao, qui est le meilleur de la Côte; afin de l'empêcher de venir par mer, pendant que *Don Diego Almagro* alloit lui faire face dans la Province de Quito.

Les Espagnols, qui par une loüable émulation sont toujours attentifs aux devoirs extérieurs de la Religion, avant que d'ériger aucun bâtiment, jetterent les fondemens de l'Eglise à peu près au milieu de la Ville; ensuite Pizarre planta les rues, distribua les isles des maisons par quartiers de 150 varres, ou 64 toises en quarré, comme nous l'avons dit de Santiago. Douze Espagnols qui en furent les premiers Citoyens sous ses ordres, commencerent à s'y loger; ensuite trente hommes de *San Gallan*, & quelques autres qui étoient à *Xauxa*, vinrent se joindre à eux, & formerent en tout le nombre de soixante & dix habitans qui se sont considérablement accrus, puisqu'aujourd'hui c'est la plus grande Ville de toute l'Amérique Meridionale.

Son Plan.

La distribution du Plan en est fort belle, les rues y sont parfaitement bien alignées, & de largeur commode. Dans le milieu de la Ville est la Place Royale, où se trouvent rassemblez tous les besoins publics. Le côté Oriental est occupé par la Cathedrale & l'Archevêché; celui du Nord par le Palais du Viceroy; l'Occidental par la maison du

Cabildo, la Justice, la Prison, & la Salle d'Armes, avec une suite de porches uniformes : enfin le côté du Midi est comme celui-ci orné de porches & de boutiques de Marchands.

Au milieu de la Place est une Fontaine de bronze, ornée d'une belle Statue de la Renommée, & de huit Lions de même matière qui doivent jeter de l'eau tout autour. Cette Fontaine est encore cantonnée de quatre autres petits bassins fort riches en métal.

A un quartier près de la Place Royale du côté du Nord, passe la rivière de Lima, qui est presque toujours guéable, excepté en Été, dans le temps des pluies de la montagne, & de la fonte des neiges; on la saigne en plusieurs endroits pour arroser les campagnes, les rues & les jardins de la Ville, où on la conduit à peu près comme à Santiago, mais par des canaux couverts.

La partie que cette rivière retranche du côté du Nord, a communication avec le gros de la Ville par un Pont de pierre composé de cinq arches d'assez bonne construction, qui fut bâti sous la Viceroyauté de Montesclaros; la rue qu'il enfile conduit directement à l'Eglise de Saint Lazare, Paroisse d'un Faubourg qu'on appelle *Malambo*, & se termine auprès de la *Lameda*, qui est une promenade de cinq allées d'Orangers longue d'environ 200 toises, dont la plus large est ornée de trois bassins de pierre pour les fontaines. La beauté de ces arbres toujours verts, les suaves odeurs que les fleurs répandent presque toute l'année, & le concours des caleches qui s'y rassemblent tous les jours à l'heure de la promenade, font de ce Cours un lieu de délices sur les cinq heures du soir.

Vers le milieu est une Chapelle appelée *Santa Liberata*, qui a été bâtie en 1711, en un endroit où furent trouvées les Hosties du Saint Ciboire de la Cathédrale, qu'on avoit volé & enterré au pied d'un arbre. Ce petit Cours aboutit au pied de la montagne, où est un Convent d'Observantins Reformez par Saint François *Solano* natif du Paraguay. Plus à l'Est est une autre montagne continue avec celle-ci,

où est l'Hermitage de Saint Christophle dont elle porte le nom, au pied de laquelle coule un bras de la rivière, dont le réservoir sert à faire moudre plusieurs moulins à bled & un à poudre, & qui tient lieu de bain public.

Tremble-
ment de terre.

Parece que
Dios. Hijo se
avia levanta-
do por su Ma-
dre.

Les tremblemens de terre qui sont très frequens dans le Perou, ont beaucoup endommagé cette Ville, & inquiètent tous les jours les habitans; il en fit un en 1678 le 17 de Juin, qui en ruina une grande partie, & particulièrement les Eglises dediées à la Vierge. Montalvo qui a fait cette remarque dans la vie du B. Toribio, dit qu'il semble que Dieu le Fils y ait été poussé par sa Mere; mais celui de 1682 fut si violent, qu'il la démolit presque entierement, de sorte qu'on mit en délibération si on ne devoit point la transplanter en quelque situation plus avantageuse: la memoire de cet affreux tremblement s'y renouvelle encore tous les ans, le 19 Octobre, par des prieres publiques. Si l'on en croit la voix commune, il fut prédit par un Religieux de la Mercy, qui plusieurs jours auparavant couroit par les rues comme un nouveau Jonas, criant: *Faites pénitence*. Effectivement le jour vint qu'elle trembla si extraordinairement, que de demi quart en demi quart d'heure, elle donnoit d'horribles secouffes, de sorte qu'en 24 heures on en compta plus de 200.

Quelque affreux que soit ce tremblement, il en arriva un bien plus inouï en 1692, dans la Province de *Quito*, aux Villes de *Ambato*, *Latacunga* & *Riobamba*; celui-ci émut tellement la terre, qu'il en détacha de grandes portions, qu'on vit couler toutes entieres à trois & quatre lieues loin de l'endroit où elles étoient, & transporter ainsi les campagnes, avec les arbres & maisons debout, ce qui donna occasion aux procès les plus extraordinaires du monde qui furent agitez à Lima, sçavoir à qui ces biens appartenoient; les uns disoient, ils sont dans mon Domaine, & les autres disoient, je suis sur mes Terres.

Pareil cas étoit arrivé en 1581 auprès de *Chuquiago*, ou la Paz, au rapport d'Acosta, l. 3. ch. 27. Le Bourg appelé *Angoango*, habité par des Indiens, tomba inopinément en

ruine, & la terre courut & coula sur le pays, l'espace d'une lieue & demie, comme si c'eût été de l'eau ou de la cire fondue *, de maniere qu'elle boucha & remplit un Lac, & demeura ainsi étendue parmi cette Contrée †.

On ne peut faire attention à des Phénomènes si extraordinaires, sans que la curiosité naturelle nous porte à en chercher la raison; celle que les Physiciens donnent ordinairement des tremblemens de terre, ne paroît pas toujours satisfaisante, on les attribue aux vents & aux feux souterrains; mais il semble qu'on doit encore mieux les regarder comme un effet des eaux, dont la terre est arrosée au dedans, comme les corps animez le sont par les veines. Il n'y a qu'à creuser, & l'on voit presque partout la vérité de cette supposition: or les eaux peuvent causer les tremblemens en plusieurs manieres, soit en délayant les sels répandus dans la terre, soit en pénétrant des terres poreuses, & mêlées de pierres qu'elles détachent insensiblement, dont la chute ou le remuement doit causer une percussion & une secousse, telle qu'on en sent dans les tremblemens. Enfin l'eau pénétrant certains corps sulphureux, doit y causer une fermentation, & alors la chaleur produit des vents, & de rudes exhalaisons qui infectent l'air lorsqu'elles ouvrent la terre, d'où vient qu'après les grands tremblemens il meurt une infinité de gens, comme nous l'avons raconté de Santiago & de Lima. La facilité de cette fermentation se prouve par l'exemple de la chaux, & par une expérience curieuse de M. Lemery, détaillée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année 1700.

Si après avoir mêlé avec de l'eau des parties égales de limaille de fer & de soufre en certaine quantité, comme de trente ou quarante livres, on enfouit cette pâte dans la terre à un pied de profondeur, au bout de huit ou neuf heu-

* *Montes sicut cera fluxerunt à facie Domini. Pl. 96.*

† Il en est arrivé un bien plus surprenant au Canada, qui commença le 5 Février 1663, & qui dura jusqu'au mois de Juillet de la même année, & fit des changemens incroyables sur la surface de la terre en plus de 400 lieues de pays. Voyez *la Vie de la Venerable Mere Marie de l'Incarnation, Ursuline de la Nouvelle France, à Paris 1677.*

Conjectures
sur les trem-
blemens de
terre.

res on la voit se gonfler, s'entrouvrir, jeter des vapeurs chaudes, & ensuite des flâmes.

Pourquoi les
tremblemens
sont plus fre-
quens à la Côte
qu'avant
dans les ter-
res.

Comment
la terre peut
couler.

Or dans le Perou & le Chily la terre est toute pleine de mines de sels, de soufre & de métaux: ajoûtons à cela qu'il s'y trouve des volcans qui calcinent les pierres & dilatent les soufres: donc les tremblemens y doivent être fort frequens, & particulièrement le long des côtes de la mer qui sont plus abreuvez d'eau que vers le haut de la Cordillere; ce qui s'accorde très-bien avec l'experience, car il y a tels endroits où ils sont fort rares, comme au Cusco, à Guamanga, & ailleurs; par la même raison qu'ils sont plus frequens en Italie que vers les Alpes. Enfin on ne peut s'empêcher de reconnoître que l'eau a beaucoup de part aux tremblemens de terre, lorsqu'on voit couler les campagnes comme de la cire fondue, & que l'on voit des lacs se former subitement dans les endroits qui s'abîment, parceque la terre s'affaissant dans l'eau, l'oblige de surmonter, si la quantité en est considerable; ou couler comme du sable lorsque la base est delayée & sur un plan incliné.

La crainte des frequens tremblemens de terre n'a pas cependant empêché qu'on ait élevé à Lima quantité de belles Eglises & de hauts Clochers. Il est vrai que la plupart des voûtes ne sont que de bois blanchi, ou de *Cañasta*, mais si bien maniée, qu'à moins que d'en être informé, on ne peut s'en appercevoir. Les murs des grands édifices sont de briques cuites, & ceux des petits, d'*Adobes*, ou briques crues. Les maisons ne consistent qu'en un rez de chaussée, sur lequel on voit quelquefois un premier étage bâti de cannes pour le rendre léger; enfin elles sont toutes sans toit, parcequ'il n'y pleut jamais.

Un Phenomene si contraire à ce que nous voyons dans nos Climats, fait d'abord naître deux questions.

La premiere, comment la terre peut produire sans pluye.

La seconde, d'où vient qu'il ne pleut jamais le long de la Côte, quoiqu'il pleuve à quinze & vingt lieües de la mer au dedans des terres.

Pour satisfaire à la premiere, je dirai que cette disette

de pluye rend effectivement presque tout le pays inculte dans les hauteurs, il n'y a que les seules vallées où coulent quelques ruisseaux venant des montagnes où il pleut & neige, d'où l'on puisse tirer quelque recolte, par conséquent qui puissent être habitées : mais dans ces endroits la terre est si fertile, & le pays d'ailleurs est si peu peuplé, que ces vallées suffisent, & même fournissent abondamment à la nourriture des habitans. Les anciens Indiens étoient extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations, on voit encore en plusieurs endroits des aqueducs de terre & de pierres sèches menez & détournés fort ingénieusement le long des côteaux par une infinité de replis; ce qui fait voir que ces Peuples, tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art de niveler. Pour ce qui est des montagnes de la Côte, on y trouve de l'herbe dans quelques endroits peu exposez à l'ardeur du Soleil, parceque les nuages s'abaissent en Hyver à leur sommet, & l'humectent assez pour fournir le suc nécessaire aux Plantes.

Comment la terre produit sans pluye.

Quant à la seconde question, *Zarate* dans sa *Conquête du Perou*, a tâché de rendre raison de la sécheresse éternelle qu'on observe à cette Côte. Ceux, dit-il, qui ont soigneusement examiné la chose, prétendent que la cause naturelle de cet effet est un vent de Sud-Oüest qui regne pendant toute l'année le long de la Côte & dans la plaine, & qui souffle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élevent de la terre ou de la mer, sans qu'elles puissent monter assez haut en l'air pour s'y assembler & former des gouttes d'eau qui retombent en pluye. En effet, ajoute-t-il, il arrive souvent qu'en regardant de dessus les hautes montagnes, on voit ces vapeurs fort au-dessous de soi, qui font paroître l'air épais & nebuleux sur la plaine, bien qu'il soit fort clair & fort serain sur la montagne.

Pourquoi il n'y pleut jamais.

Ce raisonnement n'a rien de vraisemblable, car il n'est pas vrai que les vents de Sud-Oüest empêchent les vapeurs de s'élever, puisqu'on voit des nuages agitez de ce vent à

une très grande hauteur. Et quand même on en conviendrait, ces vents n'empêcheroient pas pour cela que les vapeurs ne se formassent en pluie, puisque l'expérience nous prouve évidemment, dans les Alpes, que les nuées basses en donnent aussi-bien que les plus hautes; on voit très souvent le Ciel serain sur le sommet pendant qu'il pleut à versé au pied de la même montagne. Bien loin de là, elles devroient plus naturellement en donner, puisqu'étant plus basses elles sont plus pesantes, & par conséquent composées de gouttes d'eau d'un plus grand volume que les nuées les plus hautes.

Il me semble que j'entrevois une meilleure raison, fondée sur les différents degrez de chaleur de la Côte, & de l'interieur des terres. Nous sçavons par expérience que la chaleur que le Soleil communique à la terre, resout en pluie, & attire d'autant plus les nuages, qu'elle est plus vivement échauffée. J'expliquerai comment se fait cette attraction. On observe en France qu'il pleut autant, c'est à dire qu'il tombe autant d'eau, & même plus pendant les mois de Juillet & Aoust, que pendant les autres mois de l'année, quoiqu'il ne pleuve que très rarement, parceque les gouttes d'eau sont alors d'un bien plus grand volume qu'en Hyver. Cette observation est soutenue par la grande abondance de pluie qui tombe dans la Zone Torride pendant certains mois de l'année, après que la terre a été échauffée par les rayons les moins obliques. Or on sçait que la partie interieure du Perou qui est presque toute dans cette Zone, est très échauffée dans les vallées, qui reçoivent pendant tout le jour des rayons presque perpendiculaires, dont l'action est encore augmentée par la grande quantité des rochers arides dont elles sont environnées, qui font réfléchir ces rayons de tous côtez, & qu'enfin cette chaleur n'est point temperée par les vents. On sçait encore que les hautes montagnes de la Cordillere & des Andes, presque toujours couvertes de neige, rendent le pays extrêmement froid en certains endroits; de sorte qu'à très peu de distance on trouve les deux extrémités contraires.

Le

Le Soleil par sa presence cause donc une violente dilatation, & une chaleur ardente dans les vallées pendant le jour, c'est à dire la moitié du temps; & pendant la nuit, ou l'autre moitié, les neiges circonvoisines refroidissent subitement l'air qui se condense de nouveau. C'est à cette vicissitude de condensation & de rarefaction qu'on doit sans doute attribuer, comme au premier principe, l'inégalité du temps qu'on remarque au Cusco, à Puno, à la Paz, & ailleurs, où on éprouve presque tous les jours toutes les variations du temps, des tonnerres, des pluyes, des éclairs, du temps serain & nébuleux, du froid & du chaud; mais en d'autres endroits il y fait chaud pendant long-temps sans interruption, ensuite les pluyes ont leur tour.

Il n'en est pas de même à la Côte, où soufflent regulierement les vents de SO & de SSO, lesquels venant des climats froids du Pole Austral, rafraîchissent continuellement l'air, & le tiennent toujours à peu près au même degré de condensation. Bien plus, ils y doivent encore apporter des parties salines qu'ils ramassent des frimats de la mer, dont l'air doit se remplir & s'épaissir à peu près comme nous concevons que la saumure l'est par le sel qu'elle contient. Cet air a donc plus de force pour supporter les nuages, & n'est pas assez chaud, ni en assez grand mouvement pour en agiter les parties, & par consequent rassembler les petites gouttes d'eau, & en former de plus grosses que le volume de l'air auquel elles répondent; & quoique ces nuages s'approchent fort de terre dans la saison où ils sont moins attirés par le Soleil, ils ne se résolvent pas pour cela en pluye; ainsi à Lima le temps est presque toujours couvert, & il n'y pleut jamais.

S'il falloit à present expliquer pourquoi les terres les plus chaudes attirent la pluye, je pourrois me servir des conjectures de quelques Philosophes modernes,* qui pensent que les nuées sont des vapeurs gelées, ou une espece de glace fort éparse comme la neige. Suivant cette idée il est évident que lorsque la chaleur de la terre échauffe assez l'air pour se communiquer jusqu'à la hauteur des nues, elles doi-

* Regis.

vent alors se fondre, & tomber en pluye : mais ce raisonnement, que je crois souvent fort juste, ne l'est pas toujours, comme je puis l'assurer par ma propre experience, m'étant trouvé sur de hautes montagnes, où dans le même temps que je voyois flotter des nues au-dessous & au-dessus de moi, je me trouvois aussi enveloppé par des moyennes qui me paroissoient à la verité très froides, mais au reste ne differer en rien du broüillard qu'on voit traîner sur la terre. C'est donc avec peu de fondement qu'ils distinguent ces nues d'avec les broüillards.

Quoi qu'il en soit, la chaleur peut encore attirer la pluye en donnant aux parties de l'air un mouvement spiral qui peut ramasser plusieurs petites gouttes d'eau en une seule plus grosse. Ce mouvement est facile à concevoir par celui qu'on remarque dans le courant des rivieres, ou, si l'on veut encore, par celui d'une vis d'Archimede; si c'est ainsi que le Soleil attire les vapeurs, il ne faut point s'étonner que la terre échauffée attire les nues.

Enfin je pourrois encore établir cette attraction sur une experience qui nous fait voir que le feu a besoin du flux de l'air pour subsister. Si dans une bouteille on met un charbon ardent, & qu'on la bouche exactement, on le voit aussi-tôt s'éteindre. En raisonnant du plus au moins, on peut comparer un corps fort échauffé à un charbon, & penser que cette chaleur ne peut subsister sans un flux de l'air circonvoisin, lequel étant plus condensé, pousse & se porte du côté du feu, comme on voit l'air extérieur entrer dans une chambre par de petits trous avec plus de rapidité lorsqu'elle est échauffée que lorsqu'elle est sans feu.

Au reste je laisse aux Philosophes le soin de rendre des raisons plus convaincantes de cette sécheresse, il suffit à un Voyageur, en exposant des faits, de les expliquer legèrement, pour trouver creance, & préparer le Lecteur à ce qu'il dit d'extraordinaire. Ainsi parcequ'il ne pleut jamais à Lima, les maisons ne sont couvertes que d'une simple nate posée de niveau, avec un doigt de cendre au-dessus, pour absorber l'humidité du broüillard; & les plus belles ne sont

bâties que de briques crues, c'est à dire de terre pétrie avec un peu d'herbe, & séchée simplement au Soleil, ce qui dure néanmoins des siècles, parceque la pluye ne la délaye jamais.

Les murs de la Ville, qui doivent être un ouvrage éternel, ne sont pas bâtis d'autre matière, ils sont de dix-huit à vingt pieds de haut, & de neuf d'épaisseur au cordon, de sorte que dans tout le contour de la Place il n'y a pas un seul endroit assez large pour y mettre une pièce de canon, ce qui me fait croire qu'ils n'ont été faits que pour mettre la Ville à couvert des entreprises que pourroient faire les Indiens. L'enceinte est flanquée par des bastions de quinze toises de flanc perpendiculaire à la courtine, & d'environ trente toises de face, qui font l'angle de l'épaule de 130 degrez, d'où vient une défense si fichante, que les deux tiers de la courtine sont en second flanc, & que les angles flanquez sont souvent trop aigus; comme les courtines sont de 80 toises, la grande ligne de défense est d'environ 110. Au reste il n'y a ni fossé ni dehors. Ces Fortifications ont été conduites ainsi vers l'an 1685, sous la Vice-royauté du Duc de la Palata, par un Prêtre Flamand appelé D. Jean Ramond.

Fortifications.

Le nombre des familles Espagnoles de Lima, peut monter à huit ou neuf mille Blancs, le reste n'est que de Mestices, Mulâtres, Noirs, & quelques Indiens, quoiqu'en tout il y ait près de 25 à 28000 ames, compris les Moines & les Religieuses, qui occupent au moins un quart de la Ville.

Nombre des habitans.

Comme on compte les Carosses dans les Villes d'Europe, pour en indiquer la magnificence, on compte de même à Lima 4000 Caleches, voiture ordinaire du pays, tirée par des Mules; mais pour donner une idée de l'opulence de cette Ville, il suffit de rapporter ce que les Marchands y étalèrent de richesses vers l'an 1682, à l'entrée du Duc de la Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la Ville; ils firent paver dans l'étendue de deux quartiers, les rues de la *Merced* & de *los Mercaderes*, par où il devoit entrer à la Place Royale où est le Palais, de lingots d'argent quin-

Richesse de Lima.

tez, qui pesent ordinairement environ deux cens marcs, longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, & épais de deux à trois, ce qui pouvoit faire la somme de 80000000 d'écus, & environ 320000000 de livres de notre monnoye sur le pied qu'elle est à present; Il est vrai que Lima est en quelque façon le dépôt des Tresors du Perou, dont elle est la Capitale. On a supputé il y a quelques années qu'il s'y faisoit pour plus de six millions d'écus de dépense; il en faut beaucoup rabattre aujourd'hui, depuis que le commerce des François y a apporté les marchandises d'Europe à bon compte, & que celui qu'ils font à Arica, Ylo & Pisco, détourne l'argent qui venoit autrefois à Lima, d'où vient qu'à present la Ville est pauvre en comparaison de ce qu'elle a été autrefois.

Les hommes & les femmes sont également portez à être magnifiques en habits, les femmes non contentes de la richesse des plus belles étoffes, les ornent à leur maniere d'une quantité prodigieuse de dentelles, & sont insatiables pour les perles & les pierreries, pour les brasselets, pendants d'oreilles, & autres attirails, dont la façon qui en absorbe beaucoup, ruine les maris & les galans. Nous avons vû des Dames qui avoient pour 60000 piastres de bijoux sur le corps, c'est à dire pour plus de 240000 livres. Generalement parlant elles sont assez belles, d'un air vif, & engageant plus qu'ailleurs, peut-être aussi doivent-elles une partie de leur beauté à l'opposition des Mulâtres noires Indiennes, & autres visages hideux qui font le plus grand nombre dans tout le pays.

Ses Dignitez.

La Ville de Lima est le Siege ordinaire du Viceroy du Perou, qui est absolu comme le Roy même dans les Audiences de *Lima*, *Chuquisaca*, *Quito*, *Panama*, *du Chily*, & *Tierra firme*, en qualité de *Gouverneur** & *Capitaine General de tous les Royaumes & Provinces de ce nouveau Monde*, ainsi qu'il est porté dans ses titres. Il a 40000 piastres d'appointement par an, sans parler des autres gages extraordi-

* C'est la même personne qui a ces deux titres que le prétendu Manuscrit de Oexmelin distingue, Voyez *l'Histoire des Flibustiers*.

naires, comme lorsqu'il sort pour visiter quelques Provinces, il lui est assigné 10000 piastras, & 3000 pour aller seulement au Callao, qui n'est éloigné de Lima que de deux lieues. Il nomme à plus de cent *Corregimientos*, ou Gouvernemens; enfin il est Maître de tous les Emplois triennaux, tant du Civil que du Militaire.

Il faut remarquer que la plûpart des Charges ne se donnent, ou ne se vendent que pour un temps.

Les Vicerois & les Présidens les possèdent ordinairement pendant sept ans, quelques *Corregidores*, ou Gouverneurs les ont pour cinq, & la plûpart seulement pour trois: il est aisé de découvrir l'intention de ce Règlement; c'est sans doute afin d'empêcher qu'ils n'ayent le temps de se faire des créatures, & de former des partis contre un Roy qui est si éloigné d'eux, qu'il faut des années pour en recevoir les ordres; mais aussi il faut convenir que cette politique a beaucoup d'inconvéniens inévitables, qui sont à mon sens la principale cause du mauvais Gouvernement de la Colonie, & du peu de profit qu'elle donne au Roy d'Espagne: car les Officiers regardent le temps de leur Charge comme un Jubilé, qui ne leur doit arriver qu'une fois dans la vie, à la fin duquel on se moquera d'eux, s'ils n'ont pas fait leur fortune; & comme il est difficile de ne pas succomber à la tentation de tolérer en secret, pour de l'argent, certains abus érigés en coutume par un long usage, les plus honnêtes gens suivent les traces de leurs Prédecesseurs, prévenus que de quelque manière qu'ils fassent, on ne manquera peut-être pas de les accuser d'une mauvaise administration, dont le seul moyen de se purger, est d'apaiser leurs Juges par des présens, leur faisant part de ce qu'ils ont volé au Roy & à ses sujets. Je tiens ce raisonnement de source, & ne le donne point ici comme une conjecture.

Delà vient que tant de pignes sortent des minieres, traversent de longs pays, & passent enfin dans les Vaisseaux négocians à la Côte, sans payer le quint au Roy; parceque les Marchands payent au Gouverneur tant par cent, le *Corregidor* paye au Juge de confiscation, ou *Jues de Descamino*,

Politique
du Gouverne-
ment.

Muntya,
crede mihi
placant ho-
minesque,
Deosque.

& celui-ci peut-être encore aux gens du Viceroy.

Delà vient que presque aucun d'eux ne prend à cœur le bien public, prévenu qu'il en sera bien-tôt déchargé, & hors d'état de continuer le bon ordre qu'il auroit établi, & qu'un nouveau Successeur renversera peut-être à son arrivée.

* Se obedece
la orden y no
se cumple.

Delà vient enfin que les ordres de la Cour d'Espagne ne font point du tout, ou très mal executez; on se contente de les publier seulement pour la forme, * la crainte de perdre par la défobéissance une Charge dont on doit jouir toute sa vie ne les éguillonne point, ils sont sûrs de la perdre en peu de temps; & d'ailleurs ils en sont quittes à bon marché auprès du Viceroy qui raisonne tout comme eux, quoiqu'il ait une autorité souveraine & la force en main.

Sa garde ordinaire est composée de trois Compagnies, dont il y en a une de quarante Hallebardiers, une de cent Chevaux, & une de cent Hommes d'Infanterie; ces deux dernières sont payées par le Roy, & celle des Hallebardiers est entretenue des fonds qu'a laissés en mourant une Dame de Lima qui étoit très riche; il y a une quatrième Compagnie qui est de cinquante personnes choisies, tous gens de considération, qui marchent à ses côtes lorsqu'il fait son entrée.

Il y a dans son Palais une Chapelle Royale composée de six Chapelains, un Sacristain, & un Chœur de Musiciens gagez du Roy.

Troupes de
Milices.

La garnison de Lima n'est composée que de Troupes de Milices Bourgeoises, qui ne tirent aucun gage du Roy, excepté les Officiers Generaux, & les Sergens des Compagnies d'Infanterie. En voici le détail:

Quatorze Compagnies d'Infanterie Espagnole & Bourgeoise.

Sept Compagnies du Corps du Commerce, qui ont de plus que les précédentes, un Sergent Major & deux Aides de Camps.

Huit Compagnies d'Indiens natifs de Lima, lesquelles outre les Officiers ordinaires, ont un Mestre de Camp, un Major & un Aide-Major.

Six Compagnies de Mulâtres & de Noirs libres, qui ont un Major, deux Aides-Major, & un Lieutenant General.

Toutes les Compagnies ci-dessus sont de cent hommes chacune, & n'ont pour Officiers qu'un Capitaine, un Enseigne, & un Sergent.

Dix Compagnies de Cavalerie Espagnole de cinquante hommes chacune, dont il y en a six de la Ville, & quatre des Maisons de campagne, ou Métairies circonvoisines.

Chaque Compagnie a un Capitaine, un Lieutenant, & un Cornette.

Officiers Generaux gagez du Roy.

Le Capitaine General & Viceroy a par an	40000	piastres.
Le Gouverneur General,	7000	
Le Lieutenant General de la Cavalerie,	1500	
Le Commissaire General de la Cavalerie,	1500	
Le Lieutenant de la Mestre de Camp,	1200	
Le Lieutenant du Capitaine General,	1200	

Autres Officiers nommez par le Viceroy.

Le Capitaine de la Salle-d'Armes,	1200
Un Lieutenant d'Artillerie,	1200
Deux Aides d'Artillerie, chacun	300
Quatre Maîtres Canoniers, qui ont chacun	544
Un Armurier principal,	1500
Quatre Armuriers, qui ont chacun	600
Un Maître Charpentier,	1000

On dit qu'en cas de besoin le Viceroy peut mettre sur pied cent mille hommes d'Infanterie & vingt mille chevaux, dans toute l'étendue du Royaume; mais il est certain qu'il n'auroit pas de quoi en armer la cinquième partie, à ce que j'en ai pu apprendre des gens qui ont un peu couru le dedans du Perou.

Après l'autorité du Viceroy, le gouvernement du Royaume roule sur celle de l'*Audience Royale*, à laquelle il préside

pour les affaires de consequence. Ce Tribunal que l'on peut en quelque façon comparer à un Parlement, est composé de seize *Oidores* ou Audienciers, de quatre Alcaldes de Cour, de deux Fiscaux, d'un Alguacil Mayor ou grand Huissier, & d'un Protecteur General des Indiens; toutes ces places ont chacune trois mille piastres treize reaux d'appointement annuel, mais les *Oidores* ont de plus d'autres gages attachez aux Chambres où ils sont employez. Ce Corps a aussi des Officiers en titre, comme Avocats, Procureurs, Notaires, Sergens, &c.

L'Audience Royale est subdivisée en une *Chambre de Justice*, une *Chambre Criminelle*, une *Chambre des Comptes*, & en deux *Chambres du Tresor*, dont il y en a une chargée des rentes que les Indiens riches ont laissé en mourant pour subvenir aux necessitez des pauvres de leur Nation. Enfin elle comprend *la Chancellerie*, qui n'est composée que d'un *Oidor* & d'un Chancelier à qui on donne ce titre avec de très petits appointemens, parceque le grand Chancelier est toujours en Espagne.

Justice. Le *Cabildo*, ou le Tribunal de la Police suit après celui de l'Audience Royale. Il y a plus de *Regidores* qu'à ceux des autres Villes.

Il y a de plus un Sergent Major de la Ville ou Alguacil Mayor, pour les affaires de la guerre, & un Grand Prevost sous le nom de *Alcalde de la Hermandad*, qui peut condamner à mort en pleine campagne.

Tresorerie. Le Tribunal de la Tresorerie Royale est établi pour la caisse des deniers Royaux, comme le quint de l'argent qu'on tire des minieres, le droit de *Alcavala*, qui est de quatre pour cent sur toutes sortes de marchandises & de grains, & autres droits, qui dans cette Colonie sont en petit nombre; il a ses Juges *Contadors*, Secretaires, &c.

Il y a aussi une Chambre de la Monoye qui a ses Tresoriers, Contrôleurs, Directeurs, Gardes, Ecrivains, &c. il y a de plus un *Oidor*, qui en tire des appointemens indépendamment de ceux de l'Audience Royale.

Consulat. Le commerce a pour Tribunal le Consulat, où preside un

un Prieur & deux Consuls, qu'on choisit parmi les Marchands les plus intelligens dans le commerce.

Et afin que rien ne manque à cette Ville de tout ce qui peut y conserver le bon ordre & la faire fleurir, on y a établi plusieurs Tribunaux de Juridictions Ecclesiastiques.

Le premier est celui de l'Archevêché, qui est composé du Chapitre de la Metropole, & de l'Officialité; il a pour Officiers un Fiscal, un Procureur, un Alguacil, & des Notaires.

Le second & le plus redoutable de tous les Tribunaux, est celui de l'Inquisition, dont le seul nom jette la terreur par tout, parceque, 1^o. le Delateur est compté pour témoin. 2^o. On ne donne aucune connoissance aux Accusez de ceux qui les accusent. 3^o. Il n'y a point de confrontation de témoins; ainsi tous les jours on arrête des innocens, dont tout le crime consiste à avoir des gens interessez à leur perte. On dit néanmoins à Lima qu'on n'a pas lieu de se plaindre des Inquisiteurs, peut-être parceque le Viceroy & l'Archevêque sont à la tête de ce Corps.

Inquisition.

L'Inquisition fut établie à Lima en 1569, avec tous les Ministres Conseillers, *Calificadores* & Familiers, Secretaires & *Alguacil Mayor*, comme en Espagne. Il y a trois Juges superieurs qui ont chacun 3000 piastres de rente; sa Jurisdiction s'étend dans toute l'Amérique Meridionale Espagnole.

Le troisième Tribunal Ecclesiastique est celui de la Croisade, qui fait en quelque façon partie de l'Audience Royale, parcequ'il y entre un Oidor de la Chambre de Justice; il fut établi à Lima en 1603, sous la direction d'un Commissaire General qui tient ses Audiences chez lui, où il juge assisté d'un Juge-Conservateur, d'un Secretaire, d'un Contador, d'un Tresorier, & autres Officiers necessaires à la distribution des Bulles, examen de Jubilé, & Indulgences. Ses appointemens ne sont que de mille piastres, c'est encore trop pour un emploi si inutile.

Croisade.

Enfin, il y a un quatrième Tribunal pour les testamens & dernieres volontez des Défunts, il fait rendre compte aux *Albaceas* ou Collecteurs, prend soin des Chapellenies,

& de leurs titres, pour lesquels il y a plusieurs Officiers.

Univerſité. Pour fournir de bons ſujets à tant de Tribunaux, Charles-
quint fonda à Lima en 1545, une *Univerſité* ſous le titre de
Saint Marc, il lui accorda pluſieurs privilèges qui furent
confirmés par Paul III, & Pie V. qui l'incorpora en 1572,
à celle de Salamanca, pour la faire jouir des mêmes exem-
ptions & prérogatives. Elle eſt gouvernée par un Recteur
dont on fait élection tous les ans, on y compte environ
cent quatre-vingts Docteurs en Theologie, aux Droits Civil
& Canonique, Faculté de Medecine & des Arts, & ordinai-
rement près de deux mille Etudians. Il en ſort d'aſſez bons
ſujets pour la Scolastique & la chicane de l'Ecole, mais
très peu pour la poſitive.

Colleges.

Dans l'Univerſité il y a trois Colleges Royaux avec vingt
Chaires bien rentées. Le premier fut fondé par *Don Fr.
Yoledo* Viceroy du Perou, ſous le titre de *Saint Philippe &
de Saint Marc*. Le ſecond par le Viceroy *Don Martin Hen-
riquez*, pour l'entretien de quatre-vingts Collegiaux ou Eco-
liers d'Humanitez, Jurisprudence & Theologie, les Jeſuites
en ſont Recteurs & Professeurs; on l'appelle *Saint Martin*.
Le troiſième par l'Archevêque *Toribio Alphonſo Mogroveyo*,
ſous le titre de *S^t Toribio* Evêque, pour l'entretien de
vingt-quatre Collegiaux qui ſervent au chœur de la Cathe-
drale; ils ont l'habit gris & une bande violette qui leur pend
en double par derriere, ils étudient les ſciences Eccleſiaſti-
ques ſous un Prêtre qui en eſt le Recteur. Le College en-
tient auſſi ſix Enſans de chœur, ſous la conduite du Maî-
tre de la Chapelle, & du Vicaire ou ſous-Diacre qui y de-
meure. Ce College a plus de 14000 piaſtres de rente.

Le Chapitre ou Cabildo de la Metropolitaine eſt com-
poſé d'un Doyen, Archidoyen, Chantre, Ecolatre, Tréſo-
rier, & de dix Chanoines, dont on en a retranché un pour en
donner la rente à l'Inquiſition; chacune de ces Dignitez a
7000 piaſtres, & les Chanoines 5000; les ſix *Rationeros* ou
Prebendiers en ont 3000 chacun, & les trente Chapelains
en ont chacun 600, ſans parler des Muſiciens & Enſans de
Chœur.

Cette Eglise, qui fut le premier Edifice de Lima, fut mise par François Pizarre sous le titre de l'*Assomption*; mais Paul III l'ayant érigée en Cathédrale en 1541, lui donna celui de *Saint Jean l'Evangeliste*, pour la distinguer de celle de Cusco qui avoit déjà ce nom. Elle fut suffragante de Seville jusqu'en 1546, que ce même Pape l'érigea en Métropolitaine, à laquelle on a donné pour suffragans les Evêchez de *Panama*, *Quito*, *Truxillo*, *Guamanga*, *Arequipa*, *Cusco*, *Santiago*, & *la Conception* du Chily.

Métropole.

Le premier Archevêque fut *D. Fray Geronymo de Loaysia* Dominiquain; il assembla deux Conciles Provinciaux, le premier le 4 Octobre 1551, où il ne se trouva aucun Suffragant, mais seulement les Procureurs des Evêques de Panama, Quito & Cusco; le second fut ouvert le 2 Mars 1567, les Evêques de la Plata, Quito & Ymperial y assisterent avec les Procureurs des autres Cavildo. Il rétablit l'Eglise ruinée, & la couvrit de mangliers.

Le troisième Archevêque *Don Toribio* est réputé pour Bienheureux.

Le neuvième, *Don Melchior de Liñan y Cisneros*, à la mort du Marquis de Malagon, fut nommé Viceroy, Gouverneur & Capitaine General des Provinces du Perou. Ce fut le premier en qui l'on a vû ces deux dignitez réunies, qui ne me paroissent guères compatibles dans un même sujet.

La Ville de Lima renferme huit Paroisses: la première est la Cathédrale, où il y a quatre Curez & deux Vicaires, ce qui est contre les Loix Canoniques, qui ne prescrivent qu'un Curé à une Eglise, parcequ'un corps ne doit avoir qu'une tête; le vaisseau est assez beau, bien bâti, & a trois nefes égales: on y conserve un morceau de bois de la vraie Croix.

Paroisses.

La seconde est celle de *Sainte Anne*, qui a deux Curez & un Vicaire.

La troisième *Saint Sebastien*, qui en a aussi deux.

La quatrième *Saint Marcel*, un Curé.

La cinquième *Saint Lazare*, un Curé-Vicaire de la Cathédrale.

La sixième est *N^e S^e de Antocha*, annexe & dépendante

de la Cathedrale ; on l'appelle *los Huerfanos*.

La septieme est le *Cercado* qui étoit la Paroisse d'un Fauxbourg d'Indiens qu'on a renfermé dans la Ville depuis qu'on en a fait l'enceinte ; les Jesuites en font Curez.

La huitieme est établie depuis peu d'années, on l'appelle *San Salvador*, ou Saint Sauveur.

Hôpitaux.

Il y a plusieurs Hôpitaux pour les malades & pauvres de la Ville. Le premier, appellé *Saint André*, est de fondation Royale pour les Espagnols, c'est à dire les Blancs ; il est servi par les Marchands & quatre Prêtres.

Celui de *San Diego* est fondé pour ceux qui sortent en convalescence de Saint André, ils sont servis par les Freres de Saint Jean de Dieu.

Celui de *Saint Pierre* fut fondé uniquement pour les Prêtres par l'Archevêque Toribio dont nous avons parlé.

Celui du *Saint Esprit*, pour les gens de mer, est entretenu par leurs contributions & aumones, prises sur les Vaisseaux de charge.

Celui de *Saint Barthelemy* fut fondé pour les Noirs par le Pere *Barthelemy de Vadillo*.

Dans celui de *Saint Lazare* on a soin des lepreux ou verolez ; c'est une Fondation Royale qui sert à ceux qui tombent du mal caduque, & aux fous.

Il y a une Maison pour les Enfans Trouvez joignant N. D. de Antocha, appellée *los Huerfanos*.

L'Hôpital de *Saint Cosme & de Saint Damien* a été fondé par les habitans de Lima pour les femmes Espagnoles.

Celui de *Sainte Anne* fut fondé par le premier Archevêque *Jerôme de Loayssa* pour les Indiens, le Roy en fait aujourd'hui la dépense.

Il y en a un pour *les Incurables*, servi par les Bethlemites.

Un autre pour les Indiens convalescens au dehors de la Ville, où sont reçus ceux qui sortent de Sainte Anne & autres Hôpitaux.

Il y a aussi des Officiers pour disposer des Fondations que les plus riches Indiens ont fait pour les pauvres de leur nation, comme je l'ai dit.

Enfin il y en a un fondé par un Prêtre pour les Prêtres convalescens.

Outre les Hôpitaux des Malades, il y a une Maison de la Charité dans la Place de l'Inquisition pour les pauvres femmes. On y marie les filles, ou on les fait Religieuses.

Dans le College de *S^a Cruz de las Niñas*, on élève un certain nombre de filles trouvées, que les Inquisiteurs dotent quand elles se marient.

Un Prêtre a aussi laissé une Fondation de plus de 600000 piaftres, sous la direction du Doyen de la Cathedrale, & du Prieur de Saint Dominique, pour marier vingt filles, & leur donner 500 piaftres chacune.

La Confrairie de la Conception en marie une quarantaine à 450 piaftres de dot chacune.

Il y a une Fondation sous le titre de *N. D. de Cocharcas*, pour les pauvres filles des Caciques, & un College pour élever les garçons, où ils ont toutes sortes de Maîtres.

L'Etat Monastique qui a inondé toute l'Europe, s'est encore étendu au-delà des vastes mers dans les Colonies les plus éloignées, où il remplit jusqu'aux derniers recoins habitez par des Chrétiens: mais c'est particulièrement à Lima qu'on voit des legions de Moines, dont les Maisons ont absorbé la plus belle & la plus grande partie de la Ville.

Convents,

Les Dominiquains y ont quatre Convents: le principal est celui du Rosaire, ensuite la Recollection de la Magdeleine, Saint Thomas d'Aquin où est leur Etude, & Sainte Rose de Lima.

Les Cordeliers en ont quatre: celui de Jesus, ou le grand Convent, qu'on appelle aussi Saint François, enferme plus de 700 hommes, tant Moines que Domestiques, il occupe l'espace de quatre quartiers, c'est le plus beau de la Ville. Le second est la Recollection de Sainte Marie des Anges, ou Guadalupe; & le troisième est le College de S. Bonaventure. Le Convent des Déchauffez de San Diego fait le quatrième.

Les Augustins en ont aussi quatre qui contiennent plus de 500 Moines, *Saint Augustin*, *N^a S^a de Copacavana*, le Col-

lege de Saint Ildefonse , & le Noviciat qui est hors de la Ville, ou la Reforme de *N. D. de Guia*.

L'Ordre de la Mercy en a trois, la Mercy, la Recollecion de *N. D. de Bethléem*, & le College de Saint Pierre Nolasque.

Les Jesuites en ont cinq, Saint Paul, Saint Martin, le Noviciat ou Saint Antoine, le Cercado sous le nom de Saint Jacques où ils sont Curez, & los Desamparados ou *N. D. de Douleur* qui est leur Maison Professe.

Les Benedictins ont celui de Notre-Dame de Montserrat.

Les Minimes occupent depuis peu l'Eglise de *N. D. del Socorro* ou du Secours, qui porte aussi le nom de *S. François de Paule*, & une Chapelle de *N^a S^a de la Victoria*, ou étoit le grand Convent, qu'on appelle du nom de leur Patriarche.

Les Freres de Saint Jean de Dieu ont la direction de l'Hôpital de San Diego.

Les Bethlémites en ont deux, celui des Incurables, & Notre-Dame du Carmel qui est hors de la Ville. Ces Moines sont sortis depuis peu de la Ville de Guatemala au Mexique, où le venerable Frere Pierre-Joseph de *Betancur** les institua pour servir les Pauvres. Innocent XI en approuva la Regle en 1697. Ils ont déjà neuf Convents dans le Perou. Ces Moines, quoique d'un extérieur fort simple, passent pour de fins politiques, on en peut juger par le nom de Quintescence de Carmes & de Jesuites qu'on leur donne dans le monde : Ils sont tous Freres. Pour leur Aumônier ils choisissent un Prêtre seculier qu'ils tiennent chez eux à gage, & qui n'a aucune voix au Chapitre : Ils sont habillez comme les Capucins, à cela près que sous la barbe ils ont une bavette en pointe d'un quart d'aulne de long. Leur Fondateur, à ce que disent ces bons Freres, a été accompagné pendant onze ans de Notre-Seigneur portant visible-

* C'est peut-être un des descendans d'un Gentilhomme François nommé *Betencourt*, qui ayant enlevé une Demoiselle, s'étoit retiré dans l'Isle de Madere où il avoit établi le premier une Colonie Chrétienne. Le Pere du Tertre page 59, dit qu'il vit en 1642, dans cette Isle, un Cordelier qui se disoit de cette famille.

ment sa Croix. Les autres apparitions & revelations qu'ils mettent sur son compte, & qu'ils publient de vive voix & par des peintures, font de la même force.

Il y a un peu moins de Religieuses à Lima que de Moines, on n'y compte que douze Convents. 1. Celui de l'*Incarnation*, de Chanoinesses Régulieres de Saint Augustin. 2. *La Conception*, Ordre de la même Regle. 3. La Trinité, de l'Ordre de Saint Bernard. 4. *Saint Joseph* de la Conception, plus austere que l'autre, enferme les Decalfas de la Regle de Saint Augustin. 5. *Sainte Claire*, de la fondation de Toribio, conserve le cœur de son Fondateur, il contient plus de 300 Filles de l'Ordre de Saint François. 6. *Sainte Catherine de Sienne*, de l'Ordre de Saint Dominique. 7. *Sainte Rose* de S^a Maria, du même Ordre. 8. Celui qu'on appelle *del Prado* est peuplé d'Augustines Recoletes. 9. *Sainte Therese*, de l'Institut du Carmel. 10. *Sainte Rose de Viterbe*. 11. *Les Trinitaires*. 12. Et le *Jesus-Maria* des Capucines, établies en 1713 par quatre Religieuses venues d'Espagne, par Buenosaires dont nous avons parlé ailleurs. Enfin on y compte plus de 4000 Nonains, parmi lesquelles il y a quatre ou cinq Convents de Religieuses fort régulières.

Convents de
Religieuses.

On pourroit ajouter ici une Maison de la fondation de Toribio pour les femmes en divorce. Il est incroyable à quel excès on y pousse cet abus, tous les jours on voit des gens se démarier avec autant de facilité que si le mariage n'étoit purement qu'un contrat civil, sur de simples plaintes de mesintelligence, de peu de santé ou de contentement; & ce qui est encore plus étonnant, ils se remarient ensuite à d'autres.

Abus sur le
divorce.

Cet abus leur est venu d'Espagne dans le temps même de l'établissement de cette Colonie. Le commerce qu'on y avoit eu avec les Maures l'avoit rendu si commun, que le Cardinal Ximenes se crut obligé d'y chercher du remede; & parceque le prétexte de l'affinité spirituelle autorisoit souvent les divorces, le Concile de Toledé qu'il assembla en 1497, ordonna que dans les Baptêmes on auroit soin d'écrire le nom des Parrains & Marraines, afin qu'on connût la verité.

Les Filles Repenties ont aussi une retraite, que je ne crois pas fort peuplée, par le peu de scrupule qu'on se fait dans ce pays du libertinage, & par le peu de soin qu'on prend de le reprimer: on les appelle *les Amparadas de la Conception*.

Il semble que par le dénombrement de tant de Convents & de Maisons Religieuses de tout sexe, on doive conjecturer que Lima est une Ville où regne une grande devotion: Mais il s'en faut de beaucoup que ce bel extérieur soit soutenu par la piété de ceux qui les habitent; car la plupart des Moines y menent une vie si licentieuse, qu'il n'est pas jusqu'aux Supérieurs & aux Provinciaux qui tirent des Convents de leur dépendance des sommes considérables pour fournir aux dépenses d'une vie mondaine, & quelquefois à des débauches si peu cachées, qu'ils ne font point de difficulté d'avoir les enfans qui en viennent, & d'avoir auprès d'eux ces témoins incontestables de leur dérèglement, auxquels ils laissent fort souvent pour héritage le froc dont ils sont revêtus; ce qui s'étend quelquefois à plus d'une génération, si j'en dois croire ce qu'on m'a dit sur les lieux.

Les Religieuses, à l'exception de trois ou quatre Convents, n'ont aussi qu'une apparence de régularité qu'elles doivent seulement à la clôture; car au lieu de vivre en commun & dans la pauvreté, dont elles font vœu, elles vivent en particulier à leurs frais, avec une grande suite de Domestiques & d'Esclaves Noires & Mulâtres, dont elles font les ministres de la galanterie qu'elles entretiennent à la grille.

On ne peut parler de la vie de l'un & de l'autre sexe sans leur appliquer ces paroles de Saint Paul, *Tollens membra Christi faciam membra meretricis*.

Sur l'exemple des gens qui par leur état doivent édifier les séculiers, il est aisé de deviner quelle est la passion dominante dans ce pays. Sa fertilité, l'abondance de toutes choses, & la molle tranquillité dont on y jouit perpétuellement, ne contribuent pas peu au temperament amoureux qui y règne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui

qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le Ciel, pour garantir cet heureux climat des rayons que le Soleil y darderoit perpendiculairement; & ces nuages ne se changent jamais en pluie qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie, ils s'abaissent seulement quelquefois en broüillard, pour rafraîchir la surface de la terre, de sorte qu'on y est toujours assuré du temps qui doit faire le jour suivant; & si le plaisir de vivre dans un air toujours également temperé, n'étoit pas troublé par les frequens tremblemens de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu plus propre que celui-ci, à nous donner une idée du Paradis terrestre, car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits.

Beauté du
Climat.

Outre ceux qu'on y a transportez d'Europe, comme Poires, Pommes, Figues, Raisins, Olives, &c. on y trouve ceux des Isles Antilles, comme Ananas, Gouyaves, Patates, Bananes, Sandies, Melons, & d'autres qui sont particuliers au Perou; de ce genre les plus estimez sont les *Chirimoyas*, qui ressemblent en petit à l'Ananas & à la Pomme de Pin; ils sont pleins d'une substance blanche & ferme, mêlée de grains gros comme des Haricots; la feuille ressemble un peu à celle du Meurier, & le bois au Coudre.

Fruits.

Les Granadillas sont une espece de Grenades remplies de grains noirâtres, qui nagent dans une substance visqueuse, de la même couleur que le blanc d'œuf, elle est fort rafraîchissante, & d'un goût assez agreable; ses feuilles ressemblent un peu à celle du Tilleul, & l'imagination des Espagnols trouve dans les fleurs tous les instrumens de la Passion. Le Pere Feuillée qui a dessiné ce fruit, l'appelle *Granadilla Pomifera Tiliae folio*.

Les Higos de Tuna, sont le fruit d'une espece de Raquette ou d'Euphorbe, gros comme une Noix verte, couverte de picquans presque aussi rudes que celui de la caloufe de Châtaigne, on le trouve bon & bienfaisant. Les Lucumas, Pacayes, Pepinos, Ciruelas, Prunes comme des Jujubes, s'y trouvent en grande quantité.

On a cette commodité à Lima, que pendant toute l'année il y a de toutes sortes de Fruits, parceque dès qu'ils commencent à manquer dans la plaine, ils sont en maturité dans les montagnes circonvoisines, d'où on les apporte en Hyver; c'est encore ici une particularité à remarquer, que les Saisons soient si inégales dans la même latitude, que celles qui conviennent à la latitude Australe dans les montagnes, y soient dans le temps de celles de la latitude Septentrionale.

Plusieurs personnes m'ont demandé comment cela se pouvoit faire, & pourquoi cette Zone torride que les anciens Philosophes, & même de grands Hommes comme Saint Augustin & Saint Thomas, ont crû inhabitable par un excès de chaleur, le soit en plusieurs endroits, par un froid insupportable, quoiqu'immédiatement au-dessous du Soleil.

On ne doit pas exiger d'un Voyageur qu'il explique les Phenomenes dont il parle, & j'aurois renvoyé les Lecteurs qui ne sont pas initiez dans la Physique à l'Histoire des Antilles du P. du Tertre, si les trois raisons qu'il donne pour la temperature de cette Zone, pouvoient s'appliquer au pays dont je parle; mais il y en a deux qui ne lui conviennent point: car les vents Alizez ne soufflent pas dans toute la Zone, & les terres qui sont au-dedans de l'Amerique Meridionale ne sont pas rafraîchies par le voisinage de la mer.

Il n'y a donc de raison generale, que celle qui est fondée sur l'égalité du temps, de la présence & de l'absence du Soleil, & sur l'obliquité de ses rayons pendant quelques heures, à son lever, & à son coucher; mais quoiqu'elle prouve beaucoup, elle ne suffira pas pour Lima, si l'on compare le peu de chaleurs qu'il y fait, avec celles qu'on ressent à la Baye de tous les Saints, qui est à peu près sous le même parallele & au bord de la mer. Il faut donc y ajouter que le voisinage des montagnes qui traversent le Perou, contribue beaucoup à temperer l'air qu'on y respire.

Mais on insiste, & on demande pourquoi ces montagnes y sont aussi froides que dans nos climats. Je réponds à cela,

qu'outre les raisons generales qu'on en peut donner, la situation des montagnes de la Cordillere ou des Andes, en est une nouvelle cause: car elles gifent ordinairement Nord & Sud, d'où il fuit.

1°. Que s'il se trouve des rochers R, à plomb comme une muraille, il est évident que les faces exposées au Levant & au Couchant, ne recevraient le Soleil que pendant six heures, quand même ils seroient au milieu d'une plaine; & s'il se trouve quelque montagne au-devant, ils en recevront beaucoup moins, c'est à dire moins de la moitié des rayons que reçoit la plaine, & environ, seulement, pendant le quart du jour naturel.

Voyez la
Planche XX.
pag. 126.

2°. Mais pour faire une supposition sur laquelle on puisse raisonner en general, nous donnerons à la pente de nos montagnes un angle de 45 degrez, qui peut être regardé comme un juste milieu entre celles qui sont plus roides, & plus couchées. Alors on connoîtra que celles qui ne sont point offusquées par d'autres montagnes comme peut être A C, doivent être éclairées pendant les trois quarts du jour. Mais on sçait que depuis le lever du Soleil, jusques vers les neuf heures, l'obliquité de ses rayons sur la surface generale, & la resistance d'un air condensé par le froid de 15 heures d'absence, sur lequel il faut qu'ils agissent pour le mettre en mouvement, rendent son action peu sensible jusqu'à ce qu'il soit élevé à une certaine hauteur: car suivant quelques bons Physiciens, le froid consiste dans une cessation de mouvement.

3°. Si une montagne est contigue à une autre, il est évident qu'elle en sera couverte, jusqu'à ce que le Soleil ait atteint la hauteur de l'angle T D C, que forme l'Horison avec la ligne tirée du pied d'une montagne par le sommet de l'autre; donc le Soleil n'agira sur toute la surface E D, que pendant six heures; & quoiqu'il agisse sur le sommet pendant long-temps, il n'en sera pas plus échauffé, parce que les rayons se réfléchissent en haut comme S A en N, où leur action est interrompue par le flux continuel de l'air, dont la violente agitation en ligne droite est contraire à la

chaleur, comme l'expérience le prouve par le vent, ou si l'on veut par un souffle poussé avec force, en serrant les lèvres, lequel rafraîchit la main qui le reçoit.

Enfin, lorsque le Soleil étant au Zenith, échauffe violemment la plaine, il n'échauffe qu'à demi la montagne, comme il est évident à ceux qui savent un peu de Geometrie, puisqu'en supposant les rayons du Soleil parallèles, la surface ED , n'en reçoit pas plus que la perpendiculaire EY , égale à XD , qu'on peut considérer dans la plaine, quoique la ligne EY soit beaucoup plus longue; mais le triangle étant rectangle & isoscele, les quarrés de ces lignes qui expriment les surfaces semblables, étant entre eux comme 25 à 49, c'est à dire à peu près comme un est à deux, on connoitra que la montagne reçoit la moitié moins de rayons que la plaine, ce qui revient au quart du jour naturel, comme dans le premier cas; donc le Soleil employera la moitié plus de temps pour rendre la terre capable de produire dans la montagne, qu'il ne lui en faut dans la plaine; donc la recolte se doit faire long-temps après, & il n'est pas étonnant que cette difference puisse aller à six mois.

Je ne m'arrêterai point aux objections qu'on peut faire, ni à l'application de ce raisonnement aux vallées & aux montagnes qui gisent Est & Ouest, il ne me convient pas d'en dire davantage, je passerai à une autre remarque sur la vallée de Lima.

Depuis le tremblement de 1678, la terre n'y produit pas du bled comme auparavant, c'est pourquoi on trouve meilleur marché de le faire venir du Chily, d'où l'on tire tous les ans de quoi nourrir 50 ou 60000 hommes, comme je l'ai supputé ailleurs; la montagne & le reste du pays suffit pour nourrir les habitans.

Pour ce qui est des fleurs de Jardin, je n'en ai vû aucune particuliere à ce pays, si j'en excepte les *Niorbes*, qui ressemblent un peu à la fleur d'Orange; l'odeur en est moins forte, mais plus suave.

Je ne dois pas oublier ici les particularitez de quelques

Plantes du pays dont j'ay entendu parler à des gens dignes de foi. Il y a une herbe appelée *Carapullo*, qui croît comme une fougère de graminé, & donne un épic dont la décoction fait tomber en délire pendant quelques jours ceux qui en boivent. Les Indiens s'en servent pour connoître le naturel de leurs enfans. Dans le temps qu'elle fait son effet, ils mettent auprès d'eux les instrumens de tous les métiers qu'ils peuvent embrasser, par exemple, à une Fille une quenouille, de la laine, des ciseaux, de la toile, des batteries de cuisine, &c. à un Garçon un harnois de cheval, des alènes, des marteaux, &c. & celui de tous ces outils auquel ils s'attachent le plus dans leur délire, est la marque sûre du métier auquel ils sont propres, ainsi que me l'a assuré un Chirurgien François qui a été témoin de cette rareté.

Dans les plaines de Truxillo il se trouve un arbre qui porte 20 ou 30 fleurs toutes différentes & de diverses couleurs, jointes ensemble comme une grappe de dattes, on l'appelle *Flor del Paraisso*, Fleur du Paradis.

Aux environs de *Caxatambo* & de *San Matheo*, Village de la Contrée de Lima à la chute des montagnes, on trouve certains arbrisseaux qui portent des fleurs bleues, lesquelles en se changeant en fruit, produisent chacune une croix si bien faite, qu'avec l'équiere & le compas on ne pourroit pas mieux la faire.

Dans la Province de *los Charcas*, sur les bords de la grande rivière de *Misque*, il croît de grands arbres qui ont la feuille comme l'*Arayan* ou le Mirthe, dont le fruit est une grappe de cœurs verts, un peu plus petit que la paume de la main, lesquels étant ouverts, découvrent plusieurs petites toiles blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille est un cœur, au centre duquel on voit une croix avec trois cloux au pied. Je ne doute point que l'imagination Espagnole ne fasse une partie de ces représentations.

Dans cette même Province se trouve l'herbe appelée *Pito Real*, laquelle reduite en poudre dissout le fer & l'acier: on l'appelle ainsi du nom d'un oiseau qui s'en purge, il est verd, fait à peu près en petit comme un Perroquet, excepté

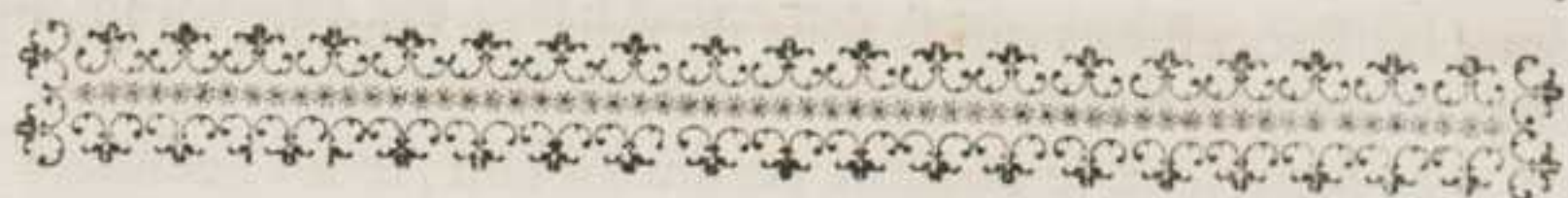
qu'il a une espece de couronne & le bec long. On dit qu'au Mexique pour avoir de cette herbe, on bouche avec des fils de fer le trou de leurs nids, qu'ils font dans des arbres, & que l'oiseau coupe ces fils par le moyen de cette herbe dont il apporte des feuilles qu'on trouve sur le lieu. On ajoute même que des prisonniers se sont sauvez par ce moyen en coupant les grilles. Cela paroît un peu suspect.

On y trouve aussi le *Maquey* dont on tire du miel, du vinaigre & de la boisson; les tiges & les feuilles sont bonnes à manger; on les peut aussi travailler comme le chanvre, on en tire le fil qu'on appelle *Pita*; le bois sert à couvrir les maisons, ses épines servent d'aiguilles, & son fruit sert de savon pour les Indiens.

La Salsepareille, le Quinaquina, arbre dont le fruit est semblable à une amande; la Quesnoa ou Quiuna, petite semence blanche semblable à la moutarde, mais inegale, dont on se sert pour les chutes, & pour une maladie qu'ils appellent *Pasmos*, dont les accidens consistent en des convulsions; le Sang de dragon, un peu de Rubarbe, le Tamarin, l'huile de Camina, & l'Alamaaca, se trouvent aussi au Perou; le Baume qui en porte le nom n'y vient qu'en petite quantité, on l'apporte du Mexique, comme je l'ai dit.

Il reste encore à parler ici d'un petit animal fort incommode qu'on appelle *Pico*, il entre insensiblement dans les pieds entre cuir & chair, où il se nourrit & devient gros comme un pois, & ronge ensuite la partie si on n'a pas soin de l'arracher; & comme il est plein de petits œufs gros comme des landes, si on le creve en l'arrachant, ces landes qui se répandent dans la playe, engendrent autant de nouveaux animaux; mais pour les faire mourir on y met du tabac ou du suif.





MOEURS DES ESPAGNOLS
DU PEROU.

AVANT que de quitter le Perou, il est bon de dire ici quelque chose de ce que j'ai pû remarquer des mœurs des Espagnols - Creoles de ce Pays. A commencer par la Religion, je dirai que comme ceux de l'Europe ils se piquent d'être les meilleurs Chrétiens de toutes les Nations; ils prétendent même se distinguer de nous par cette qualité, ainsi chez eux un Chrétien & un François est une maniere de parler fort en usage, qui signifie un Espagnol & un François. Mais sans fouiller dans l'interieur des uns & des autres, ils n'ont rien dans l'exercice extérieur de la discipline Ecclesiastique qui doive leur meriter ce titre par préeminence. L'abstinence des viandes est fort altérée chez eux par l'usage de la *Grossura*, qui consiste en langues, têtes, entrailles, pieds & extrémitez des animaux dont ils mangent les jours maigres, sans parler de l'usage de la *Manteca*, ou graisse de cochon & de beuf dont ils se servent au lieu d'huile & de beurre. Excepté la Messe, ce n'est pas l'usage d'assister à aucun autre Office divin; ceux qui sont éloignez de plus de trois lieues de l'Eglise Paroissiale, & les Indiens Chrétiens d'une lieue seulement, sont dispensez d'entendre la Messe les jours d'obligation; on se dispense même à Lima d'aller à l'Eglise de Paroisse, parcequ'il est peu de bonne maison qui n'ait son Oratoire, c'est à dire une Chapelle où l'on dit la Messe pour la commodité des Bourgeois, ce qui entretient leur paresse, & les éloigne de leur devoir de Paroissiens.

Enfin, à bien examiner leur devotion particuliere, il semble que tout se réduit à celle du Rosaire, on le recite dans toutes les Villes & Bourgades deux & trois fois la semaine,

dans les Processions qui se font de nuit, en famille, ou bien chacun en particulier au moins tous les soirs à nuit fermante. Les Religieux le portent pendu au cou, & les Seculiers sous leurs habits, la confiance qu'ils ont en cette pieuse invention de Saint Dominique Guzman, laquelle ils croyent descendue du Ciel, est si forte qu'ils fondent là dessus leur salut, & n'en attendent rien moins que des miracles, amusez qu'ils sont par le recit fabuleux qu'on leur en fait tous les jours, & par l'idée des bons succès que chacun d'eux attache à cette devotion dans le cours de ses affaires. Mais, ce qu'on aura peine à croire, j'ai souvent remarqué qu'ils y comptent aussi pour la réussite de leurs intrigues amoureuses.

Après le Rosaire suit la devotion du Mont-Carmel, de laquelle les Moines de la Mercy ne retirent guères moins d'avantage que les Dominiquains font de la précédente.

Celle de l'immaculée Conception vient ensuite, les Cordeliers & les Jesuites l'ont tant accreditée, qu'on en fait mention au commencement de toutes les actions, même les plus indifferentes. Loué soit, disent-ils, au commencement d'un Sermon, aux graces, & le soir en allumant de la chandelle dans la maison, loué soit le Très-Saint Sacrement de l'Autel, & la Vierge Marie Notre-Dame conçue sans tache ni peché originel depuis le premier instant de son être naturel, *desde el primero instante de su ser natural*: on ajoute aux Litanies *Absque labe Concepta*. Enfin cette question est mêlée par tout où elle ne peut servir ni à l'instruction, ni à l'édification des Fideles, & les expressions des Hymnes qu'ils chantent en l'honneur de cette croyance, sont si singulieres, qu'on ne sera pas fâché d'en voir ici quelques strophes notées.

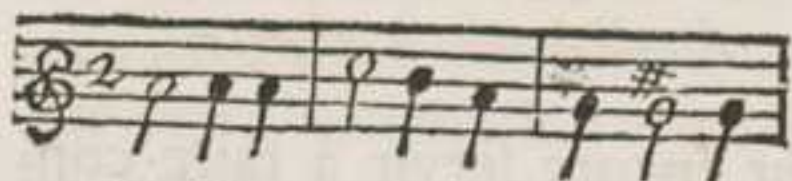
*In Sole posuit
tabernaculum
suum.*

On y remarquera une application du cinquième verset du Pseaume 18 suivant la Vulgate, Dieu *a mis sa tente dans le Soleil*, par laquelle on reconnoît que l'Auteur de cette Hymne n'étoit pas fort versé dans la langue de l'Ecriture sainte, que les Espagnols étudient rarement; car s'il avoit consulté l'Hebreu, il auroit sans doute reconnu que le sens de

DE LA MER DU SUD.

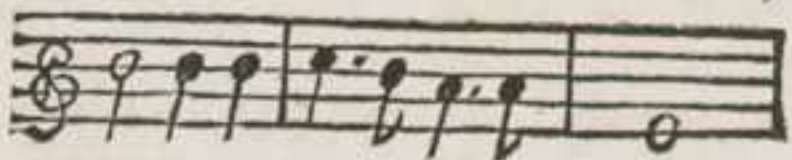
217

de ce passage est que Dieu a mis le thrône du Soleil dans les Cieux, *Soli posuit solium suum in eis*, idest Cœlis; ce qui ne convient guères au sujet.



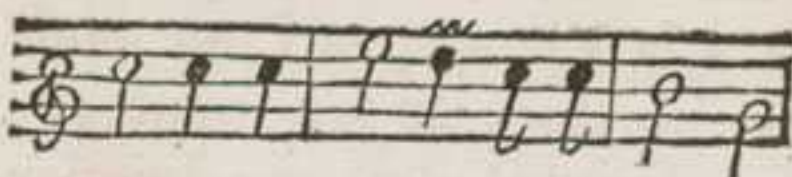
Ma ri a todo es Ma ri a,

Marie, tout est Marie,



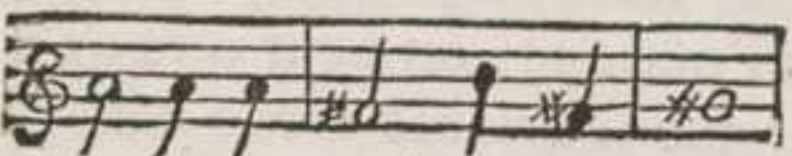
Ma ri a todo es à vos :

Marie, tout est à vous :



Toda la noche y el di a

Toute la nuit & le jour



Se me voi pensar en vos.

Je ne fais que penser à vous.



Toda vos resplandecis
Con soberano arrebol,
Y vuestra casa en el Sol
Dice David que teneis.

*Vous brillez toute
Avec un souverain éclat,
Et David dit que vous avez
Votre maison dans le Soleil.*



Vuestro calcado es la Luna,
Vuestra vestidura el Sol,
Manto bordado de Estrellas,
Por corona el mismo Dios.

*Votre marche-pied est la Lune,
Votre habit est le Soleil,
Votre manteau est bordé d'Etoiles,
Et votre couronne est Dieu même.*



Aunque le pese al Demonio,
Y reviente Satanas,
Alabemus à Maria
Sin pecado original.

*Quoique le Diable en enrage,
Et que Satan en creve dans sa peau,
Loüons Marie conçue
Sans peché originel.*



E e

El Demonio esta muy mal,
 Y no tiene mejoria,
 Porque no puede desturbar
 La devocion de Maria.

*Le Diable est fort malade,
 Sans esperance d'en guerir,
 Parcequ'il ne peut détourner
 La dévotion à Marie.*

Ce fragment de Poësie peut encore servir à faire connoître le goût de la Nation Espagnole, qui n'aime que des métaphores & des comparaisons extraordinaires tirées du Soleil, de la Lune, des Etoiles, ou des pierres précieuses, ce qui les jette souvent dans un ridicule, & dans un égarement qu'ils prennent pour du sublime; c'est ainsi que dans cette Hymne le Poëte attribue à la Vierge, la Lune pour marche-pied, les Etoiles pour la bordure de son manteau, dans le temps qu'il met sa maison dans le Soleil, qui doit par conséquent renfermer tout cela: mais s'il a manqué de jugement dans son Entousiasme Poëtique, on peut dire qu'il s'est bien trompé, lorsqu'il dit que le Diable creve dans sa peau de voir la dévotion à la Vierge en credit au Perou. Cette dévotion est certainement trop mêlée de vices & de sensualité, pour nous faire penser qu'elle leur soit beaucoup meritoire: je sçai bien qu'ils sont fort soigneux de réciter plusieurs Rosaires par jour; mais en cela on peut dire qu'ils sont de vrais Pharisiens, * & qu'ils croient que la priere consiste à parler beaucoup, quoique du bout des levres & avec si peu d'attention, qu'ils marmottent souvent même leur Chapelet, en conversant de choses qui ne sont guères compatibles avec de pieux Exercices. D'ailleurs ils vivent tous dans une forte présomption de leur salut, fondez sur la protection de la Vierge & des Saints, qu'ils croient mériter par quelques exercices de Confrairie, dans lesquelles les Moines les ont associéz, sans leur faire observer que la premiere dévotion consiste dans la réforme du cœur, & dans la pratique des bonnes mœurs; il semble au contraire que par les revelations, & les miracles peu averez qu'ils affectent de leur debiter continuellement en chaire, dans

* *Prætant enim quod in multiloquio suo exaudiantur. Mat. c. 6.*

leurs Prédications, ils veulent abuser de la facilité surprenante avec laquelle ces Peuples croient les choses les plus ridicules & contre la bonne Morale, ce qui est sans doute très pernicieux à la pureté de la Religion, & très défendu par une Constitution de Leon X, donnée en 1516. J'en pourrois citer quelques exemples, si la grossiereté de ces fictions ne me rendoit suspect d'en faire accroire : de là vient que ces gens ne sçavent presque ce que c'est que prier Dieu, mais ils s'adressent seulement à la Vierge & aux Saints; ainsi l'accessoire de la Religion étouffe parmi eux le principal.

Ce Peuple n'est pas seulement credule au dernier point, mais encore superstitieux; ils joignent au Rosaire qu'ils portent pendu au cou des *Avillas*, espèce de Châtaignes de mer, & un autre fruit de même nature, approchant de la figure d'une Poire appelée *Chonta*, avec des Noix muscades, & avec autres pareilles choses, pour se garantir des Sorciers & du mauvais air. Les Dames portent autour de leur collier des amulettes, qui sont des Médailles sans empreinte, & une petite main de Jayet large de trois lignes, ou de bois de Figuier appelé *Higa*, fermée à la réserve du pouce, qui est élevé. L'idée de la vertu qu'elles attribuent à ces amulettes, est de se garantir du mal qu'elles s'imaginent que peuvent leur communiquer ceux qui admirent leur beauté; mal, qu'elles appellent *le mal des yeux*; on fait de ces préservatifs d'un plus gros volume pour les enfans. Cette superstition est familière aux Dames & au Peuple, mais il y en a une autre presque générale, & de grande conséquence pour éviter les peines de l'autre vie, c'est d'avoir soin de se munir pendant celle-ci d'un habit de Moine, qu'ils achètent pour mourir, & se faire enterrer dedans, persuadés que revêtus d'une telle livrée si respectée ici bas, ils seront admis sans difficulté dans la gloire, & ne pourront être chassés dans les *tenebres extérieures*, ainsi que les Moines leur font entendre. Il ne faut pas s'en étonner, on sçait que cette dévotion, qui a commencé en France dans le douzième siècle, tournant à compte aux Communautés, fit avancer

aux Cordeliers* que *Saint François* faisoit réglément tous les ans une descente en Purgatoire, & en tiroit tous ceux qui étoient morts dans le saint habit de son Ordre, & quelques autres rêveries qui furent condamnées au Concile de Basle dans le quinzième siècle, à quoi ces Moines ont eu peu d'égard au Perou, & dans ce que j'ai vu de Colonies Portugaises; car leurs Eglises sont encore pleines de Tableaux qui représentent cette annuelle descente de *Saint François* au Purgatoire; les autres Ordres n'en disent pas moins de leur Patriarche.

Ils ont encore trouvé un autre moyen, en abusant de la credulité des riches, de s'attirer quelque portion de leurs trefors; c'est de leur persuader que plus ils se font enterrer proche de l'autel, plus ils participent aux suffrages des prières des Fideles; & il se trouve des dupes assez sots pour les croire, & se flater tacitement qu'il y aura *acceptio de personis auprès de Dieu*: tels furent deux Particuliers, quelques jours avant que je sortisse de Lima, qui avoient donné chacun 6000 piastres, c'est à dire plus de 24000 francs, pour être enterrez dans le Charnier des Augustins de cette Ville.

Comme l'expérience fait voir que ces honneurs & ces avantages imaginaires finissent avec la solennité de l'enterrement, malgré les sommes considerables qu'ils ont coûté, on a recours aux legs pieux sous le nom de fondation de Messes, ou autres prières: Il n'est point de mourant à qui l'on ne persuade la nécessité d'en faire pour éviter les peines de l'autre vie; on leur exagere si fort le merite de ces donations, que tout le monde veut ainsi racheter ses pechez au préjudice de ce que la charité & les sentimens naturels exigent à l'égard des plus proches parens, des creanciers & des pauvres, par les mains desquels nous devons les racheter, suivant le précepte de l'Ecriture: mais parceque le bien que l'on fait aux uns & aux autres est bien tôt enseveli dans l'oubli, l'amour propre qui laisse encore dans le cœur une envie de s'éterniser lorsqu'on se voit retrancher du nombre

*Non enim est
acceptio perso-
narum apud
Deum. Rom.
c. 2.*

*Peccata tua
elemosinis re-
dime, & ini-
quitates tuas
misericordiis
pauperum.
Daniel c. 4.*

* *Morientes in professione & habitu Ordinis Minorum ultra annum, non passuros in pœnis Purgatorii, quoniam B. Franciscus ex divino privilegio quotannis ad Purgatorem descendit, suosque omnes ad Cœlum deducit. Spond. an. 1443.*

des hommes, fait préférer les fondations aux autres bonnes œuvres, parcequ'elles sont plus propres à cette fin, peut-être aussi parcequ'on les croit plus efficaces. En un mot, soit par la crainte des peines qui nous presse le plus vivement, ou par amour de Dieu & de soi-même, la coutume en est si generale, & a tellement enrichi les Convents de Lima & de quelques autres Villes, depuis une centaine d'années, qu'il ne reste presque plus de biens en fond aux gens du monde, la nature de leurs biens est réduite aux effets mobiliers, il en est peu qui ne soit feudataire de l'Eglise, ou pour sa maison, ou pour ses métairies. Pour le bien de la Colonie il conviendrait qu'on y fist le même reglement que les Venitiens firent en 1605, qui défend l'alienation des biens en fond en faveur de l'Eglise ou de main-morte, sans le consentement de la République, à l'imitation de ceux de quelques Empereurs * & Rois de France †. Mais la Cour de Rome alarmée fit suspendre pour un temps ce decret dans un pays où elle a moins de credit qu'en Espagne; ainsi cet abus, selon toutes les apparences, y durera, & dans peu de temps les Seculiers se trouveront plus dépendans des Communautéz pour le temporel, qu'ils ne le sont pour le spirituel.

* Valentinien,
Charlemagne
& Charlequin
† Depuis S.
Louis jusqu'à
Henry III.

Je ne dirai rien ici de la maniere dont ils honorent les Images; à voir le soin qu'ils prennent de les orner dans les maisons, & de brûler de l'encens devant elles, je ne sçai si on ne pourroit point les soupçonner de pousser ce culte bien près de l'idolatrie. Les Quêteurs, gens attentifs à profiter des préjugés du peuple pour s'attirer ses aumônes, en portent dans les rues, à pied & à cheval, enchassées dans de grandes bordures sous un verre, qu'ils donnent à baiser moyennant la retribution. Il est vrai qu'en Europe comme en Amerique, on voit assez communément abuser des meilleures choses, ce qui engagea les Evêques de France à demander au Concile de Trente une reforme sur cet article.

Par intérêt & par ignorance, le Clergé & les Moines se mettent peu en peine de les desabuser, & de leur apprendre à adorer Dieu en esprit & en verité, à en craindre les

Jugemens, & à ne compter sur la protection de la Vierge & des Saints qu'autant qu'ils seront les imitateurs de leurs vertus : Au contraire s'ils en font des Panegyriques, il les élevent sans discretion, & n'y mêlent jamais aucun trait de morale ; de sorte que ces Sermons qui sont les plus frequens pendant l'année, leur deviennent infructueux, & les entretiennent dans leurs présomptions ordinaires.

Au reste, quand de telles gens prêcheroient de bouche les vertus chretiennes, quel fruit pourroient ils faire pendant qu'ils donnent de si mauvais exemples ? Sera-ce sur la modestie & la douceur ? ils sont effrontez au dernier point : oserai-je le dire, la plupart sont toujours armez d'un poignard ; on ne doit pas penser que ce soit pour égorger, mais au moins pour résister à qui voudroit s'opposer à leurs plaisirs, ou leur faire de la peine. Sera-ce sur la pauvreté & le détachement des richesses ? les plus réguliers négocient, & ont leurs Esclaves de tout sexe : plusieurs Ecclesiastiques font même parade d'habits de couleur ornez de dorure, sous leur habit ordinaire. Sera-ce sur l'humilité ? ils sont d'un orgueil insupportable, véritable image des Pharisiens qui vouloient présider par tout, * & être saluez en place publique. En effet non contents des profondes reverences qu'on leur fait, ils presentent leurs manches à baiser en pleine rue & dans les Eglises, où ils vont exprès interrompre les Fideles attentifs au Sacrifice, pour faire rendre hommage à leur prétendue dignité ; en cela bien éloignez des sentimens du premier des Moines d'Occident Saint Benoist, qui choisit pour ses Religieux l'habit des pauvres de son temps, & Saint François un habit ridicule pour se rendre méprisable aux yeux des hommes. Au reste on sçait que pour les empêcher de se mêler des affaires du monde, il a falu autretrefois que le Roy d'Espagne † se soit servi de son autorité,

* *Amant autem primos recubitus in canis, & primas Cathedras in Synagogis. Et salutationes in foro & vocari ab hominibus Rabbi. Mat. c. 23.*

† El Rey encargò à Don Luis Velasco Vissorey, que procurasse que los Prelados y Religiosos estuviessen en los límites de sus officios, sin entremeterse en los agenos como lo avian hecho algunas vezes, porque esto tocava al Rey y à sus Lugartenientes. *Herrera an. 1551.*

encore n'en est-il pas venu à bout. Enfin prêcheront-ils d'exemple sur la continence ? c'est ici le vice general qui ne souffre presque point d'exception parmi ceux en qui l'âge ne l'a point aboli. Ils ont même peu de reserve sur cet article, & s'excusent sur la necessité d'avoir une amie qui ait soin d'eux, parceque, à l'exception de la nourriture, les Convents ne leur fournissent rien ; d'où vient qu'ils sont obligez de s'intriguer pour s'entretenir avec elles, en se mêlant de marchandises, & quelquefois de tours de mains qui ont souvent averti nos François negocians à la Côte, de se défier d'eux comme d'habiles gens. Le Capitaine de la Marianne, dans laquelle j'ai passé, en a fait une dure experience, un d'eux lui prit un sac de 800 piastras dans sa dunette.

Cette dissipation est aussi la cause qu'ils n'étudient presque point, hors des grandes Villes on en trouve souvent qui sçavent à peine lire le latin pour dire la Messe. J'ai même connu un Professeur de Theologie dans son Convent qui s'en tiroit fort mal. Après tout, il est évident que la plupart ne se font Moines que pour mener une vie plus molle & plus honorable. On dit que le Roy d'Espagne s'apperçoit de ce mal, & qu'il doit regler le nombre des Communautéz.

Je dois ce témoignage à la verité, que ces remarques ne touchent point les Jesuites, qui étudient, prêchent, catéchisent, même dans les Places publiques, avec beaucoup de zele, & je crois que sans eux les Fideles seroient à peine informez des principaux articles de foi.

Je dois encore respecter ici la probité & les bonnes mœurs des Evêques, à qui l'on ne doit pas tout à fait imputer le déreglement de leurs ouïailles, qui par une ancienne coutume sont en quelque façon en possession de vivre d'une maniere un peu licentieuse, particulièrement les Moines qui sont les maîtres, & ne reconnoissent d'autre Jurisdiction Ecclesiastique que celle de leurs Superieurs, prétendant ne relever que d'eux seuls & du Pape en dernier ressort : monstrueuse indépendance, suivant l'ingenieuse pensée

de Saint Bernard *; comme si l'on tiroit un doigt de la main pour l'attacher immédiatement à la tête.

Il m'est échappé de comparer les Moines aux Pharisiens, au lieu que suivant l'institution de leur état, j'aurois dû les mettre en parallele avec les Esseniens : mais bien loin de faire voir que leur justice *abonde plus que celle de ces Juifs*, j'aurois montré des vertus qui confondroient la prétendue perfection de certaines Communautés chrétiennes. † Ils ne » prenoient point d'enfans parmi eux à cause de l'incon- » stance de l'âge. Ils ne demeuroient point dans les Villes, » persuadez que la trop grande frequentation du monde » étoit à l'ame ce qu'un air contagieux est au corps. Ils ne » portoient point de poignard. Ils n'exerçoient aucun de » ces Arts qui font facilement trébucher la droiture du » cœur, comme peut être la marchandise. Ils n'avoient » point d'Esclaves; mais parceque tous les hommes sont » nez libres, ils se servoient les uns les autres, reconnois- » sant que nous étions tous enfans de la nature notre com- » mune mere, & que quoiqu'on ne nous appelle pas freres, » nous le sommes cependant en effet.

Au reste, je ne prétens pas par ce que je viens de dire, exclure les gens de bien & de lettres du Perou & du Chily, je sçai qu'il s'en trouve dans tous les Etats, il en a paru d'une pieté éminente que l'Eglise a reçus dans le Catalogue des Saints. Lima a vû naître dans sa dépendance *Sainte Rose de Sainte Marie* du Tiers. Ordre de Saint Dominique. Son Evêque *Toribio* Européen, s'y est sanctifié, & l'on y honore le B. *François Solano* natif du Paraguay : mais après tout,

* Lib. 3. Confid. c. 4. *Monstrum facis, si manui submovens digitum, facis pendere de capite, superiorem manui brachio collateralem; Tale est si in Christi corpore, membra aliter locas quam disposuit ipse.*

† Euseb. lib. 8. Evang. Præpar. *Nemo inter eos puer nemo adolescens propter instabilitatem atatis, sed viri omnes aut senes sunt. In Civitatibus non habitant existimantes ut contagionem aëris corporibus, sic conversationem vulgi animo nocere. Nemo eorum belli instrumenta factitat, sed nec eas artes exercent, quibus facile omnes in improbitatem labuntur: Nulla mercatura, nullus cauponatus, nulla eis cognoscitur navigatio; non servus apud eos, sed quum universi sint liberi alteri alteris serviunt, omnes enim aiunt quasi mater eadem natura genuit, quare quamvis non vocemur, sumus tamen reipsa fratres.*

je suis fort éloigné du sentiment de l'Auteur de la vie du B. Toribio, qui dit que *suivant les apparences, le Perou donnera plus de Saints au Ciel, qu'il n'a donné d'argent à la terre.* La vertu me paroît même plus ordinaire parmi les Seculiers que parmi les Moines & les Ecclesiastiques; je ne fais point de difficulté de le dire, ce seroit une fausse délicatesse d'épargner des gens qui deshonnorent leur état impunément, sous prétexte qu'ils sont consacrez à Dieu par des vœux solennels.

Tiene traza el Peru de dar mas Santos al Cielo, que a dado plata à la tierra.

*Omne animi vitium tanto conspectius in se,
Crimen habet quanto major qui peccat habetur.* Juvenal.

C'est ce que je trouve à redire comme Voyageur qui remarque ce qui se passe dans le pays où je me trouve, & qui tire une conséquence de la conduite de telles gens, qu'ils ont peu de religion dans le cœur, malgré leur faste & leur affectation extérieure.

Si nous examinons ensuite le caractère & les inclinations des Creoles seculiers, nous y trouverons, comme parmi les autres Nations, un mélange de bon & de mauvais. On dit que les habitans de la *Puna*, c'est à dire des montagnes du Perou, font d'un assez bon commerce, & qu'il se trouve parmi eux de très honnêtes gens, genereux, & prêts à rendre service, particulièrement s'ils peuvent en tirer vanité, & faire éclater leur grandeur d'ame, qu'on appelle dans le pays le *Punto* ou le point d'honneur, dont la plupart se piquent comme d'une qualité qui les met au-dessus des autres Nations, qui est une preuve de pureté du sang Espagnol, & de la Noblesse dont tous les Blancs se vantent. Il n'est pas jusqu'aux plus gueux & misérables Européens qui ne deviennent Gentilshommes dès qu'ils se voyent transplantez parmi les Indiens, Noirs, Mulâtres, Mestices, & autre sang mêlé. Cette Noblesse imaginaire leur fait faire la plus grande partie de leurs bonnes actions. J'ai trouvé au Chily qu'ils exerçoient beaucoup l'hospitalité, particulièrement dans les campagnes, où ils reçoivent fort genereusement les étrangers, & les gardent assez long-temps chez eux sans

interêt. C'est ainsi que les petits Marchands Biscayens & autres Espagnols d'Europe, font de grands voyages à peu de frais.

Dans les grandes Villes & à la Côte, nous trouvons aujourd'hui que les Creoles sont déçus de ces bonnes qualitez que nos premiers François leur avoient trouvé, & dont tout le monde se loüoit; peut-être que l'antipathie naturelle qu'ils ont pour notre Nation, s'est accrue avec le mauvais succès du commerce qu'ils ont fait avec nous. Cette antipathie s'étend jusques à diminuer l'affection qu'ils doivent avoir pour leur Roy, parcequ'il est François. On a vû dans les commencemens Lima divisé en deux partis, & dans la Montagne, le Clergé & les Moines prier effrontément pour son Concurrent: mais les Biscayens dispersez dans le pays, & la plûpart des Espagnols Européens, informez de la valeur & de la vertu de Philippe Quint, lui ont toujours marqué leur fidelité; de sorte que les Creoles revenus de l'erreur de leurs préjugez, commencent à prendre de l'attachement pour le *Saint Roy*, c'est ainsi qu'ils l'appellent; & quand il resteroit encore quelques esprits opiniâtres, ils deviendront plus retenus, voyant la Couronne affermie par le consentement unanime de toutes les Nations. Ils sont craintifs, & faciles à gouverner, quoique dispersez & écartez des Superieurs, & qu'ils ayent mille retraites de deserts & de campagnes pour fuir le châtement, & que d'ailleurs il n'y ait pas de pays où la Justice soit moins severe, car on ne punit presque personne de mort: neanmoins ils apprehendent les Officiers Royaux; quatre Soldats de *à Cavallo*, qu'on peut comparer à ce que nous appellons *Hoquetons*, venant de la part du Viceroy, font trembler tout le monde à 400 lieues loin de lui.

Pour ce qui est de l'esprit en general, les Creoles de Lima n'en manquent point, ils ont de la vivacité & de la disposition aux sciences; ceux des Montagnes en ont un peu moins: mais les uns & les autres s'en croient beaucoup plus que les Espagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *Cavallos*, c'est à dire bêtes; peut-être est-ce un effet de l'antipa-

thie qui regne entr'eux, quoiqu'ils soient Sujets du même Monarque. Je crois qu'une des principales raisons de cette aversion, est de voir toujours ces Etrangers occuper les premières Charges de l'Etat, & faire le plus beau de leur commerce, en quoi consiste la seule occupation des Blancs, qui dédaignent de s'appliquer aux Arts, pour lesquels ils n'ont point de goût.

Au reste ils sont peu amis de la guerre, la molle tranquillité dans laquelle ils vivent, leur fait craindre la perte du repos; néanmoins ils supportent la fatigue des longs voyages par terre avec beaucoup de facilité, 400 & 500 lieues de chemin par des déserts & de rudes montagnes, ne les épouvantent point, non plus que la mauvaise chère qu'on y fait, d'où l'on peut conclure qu'ils sont bons pour le pays qu'ils habitent.

En fait de commerce ils sont, autant que les Européens, rusez & fins connoisseurs; mais comme ils sont mous & paresseux, & qu'ils ne daignent pas s'en mêler s'ils ne font des profits considérables, les Biscayens & les autres Espagnols d'Europe, qui sont plus laborieux, s'y enrichissent plutôt. Les Ouvriers même, qui ne vivent que du travail de leurs mains, sont si indolens qu'ils ne se refusent pas le sommeil de la *Siesta* sur le midi; d'où vient que perdant la plus belle partie de la journée, ils ne font pas la moitié de ce qu'ils pourroient faire, & rendent ainsi tous les ouvrages excessivement chers.

Il semble que la mollesse & la faineantise est attachée au pays, peut-être parcequ'il est trop bon; car on remarque que ceux qui ont été élevez au travail en Europe, y deviennent lâches en peu de temps, comme les Creoles. Effectivement dans un mauvais pays les hommes sont beaucoup plus robustes & laborieux que dans les pays fertiles. Ce fut par cette raison que Cyrus ne voulut jamais permettre aux Perses d'abandonner le pays rude, montueux & sterile qu'ils habitoient, pour en chercher un meilleur; disant que les mœurs des hommes se relâchent & se corrompent par la beauté du séjour où ils vivent. En effet la force s'entretient

Plur. de *Dicitis*
Regum.

par l'exercice du corps, l'aise l'amollit par trop d'inaction, & l'énerve par les plaisirs.

En general, les Creoles sont d'un extérieur composé, & ne sortent point de cette gravité qui leur est naturelle. Ils sont sobres pour le vin, mais ils mangent avidement & mal-proprement, quelquefois tous dans un même plat, ordinairement en portion comme les Moines. Dans un repas d'apareil, on fait passer successivement devant chacun des Conviez, plusieurs petits plats de différents ragoûts, & chacun d'eux les donne ensuite à ses domestiques, & aux assistans qui ne sont pas à table, afin, disent-ils, que tout le monde ait part à la bonne chère. Lorsque les Creoles venoient manger dans nos Vaisseaux où l'on servoit à la Française, dans de grands plats disposez avec art & symetrie, ils les enlevoient effrontément pour les donner à leurs esclaves, quelquefois avant qu'on y eût touché; mais lorsque les Capitaines n'osoient leur faire sentir cette impolitesse, nos Cuisiniers jaloux de leur travail, ne manquoient point de leur reprocher, qu'ils dérangoient la belle ordonnance du festin. Comme ils n'ont pas l'usage des fourchettes, ils sont obligez de se laver à la fin du repas, ce qu'ils font tous dans un même bassin; & de cette lavûre generale & dégoûtante, ils n'ont point de repugnance de se laver les levres. Les viandes qu'ils mangent sont assaisonnées de quantité d'Agri ou piment, cette épicerie dont nous avons parlé, qui est si piquante, qu'il est presque impossible aux Etrangers d'en goûter; mais ce qui les rend encore plus mauvais, c'est un goût de suif que la graisse donne à tous leurs ragoûts: d'ailleurs ils n'entendent point l'art de faire rôtir de grandes pieces, parcequ'ils ne les tournent pas continuellement comme nous; c'est ce qu'ils admiroient le plus de tous nos mets. Ils font deux repas, un à dix heures du matin, l'autre à quatre heures du soir, qui tient lieu de dîner à Lima, & une colation à minuit: ailleurs on mange comme en France.

Herbe du
Paraguay, ce
que c'est.

Pendant la journée ils usent beaucoup de l'herbe du Paraguay, que quelques-uns appellent herbe de Saint Barthe-

lemy, qu'ils prétendent être venu dans ces Provinces, où il la rendit salutaire & bienfaisante, de venimeuse qu'elle étoit autrefois; comme on ne l'apporte que séchée, & presque en poussière, je ne puis point en faire la description. Au lieu d'en boire la teinture séparément, comme nous buvons celle du Thé, ils mettent l'herbe dans une coupe faite d'une Calabaste, armée d'argent, qu'ils appellent *Maté*; ils y ajoutent du sucre, & versent dessus l'eau chaude qu'ils boivent aussi-tôt, sans lui donner le temps d'infuser, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui fume, on se sert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel est une ampoule percée de plusieurs petits trous; ainsi la liqueur qu'on suce par l'autre bout se dégage entièrement de l'herbe; l'on boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude sur la même herbe à mesure que l'on boit. Au lieu de chalumeau ou *Bombilla*, quelques-uns écartent l'herbe avec une separation d'argent percée de plusieurs petits trous. La repugnance que les François ont montré de boire après toutes sortes de gens, dans un pays où les Verolez sont en grand nombre, a fait inventer l'usage de petits chalumeaux de verre dont on commence à se servir à Lima. Cette liqueur à mon goût est meilleure que le Thé, elle a une odeur d'herbe assez agreable; les gens du pays y sont tellement accoutumés, qu'il n'est pas jusqu'aux plus pauvres, qui n'en usent au moins une fois le jour en se levant.

Le commerce de l'herbe du Paraguay se fait à *Santa Fé*, où elle vient par la riviere de la *Plata*, & par charrettes. Il y en a de deux sortes, l'une qu'on appelle *Hierba de Palos*, & l'autre plus fine & de meilleure qualité, *Hierba de Camini*, cette dernière se tire des terres des Jesuites. La grande consommation s'en fait depuis la Paz jusqu'au Cusco, où elle vaut la moitié plus que l'autre, qui se debite depuis le Potosi jusqu'à la Paz. Il sort tous les ans du Paraguay pour le Perou plus de 50000 Aroves, c'est à dire 1250000 pesant de l'une & de l'autre herbe, dont il y a au moins le tiers de Camini, sans compter environ 25000 Aroves de celle de

Voyez la
Planc. XXIX.

Apartador.

Commerce
de l'herbe du
Paraguay.

Palos pour le Chily. On paye par paquet qui contient six ou sept Aroves, quatre reaux de droit d'Alcavala; & les frais de la voiture de plus de 600 lieües, font doubler le prix du premier achat, qui est environ deux piaftres; de forte qu'elle revient au Potosi à cinq piaftres l'Arove, ou 25 liv. Cette voiture se fait ordinairement par des charretes qui portent 150 Aroves depuis Santa Fé, jusqu'à *Jujuy*, dernière Ville du *Tucuman*, & de là jusqu'au Potosi, qui en est encore éloigné de 100 lieües, on la transporte sur des Mules.

J'ai remarqué ailleurs que l'usage de cette herbe étoit nécessaire dans le pays des mines, & dans les montagnes du Perou, où les Blancs croient l'usage du vin pernicieux; ils aiment mieux né boire que de l'eau de vie, & laissent aux Indiens & aux Noirs le vin, dont ils s'accoutument fort bien.

Si les Espagnols sont sobres pour le vin, ils sont fort peu retenus sur la continence: en fait d'Amour ils ne le cedent à aucune Nation, ils sacrifient librement à cette passion la plus grande partie de leur bien, & quoiqu'assez avares en toute autre rencontre, ils sont genereux sans mesure pour les Femmes. Pour ajouter à leurs plaisirs celui de la liberté, & ne les pas amortir par la dure nécessité d'être attaché à une même personne pour toujours, ils épousent rarement en face de l'Eglise; mais pour me servir de leurs termes, ils se marient généralement tous derrière l'Eglise, *detras de la Yglesia*, c'est à dire qu'ils sont tous engagez dans un honnête concubinage, qui chez eux n'a rien de scandaleux: bien loin de là, c'est une honte de n'être pas *Amancebado*, c'est à dire attaché à une Maîtresse qu'ils entretiennent, à condition qu'elle soit uniquement à eux; mais elles sont sujettes à leur garder fidélité, aussi exactement que les femmes à leurs maris en Europe. Il est même assez ordinaire de voir des gens mariez laisser leurs femmes pour s'attacher à des Mulatresses, & même des Noires, ce qui cause souvent du desordre dans les familles; ainsi l'on voit encore subsister dans ce pays les deux anciennes manieres de se marier; celle de l'*Amancevamiento*, revient très bien à celle qu'on appelloit *Usu*, & de l'autre on en voit un reste dans

la ceremonie de leur mariage. L'Epoux met dans la main de l'Epouse treize monoyes, qu'elle laisse ensuite tomber dans celle du Curé, ainsi dans le mariage *per Coemptionem*, l'Epoux & l'Epouse se donnoient une piece d'argent, ce que l'on appelle *Convenire in manum*.

Les Prêtres & les Moines comme je l'ai dit ci-devant, ne s'en font pas une affaire, & le Public n'en est scandalisé qu'autant que la jalousie s'en mêle, parcequ'ils tiennent souvent leurs Maîtresses d'un plus grand propre que les autres, en quoi les Mulatresses sont souvent connoissables. * Plusieurs Evêques pour arrêter cet abus, excommunient tous les ans à Pâques, ceux qui sont engagez dans ce concubinage; mais comme le mal est universel, & que les Confesseurs sont Parties interessées, ils ne sont pas severes sur cet article; d'où vient que ces Peuples d'ailleurs faciles à épouvanter par les foudres de l'Eglise, ne craignent guères ceux-ci. Les Moines en éludent les coups, sur ce que n'étant pas libres, ils ne sont pas censez amancevez dans toutes les formes, & que d'ailleurs ils n'ont pas intention de l'être: plaisante défaite! dont on doit sans doute attribuer l'invention à quelque rusé Casuite, fondé sur le Code Justinien, qui rend invalides les Traitez qui ne sont pas entre gens libres, & sur la sage maxime expliquée par ces Casuites si décriez en France, *que l'intention regle la qualité de l'action*. Enfin cette mode est si bien établie, si commode, & si generalement reçue, que je doute qu'on la puisse jamais abolir; les Loix du Royaume semblent l'autoriser, car les bâtards heritent à peu près comme les enfans legitimes, dès qu'ils sont reconnus par le pere, & il n'y a point de honte attachée à cette naissance comme chez nous, où l'on impute mal à propos le crime à l'innocent, en quoi l'on seroit peut-être plus indulgent, si chacun étoit bien informé de son origine.

Quoique les femmes ne soient pas gênées comme les Des Femmes.
Espagnoles d'Europe, c'est néanmoins peu l'usage qu'elles sortent de jour; mais à l'entrée de la nuit, elles ont la liberté

* *Est etiam fusco grata colore Venus.* Ovid. Am. 2.

d'aller faire leurs visites le plus souvent où l'on ne s'attend pas, car les plus modestes en plein jour, sont les plus hardies de nuit : alors le visage couvert du rebos ou de la mante, sans qu'on puisse les connoître, elles font les démarches que font les Hommes en France.

* Voyez la
Planç. XXIX.

La contenance qu'elles tiennent chez elles, est d'être assises sur des carreaux, le long de la muraille, les jambes croisées sur une estrade, couverte d'un tapis à la Turque. Elles passent ainsi les journées entières presque sans changer de posture, pas même pour manger, parcequ'on les sert à part sur de petits coffres* qu'elles ont toujours devant elles pour mettre les ouvrages auxquelles elles s'occupent, delà vient qu'elles ont une démarche pesante, qui n'a point la grace de celle de nos Françaises.

Ce que l'on appelle estrade est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, & de cinq à six pieds de large, qui regne ordinairement dans tout un côté de la chambre de parade ; les Hommes au contraire sont assis dans des fauteuils, & il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'estrade. Au reste, on voit les Femmes chez elles avec autant de liberté qu'en France ; elles y reçoivent compagnie de fort bonne grace, & se font un plaisir de l'égayer en jouant de la Harpe, ou de la Guitarre, qu'elles accompagnent de la voix ; & si on les prie de danser, elles le font avec beaucoup de complaisance & de politesse.

Leur maniere de danser est presque entièrement différente de la nôtre, où l'on estime le mouvement des bras, & quelquefois celui de la tête. Dans la plupart de leurs danses, elles ont les bras pendans ou pliez sous un manteau dont elles sont enveloppées ; de sorte qu'on ne voit que les inflexions du corps & l'agilité des pieds. Elles ont plusieurs danses figurées, où elles quittent le manteau, mais les agrémens qu'elles y mêlent sont plutôt des actions que des gestes.

Les Hommes dansent à peu près dans le même goût, sans quitter leurs longues épées, dont ils tiennent la pointe
en

DE LA MER DU SUD.

233

en devant, pour n'en être pas embarrassé dans leurs sauts, & & dans leurs pliez, qui sont quelquefois si grands, qu'on les prendroit pour des genuflexions. J'aurois bien souhaité sçavoir la Corégraphie, pour exprimer quelques-unes de leurs danses; je mettrai néanmoins ici l'air d'une de celles qui sont aussi communes chez eux, que le menuet l'est en France: on l'appelle *Sapateo*, parcequ'on le danse en battant alternativement du talon & du bout du pied, & en faisant quelques pas & pliez, sans changer beaucoup de place. On verra par ce morceau de Musique, le goût sec qui regne dans les pinces de la Harpe, de la Viguela, & de la Bandola, qui sont presque les seuls Instrumens usitez dans le pays. Ces deux derniers sont des especes de Guitarres, mais la Bandola a un son beaucoup plus aigu & plus fort. Il faut remarquer que la Bassé est faite en France, dans le goût de la Harpe.

G g

SAPATEO,
danse du Pe-
rou & du
Chily.

Ces agrémens que l'éducation donne aux Espagnoles, font d'autant plus touchans, qu'ils font ordinairement accompagnés d'un bon air. Elles font communément assez revenantes; elles ont le tein beau, mais de peu de durée, par le * grand usage qu'elles font du fard de *Soliman*, qui est un Sublimé préparé. Elles ont les yeux vifs, l'entretien enjoué, aimant une galanterie libre, à laquelle elles répondent avec esprit, & souvent d'un tour qui sent un peu le libertinage suivant nos manières. Les propositions qu'un Amant n'oseroit faire en France, sans mériter l'indignation d'une honnête Femme, bien loin de les scandaliser, leur font plaisir, quand même elles seroient bien éloignées d'y consentir, persuadées que c'est la plus grande marque d'Amour qu'on puisse leur donner; elles en remercient comme d'un honneur qu'on leur fait, au lieu de s'en fâcher comme d'une mauvaise opinion qu'on ait de leur vertu. On reconnoît dans ces manières simples & naturelles le plaisir & le contentement secret que nous sentons lorsque nous nous voyons rechercher. Cet effet de l'amour propre qui est la source de l'affection réciproque, l'est ensuite du dérèglement, lorsque la bienséance & la Religion n'en arrêtent pas le cours; mais sans faire attention aux devoirs essentiels, la seule prudence humaine devoit suffire pour empêcher un Homme censé de donner dans les pièges des Coquettes de ce pays; car leurs manières engageantes sont ordinairement un effet de leur avarice, plutôt qu'une marque de leur inclination. Elles entendent parfaitement l'art d'abuser de la foiblesse qu'on a pour elles, † & d'engager un homme dans des dépenses continuelles & sans discrétion; il semble même que c'est une gloire pour elles, d'avoir ruiné plusieurs Amans, comme à un Guerrier d'avoir défait plusieurs ennemis. Ce malheur n'est pas la seule punition de ceux qui

* Ce qui est contraire à ce que dit Oexmelien, *Histoire des Flibustiers*. Le Sublimé, dit-il, est aussi affermé, quoique l'usage n'en soit pas grand dans l'Amérique, car les Femmes ne s'y fardent point.

† *Et inveni amariorum morte mulierem, qua laqueus venatorum est, & sagena cor ejus, vincula sunt manus illius; qui placet Deo, effugiet illam: qui autem peccator est, capietur ab illa. Eccles. 7. v. 27.*

s'y laissent prendre, ils y perdent souvent le tresor inestimable de la santé, qu'ils recouvrent rarement, non seulement, parceque dans ces Climats temperez on fait peu de cas des maladies veneriennes, malgré lesquelles on atteint à la plus longue vieillesse; mais encore à cause que la rareté des Medecins, qui ne se trouvent que dans trois ou quatre grandes Villes, ne leur fournit pas l'occasion de se guerir, quelques Femmes seulement enpalient les maux avec la Zazarapilla, des ptifanes de Mauves, & d'autres herbes du pays, mais particulièrement par des cauterés, qu'on regarde comme des Specifiques, dont tous les deux Sexes sont également pourvus, & dont les Femmes se cachent si peu, que dans les visites serieuses, elles se demandent des nouvelles de leur *Fuentes*, qu'elles se pansent réciproquement; de sorte qu'on peut leur appliquer ce passage de l'Ecriture: *Divitiæ vestrae putrefactæ sunt... aurum & argentum vestrum æruginavit & ærugo eorum... manducabit carnes vestras sicut ignis*, car ils se ruinent en débauche avec les Femmes, & eux-mêmes remarquent que soit que Dieu les punisse de ces criminelles dépenses, soit comme d'autres le pensent, que les biens qu'ils possèdent soient injustement usurpez sur les Indiens, on ne voit presque jamais qu'ils passent à la troisième generation; ce que le pere amasse avec peine, souvent avec beaucoup d'injustice dans l'administration des Gouvernemens, les fils ne manquent point de le dissiper, de sorte que les petits fils des plus Puissants, sont souvent les plus pauvres: *ils sont eux-mêmes si fort convaincus de cette verité, qu'elle a passé en Proverbe en Espagne, où ils disent: *No se logra mas que hazienda de las Yndias*.

Jac. c. 5.

Les Femmes, comme je l'ai dit, en sont la principale cause, la vanité & la sensualité les rendent insatiables en fait d'ornemens & de bonne chere. Quoique la façon de leur habit soit assez simple d'elle-même, & peu susceptible du changement des modes, elles aiment à être magnifiques à quelque

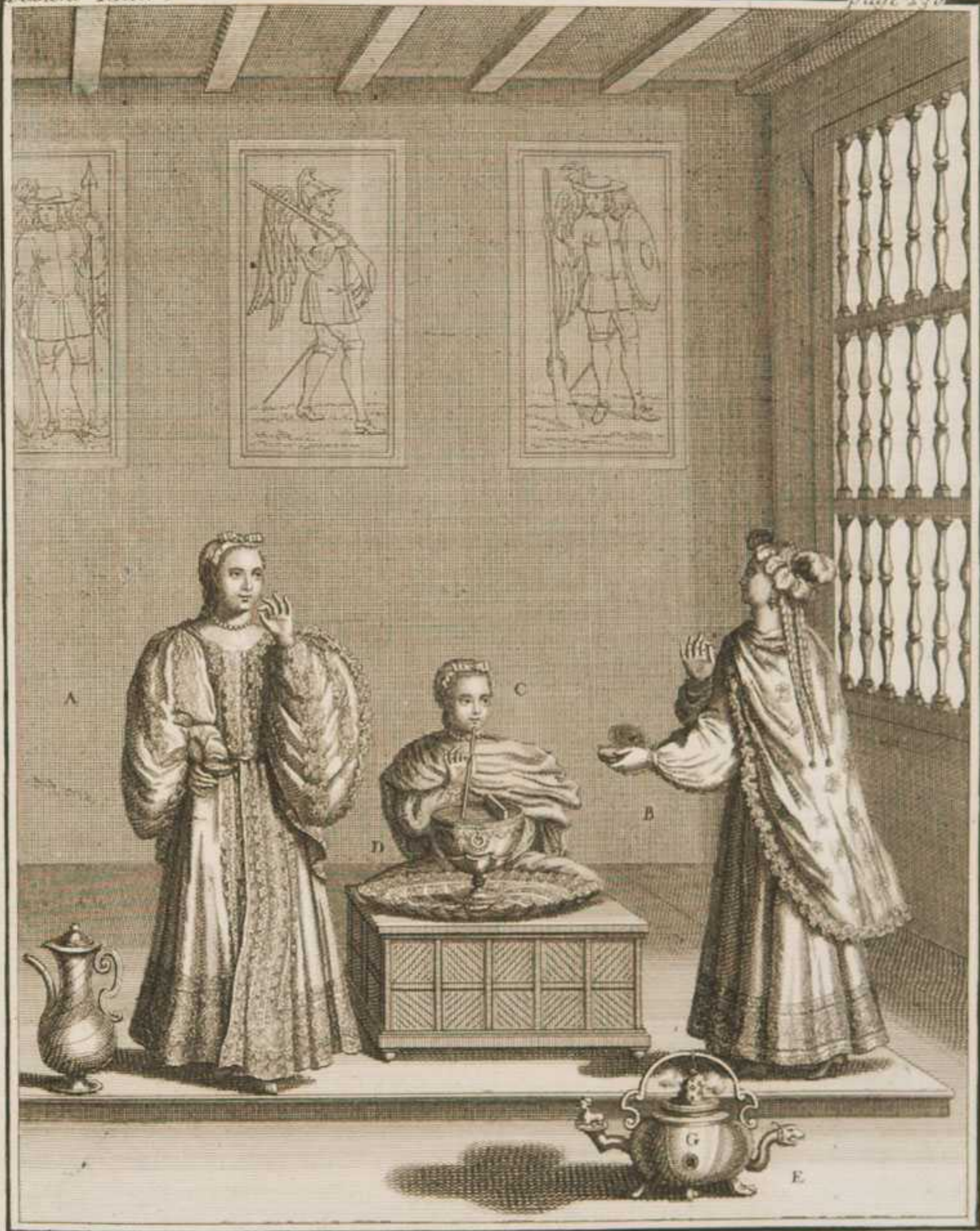
Leurs habits.

* *Pereunt enim in afflictione pessima: generavit filium, qui in summa egestate erit.* Eccles. 5. v. 13.

Planc. XXIX.

prix que ce soit, même dans les endroits les plus cachez. Il n'est pas jusques aux chemises & à un jupon de toile, appelé *Fustan*, qu'elles mettent par dessus, qui ne soient chargez de dentelles; la prodigalité va jusq'à en mettre aux chaufsons & aux draps de lit. La jupe, appelée *Faldellin*, qu'elles portent ordinairement, est ouverte par devant, & bordée d'un triple rang de dentelles, dont celles du milieu sont d'or & d'argent, extraordinairement larges, cousues sur des galons de soye qui en terminent les bords. Les Femmes du temps d'Henry IV, portoient de même en France des jupes ouvertes qui se croisoient par devant. Leur pourpoint, qu'elles appellent *Chupon*, est d'une riche étoffe d'or, ou, dans la chaleur, de toile fine couverte d'une très grande quantité de dentelles confusément arrangées; les manches en sont grandes, & ont une poche qui tombe jusq'aux genoux comme celles des Minimes, elles sont quelquefois ouvertes comme de longues engageantes, à peu près dans le goût de celles qu'on portoit aussi du temps d'Henry IV; mais au Chily ils commencent à supprimer la poche, & les taillent en bottes plus unies. Si elles ont un petit tablier, ou *Delantar*, ce sont deux ou trois bandes d'étoffes d'or ou d'argent cousues avec des dentelles. Dans les pays froids, elles sont toujours envelopées d'un *Rebos*, qui n'est autre chose qu'un morceau de *Bayete** sans façon, un tiers plus long que large, dont un des coins leur tombe en pointe sur les talons. Les magnifiques sont de riches étoffes couvertes de quatre ou cinq rangs de dentelles larges & rarement fines. Au reste leurs habits de ceremonie sont les mêmes que ceux des Espagnoles d'Europe, c'est à dire la mante de tafetas noir qui les couvre de pied en cap. Elles se servent de la *Mantilla* au lieu du *Revos* pour se mettre plus modestement, c'est une espece de manteau rond par le bas, de couleur sombre, bordé de tafetas noir. Leur habit de parade est d'être en mante de tafetas noir, & en *Saya*, qui est une jupe fermée, de couleur de musc à petites fleurs, sous laquelle est une autre jupe fermée qui est d'étoffe de couleur, appelée *Pollera*. Dans cet équipage elles vont aux

* Espece de
Flanelle.
Voyez la
Planc. XXX.



A Espagnole du perou en Chupon et faldellin B. autre en Montera et gregonillo C. autre assise tenant un Chalumeau d'argent pour sucer la teinture de l'herbe du paraguay D. Maté ou Coupe de Calebasse armée d'argent E. pot d'argent pour chauffer l'eau au milieu de la quelle est le feu dans un reservoir G.



Il est évident que les deux figures sont représentées dans une situation de travail ou de conversation. Le personnage à gauche est assis à une table, tandis que celui à droite se tient debout. Le style de l'illustration est simple et esquissé, typique d'un document ancien.



Illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.





A. Espagnole envelopée de Sa mantille ayant le visage moitié Couvert
B. autre en Revos borde de dentelles
C. Creole du Perou en habit de Voyage

Eglises d'un pas grave, le visage voilé de manière qu'on ne leur voit le plus souvent qu'un œil; à cet extérieur on les prendroit pour des Vestales, * mais ordinairement on se tromperoit fort. Au reste elles n'ont point d'ornement sur la tête, leur cheveux pendent par derrière en tresses, quelquefois elles se font un tour de tête de rubans or & argent, appelé *Valaca* au Perou, *Haque* au Chily, quand le ruban est large, orné de dentelles, & qu'il couvre le front de deux tours, il s'appelle *Vincha*. Elles ont le sein & les épaules à moitié nuds, à moins qu'elles n'ayent un grand mouchoir qui leur vient par derrière jusques à mi-jambes, qui sert au Perou comme de petit manteau appelé *Gregorillo*. Au reste elles ne pechent point contre la bienséance lorsqu'elles se découvrent le sein, que les Espagnols regardent avec indifférence: mais par une ridicule bizarrerie ils sont fort amoureux des petits pieds dont ils font grand cas, & par cette raison elles ont grand soin de les cacher, de sorte que c'est une faveur de les montrer, ce qu'elles font avec adresse.

Je ne parle point des ornemens extraordinaires de pierrieres & de perles, il en faut beaucoup aux pendans d'oreilles, aux bracelets, aux coliers & aux bagues, pour remplir la grandeur de la façon, qui est à peu près la même que l'ancienne mode de France.

A l'égard des Hommes, ils sont habillez aujourd'hui à la Françoisé, mais le plus souvent en habits de soye, avec un mélange bizarre de couleurs vives. Par une vanité attachée à leur Nation, ils ne veulent pas convenir qu'ils aient emprunté de nous cette mode, quoiqu'elle ne soit en usage chez eux que depuis le regne de Philippe Quint, ils aiment mieux la qualifier d'habit de guerre.

Les gens de Robe portent la *Golille* & l'épée comme en Espagne, excepté les Oidors & Présidens.

L'habit de voyage du Perou est un Juste-au-corps fendu sous les bras des deux côtez, ayant les manches ouvertes

* Semblables à ces Courtisanes Romaines. Terence Eun. 5. S. 4.

*Qua dum foris sunt nihil videtur mundius,
Nec magis compositum quidquam, nec magis elegans, &c.*

dessus & dessous avec des boutonnières, il s'appelle *Capetillo de dos faldas*.

Leur Archi-
tecture.

Le logement des Espagnols du Perou ne répond nullement à la magnificence de leurs habits : hors de Lima, où les maisons sont assez belles, rien n'est plus pauvre que leurs maisons, elles consistent en un rez de chaussée de 14 à 15 pieds de haut. La distribution des plus magnifiques est d'avoir une cour à l'entrée ornée de porches de charpente le long du corps de logis. Ce corps est toujours simple au Chily, à cause de la grandeur qu'il faudroit donner au comble; mais à la Cote du Perou on les fait si doubles qu'on veut, car lorsqu'on ne peut tirer du jour dans les murailles, on en tire dans les plat-fonds, parcequ'on n'a point de pluye à craindre. La premiere piece est une grande salle d'environ 19 pieds de large, & depuis 30 à 40 de long, d'où l'on entre dans deux ou trois chambres de suite : la premiere est celle de parade où est l'estrade, & le lit situé dans un coin en forme d'alcove, qui est spacieux au dedans, & dont la principale commodité est une fausse porte pour y admettre ou renvoyer compagnie, sans que l'on puisse s'en appercevoir en entrant, même par surprise. Il y a peu de ces lits dans les maisons, parceque les domestiques couchent à plate terre sur des peaux de moutons.

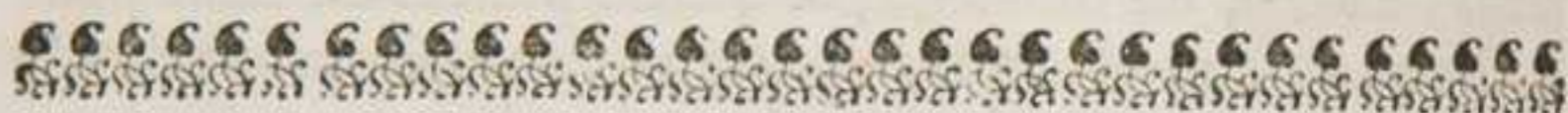
La hauteur & l'étendue des pieces leur donneroit néanmoins un air de grandeur, s'ils sçavoient les percer régulièrement; mais ils y font si peu de fenêtres, qu'elles ont toujours un air obscur & mélancolique; & comme ils n'ont pas l'usage des vitres, il les ferment avec des grilles de bois tourné qui en diminue encore beaucoup le jour. Les meubles n'y relevent point la mauvaise ordonnance des bâtimens, l'estrade seule est couverte de tapis & de carreaux de velours pour asseoir les femmes. Les chaises pour les hommes sont recouvertes de cuir estampé en demi relief. Il n'y a pour tapissérie qu'une grande quantité de méchans tableaux que font les Indiens du Cusco. Enfin le plus souvent on n'y voit ni plancher, ni carrelage, ce qui rend les maisons humides, sur tout au Chily, où il pleut beaucoup en Hyver.

Les matériaux ordinaires des bâtimens particuliers sont des *Adoves*, c'est à dire de grandes briques d'environ deux pieds de long, un de large, & quatre pouces de haut pour le Chily, & d'un plus petit moule au Perou à cause qu'il n'y pleut jamais; ou bien ce sont des murs de terre battue entre deux planches, ce qu'on appelle *Tapias*. Cette maniere de bâtir étoit en usage chez les Romains, comme on peut voir dans Vitruve: elle est de peu de dépense, parceque la terre est par tout propre à faire ces briques, & néanmoins elle dure des siècles, comme on le voit par des restes d'Edifices, & de Fortereses bâties par les Indiens, lesquelles subsistent au moins depuis deux cens ans. Il est vrai qu'à la pluye il n'en est pas de même, on est obligé de les couvrir en Hyver, du côté du Nord, de paillassons ou de planches. C'est ainsi qu'on les conserve au Chily. Les Edifices publics se font le plus souvent de briques cuites & avec de la pierre de taille; à la Conception ils en ont de verdâtre de la qualité de celles qu'on appelle *Mollasse*, propre aux Amoleurs: à Santiago ils ont de bonne pierre de grain, qu'on tire à demi lieue au Nord - Ouest de la Ville: à Coquimbo ils ont une pierre blanche & legere comme du tufau: au Callao & à Lima ils ont une pierre de grain qui vient de douze lieues loin par terre, elle est pleine d'un salpêtre qui fait qu'elle se ronge, quoique d'ailleurs elle soit fort dure; le Mole du Port, fait en 1694, en est bâti. Il y a dans les Montagnes des Carrieres de Gip, dont on fait le Plâtre; ils ne s'en servent que pour faire le Savon, & boucher les vases de terre: la Chaux s'y fait seulement de coquillages, d'où vient qu'elle n'est propre qu'à blanchir les murailles.

Au reste pour ce qui est de leur goût d'Architecture, il faut avouer que les Eglises de Lima sont bien conduites quant au vaisseau seulement, qui est bien proportionné, revêtu de pilastres ordinairement ravalez avec moulures & sans chapiteaux taillez, sur lesquels on voit de belles corniches & de belles voûtes en plein ceintre & à lunettes: mais dans les décorations des Autels, tout y est si confus, chargé & mauvais, qu'on ne peut s'empêcher de regretter

Matériaux.

les sommes immenses qu'ils dépensent dans ces galimatias dorez.



DES INDIENS DU PEROU.

APRÈS avoir parlé des Espagnols Creoles du Perou, il convient de dire ici quelque chose des Naturels du pays, qu'on distingue par le nom d'Indiens, dont les mœurs sont fort différentes de celles des Naturels du Chily, dont nous avons parlé ci-devant; ce qu'ils ont de commun avec eux, c'est qu'ils ne sont pas moins yvrognes & adonnez aux femmes, & qu'ils sont également sans ambition pour les richesses; mais ils en différent entierement pour ce qui regarde la bravoure & la hardiesse: ils sont timides & sans cœur; au reste malins, dissimulez, & fournois: Ils ont de l'esprit pour les Arts, grands imitateurs de ce qu'ils voyent, mais très bornez dans leurs inventions.

La Religion Chrétienne, qu'on leur a fait embrasser, n'a pas encore bien pris racine dans le cœur de la plupart d'entre eux, ils y conservent une forte inclination pour leur ancienne Idolatrie, on en découvre souvent qui adorent encore la divinité de leurs peres, je veux dire le Soleil; neanmoins ils sont naturellement dociles, & capables de prendre de bonnes impressions pour les mœurs & la Religion, s'ils avoient de bons exemples devant les yeux: mais comme ils sont mal instruits, & que d'ailleurs ils voyent ordinairement que ceux qui les enseignent, démentent par leurs actions ce qu'ils disent de bouche, ils ne savent ce qu'ils en doivent croire. Effectivement lorsqu'on leur défend les femmes, & qu'ils voyent que le Curé en a deux ou trois, ils doivent tirer cette conséquence naturelle, ou qu'il ne croit pas ce qu'il dit, ou que c'est un bien petit mal de transgresser la Loi.

D'ailleurs le Curé est à leur égard, non pas un Pasteur qui ait soin d'eux, & qui cherche à les soulager; mais un Tyran

Tyrann qui va de pair avec les Gouverneurs Espagnols pour les succer, & en tirer tout ce qu'il peut, qui les fait travailler pour son compte sans les récompenser de leurs peines; bien loin de là, au moindre mécontentement il les rotie de coups de bâton. Il est certains jours dans la semaine, où par l'Ordonnance du Roy, les Indiens sont obligez de venir au Catechisme; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction fraternelle du Curé est une volée de coups de bâton, appliquez sans respect dans l'Eglise même; de sorte que pour se rendre le Curé propice, chacun d'eux apporte son present, ou du mays pour les mules, ou des fruits, des legumes, & du bois pour sa maison.

S'il s'agit d'enterrer les morts, ou d'administrer les Sacramens, ils ont plusieurs moyens pour augmenter leurs droits, comme de faire des stations, ou certaines ceremonies auxquelles ils fixent un certain prix. Il n'est pas jusqu'aux restes de l'Idolâtrie qu'ils ont conservé, telle est leur ancienne coutume de porter des viandes & de la boisson pour le défunt sur le tombeau; ainsi leur superstition n'a fait que changer de face, en devenant une ceremonie utile aux Curez.

Si les Moines vont dans les campagnes faire la quête pour leur Convent, ils la font à la maniere des Grivois de de l'Armée; ils commencent par s'emparer de ce qui les accomode, & si l'Indien propriétaire ne veut pas lâcher de bonne grace cette aumône extorquée, ils changent leur apparence de prieres en injures, qu'ils ont soin d'accompagner de grands coups, afin d'obliger l'Indien de l'abandonner.

Les Jesuites dans leurs Missions en usent plus sagement & plus adroitement, ils sçavent l'art de se rendre maîtres des Indiens, & par leurs bonnes manieres, ils trouvent le secret de les assujettir, tellement qu'ils disposent d'eux comme ils veulent; & comme ils sont d'assez bon exemple, ces Peuples en aiment le joug, & plusieurs se font Chrétiens. Ces Missionnaires seroient à la verité, dignes de loüange, s'ils n'estoient pas accusez de ne travailler que pour eux,

comme ils ont fait auprès de la Paz, chez les *Yungos*, & les *Moxos*, chez qui ils font quelques conversions à la Foi, & beaucoup de sujets à la Compagnie; de sorte qu'ils n'y souffrent plus aucun Espagnol, comme ils ont fait dans le Paraguay; mais on peut voir leurs raisons dans les Lettres édifiantes & curieuses, Tom. 8.

» Comme on a reconnu par une longue experience, que
 » le commerce des Espagnols est très préjudiciable aux
 » Indiens, soit parcequ'ils les traitent avec trop de dureté,
 » en les appliquant à des travaux pénibles, soit parcequ'ils
 » les scandalisent par leur vie licentieuse & déreglée; on
 » a obtenu un Decret de Sa Majesté Catholique, qui dé-
 » fend à tous les Espagnols d'entrer dans cette Mission
 » des Moxos, ni d'avoir aucune communication avec les
 » Indiens qui la composent; de sorte que si par nécessité,
 » ou par hazard, quelque Espagnol vient en ce pays-là, le
 » Pere Missionnaire après l'avoir reçu avec charité, &
 » exercé en son endroit les devoirs de l'hospitalité Chrê-
 » tienne, le renvoye ensuite dans les terres des Espagnols.
 Ce pretexte est specieux, mais l'exemple du Paraguay sem-
 ble découvrir une autre fin; car on sçait que cette Com-
 pagnie s'est rendue souveraine d'un grand Royaume, situé
 entre le Bresil & la Riviere de la Plata, où ils ont établi
 un si bon Gouvernement, que les Espagnols n'ont jamais
 pû y penetrer, quoique les Gouverneurs de Buenofaires
 ayent fait plusieurs tentatives par ordre de la Cour d'Espa-
 gne. En effet, outre la bonne discipline, ils ont introduit
 chez eux des ouvriers Européens pour les armes, & toutes
 sortes de métiers nécessaires à une Republique, lesquels en
 ont formé d'autres du pays. Ils elevent la jeunesse comme
 en Europe, en leur faisant apprendre le Latin, la Musique,
 la Danse, & autres exercices qui lui conviennent, ainsi que
 je l'ai sçu de bonne part. Je n'entre point dans le détail de
 ce Gouvernement, dont je ne puis parler que sur le rapport
 d'autrui, & pour ne pas m'écarter de mon sujet.

Les Curez ne font encore que la moitié du malheur des
 Indiens du Perou, les Corregidors ou Gouverneurs les trai-

tent de la maniere du monde la plus dure, comme ils ont toujours fait, malgré les défenses * du Roy d'Espagne. Ils les font travailler pour eux, & servir au commerce qu'ils font, sans leur rien fournir, pas même de quoi vivre; c'est ainsi qu'ils font venir du Tucuman & du Chily, des quantitez prodigieuses de Mules, qu'ils s'attribuent tellement le droit de vendre, que personne n'en oseroit prendre d'autre main, quoiqu'ils les vendent un prix excessif aux Indiens de leur Département, à qui ils font acheter leur propre peine. Le droit que le Roy leur accorde aussi de vendre seuls dans leur Jurisdiction, les marchandises d'Europe dont les Indiens ont besoin, leur fournit un autre moyen de vexations; ainsi lorsqu'ils ne sont pas en argent comptant, ils obtiennent de leurs amis des marchandises à credit, qu'on leur vend le triple de ce qu'elles valent, sur ce principe qu'en cas de mort, on court risque de perdre la dette, comme il arrive presque toujours dans ce pays: on peut juger ensuite combien ils les rencherissent aux Indiens; & parce que ce sont des assortimens, il faut que le pauvre Indien se charge d'un tissu, ou de pareilles marchandises dont il n'a que faire, car bon gré malgré qu'il en ait, il faut acheter ce à quoi il est taxé.

Les Gouverneurs ne sont pas les seuls qui se mêlent de piller les Indiens, les Marchands & les Espagnols qui voyagent leur prennent hardiment, & le plus souvent sans payer, ce qui les accommode, sans que le Propriétaire ose dire le mot, à moins que de s'exposer à être payé par des coups; c'est un usage fort ancien, qui pour être défendu † n'en est pas moins ordinaire, de sorte qu'en plusieurs endroits, ces Peuples outrez de tant de vexations, ne gardent rien du tout chez eux, pas même de quoi manger, ils ne sement du Mays qu'autant qu'il leur en faut pour leur famille, &

* Mando el Rey... que ningun Visorey, ni Oidor, ni Ministro se sirviessse de Indios sino fuesse pagandoles sus salarios. *Herrera, ann. 1551.*

† Y que nadie que passando por estancias y pueblos de Yndios pudiesse reeebir dellos mantenimientos, sino dandoles de su voluntad, ò pagando el valor dellos, *Herrera, Decade xv. l. 4.*

cachent dans quelques grottes la quantité dont ils sçavent par experience avoir besoin pendant une année. Ils la divisent en 52 parties, pour autant de semaines qui composent l'année, & le pere & la mere qui sçavent seuls le secret, vont à chaque semaine en tirer une pour la consommation presente. Il est hors de doute que ces Peuples poussez à bout par la dureté de la domination Espagnole, n'aspirent qu'au moment de pouvoir la secouer. Ne t'imagines pas, disoient les Scites à Alexandre, que ceux que tu auras vaincu te puissent aimer, il n'y a jamais d'amitié entre le Maître & l'esclave, au milieu de la paix le droit de faire la guerre demeure toujours. Ils font même de temps en temps quelques tentatives au Cusco, où ils composent le gros de la Ville, mais comme il leur est expressément défendu de porter des armes sans une permission expresse, * & que d'ailleurs ils sont peu courageux, les Espagnols sçavent les apaiser par menaces, & les amuser par de belles promesses.

D'ailleurs le parti des Espagnols se trouve encore un peu renforcé, par la grande quantité de Noirs Esclaves qu'ils font venir tous les ans de Guinée & d'Angole par Portobelo, & Panama, où sont les Bureaux de la Compagnie de l'Assiento. En voici la raison: comme il ne leur est pas permis d'avoir les Indiens pour Esclaves, ils ont moins d'égard pour eux que pour les Noirs, qui leur coûtent beaucoup d'argent, & dont le nombre fait la plus grande partie de leur richesse, & de leur magnificence; ceux-ci prévenus de l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Indiens, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Loix † du Royaume ont encore pris des précautions, pour empêcher qu'il ne se fist quelque liaison des uns aux autres, car

* Mandose que ningun Yndio pudiesse traer armas, y que si algun principal las truxesse fuesse con licentia, y esto se entendia espada y daga, por que à causa de su ordinaria embriaguez muchos se matavan y herian sin ninguna rienda en gran daño suo. *Herrera*, 1551.

† Se mandò que para delante ningun Negro ni Negra se pudiesse servir de Yndio, so pena que al Negro que se sirvielle de Yndia se le cortassen los genitales, y si se sirvielle de Yndio cien azotes para la primera vez. *Herrera*, 1551.

il est expressement défendu aux Noirs & aux Negresses, d'avoir aucune communication personnelle avec les Indiens & les Indiennes, sous peine aux mâles d'être mutilez des parties naturelles, & aux Negresses d'être rigoureusement fustigées, ainsi les Noirs esclaves qui dans les autres Colonies sont les ennemis des Blancs, sont ici les Partisans de leurs Maîtres: cependant il ne leur est pas permis* de porter des armes, parcequ'ils pourroient en abuser, comme on a vû quelquefois.

La haine implacable des Indiens que cette barbare conduite a attiré aux Espagnols, est cause que les tresors cachez, & les riches mines dont ils se communiquent entre eux la connoissance, demeurent inconnues & inutiles aux uns & aux autres; car les Indiens ne s'en servent pas même pour eux, contents de vivre de leur travail pauvrement, & dans la dernière misere. Les Espagnols croient qu'ils les enchantent, & font plusieurs contes de morts surprenantes arrivées à ceux qui leur en ont voulu découvrir quelques-unes; comme d'avoir été trouvez morts, & étranglez subitement, d'avoir été enveloppez par des broüillards, des éclairs, & des tonneres; mais on ne doit pas faire grand cas des prodiges qu'ils racontent, car en fait de credulité ce sont des enfans. Il est certain au reste, que les Indiens connoissent plusieurs mines riches qu'ils ne veulent pas declarer, de peur qu'on ne les y fasse travailler, & afin que les Espagnoles n'en profitent pas; cela s'est manifesté plusieurs fois, mais particulièrement dans la fameuse mine de *Salcedo*, à un quart de lieüe de *Puno*, dans la montagne de *Hijacota*, où l'on coupoit avec le ciseau l'argent massif & en planche, car elle lui fut découverte par une Maîtresse Indienne qui l'aimoit éperdument. L'avarice & la jalousie des Espagnols ayant suscité des accusations à *Salcedo*, qui le firent condamner à mort sur un faux soupçon de revolte, parcequ'il devenoit trop puissant, firent naître des guerres civiles, il y a environ 50 ans, à qui succederoit à ces tresors

* Y que ningun Negro, ni Loro, Horro, ni Esclavo truxesse armas por los inconvenientes que de aversele consentidos se avian seguido.

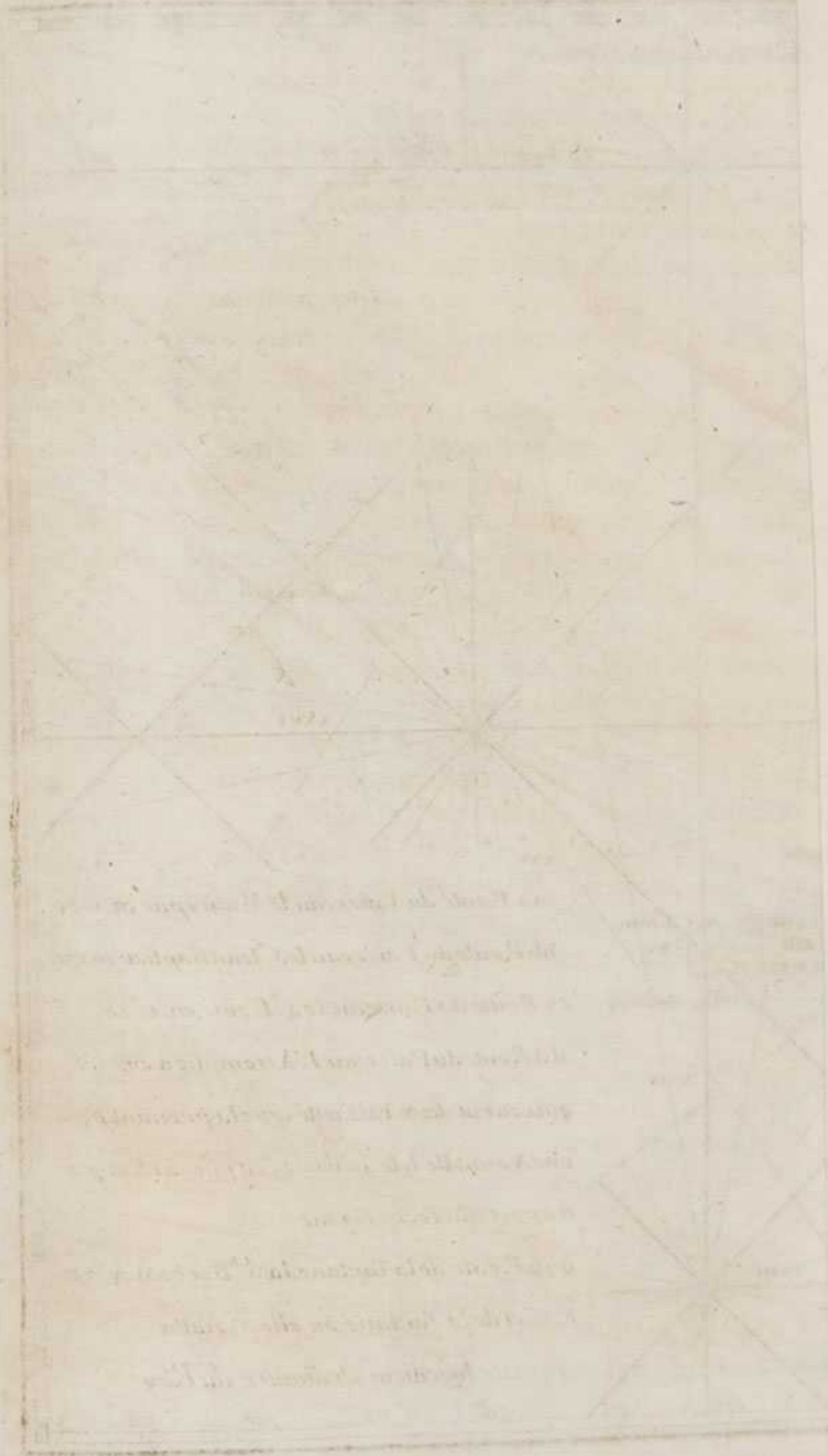
immenses ; mais pendant ces débats, la mine se remplit tellement d'eau, qu'on n'a pas pu l'épuiser depuis ce temps-là, ce que les Espagnols regardent comme une punition du Ciel. Le Roy d'Espagne ayant reconnu l'innocence de Salcedo, a redonné la mine à son fils avec quelques autres Charges.

Il ne faut pas trouver étrange que les Indiens gardent si exactement le secret sur les minieres dont ils ont connoissance, puisque ce sont eux qui ont la peine d'en tirer les métaux, & n'en ont du tout point de profit. Il faut avouer qu'eux seuls sont propres à cet ouvrage, où l'on ne peut employer les Noirs, * parcequ'ils y meurent tous ; ceux-ci sont robustes & infiniment plus durs au travail que les Espagnols, qui regardent les travaux du corps comme quelque chose de honteux à un homme blanc : être *umbre de cara blanca* est une dignité qui dispense les Européens du travail des mains ; mais en récompense ils peuvent, sans rougir, être petits Merciers, & porter la balle dans les rues.

Coca, ce que
c'est.

On prétend que l'usage de la *Coca*, cette herbe si renommée dans les histoires du Perou, augmente beaucoup la force des Indiens. D'autres assurent qu'ils en font des sortilèges : lorsque, par exemple, la veine de la miniere est trop dure, ils jettent dessus une poignée de cette herbe mâchée, & aussitôt ils tirent le minerai avec plus de facilité, & en plus grande quantité. Les Pêcheurs mettent aussi de cette herbe mâchée à leur ameçon lorsqu'ils ne prennent pas du poisson, & l'on dit qu'aussitôt ils font meilleure pêche. Enfin ils l'employent à tant de differens usages, la plupart mauvais, que les Espagnols croient communément qu'elle n'a ces effets qu'en vertu d'un pacte que les Indiens ont avec le Diable. C'est pourquoi l'usage en est défendu dans la partie du Nord du Perou, & dans celle du Sud, on le permet en faveur de ceux qui travaillent aux minieres, qui ne peuvent s'en passer. Ces prétendus forti-

* L'Auteur de la Geographie Blaviene s'est trompé, lorsqu'il dit [Tome X,] qu'il faut que les Espagnols se servent pour les mines, des Negres d'Afriques ou d'autres Esclaves des Indes Orientales qu'ils y menent ; rien n'est plus éloigné de la verité que ce commerce d'Esclaves des Indes Orientales.





CARTE REDVITE

de l'Extremite De L'Amerique Meridionale
Dans la Partie du Sud

ou Sont Comprises les Nouvelles Isles decouvertes
par les Vaisseaux de S. Malo depuis 1700 dont la
partie de l'Ouest est encore Inconnue
le passage qu'on appelle icy du nom de S.
Barbe a esté nouvellement decouvert par une
Tartane du merme nom le 25 May 1713

TERRE DE FEU

- A I. S. Elizabeth
- B I. S. Bartholomy
- C I. aux Lions Marins
- D I. de Louis le Grand
- E I. Daupine
- F Port Philippeau
- G I. S. Louis
- I Canal de la Compagnie
- K la Mort ou Pan
- L I. de Garde ou de Quad
- M I. de S. Jerome
- N Meillage Nouvellement decouvert

Les Chiffres Romains
marquent la Variation
de la Boussole

aa Route du Vaisseau le Maurepas en 1700.
bb Route du Vaisseau le S. Jean Baptiste en 1711.
cc Route du Vaisseau le S. Louis en 1706.
dd Route du Vaisseau L'Assomption en 1708.
qui Courut deux Fois cette Cotte la prenant pour
une Nouvelle Isle qu'il Croyoit plus a l'Est par
Raport ala Terre Ferme

ooo Route de la Tartane la S. Barbe May 1713
F. Port de la Tartane ou elle Mouilla

Frezier Ingenieur Ordinaire du Roy





A. Incas, ou Roy du Perou. B Coia ou Reine. ces deux figures ont été dessinées d'après un tableau fait par les Indiens du Cusco
 C Indien du Perou D Indienne portant la mantilla E leurs maisons
 F moitié du plan de la Bicharra ou fourneau à brûler de l'herbe Ichu G profil de Bicharra
 H différentes formes de vases trouvés dans les tombeaux des anciens Indiens

leges, ou peut-être, avec plus de raison, la vertu de cette feuille, sont cause que l'Inquisition punit les contrevenans à ces défenses.

Cette feuille est un peu plus unie & moins nerveuse que celle du Poirier, mais au reste elle lui ressemble beaucoup. D'autres la comparent à celle de l'Arboisier, mais beaucoup plus mince: l'arbrisseau qui la porte ne s'élève que de quatre à cinq pieds. La grande recolte s'en fait à 30 lieues de *Cicacica* dans *las Yunas*, sur la frontiere des *Yunghos*. Son goût est d'une âpreté qui fait peler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés, elle fait jeter une écume dégoutante, & rend les Indiens, qui la mâchent continuellement, d'une puanteur insupportable. On dit qu'elle supplée à la nourriture, & qu'avec cela on peut demeurer quelques jours sans manger & sans s'affoiblir sensiblement. Néanmoins ils sont lâches dans le travail & paresseux, peut-être à cause que cette herbe leur ôtant l'appetit, fait qu'ils ne prennent pas assez de nourriture. On tient qu'elle affermit les dents & en soulage les maux. D'autres disent qu'elle est bonne pour les playes. Quoi qu'il en soit, elle ne sert proprement aux Indiens que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés de le mâcher sans l'avalier.

Les habits des Naturels du Perou sont peu differens de ceux du Chily, excepté que les femmes portent de plus une piece d'étoffe du pays bigarrée de couleurs vives, qu'elles se mettent quelquefois pliée sur la tête, quelquefois sur les épaules comme un Amict; mais à la Côte ordinairement sur le bras, comme les Chanoines portent l'aumusse. Les hommes au lieu de Poncho ont un Sur-tout fait comme un sac, dont les manches ne viennent qu'au dessus du coude. Elles ont été ajoutées depuis quelque temps, autrefois il n'y avoit simplement que des trous pour passer les bras, comme on peut voir dans une figure des anciens Incas que j'ai dessiné d'après un tableau fait par les Indiens du Cusco; c'étoit le premier d'une suite de douze autres grands comme nature, qui representoient les douze Empereurs qu'ils ont eu depuis que Manco Capac réduisit en Royaume le

Habits des
Indiens du
Perou.

Voyez la
Planc. XXXI.

Taguantin Suyu, [c'est ainsi que s'appelloit le Perou avant la conquête des Espagnols] & qu'il leur donna des loix, & établit parmi eux le culte du Soleil dont il se disoit le fils. Sur quoi je ferai ici une remarque : C'est que la tradition des Indiens ne s'accorde point avec ce que Garcillasso nous a laissé par écrit. Suivant son Histoire & celle de Montalvo, on ne devoit compter que huit Ingas, & suivant la tradition des tableaux on en compte douze, dont je mets ici les noms avec ceux de leurs femmes dans l'ordre que je les ai vûs.

Noms des Incas.

1. Manco Capac,
2. Sinchi Roca,
3. Llogue Yupangui,
4. Maita Capac,
5. Capac Yupangui,
6. Ynca Roca,
7. Yavarvac,
8. Viracocha Inca,
9. Pachacuti,
10. Inca Yupangui,
11. Tupac Inca Yupangui,
12. Guaina Capac,

Noms de leurs femmes.

- Mama Oella Vaco.
Cora.
Anavarqui.
Yachi.
Clava.
Micay.
Chicia.
Runtu.
Anavarqui.
Chinipa Oello.
Mama Oello.
Coia Pilico Vaco.

Noms des Incas suivant les Historiens.

1. Mango Capac.
2. Inga Roca.
3. Yaguarguaque.
4. Vira Cocha.
5. Pachacuti Inga Yupangui.
6. Topa Inga Yupangui.
7. Guaina Capac.
8. Guascar y Atahuallpa.

La marque Royale étoit un flocon ou morceau de frange [*Borla*] de laine rouge qui leur pendoit au milieu du front. Le jour qu'ils la prenoient on faisoit chez eux de grandes fêtes, comme nous faisons en Europe pour le Sacre des Rois,

Voyez la
Planç, XXXI.

Rois, avec quantité de Sacrifices où l'on étaloit une infinité de vases d'or & d'argent, & de petites figures de fleurs & de differens animaux, particulièrement de ces moutons du pays dont nous avons parlé. On en trouve encore des restes dans les tombeaux ou *Huacas* que l'on découvre de temps en temps.

Malgré les guerres & la destruction des Indiens, il reste encore une famille de la race des Incas qui demeure à Lima, dont le chef, appelé *Ampuero*, est reconnu du Roy d'Espagne pour descendant des Empereurs du Perou. En cette qualité Sa Majesté Catholique lui donne le titre de Cousin, & ordonne au Viceroy, à son entrée à Lima, de lui rendre une espece d'hommage en public. Ampuero se met dans un balcon sous un dais avec sa femme, & le Viceroy monté sur un cheval dressé pour cette ceremonie, lui fait faire trois genuflexions, comme autant de reverences qu'il lui fait; ainsi à tous les changemens de Viceroy l'on honore encore, par une grimace, la memoire de la Souveraineté de cet Empereur qu'on a injustement dépoüillé de ses Etats, & celle de la mort d'*Atahuallpa* que François Pizarre fit cruellement égorger, comme l'on sçait. Les Indiens ne l'ont pas oublié; l'amour qu'ils avoient pour leurs Rois naturels, leur fait encore pousser des soupirs pour ces temps, qu'ils ne connoissent plus que par le récit de leurs peres. Dans la plûpart des grandes Villes avancées dans la terre, ils celebrent la memoire de cette mort par une espece de Tragedie qu'ils font dans les rues, le jour de la Nativité de la Vierge. Ils s'habillent à l'antique, & portent encore les images du Soleil leur divinité, de la Lune, & les autres symboles de leur idolâtrie, comme des bonnets formez en tête d'Aigle ou de Condor, ou des habits de plumes & des ailes si bien accommodées, qu'ils ressemblent de loin à des oiseaux. Ces jours-là ils boivent beaucoup, & ont en quelque façon toute sorte de liberté. Comme ils sont très adroits à tirer des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups dans ces fêtes, & pendant leur yvresse; les Espagnols si reverez parmi eux, ne

Race des
Incas.

font pas alors en sûreté ; les plus sages se renferment dans leurs maisons , parceque les fins en sont toujours funestes à quelques-uns d'entr'eux. On tâche tous les jours de supprimer ces fêtes , & depuis quelques années on leur a retranché le theatre où ils representoient la mort de l'Incas.

Maisons des
Indiens.

La maniere dont les Indiens se logent dans les pays de montagnes est singuliere ; ils font leurs maisons en rond comme un cone , ou plutôt comme on fait les glaciers , avec une porte si basse que l'on ne peut y entrer qu'en se courbant tout bas , afin d'y être plus chaudement. Comme le bois y est très rare , ils ne brûlent que de la fiente de Mules , de Guanacos & de Llamas , quand ils ont assez de troupeaux pour s'en fournir. On la ramasse sans peine , parceque ces animaux ont l'instinct d'aller tous se vider dans un même endroit , auprès du lieu où ils paissent. Au défaut de crote ils brûlent de l'*Icho* : mais parceque cette herbe est de peu de durée , ils ont des fourneaux de terre appellez *Bicharras* , faits de maniere qu'avec quelques poignées qu'ils y mettent de temps en temps , ils font bouillir plusieurs pots à la fois , comme on peut le voir par les plans & profil que je mets ici à la maniere de la Province de Tarama , où l'on voit que lorsqu'ils veulent faire bouillir le troisième seulement , il faut qu'ils remplissent d'eau le premier & le second , afin que la flâme trouvant les issues les plus prochaines bouchées , soit obligée de s'étendre jusqu'au troisième pot.

Voyez la figure
GE de la
Planc. XXXI.

Ils se servent ordinairement de vaisselle de terre , suivant leur ancienne coutume , comme il paroît par celle que l'on trouve dans les tombeaux des anciens. Il m'est tombé entre les mains plusieurs de leurs vases , qu'on peut voir dans la Planche XXX , & entr'autres un qui est dans le Cabinet de M. de la Falaise Chappedelaine de Saint Malo , qui a ramassé ce qu'il a pu trouver de vases de terre & d'argent , de tableaux d'Indiens , & autres curiositez du pays où il a été. Ce vase est composé de deux bouteilles accouplées , chacune d'environ six pouces de haut , qui ont un trou de communication par le bas ; l'une est ouverte , & l'autre a son orifice

chargé d'un petit animal semblable à un singe mangeant une gouffe, sous lequel est un trou qui cause un sifflement lorsqu'on verse de l'eau par le col de l'autre bouteille, ou en remuant seulement celle qu'on y a mis; parceque l'air pressé suivant la surface du ventre de l'une & de l'autre bouteille, est forcé de sortir avec impetuosité par ce petit trou; d'où j'ai conclu que ce pouvoit être un de leurs instrumens, puisque la petitesse & la figure de ce vase ne le rendoit ni commode, ni suffisant pour contenir des liqueurs à boire; cet animal pourroit bien être une espece de singe qu'ils appellent *Carachupa*, qui a la queue pelée, les dents continues sans division, & deux peaux qui lui couvrent l'estomac & le ventre comme une veste, dans lesquelles ils mettent leurs petits lorsqu'ils fuyent. On n'en voit point à la Côte; ces animaux sont communs au Mississipi, on les appelle *Rats sauvages*.

Le nombre des habitans de ce grand Empire du Perou, dont les Historiens parlent par millions, a considerablement diminué depuis la conquête des Espagnols; le travail des mines y a beaucoup contribué, particulièrement de celles de Guancavelica, parceque dès qu'ils y ont un peu demeuré, le vif argent les penetre de maniere, que la plupart deviennent tous tremblans, & meurent hebêtez.

Les cruautez des Corregidors & des Curez en ont aussi engagé plusieurs à s'aller joindre aux Nations voisines d'Indiens qui ne sont pas conquis, ne pouvant plus souffrir la tyrannique domination des Espagnols.

Changement de Navire.

Comme il étoit de mon devoir de tâcher de me rendre en France le plutôt qu'il me seroit possible, parceque le temps prescrit par mon congé étoit près de sa fin, je fis en sorte de passer dans le Vaisseau qui devoit sortir le premier pour s'en retourner; c'étoit la *Mariane* de Marseille dont j'ai parlé ci-devant, commandée par M. Pisslon des Etats de Savoye, qui voulut bien me recevoir dans son bord, & de

qui j'ai reçu tant d'honnêteté pendant le voyage, que je ne puis assez me louer de ce galant homme, aussi-bien que de M. Roux, Marchand du même Vaisseau.

Départ du Callao.

Je m'embarquai le Lundi 9 Octobre, & le lendemain 10 sur le midi nous mîmes à la voile pour aller à la Conception faire les vivres, & les provisions nécessaires pour la traversée, parcequ'ils y font meilleurs qu'au Callao, & à meilleur marché.

Le 14 du même mois, il nous mourut un Matelot d'un abcès dans l'estomach, qui l'étouffa. Le 15 après avoir navigé 14 jours sans observer la latitude, nous nous trouvâmes un, & même suivant quelques-uns, deux degrez plus au Sud que notre estime, par les 17; d'où nous avons conclu que c'étoit un effet des courans. Les trois Navires qui sortirent après nous, trouverent à peu près pareille erreur.

Pourquoi au large les courans sont contraires à ceux de la Côte.

On conçoit facilement la raison de ces courans, dès qu'on est informé qu'au long de la Côte du Perou, la mer porte toujours au Nord; ce flux continuel du même côté ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon; il faut donc qu'au large les eaux fluent au Sud, pour succéder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate dans son Histoire de la Conquête du Perou, attribue ce courant du Nord, aux vents du SO, qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année; & il ajoute que les eaux de la mer du Nord, passant par le Détroit de Magellan avec impétuosité, poussent celles de la Côte du Perou du côté du Nord, suivant son gisement. Ce dernier raisonnement fait dans un temps où l'on n'avoit pas encore découvert qu'il y eût un plus grand passage au-delà de la Terre de Feu, auroit pû avoir quelque vrai-semblance, si l'on observoit le même courant dans la partie du Sud du Chily; mais le temps qui découvre toutes choses, a fait voir que bien loin que la mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plutôt lieu de croire que celle du Sud entre dans celle du Nord,

puisqu'au Cap de Horn les courans portent ordinairement du côté de l'Est, ce que plusieurs Vaisseaux ont évidemment reconnu, non seulement par l'estime & par les Cartes, sur lesquelles il ne faut point compter, mais à vûe de terre, suivant les meilleurs Journaux.

Les vents ordinaires qui regnent depuis l'ESE, au SE, nous accompagnerent jusqu'au 37^d de latitude avec un bon frais, & nous obligerent de courir la bordée environ 200 lieues au large, ensuite ils chargerent au Sud, SSO, & OSO. En courant à terre par cette latitude, nous apperçûmes du changement dans les eaux, étant encore plus de 60 lieues au large; on fait ordinairement cette remarque dans ces parages, même à 80 lieues loin de terre.

Marque des
approches de
terre.

La regularité des vents d'ESE, SE, & des brises de SO, le long de la Côte du Perou, rendoit la navigation si longue, avant qu'on se fût avisé de courir bien au large, que les Vaisseaux n'alloient de Lima à la Conception qu'en six ou sept mois, parcequ'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de terre pendant la nuit & une grande partie du matin; cela prouve que l'ignorance de la Physique parmi les gens de mer, est un plus grand mal qu'on ne pense; car enfin il me semble que par le seul raisonnement on eût pu faire cette découverte qui n'est peut-être dûe qu'au hazard.

Le flux de l'air venant continuellement de la partie de l'Est dans la Zone Torride sur mer, & non pas sur terre, où ces vents ne sont point reguliers, doit être remplacé par un autre air venant aussi de dessus la mer; par conséquent au-delà de cette Zone l'air doit fluer en sens contraire. Donc vers les Tropiques les vents doivent prendre de l'Ouest, & beaucoup du Sud, à mesure qu'on approche de la terre qui court à peu près N, & S, depuis le Détroit de Magellan jusqu'à Arica, par les 18^d Sud.

Pourquoi
les vents sont
opposés au-
delà de la Zo-
ne Torride.

Que les vents viennent toujours de la partie de l'Est dans les vastes mers, le long de la Zone Torride; c'est constamment une suite du mouvement journalier de la terre d'Occident en Orient, parceque cette Zone comprenant les plus

Pourquoi
les vents sont
toujours du
même côté
dans la Zone
Torride.

Pourquoi
ces vents sont
reguliers sur
mer, & non
pas sur terre.

grands cercles de la Sphere, est emportée avec plus de rapidité, que les autres qui s'approchent des Poles; & comme la terre a plus de masse, elle a aussi plus de vitesse que l'atmosphere de l'air qui l'environne; on doit donc sentir de la résistance, comme si l'air fluoit sur un corps immobile, & cette résistance fait le vent sur mer, & non pas sur terre; parceque l'inégalité de sa surface mêlée de cavitez renfermées entre les montagnes, emporte la partie la plus basse que nous respirons.

L'experience prouve toutes les circonstances de ce raisonnement, car comme la Mer du Sud est la plus vaste; c'est aussi dans celle-là où ces vents sont les plus reguliers. Si l'on court de la Côte du Perou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Est. Dans la mer des Indes, on les trouve de même, ayant de chaque côté d'autres vents d'une direction opposée, c'est à dire des vents d'Oüest plus au Nord, ou plus au Sud, suivant que la disposition des terres les rejette, & suivant la saison; détail qu'il est inutile de rapporter ici.

Enfin, il est encore évident qu'entre les vents opposez, il doit y avoir des calmes & des irregularitez, causées par les tourbillons d'air qui se choquent, ce que nous avons aussi experimenté par les 30 degrez Sud.

Après un peu de calme, nous atterrâmes à la pointe de *Labapie* précisément, & à point nommé, suivant mon estime, en me servant de la Carte manuscrite dont j'ai parlé, sans avoir égard à sa longitude, mais seulement à la difference du Meridien de Lima, en transportant parallelement toute la Côte à l'Oüest, suivant l'observation de Dom Pedro Peralta, plus occidentale d'un degré 45' que celle qui étoit marquée dans la Connoissance des Temps de Paris de l'année 1712. Le Sieur Alexandre François demeurant à Lima, qui a observé separément, & avec Peralta par les éclipses des Satellites de Jupiter, la mettoit encore 30' plus à l'Oüest, c'est à dire par 80^d 15' ou 5 h. 21' de difference du Meridien de Paris, suivant les Tables de M. Casini; mais le Pere Feuillée sur une observation du Sieur Alexandre Durand, ne la met que par 79^d 9' 30".

Ceux qui s'étoient servi des Cartes gravées de Pieter Goos, Van Keulen, & Edmon Halley, ont navigé dans les terres 70, 80, & même plus de 110 lieues sur celles de ce dernier, qui sont les pires pour la Mer du Sud, quoique les plus nouvelles, & reformées à la Côte du Bresil sur des Observations Astronomiques. Tous les Vaisseaux François qui remontent du Callao à la Conception, trouvent les mêmes erreurs; donc il faut conclure qu'elle est environ 5 degrez plus à l'Est que Lima, & par conséquent j'avois estimé que sa longitude à peu de chose près, devoit être de 75 degrez 15' ou de 5 h. 1. minute de difference Occidentale du Meridien de Paris, qui revient aux 303^d 51' de Tenerife: cette estime est aussi confirmée par le gisement de la Côte, très connu en plusieurs endroits, ce qu'il seroit inutile & trop long de détailler; mais enfin à mon retour, je l'ai trouvé rectifiée par l'observation du Pere Feuillée, qui met la Conception par 65^d 32'.

Erreurs des
Cartes.

Le lendemain de notre atterage 13 de Novembre 1713, nous allâmes mouiller à l'Irequin, dans la Baye de la Conception, où nous trouvâmes trois Vaisseaux François, le Saint Jean-Baptiste, le François, & le Pierre, chargez de marchandises, & commandez par des Maloins. Quinze jours après notre arrivée nous carenames à Talcaguana sur un Navire Espagnol. Le Lundi 25 de Novembre le S. Michel, Vaisseau Espagnol qui venoit du Callao pour charger du bled, nous apporta la nouvelle de la Paix entre toutes les Couronnes d'Europe, excepté celle de l'Empire qui devoit se terminer en peu de jours. Cette nouvelle fut confirmée par le Berger, qui arriva quelques jours après du même Port.

Arrivée à la
Conception.

Le 8 Decembre jour de la Conception, nous vîmes solemniser cette Fête Patrone de la Ville, par une assemblée de Troupes, qui consistoient en quatre Compagnies de Piquiers à cheval, & une de Fantassins, qui par le mauvais état de leurs vieux mousquets à fourquine & de quelques fusils qu'ils avoient, firent voir la disette des armes dans le pays.

Fête de la
Conception.

Je ne parle point ici de la ceremonie de la reception d'un

nouvel Alferes ou Enseigne ; il n'y avoit rien de remarquable, que la maniere dont le Cortège faisoit marcher les chevaux en dansant à petits pas, & la plaisante décoration de son cheval couvert jusqu'à terre, de rubans de toutes sortes de couleurs ; pour assortir cette magnificence, il étoit précédé par deux corps de Timbales de bois, & deux Timbaliers de livrée à jambes nues.

Ordre de
chasser tous
les François.

Le lendemain on publia un ordre du Président de faire sortir tous les François du Royaume, & les obliger de s'embarquer dans deux jours, avec défense de leur donner des vivres & des logemens en Ville, & de leur louer des chevaux, sous peine de 500 piastres d'amende ; mais ces défenses étoient encore plus expressees pour sept Navires qui devoient avoir armé à Marseille pour le compte des Genoïs, & venir dans ces pays negocier, ainsi qu'il étoit spécifié dans la Sédule du Roy.

Cependant après cette publication l'on vit arriver, pendant les mois de Decembre & Janvier, sept Navires François, presque tous commandez par des Maloïns ; le premier fut le Martial de 50 canons, le Chancelier, la Mariane, la Flûte sous les ordres du Chancelier, la Bien-aimée qui avoit été arrêtée à Buenofaires avec le Capitaine & le Marchand ; mais ce premier ayant trouvé le secret de s'évader, vint par terre rejoindre son Navire à la Conception ; le Poisson volant, après avoir demeuré huit jours en rade, s'en fut à Valparaisso, où on lui refusa le Port, de sorte qu'il fut obligé d'aller à Quintero y joindre l'Assomption qui étoit dans le même cas.

Outre ces Navires arrivez d'Europe, il s'en ramassa plusieurs autres de ceux qui étoient à la Côte ; le Saint-Esprit & le Prince des Asturies arriverent du Callao, la Marguerite de Pisco, la Tartane la Sainte Barbe de Valparaisso, & & du même endroit la Concorde, qui apportoit son argent pour envoyer en France ; de sorte qu'on vit assembler dans la Conception quinze Bâtimens François tant petits que grands, & environ 2600 hommes.

Quoique le Corregidor, ennemi mortel de la Nation,
cherchât

cherchât tous les moyens de nuire aux François ; néanmoins il ne put faire executer les ordres publiez, soit qu'il fût retenu par ses propres interêts, cherchant à leur extorquer quelques contributions, soit que cette multitude lui imposât un peu, soit que les habitans de la Ville l'en dissuadassent en secret pour se défaire avantageusement de leurs denrées ; il se contentoit seulement de faire le plus d'affront qu'il pouvoit aux Equipages & aux Officiers, comme de faire couper les jarrets de leurs chevaux lorsqu'ils s'alloient promener hors de la Ville, de les emprisonner sous le moindre prétexte de Police, & d'en parler en public dans les termes de la canaille, & avec des injures les plus outrageantes. Ce méchant homme, petit Mercier revêtu, se vançoit à tous momens d'avoir fait pendre un François par les pieds n'étant encore que Lieutenant General, & ajoûtoit impudemment en pleine rue, qu'il ne mourroit pas content qu'il n'en eût fait pendre un autre par où la pudeur ne permet pas de prise. Le hazard qui avoit fourni à son mauvais cœur l'occasion de faire souffrir cette infamie, sous un léger prétexte d'insulte, au neveu d'un Capitaine d'un Vaisseau de la Compagnie des Indes qui se trouvoit en rade en 1712, lui fournit aussi celle d'exercer une partie de ce noir dessein.

Un Capitaine d'Armes du Vaisseau le Saint-Esprit, tua un Espagnol d'un coup d'épée, dans un demêlé qu'il eut avec lui ; aussi-tôt il le fit mettre au sep, & le condamna à mort ; quelque offre qu'on lui fist, on ne pût l'adoucir, ni fléchir cette rigueur extraordinaire, dans un pays où l'on ne fait pas même justice des crimes les plus crians : mais comme nous étions à la veille de notre départ, Grout Capitaine du Navire, laissa cet homme exposé à la rage de Jean-Antoine le Corregidor, ou par prudence, ou peut être par timidité, pouvant le demander pour en faire faire justice en France. Quoi qu'il en soit, nous avons appris dans la suite qu'il avoit été délivré par des Moines travestis qui forcerent les gardes pour de l'argent.

Ce même jour 17 Février, nous vîmes arriver le Cesar

Vaisseau de Marseille, qui venoit de France négocier à la Côte.

Enfin après trois mois de relâche, le 19 Février nous mîmes à la voile pour nous en retourner en France en compagnie du Berger, du Prince des Asturies, & du Saint-Esprit que l'on reconnut pour chef de route, avec dessein d'aller relâcher ensemble à la Baye de tous les Saints.





TROISIÈME PARTIE,

*Qui contient le retour de la Mer du Sud
en France.*

DÉPART DE LA CONCEPTION.

NOUS sortîmes quatre Navires ensemble le 19 Février 1714, avec un bon frais de SO & de SSO qui nous mit par les 39 degrez de latitude, & 80 lieües au large, où nous trouvâmes les vents de O & de NO beau frais, & le temps embrumé, ensuite grand vent. Comme nous n'étions pas si bons voiliers que nos Camarades, en forçant de voile pour les suivre, nous rompîmes notre grande vergue au racage.

Le 9^e de Mars par les 57^d de latitude, & les 74^d 30' de longitude, nous leur fîmes signal d'incommodité, & ils mirent à la cape pour nous attendre. Nous gréames aussitôt un petit humier à la place de la grande voile, pour leur faire perdre le moins de temps qu'il nous seroit possible. Le lendemain la vergue fut racommodée & mise en place.

Les mêmes efforts que nous faisons pour les suivre, nous firent perdre le jour suivant une grande voile d'Etai.

Nos Camarades nous voyant incommodés de notre grande voile, formerent le dessein de nous quitter; en cela peu scrupuleux & fideles à la parole d'honneur qu'ils avoient donné de nous escorter jusqu'en France, quoique prévenus que nous serions moins bons voiliers qu'eux, & qu'ils eussent vû que sur cette esperance nous les avions attendu plus d'un mois. En effet nous craignons de rencontrer des Forbans.

que l'on disoit être à la Côte du Bresil, où est la relâche ordinaire des Vaisseaux de retour, & entr'autres un de 300 hommes d'Equipage, qui devoit avoir armé à la Jamaïque pour venir à la Mer du Sud: sans parler ici de quelques obligations particulieres que les principaux d'entre eux avoient à M. Piffon, toutes ces considerations ne les retinrent point, la malhonnêteré originelle l'emporta; le 12 Mars ils pincerent le vent le plus qu'ils purent, & s'écartèrent ainsi de nous à la faveur de la brume; de sorte qu'à cinq heures du soir nous les perdîmes de vûe. Nous eûmes beau mettre des fanaux pendant la nuit; ils n'y répondirent point; & ce fut en vain que le lendemain à la pointe du jour, nous tirâmes quelques coups de canon.

Nous fûmes peu touchés de perdre une Compagnie de Vaisseaux de Saint Malo, sur laquelle il y a si peu à compter, que parmi les gens du pays même, elle a passé en Proverbe pour telle; mais nous avions lieu d'être fâché de les avoir suivi dans la plus sotte navigation du monde, qui nous avoit mis par la latitude de $58^{\circ} 40'$, lorsque nous pouvions passer en toute sûreté, au moins 40 lieües plus au Nord, & abréger notre route de six jours, sans pénétrer si avant dans ces rigoureux Climats, où l'on a beaucoup à souffrir, & où l'on peut trouver des dangers imprévûs.

Glacé impré-
vûe le 13 Mars
1714, par les
 $58^{\circ} 30'$ de la-
titude, & par
les $68^{\circ} 22'$ de
long. Occid.

En effet, pendant que nous étions occupez à les chercher parmi la brume, nous apperçûmes à trois quarts de lieües de nous à l'O, une glace qui pouvoit avoir au moins 200 pieds de hauteur hors de l'eau, & plus de trois cablures de long. On la prit d'abord pour une Isle inconnue; mais le temps s'étant un peu éclairci, on reconnut distinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre sembloit en quelques endroits à une fumée; les petits morceaux de glace que nous vîmes aussi tôt floter tribord & babord du Vaisseau, ne laissèrent plus lieu d'en douter.

Nous étions en calme, dans une mer fort mêlée; & à peine un peu de fraîcheur de SO nous eut fait faire deux lieües au NE, c'est à dire à l'ENE du Monde, que nous vîmes à $E \frac{1}{4} NE$, environ cinq quarts de lieüe, un autre banc

de glace beaucoup plus haut que le précédent, qui paroif-
foit comme une Côte rangée de quatre à cinq lieues de long,
dont nous ne vîmes pas bien le bout dans la brume. Alors
justement effrayez d'un peril si peu attendu, nous regret-
tions le beau temps de NO que nous avions perdu, en sui-
vant la ridicule navigation des infideles Maloins; heureu-
sement les vents fraîchissant à l'O, nous permirent de faire
le N, & dans moins d'une heure de temps, nous ne vîmes
plus de morceaux de glace.

Autre Banc
de glace.

Quoique ces parages ayent été fréquentez depuis qua-
torze ans en toute saison, très peu de Navires ont trouvé
des glaces, ainsi l'on ne s'en défioit point. La seule Assom-
ption commandée par Porée, avoit rencontré en 1708, un
grand banc comme une Côte; nos Camarades même qui
en pinçant le vent avoient gagné à l'ENE, n'eurent pas
connoissance de celles que nous avons vû, mais ils assurent
en avoir trouvé un gros morceau par les $54^{\text{d}} \frac{1}{4}$. Cette ren-
contre doit servir d'avertissement à ceux qui entreprennent
de passer le Cap de Horn en Hyver, comme nous l'avons
fait dans le Saint Joseph, parceque la longueur des nuits,
& l'obscurité des jours, ne donnent pas lieu de les éviter
facilement; peut-être aussi que l'Automne est la saison la
plus dangereuse, parcequ'alors les glaces se rompent, & se
détachent par le peu de chaleur qu'il a fait pendant l'Été:
neanmoins comme elles sont extrêmement épaisses, elles
ne doivent plus se fondre jusqu'à l'Été suivant, car cette
hauteur qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la
vraie épaisseur dont le reste est dedans.

S'il est vrai, comme plusieurs le prétendent, que les glaces
ne se forment en mer que de l'eau douce qui coule des ter-
res, il faut conclure qu'il y en a vers le Pole Austral; mais
il n'est pas vrai qu'il y en ait plus au Nord que les 63^{d} de
latitude dans l'étendue de plus de 200 lieues, depuis les 55
de longitude jusqu'aux 80 ; car cet espace a été parcouru
par différents Navires que les vents de SO, & de SSO
ont contraint de courir beaucoup au Sud, pour doubler le
bout des terres. Ainsi ces terres Australes qu'on avoit ac-

Terres Au-
strales chime-
riques.

coûtumé de marquer dans les anciennes Cartes, sont de pures chimères, qu'on a sagement effacé des Cartes nouvelles.

* De Fer
Amerique
1700.

Mais quoiqu'on ait supprimé ces fausses terres, on a encore remis* le Détroit de Brouvers, qui n'est pas moins une imagination que les terres Australes; car tous les Navires qui ont passé à l'Est de la terre des Etats, n'ont eu aucune connoissance d'autre terre plus à l'Est, soit à vue de terre, soit au large, où passent presque tous les Vaisseaux qui reviennent de la Mer du Sud; nous-mêmes nous avons sans doute passé dans ces parages.

Erreur des
Cartes Mari-
nes.

Enfin, l'on n'a pas encore corrigé les erreurs des terres connues qui sont très mal placées, tant en longitude qu'en latitude; on y voit le Cap de Horn par les $57\frac{1}{2}$ & 58^d de latitude, & à plus de 20 lieues, & même 140 lieues loin du Détroit de le Maire, quoiqu'il ne soit effectivement que par la latitude de $55^d 45$ ou $50'$, & à 40 ou 50 lieues tout au plus du Détroit de le Maire. Je ne parle point ici de la longitude qui n'est pas positivement connue, mais que l'on peut regler à peu près sur celle de la Conception dont nous avons parlé, en suivant la plus grande conformité des estimés, depuis 310^d à 311^d du Meridien du Tenerif, au lieu de 303 ou 304, comme le marquent les Cartes, ce qui fait une difference au moins de six degrez: de là vient aussi la fausseté du gisement de la Côte, depuis ce Cap jusqu'à celui des piliers, qui courent ensemble $SE\frac{1}{4}E$ & $NO\frac{1}{4}O$, au lieu de $SE\frac{1}{4}S$ & $NO\frac{1}{4}N$, comme il sont marquez; & près du Cap de Horn elle prend encore plus de l'Oüest, comme l'ont remarqué ceux qui ont vû une grande partie de cette Côte, que la plupart des Cartes marquent comme inconnue par une ponctuation, mais aujourd'hui quoiqu'on ne soit pas bien informé du détail, on en connoît au moins le gisement principal.

Longitude
estimée du
Cap de Horn.

Voyez la
Plan. XXXII.

Toutes ces considerations m'ont engagé à ramasser des Memoires pour dresser la Carte que je joins ici, dans laquelle on verra deux nouvelles découvertes. L'une est un passage dans la terre de Feu, par où le hazard a fait dé-

bouquer du Détroit de Magellan la Tartane *la Ste Barbe*, commandée par Marcand, le 15 Mai de l'année 1713.

Sur les six heures du matin, elle appareilla de la Baye Elisabeth, mettant le Cap au SO & au $SO\frac{1}{4}S$, ils prirent le Canal ordinaire pour celui de la riviere du Massacre, & portoient au SO, sur une Isle qu'ils prenoient pour l'Isle Dauphine, aidez des courans qui étoient pour eux, & d'un bon frais de NE. Ils rangerent cette Isle, & une heure après l'avoir dépassée, ils se trouverent dans un grand Canal, où du côté du Sud, ils ne voyoient d'autre terre, que quantité de petits Islots mêlez de Brisans. Alors se voyant égarez, ils chercherent un mouillage, pour avoir le temps d'envoyer la Chaloupe reconnoître où ils étoient; ils trouverent une petite Baye où ils mouillèrent en 14 brasses d'eau fond de sable gris, & petit gravier blanc.

Nouveau
Canal dans la
Terre de Feu,
découvert en
1713.

Le lendemain 26 Mai, ils appareillerent sur les sept heures, & après avoir louvoyé pour sortir de la Baye qui est ouverte à l'ESE, ils mirent le Cap au S, au $S\frac{1}{4}SO$, & au SSO, & se trouverent à midi hors des terres; ils prirent hauteur par un très beau temps, & l'observation leur donna $54^d 34'$ de latitude. Cette observation fut confirmée par celle qu'ils firent le lendemain, à vûe d'un Islot qui leur restoit à l'Est du monde, ils observerent $54^d 29'$.

Cet Islot étoit au Sud d'une grande Isle, dont la pointe du SE fut appelée *Cap noir*, parcequ'elle est de cette couleur. L'Islet dont nous parlons, est un rocher fait comme une Tour extrêmement haute, à côté duquel il y en a un plus petit à peu près de même, par où l'on voit qu'il seroit impossible de manquer ce Canal, si l'on vouloit le chercher par sa latitude, sur des marques si singulieres. Les gens de l'équipage disent qu'il y a beau fond, & que de gros Navires y peuvent passer sans risque, étant large d'environ 2 lieues.

Marques de
reconnoissan-
ce du nouveau
passage.

Ce Détroit est peut-être le même que celui de Jelouchté, que M. de Lisle a mis dans sa dernière Carte du Chily; mais comme les Memoires Anglois qu'il a bien voulu me montrer, semblent le placer au Sud du Cap Frouvart, on peut penser que ce sont deux Détroits differents.

C'est peut-être aussi le même par où débouqua un Bateau de l'Escadre de M. de Gennes en 1696.

Nouvelles
Isles.

Si j'ai supprimé dans cette Carte des terres imaginaires, j'en ai ajouté d'effectives par les 51^d de latitude, auxquelles j'ai donné le nom d'Isles nouvelles, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700, la plupart par les Vaisseaux de Saint Malo; je les ai placées sur les Memoires du Maurepas & du Saint Louis, Vaisseaux de la Compagnie des Indes qui les ont vus de près, & même ce dernier y a fait de l'eau dans un Etang que j'ai marqué auprès du Port de S. Louis; l'eau en étoit un peu rouslé & fade, au reste bonne pour la mer. L'un & l'autre ont parcouru différents endroits; mais celui qui les a côtoyé de plus près, a été le Saint Jean-Baptiste commandé par Doublet du Havre, qui cherchoit à passer dans un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu; mais ayant reconnu des Isles basses presque à fleur d'eau, il jugea à propos de revirer de bord; cette suite d'Isles sont celles que M. Fouquet de Saint Malo découvrit, & qu'il appella du nom d'*Anican*, son Armateur. Les routes que j'ai tracées feront voir le gisement de ces terres par rapport au Détroit de le Maire, d'où sortoit le Jean-Baptiste lorsqu'il les vit, & par rapport à la terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

Isles d'Ani-
can.

Côte de
l'Assomption.

La partie du Nord de ces terres qui est ici sous le nom de *Côte de l'Assomption*, a été découverte le 16 Juillet de l'année 1708, par Poré de Saint Malo qui lui donna le nom du Vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle terre, éloignée d'environ 100 lieues à l'Est des Isles nouvelles dont je parle; mais je n'ai point fait de difficulté de la joindre aux autres, fondé sur des raisons convaincantes.

La première, c'est que les latitudes observées au Nord & au Sud de ces Isles, & le gisement des parties connues, concourent parfaitement bien au même point de réunion du côté de l'Est, sans qu'il reste du vuide entre deux.

La seconde, c'est qu'il n'y a point de raisons pour estimer cette Côte de l'Assomption à l'Est des Isles d'Anican; car M. le Gobien de Saint Jean qui a bien voulu me commu-
niquer

niquer un extrait de son Journal, estime qu'elle est au Sud de l'embouchure de la riviere de la Plata, ce qui étant pris à la rigueur, ne pourroit l'éloigner à l'Est que de deux ou trois degrez, c'est à dire environ 25 ou 30 lieües; mais la diversité des estimes est toujours une marque d'incertitude. La premiere fois qu'ils virent cette Côte en venant de l'Isle de Sainte Catherine, ils l'estimerent par 329^d, & la seconde en venant de la riviere de la Plata, où les vents contraires les avoient contraints d'aller relâcher, après avoir tenté de passer le Cap de Horn; ils la jugerent par 322^d, & suivant quelques-uns 324^d sur les Cartes de Pieter Goos, dont nous avons fait remarquer les erreurs page 28, ainsi on doit y avoir peu d'égard. Cependant comme ils y avoient de la confiance, ils se crurent fort loin de la terre ferme, & se comptant trop à l'Est, ils coururent aussi 300 lieües trop à l'Oüest dans la Mer du Sud; de sorte qu'ils croyoient courir sur la Guinée, lorsqu'ils atterrerent à Ylo: Mais la troisième & la plus convaincante, c'est que nous & nos Camarades avons dû passer par dessus cette nouvelle terre, suivant la longitude où elle étoit placée dans la Carte manuscrite, & qu'il est moralement impossible qu'aucun Navire n'en eût eu connoissance, étant longue d'environ 50 lieües ESE & ONO: ainsi il ne reste plus aucun lieu de douter que ce ne fût la partie du Nord des Isles Nouvelles, dont le temps découvrira la partie de l'Oüest, qui est encore inconnue.

Ces Isles sont sans doute les mêmes que celles que le Chevalier Richard Hawkins découvrit en 1593. Etant à l'Est de la Côte Deserte par les 50^d, il fut jetté par une tempête sur une terre inconnue; il courut le long de cette Isle environ 60 lieües, & vit des feux qui lui firent juger qu'elle étoit habitée.

Jusqu'ici on a appelé ces terres les *Isles Sebales*, parce qu'on croyoit que les trois qui portent ce nom dans les Cartes, étoient ainsi marquées à volonté, faute d'une connoissance plus parfaite; mais le Vaisseau *l'Incarnation*, commandé par le Sieur Brignon de Saint Malo, les a reconnu de près par un beau temps, en 1711, à la sortie de Rio de

Janeiro. Ce sont effectivement trois petites Isles d'environ demi lieüe de long, rangées en triangle comme elles sont marquées dans les Cartes; ils n'en passerent qu'à trois ou quatre lieües, & ils n'eurent aucune connoissance de terre, quoique par un temps très fin; ce qui prouve qu'elles sont séparées des Isles Nouvelles au moins de sept à huit lieües.

Enfin j'ai marqué par des chiffres Romains les variations de l'Aimant qu'on observe dans ces parages, où sa déclinaison est très considerable au NE; car nous en avons observé jusqu'à 27 degrez étant à l'Est des Isles Nouvelles.

Après nous être tiré des glaces, nous fûmes favorisez d'un grand frais de SO & de SSO jusques par les 35 degrez de latitude, & les 39 de longitude, où nous trouvâmes quelques calmes, & ensuite les vents de la partie de l'Est qui nous menerent jusqu'au tropique du Capricorne. Là nous eûmes quatre jours de calme & de pluye à verse, si grosse, qu'il sembloit que les cataractes du Ciel étoient ouvertes.

Isle de l'Ascension.

Il nous vint ensuite un peu de vent, & le Dimanche huitième Avril nous eûmes connoissance de l'Isle de l'*Ascension*, lorsque par mon estime je devois la voir à point nommé sur la Carte manuscrite corrigée, comme je l'ai dit, étant parti de la Conception par 75^d 15' qui répondent aux 303^d 5' du Meridien de Tenerife, au lieu de 298 qui est celle des Cartes Hollandoises; ainsi j'ai trouvé cette Isle par 32^d 5', qui répondent aux 346^d 15', c'est à dire trois degrez plus Oüest qu'elle n'est marquée: Ceux qui avoient pris leur départ de la Conception sur les Cartes, la trouverent 150 lieües plus à l'Oüest. Cette erreur de longitude n'est pas la seule, elle est encore mal placée en latitude par 20^d 0', car elle est par 20^d 25', comme je l'ai observé à l'anchre auprès de terre.

Cette Isle, qu'on appelle du nom Portugais *Ascension*, pour la distinguer d'une autre Isle de l'Ascension qui est par les 6 degrez vers la Côte de Guinée, n'est proprement qu'un Rocher d'environ une lieüe & demie de long, très reconnoissable du côté du Sud & de l'Oüest par un Piton rond comme une tour, un peu conique, & presque aussi haut que l'Isle: du côté de l'Est elle forme comme deux têtes qui ter-

minent le Cap. On peut encore mieux la reconnoître par trois Iflots, dont il y en a un d'environ $\frac{1}{2}$ lieue de long qui est à $E\frac{1}{4}NE$, du Compas, de la grande Isle de l'Ascension. Ces trois Iflots ont donné occasion à quelques-uns de croire que cette Isle & celle de la Trinité n'étoient que la même, fondez sur ce qu'il est arrivé à des Navires de chercher l'autre par sa latitude, sans la trouver: mais aussi je sçai que des Vaisseaux l'ont reconnue en revenant des Indes Orientales, & même y ont fait de l'eau dans un étang. C'est donc mal à propos qu'Edmond Halley a supprimé dans sa grande Carte l'Isle de la Trinité, & qu'il a appelé de ce nom celle de l'Acençaon, qu'il met très bien par sa latitude de $20^d 25'$.

Nous fûmes bien aise d'avoir rencontré cette Isle, parce que nous espérons y trouver de l'eau, & avec ce secours continuer notre route sans perdre le temps à une relâche.

Nous vîmes donc mouiller à $O 5^d N$, ou $O\frac{1}{4}NO$ du Monde de ce Pic, environ à quatre cablures de terre, en 30 brasses d'eau fond de sable & de teignant. On envoya aussitôt la Chaloupe chercher un meilleur fond, & on en trouva à 25 brasses, de gros sable noir, au NNO d'un Iflot fendu, plus au Nord que nous.

Mouillage.

Le lendemain on envoya la Chaloupe chercher de l'eau: elle trouva une belle cascade qui en auroit pû fournir à une Escadre entiere; mais le rivage de la mer est tellement bordé de grosses pierres & la mer si male, qu'on ne peut mettre pied à terre sans risque; de sorte que pendant toute la matinée on ne put faire que deux barriques d'eau, qui se corrompit en trois ou quatre jours, sur quoi l'on peut douter qu'elle vienne de source; ainsi notre beau projet échoua, il falut penser à aller relâcher à la Baye de tous les Saints, où étoit le rendez-vous.

Le Lundi 9 Avril nous appareillâmes, & nous nous aperçûmes qu'auprès de l'Isle il y avoit du courant au NO & au NNO , parceque les calmes nous y arrêterent pendant quelques jours.

Enfin le 20 du même mois, par les $12^d 50'$ de latitude, nous eûmes connoissance de terre à la Côte du Bresil, que

Atterrage à la Côte du Bresil.

Erreur des
Cartes.

nous trouvâmes plus éloignée de l'Isle de l'Ascension que ne marquent les Cartes de *Pieter-Goos*, *Robin*, *Vankeulen*, & *Loots*, à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres ; car il y a environ 9 degrez de longitude de l'Isle à la prochaine terre.

De ce que je viens de dire, il est aisé de conclure quelle devoit être l'erreur de ceux qui s'étoient réglé sur les Cartes, puisqu'ayant pris leur départ de la Conception 5 & 6 degrez trop à l'Oüest, & la Côte du Bresil étant trop avancée à l'Est d'autant de degrez, ils ont trouvé au moins 200 lieües d'erreur, suivant laquelle ils ont entré dans les terres, ainsi qu'il est arrivé dans les Vaisseaux de notre Escadre, de leur propre aveu : Ces erreurs ont toujours été à peu près les mêmes dans tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Bresil, ou à l'Isle de Fernando Noronho en revenant de la Mer du Sud.

L'ignorance de la theorie qui regne parmi nos Navigateurs, leur faisoit attribuer cette difference de l'estime & des Cartes aux courans qu'ils disoient porter à l'Est, sans qu'une espeece d'uniformité d'erreur, non seulement à l'atterrage du Bresil, mais encore à celui de France, leur fist ouvrir les yeux depuis quatorze ans de navigation continue, quoiqu'ils vissent qu'ils trouvoient les terres du Bresil trop à l'Oüest, & que reformant leur point sur les Cartes, ils trouvoient les Côtes d'Europe trop à l'Est, à peu près de la même quantité qu'ils y avoient rapporté leur estime ; en cela du moins ils font voir leur peu de curiosité de ne pas chercher à s'éclaircir : Mais ils sont encore plus excusables que leurs principaux Hydrographes qui devoient profiter des Observations que Messieurs de l'Academie des Sciences donnent au Public dans la Connoissance des Temps. Mais comme ces choses sont trop au-dessus de leur portée pour les entendre & les sçavoir reduire au calcul ordinaire des Cartes Hollandoises dont on se sert ordinairement, ils ont la sotise de les mépriser comme des productions de gens lettrez qui n'ont pas d'experience. C'est ainsi que dans une *Instruction* manuscrite, D. G. de Saint Malo soutient que la

Côte du Bresil est bien située en longitude sur ces mêmes Cartes, où néanmoins, suivant les Observations faites à Olinde & à la Cayenne, il doit y avoir 6 degrez d'erreur trop à l'Est.

Le lendemain de notre atterrage [Dimanche matin], nous vîmes un petit Navire à deux mâts qui paroissoit faire, comme nous, le SO; après avoir un peu arrivé, il revira de bord sur nous, pinçant le vent sous les basses voiles seulement. Cette manœuvre extraordinaire nous le fit prendre pour un Forban, d'autant plus qu'il paroissoit de fabrique Angloise; nous nous bastingâmes & l'attendîmes les armes à la main. Lorsqu'il fut à la portée du canon, nous lui montrâmes Pavillon François, & aussi-tôt il répondit du Pavillon Portugais, & continua de pincer le vent le plus qu'il put. Nous n'avons sçu qu'en juger, parcequ'étant arrivez à la Baye, on nous assura qu'il n'étoit point sorti de Navire depuis long-temps.

Nous continuâmes de courir sur la terre où il paroissoit quantité de Tapions* blancs; nous virâmes de bord pendant la nuit, & néanmoins nous nous trouvâmes au jour à une lieüe près de la Côte, avec grosse mer, des grains de vent & de la pluye à verse; ce qui nous fit peur, parcequ'elle est fort mal saine.

* C'est à dire Marques.

Ce mauvais temps nous obligea de courir au large pour en attendre un plus propre à chercher la Baye, & regagner au Sud contre les courans qui nous portoient sensiblement au NE, comme le remarque le grand Flambeau de mer, dans cette saison, depuis Mars jusqu'en Septembre, pendant laquelle les vents de SE & de SSE regnent aussi; de sorte qu'il faut alors se ranger au Sud, comme il en avertit sagement.

Enfin le 26 Avril nous atterrâmes au vent de *Praya de Zumba*, terre très reconnoissable par une infinité de Tapions blancs qui paroissent comme du linge mis à secher, jusques à deux ou trois lieües près du Cap de Saint Antoine; l'intervalle que l'ouverture de la Baye de tous les Saints met entre ce Cap & l'Isle Taporica, le fait paroître sans

Planche XXXIII.

suite lorsqu'on le voit au NO, & l'Isle ou la Côte de babord fort confusément.

Reconnoissance de la Baye de tous les Saints.

En approchant de terre on voit, au bout du Cap, le Fort Saint Antoine, au milieu duquel est une Tour couverte en pointe, qui paroît comme un Pavillon.

Au devant de ce Cap est un banc de rocher, sur lequel il y a quatre & cinq brasses d'eau de mer basse; il s'avance environ à $\frac{3}{4}$ de lieüe au SO.

L'Isle *Taporica*, qui forme l'entrée du côté de babord, est encore moins saine, elle a au devant un banc qui s'avance plus d'une lieüe au SE, & qu'on voit briser fort haut de jusant: ainsi il faut porter droit au Nord par le milieu du Canal pour entrer en sûreté, & prendre garde aux marées qui sont de 3 h. $\frac{3}{4}$.

Comme l'ouverture est large d'environ deux lieües & demi, Est & Oüest, on peut passer hors de la vraye portée du canon des Forts de Saint Antoine & de *S^a Maria*; ainsi ils sont moins redoutables au passage, que propres à défendre un débarquement dans les anses de sable à tribord.

A mesure qu'on entre on découvre de ce même côté sur la hauteur, une partie de la Ville qui fait un assez joli coup d'œil, qui s'étend jusqu'au Cap le plus avancé au Nord, sur lequel est le Fort de *N^a S^a de Monsarate*.

Dans cette anse, au pied de la Ville, est le Port où mouillent les Vaisseaux Portugais, il est fermé du côté du Sud & de l'Oüest par le Banc *Alberto*, sur lequel est le Château d'Eau, qu'on pourroit appeller *Pâté* pour sa figure ronde. En 1624, lorsque les Hollandois prirent sur les Espagnols la Ville de Saint Sauveur, l'Amiral Willekens s'empara de cette batterie, qui étoit alors de dix canons; & en 1638, lorsque le Comte Maurice voulut enlever cette Ville aux Portugais, il commença aussi par s'emparer du Fort d'Albert; ce qui engagea les Portugais à jeter tout autour de grosses pierres dans la mer, pour le rendre inaccessible aux Bâtimens, & même aux Chaloupes.

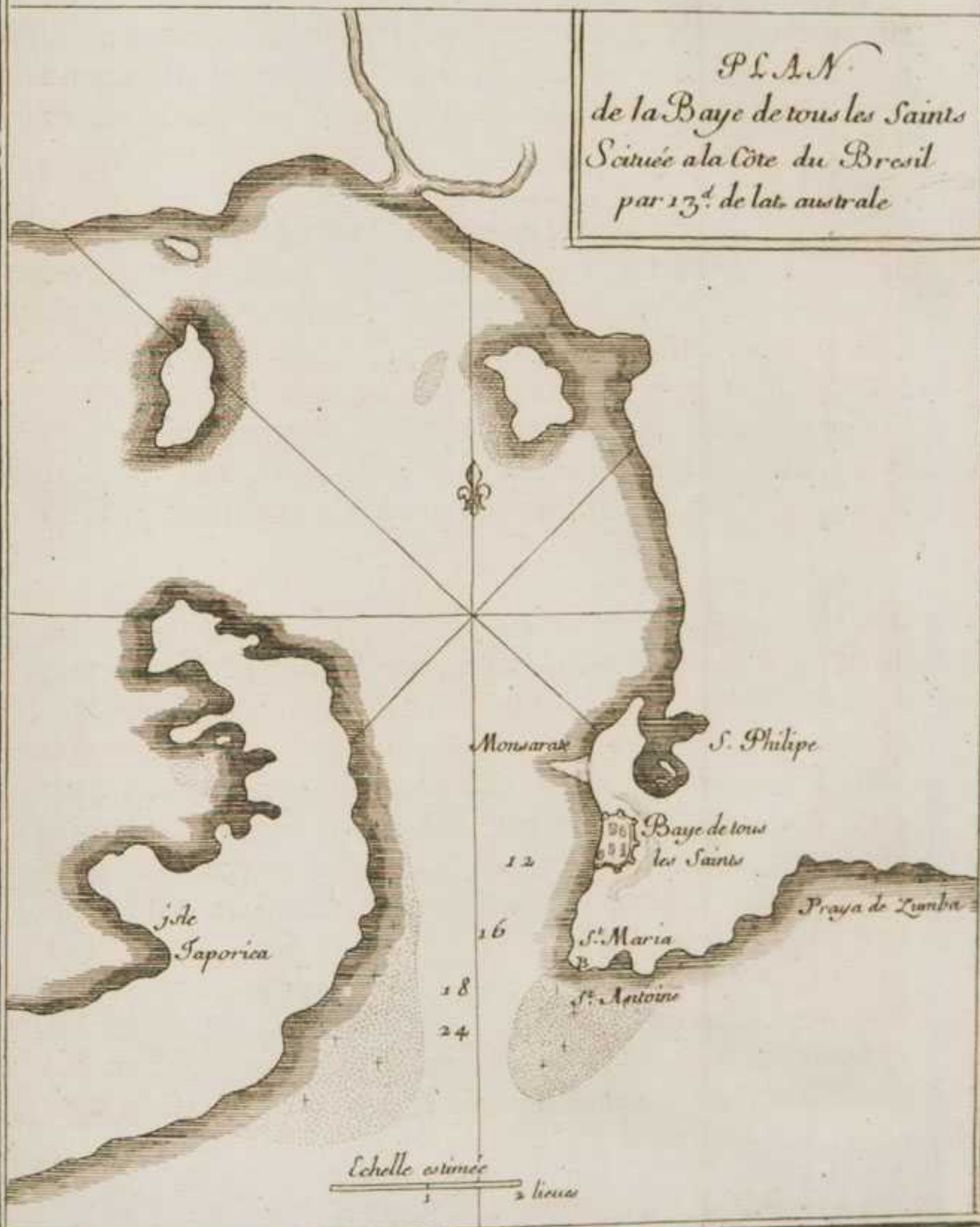
Pour entrer dans ce Port, il faut porter au Nord un peu en dedans du Fort de Monsarate, & lorsqu'on est E & O

Vue de Reconnoissance du cap Saint Antoine

no 2 li



PLAN
de la Baye de tous les Saints
Située a la Côte du Bresil
par 13^d de lat. australe





Vue de la ville de S.^t Salvador du côté de la Baye



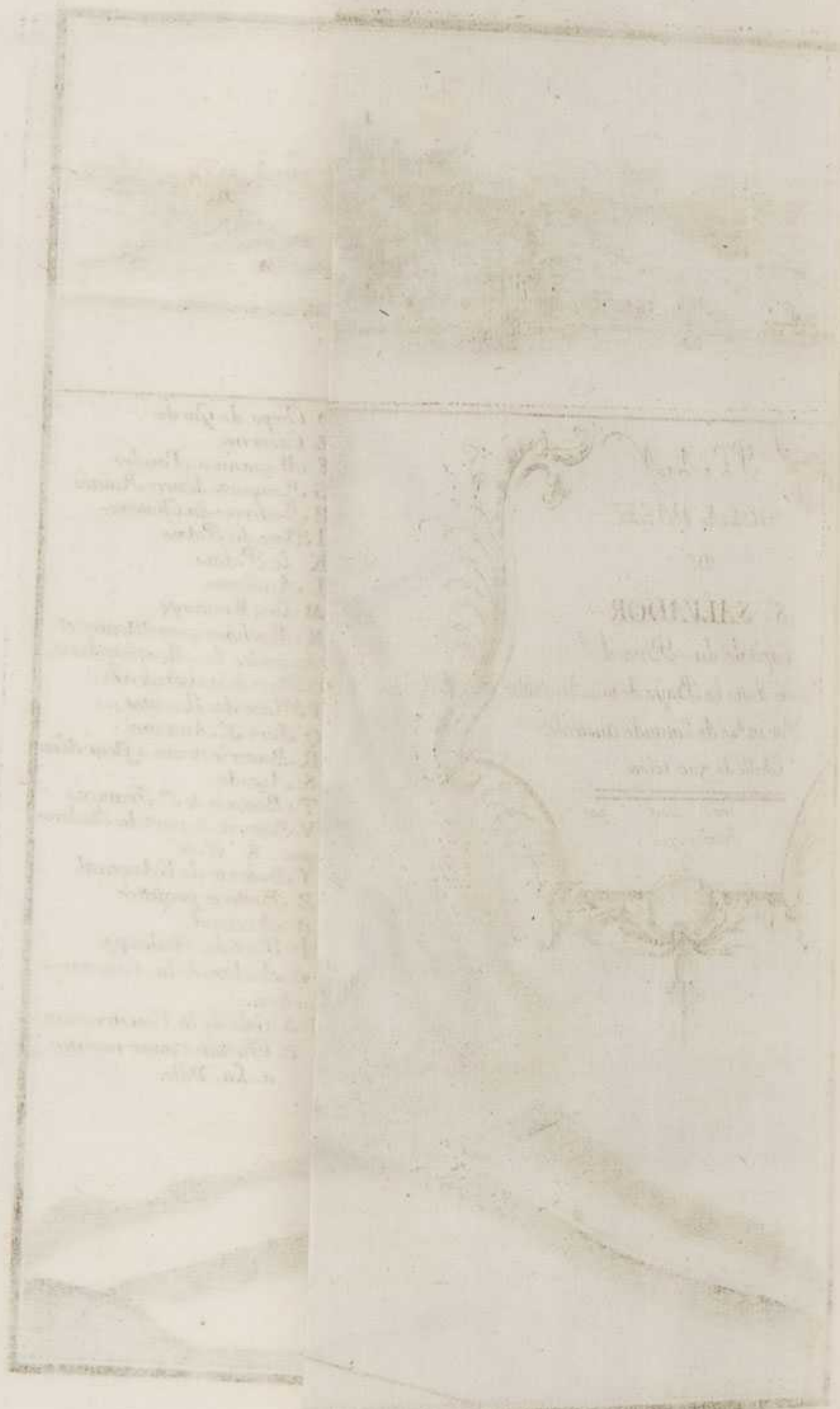
PLAN
DE LA VILLE
DE
S.^t SALVADOR
Capitale du Brésil
Située dans la Baye de tous les Saints
Par 12[°] 45' de latitude australe
Echelle de 300 toises
100 200 300
Frezier 1714



- | | |
|--|--|
| Renouy pour la haute Ville | D Corps de Garde |
| Eglises | E Casernes |
| 1 La Sé ou la Cathédrale S. ^t Salvador | F Magasin à Poudre |
| 2 La Misericorde | G Remparts de terre Ruinée |
| 3 L'Église | H Batteries du Chateau |
| 4 Les Jezuïtes | I Place du Palais |
| 5 S. ^t François | K Le Palais |
| 6 Chap. ^e du tiers Ordre | L Audiance |
| 7 S. ^t Claire | M La Monnoye |
| 8 N. ^o S. ^t da Palma | N Machines pour Monter et descendre Les Marchandises |
| 9 N. ^o S. ^t do Rozario | O Place de la Cathédrale |
| 10 S. ^t Bento, ou S. ^t Benoit | P Place des Jezuïtes |
| 11 S. ^t Pedro | Q Fort S. ^t Antoine |
| 12 ou Barbones ou Capucins | R Batterie Neuve à fleur d'eau |
| 13 S. ^t Theres | S Aigade |
| 14 N. ^o S. ^t da Carmel | T Batterie de S. ^t François |
| 15 S. ^t Antoine | V Batterie du port des Chaloupes |
| Eglises de la Basse Ville | X Paté |
| 16 Les jacobins | Y Batterie de l'Arsenal |
| 17 N. ^o S. ^t da Conceçao ou Conception | Z Batterie projetée |
| 18 S. ^t Almo ou corpo S. ^t | a Arsenal |
| 19 S. ^t Barbara | b Port des Chaloupes |
| 20 N. ^o S. ^t da Pila | c Atelier de la Construction |
| Lieux Remarquables | d Cale de la Construction |
| A Fort Praya | e Chemins pour monter a La Ville |
| B Fort Diago | |
| C Fort Noue | |

Profil par la ligne A B





Faint, illegible text, possibly a list or legend, located on the left side of the rectangular frame.

Faint, illegible text, possibly a title or description, located on the right side of the rectangular frame.



du bout de la Ville, on est à l'ouverture du Port, & hors du Banc Alberto.

Nous apperçûmes en entrant dans la Baye, trois Vaisseaux qui étoient au dehors du mouillage ordinaire, & nous reconnûmes par les signaux que c'étoient nos camarades: nous saluâmes en passant la flâme du Saint-Esprit, qui nous rendit le salut, & nous allâmes au S $\frac{1}{4}$ SO du Fort de Monsarate, & à O $\frac{1}{4}$ NO du Château, mouiller à 12 brasses d'eau, mauvais fond de sable & de rocher. Nous voulions nous mettre ailleurs; mais le Gouverneur, qui n'avoit pas permis que les Vaisseaux François se missent au Port ordinaire, ne vouloit pas aussi qu'on s'approchât de terre, où le fond étoit meilleur; ainsi nous y perdîmes un cable & une ancre dix jours après, en quoi nous lui fûmes peu obligez en particulier, de même que le Berger & le Fidele à qui pareil cas étoit arrivé; ce dernier étoit encore un de ceux que les nouvelles de la Paix faisoient courir à la Mer du Sud, comme à un trésor qu'on va fermer; mais ils alloient au débris de ce commerce, qu'ils ont entierement perdu par la multitude & la surabondance des marchandises qu'on y a porté.

Mauvais
mouillage.

Après avoir mouillé, nous saluâmes la Ville de sept coups de canon, qu'elle nous rendit coup pour coup.

Nous travaillâmes ensuite à faire des vivres, de l'eau & du bois, & à nous r'agréer d'une grande vergue & d'un mât d'artimon qui étoit hors de service.

Pendant ce temps-là je m'occupai à visiter la Ville & ses environs, autant qu'il me fut possible, malgré les pluyes presque continuelles, mêlées d'intervalles de chaleur brûlante. Ces inconveniens joints au peu de durée de notre relâche, ne me permirent pas d'en lever un plan avec toute la justesse que j'aurois souhaité. Je puis néanmoins le donner comme une très bonne idée, peu différente de la vérité dans l'essentiel. Au reste il ne m'auroit de rien servi que nous y eussions séjourné plus long-temps; quelques indiscrets de notre Escadre m'ayant fait connoître aux Officiers Portugais pour Ingenieur, il ne me convenoit plus de m'exposer à quelque affront dans un lieu où le souvenir de l'ex-

pedition de Rio de Janeiro, encore recent, rendoit la Nation suspecte. En effet on avoit doublé les gardes par tout, & même établi de nouveaux corps de garde, sur ce qu'il se trouvoit déjà en rade cinq Navires François, parmi lesquels il y en avoit deux de force, un de 50 & l'autre de 70 canons.

*DESCRIPTION DE LA VILLE DE ST SAUVEUR,
Capitale du Bresil.*

LA Ville que nos Cartes & nos Relations appellent du nom de Saint *Salvador*, ou Saint Sauveur, s'appelle simplement en langage du pays *Cidade da Baya*, Ville de la Baye : elle est située par les 12^d 45' de latitude australe, sur une hauteur d'environ 100 toises qui forme la Côte orientale de la Baye de tous les Saints. L'accès en est si difficile par sa grande roideur, que pour monter & descendre les marchandises du Port à la Ville, on a été obligé d'avoir recours à des machines.

Pl. XXXIV.

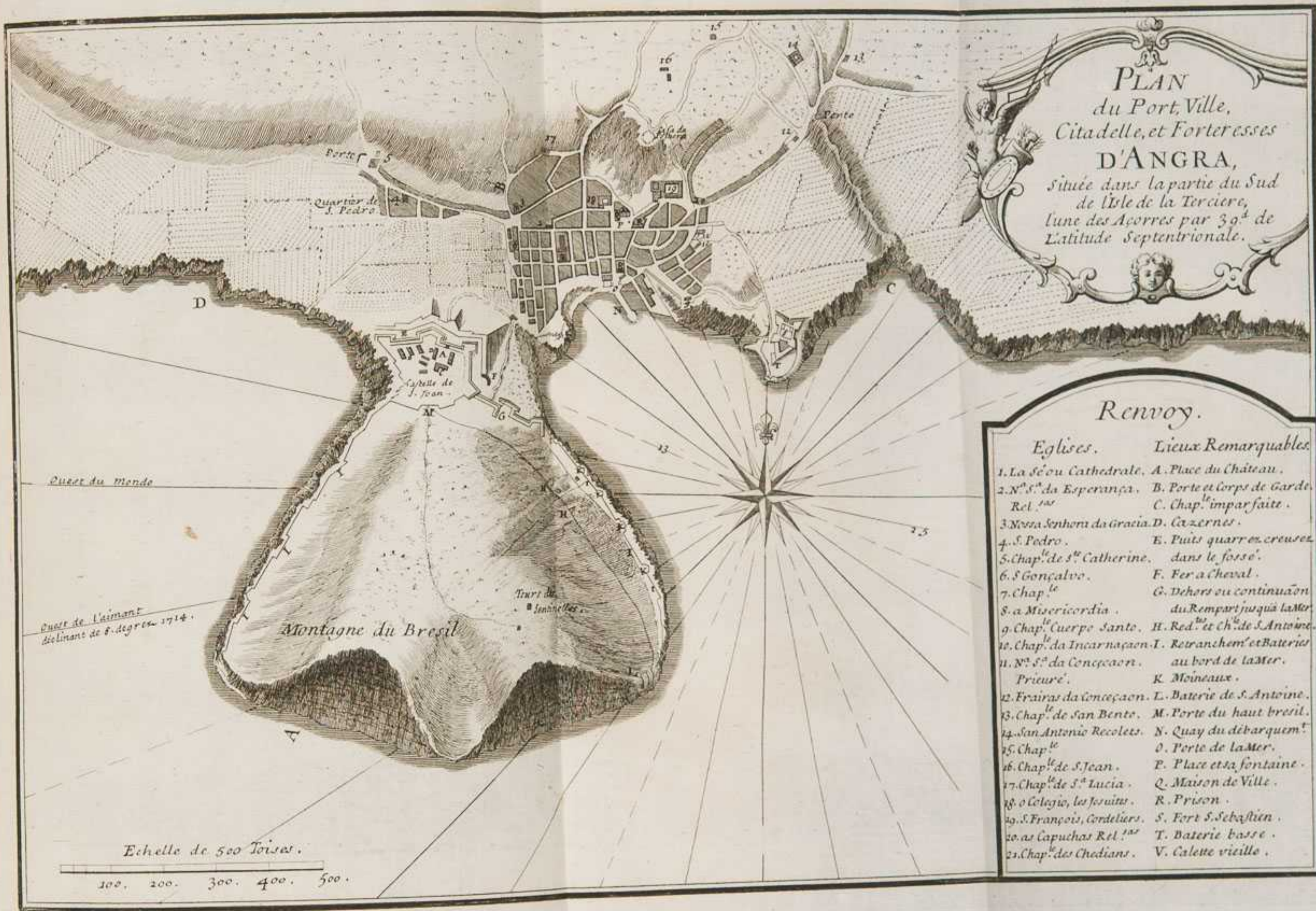
Le plan de la haute Ville est tracé autant régulièrement que l'inégalité d'un terrain montueux a pu le permettre: mais quoique les rues y soient bien alignées & de bonne largeur, la plupart ont une pente si rapide, qu'elles seroient impraticables aux Carosses, & même à nos Chaises à porteur.

Voyez la Planche XXXV.

Les gens riches, malgré cet inconvenient, ne marchent point à pied, toujours industrieux à trouver des moyens pour se distinguer du reste des hommes, en Amerique comme en Europe, ils auroient honte de se servir des jambes que la nature nous a donné pour marcher: ils se font mollement porter dans des lits de coton à raisseau, suspendus par les deux bouts à un grand bâton que deux Noirs portent sur la tête ou sur les épaules. Et afin d'y être caché, & que la pluye ou l'ardeur du Soleil ne les y incommode pas, ce lit est couvert d'une imperiale d'où pendent des rideaux que l'on tire quand on veut. Là tranquillement couchés, la tête soutenue d'un chevet de riches étoffes, ils sont transportés plus doucement qu'on n'est dans les Carosses
ni







PLAN
 du Port, Ville,
 Citadelle, et Forteresses
D'ANGRA,
 Située dans la partie du Sud
 de l'Isle de la Terceira,
 l'une des Açores par 39.^e
 de Latitude Septentrionale.

Renvoy.

<i>Eglises.</i>	<i>Lieux Remarquables.</i>
1. La Sé ou Cathédrale.	A. Place du Château.
2. N. ^o S. ^o da Esperança.	B. Porte et Corps de Garde.
3. Nossa Senhora da Graçia.	C. Chap. ^{le} imparfaite.
4. S. Pedro.	D. Cazernes.
5. Chap. ^{le} de S. ^{te} Catherine.	E. Puits quarr. ex. creuses dans le fossé.
6. S. Gonçalvo.	F. Fer a Cheval.
7. Chap. ^{le}	G. Dehors ou continuation du Rempart jusqu'à la Mer.
8. a Misericordia.	H. Red. ^{te} et Ch. ^{le} de S. Antoine.
9. Chap. ^{le} Cuervo Santo.	I. Retranchem ^{ts} et Batteries au bord de la Mer.
10. Chap. ^{le} da Incarnaçao.	K. Moineaux.
11. N. ^o S. ^o da Conceçao.	L. Batterie de S. Antoine.
Prieuré.	M. Porte du haut Brésil.
12. Frairas da Conceçao.	N. Quay du débarquem ^{ts} .
13. Chap. ^{le} de San Bento.	O. Porte de la Mer.
14. San Antonio Recolets.	P. Place et sa fontaine.
15. Chap. ^{le}	Q. Maison de Ville.
16. Chap. ^{le} de S. Jean.	R. Prison.
17. Chap. ^{le} de S. ^{te} Lucia.	S. Fort S. Sebastien.
18. o Colegio, los Jesuites.	T. Batterie basse.
19. S. François, Cordeliers.	V. Calotte vieille.
20. as Capuchas Rel. ^{te}	
21. Chap. ^{le} des Chediants.	

Echelle de 500 Toises.

100. 200. 300. 400. 500.

Quart du Monde

Quart de l'Aimant
 declinant de 8. degrés. 1714.

Montagne du Bresil

Tours de
 S. Joannelles.

Quartier de
 S. Pedro



Kort af ...

... af ...

ni dans les Chaises à porteur. Ces hamacs de coton s'appellent *Serpentin*, & non pas Palanquin, comme disent quelques Voyageurs.

Si cette grande inégalité de terrain est incommode aux habitans, elle est en récompense bien avantageuse pour les Fortifications; avec une mediocre dépense on en pourroit faire une Ville moralement imprenable, la nature y a fait des fossés & des dehors flanquez d'eux-mêmes, où l'on pourroit disputer le terrain pouce à pouce; la partie de l'Est est presque inaccessible, comme on le peut voir dans le profil par la ligne AB, elle est presque toute environnée par un étang profond de 15 à 20 brasses en quelques endroits, qui est enfoncé dans une vallée entre deux montagnes dont la pente est fort roide.

Voyez la Planche XXXIV.

De cet étang, qui s'approche fort de la mer du côté du Nord, on tire un petit ruisseau qui sert à l'aigade des Navires.

Aigade.

Enfin pour venir à la Ville par le côté du Sud, il faudroit débarquer auprès des Forts dont j'ai parlé, ou plus en dedans parmi les batteries qui sont à la Côte, ce qui seroit sans doute très difficile, pour peu qu'on y trouvât de résistance.

Les Hollandois en 1624 ayant pris cette Ville sur les Espagnols, la fortifierent du côté de la campagne par un rempart, ou plutôt un grand retranchement de terre, qui enfermoit le corps de la haute Ville dans la longueur d'environ un tiers de lieue, ce qui n'empêcha pas que les Espagnols ne la reprissent l'année suivante 1625. Cette enceinte aujourd'hui est toute ruinée, on l'a négligée pour tâcher de défendre les approches par quantité de Fortins qu'on a fait aux environs.

Le premier, du côté du Sud, est le Fort *Novo* ou de *San Pedro*, bâti de terre, revêtu d'une chemise de maçonnerie à laquelle on travailloit lorsque nous y étions, c'est un carré régulier à quatre bastions de 20 toises de face, autant de courtine, & quatre toises de flanc; il est garni d'artillerie qui bat en rade d'un côté, mais fort en plongeant; il est bordé d'un petit fossé de cinq à six toises de large.

Fortifications.

Le second du même côté, plus près de la Ville, est le Fort *Diogo*; c'est aussi un carré bâti de maçonnerie sans fossé à quatre bastions de huit toises de face, & environ seize de courtine & trois de flanc; c'est une batterie de bombes pour la Rade, qui sert aujourd'hui de magasin.

Le troisième est le grand magasin à poudre, *Casa da polvora*; c'est un carré de même, bâti de maçonnerie & sans fossé; les bastions sont de six toises de face, les courtines en ont quatorze, & les flancs deux; il contient huit corps de magasins, voûtez & couverts en pyramide, couronnées d'autant de globes: on dit qu'il peut bien contenir deux à trois mille barrils de poudre; mais on y en tient souvent moins de cent.

Le quatrième est le Fort de *Saint Antoine* du Nord, qui est directement au-dessus de l'aigade. Il est de maçonnerie, & carré comme les autres, mais un peu plus grand, & mieux entendu; ses bastions ont environ seize toises de face, quatre à cinq de flanc, & vingt-cinq de courtine, avec un bon fossé au-devant. Il bat en rade d'un côté, mais il défend mal une coulée, par où l'on peut venir à couvert jusqu'à la contrescarpe, & par laquelle on peut aller à la Ville. Vers le NE de celui-ci à demi portée de canon, on voit le Fort de *N^a S^a da Victoria*, bâti de terre, où je n'ai pu aller, non plus qu'aux autres qui sont plus loin, comme à celui de *Saint Barthelemy*, qui défend un petit Port où l'on peut carener, à celui de *Monfate*, ni à ceux de l'entrée dont j'ai parlé.

Troupes.

Pour garder ces Forts & la Ville, le Roy de Portugal entretient six Compagnies de Troupes d'Ordonnance en habit uniforme, & non pas en toile brune, comme le dit *Dampier*: cela a changé; elles sont bien disciplinées & bien payées; celles que j'y ai vû étoient en très bon état, bien armées, & pleines de beaux hommes, il ne leur manque que la réputation d'être bons soldats.

La Ville de la Baye est comme l'on sçait, la Metropole & la Capitale du Brésil, & le Siege ordinaire d'un Viceroy, néanmoins le Gouverneur n'a pas toujours ce titre, témoin celui qui y étoit de notre temps.

Les habitans sont d'un assez bel extérieur pour ce qui regarde la politesse, la propreté & la manière de se mettre de bon air, à peu près à la Française; j'entends les hommes seulement, car on y voit si peu de femmes, qu'on n'en peut parler que très imparfaitement. Les Portugais sont si jaloux, qu'à peine leur permettent-ils d'aller à la Messe les jours de Fêtes & Dimanches; néanmoins malgré toutes leurs précautions, elles sont presque toutes libertines, & trouvent le moyen de tromper la vigilance des peres & des maris, s'exposant à la cruauté de ces derniers qui les tuent impunément, dès qu'ils découvrent leurs intrigues. Ces exemples sont si fréquens, qu'on comptoit depuis un an, plus de trente femmes égorgées par leur maris; les peres en usent plus humainement à l'égard de leurs filles, lorsqu'ils ne peuvent terminer leur honte par un mariage, ils les abandonnent, & alors elles ont la liberté d'être publiques. Bel expédient!

Soit effet du Climat, ou de l'envie que nous avons naturellement de ce dont on veut nous priver par force, * il ne faut pas de grands efforts pour en venir aux dernières familiaritez; les meres aident à leurs filles à se dérober aux yeux de leurs peres, † ou par commiseration, ou par principe de la loi naturelle, qui nous ordonne de faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fut fait; mais enfin quand elles ne feroient pas à demi les avances, la rareté des Blanches devroit leur attirer la presse, car les dix-neuf vingtièmes des gens qu'on y voit, sont de Noirs & de Negresses tout nuds, à la réserve des parties que la pudeur oblige de couvrir, de sorte que cette Ville paroît une nouvelle Guinée. En effet, les rues ne sont pleines que de figures hideuses de Noirs & Negresses esclaves, que la molesse & l'avarice, bien plus que la nécessité, ont transplantés des Côtes d'Afrique pour servir à la magnificence des riches, & contribuer à l'oisiveté des pauvres, qui se déchargent sur eux de leur travail; de sorte que pour un Blanc, il y a toujours plus de vingt Noirs. Qui le croiroit! il y a des boutiques pleines de ces pauvres malheureux qu'on y étale tout nuds, & qu'on y achete com-

* *Quod licet ingratum est, quod non licet acrius urit.*
Ovid.

† *Matres omnes filiis in peccato adjutrices, auxilio in paterna injuria solent esse.* Ter. Heau s. l. 8.

me des bêtes, sur lesquels on acquiert le même pouvoir; de sorte que sur de légers mécontentemens, on peut les tuer presque impunément, ou du moins les maltraiter si cruellement qu'on veut. Je ne sçai comment on peut accorder cette barbarie avec les maximes de la Religion, qui les fait membres du même corps que les Blancs, dès qu'on les a fait baptiser, & qui les élève à la dignité de Fils de Dieu : *Filii excelsi omnes*, sans doute qu'on ne veut pas se laisser convaincre de cette vérité; car ces pauvres esclaves sont trop maltraitez par leurs freres, qui dédaignent cette alliance.

Je fais ici cette comparaison, parceque les Portugais sont des Chrétiens d'un grand extérieur de Religion, encore plus que les Espagnols; la plupart marchent dans les rues le Rosaire à la main, avec un Saint Antoine sur l'estomach, ou pendu au cou; & par un bizarre attirail, on leur voit les hanches chargées d'une longue épée à l'Espagnole sur la gauche, & d'un poignard presque aussi grand que nos petites épées Françaises sur la droite; afin que dans l'occasion il ne leur reste point de bras inutile pour égorger leurs ennemis. Effectivement, ces marques extérieures de Religion sont très équivoques parmi eux, non seulement pour ce qui est de la vraie probité, mais encore pour les sentimens Catholiques; ils servent très souvent à couvrir, aux yeux du public, grande quantité de Juifs cachez; on en a vû dans cette Ville un exemple étonnant; Un Curé après plusieurs années d'un exercice édifiant au-dehors, se sauva avec les Vases sacrez en Hollande pour y vivre dans le Judaïsme: d'où vient que pour être Ecclesiastique, il faut prouver qu'on est *Christian Viejo*, c'est à dire d'ancienne famille de Chrétiens.

La haute Ville est ornée de plusieurs Eglises, dont la plus remarquable est la *SE*, ou Cathedrale, qui pour être sous le titre de Saint Sauveur, a donné le nom à toute la Ville; elle a au-devant une petite Place en Plate-forme, d'où l'on découvre toute la Baye, & plusieurs Isles qui forment un agréable Paysage. A côté de cette Place est l'Hôpital,

sous le nom de *N^a S^a da Misericordia*. De la Cathedrale relevent les deux Paroisses *S. Antonio*, & *S. Pedro*, & si je ne me trompe, *S^a Barbara*. Au Nord de la *SE'*, est le Couvent des Jesuites, dont l'Eglise est bâtie de marbre tout apporté d'Europe; la Sacristie en est fort belle, tant par la propreté de l'ouvrage des buffets, par les bois curieux, le caret & l'yvoire dont ils sont composez, que par une suite de petits tableaux, dont ils sont ornez. Mais il ne faut pas avec Froger, appeller belles peintures celles du plafond, qui ne meritent pas l'attention d'un Connoisseur: les autres Eglises & Convents n'ont rien de remarquable. Il y a des Benedictins, des Recollets, des Carmes, des Dominiquains, des Augustins Déchauffez, ou Petits Peres, & un Couvent de Capucins, qui étoit autrefois uniquement composé de François, mais on les a chassé dans ces dernieres guerres pour y mettre des Italiens; on les appelle *os Barbudos*. Au reste, je ne connois qu'un Couvent de Religieuses, qu'on appelle *as Frairas da Incarnaçon*. Il y a dans la basse Ville d'autres Chapelles de Confrairies, *S^a Barbara*, *N^a S^a Do Rosario* & de *Pila*, celle-ci est pour les Soldats, *Cuerpo Sto* pour les pauvres gens, & la *Conceçon* pour les Matelots.

Le grand commerce qu'on fait à la Baye des denrées du pays, met les habitans fort à leur aise; il vient tous les ans vers le mois de Mars, une Flotte d'environ vingt Navires de Lisbonne, chargez de toiles & d'étoffes de laine, particulièrement des serges, perpetuanes, bayettes, & anascotes dont les femmes se servent pour ces voiles qu'on appelle *Mantes*, au lieu de tafetas noir, comme sont celles qu'on porte en Espagne, dont elles suivent à peu près la mode; l'usage de cette étoffe est une modestie forcée par les Ordonnances du Roy, qui défend celui de la soyerie. Les autres marchandises de débit, sont des bas, des chapeaux, du fer, & de la clinquaille, mais sur-tout du biscuit, de la farine, du vin, de l'huile, du beurre & du fromage, &c. Les mêmes Vaisseaux remportent en échange, de l'or, du sucre, du tabac, des bois de teinture, appelez bois de *Bresil*, du baume, & de l'huile de Copahu, de l'*Hypecacuana*, quelques cuirs verds, & autres denrées.

Comme la Ville est sur une hauteur fort roide, on a établi trois machines pour faire monter & descendre au Port les marchandises de la haute Ville; de ces trois, il y en a une chez les Jesuites, non seulement pour le public qui s'en sert en payant, mais encore pour l'usage de cette Communauté, qui certainement n'est pas ennemie du commerce. Ces machines consistent en deux grandes roïes à tambour, qui ont un aissieu commun, sur lequel est passé un cable amaré à un traîneau, ou chariot, dans lequel sont les balots de marchandises que l'on fait monter par des Noirs, qui en marchant dans les roïes virent le cable sur le treuil; & afin que le traîneau ne trouve point de resistance & coule facilement, il porte sur un chassis d'assemblage continué depuis le haut jusqu'en bas de la montagne, dans la longueur d'environ 140 toises, & non pas 250, comme dit le Flambeau de mer.

Outre le commerce des marchandises d'Europe, les Portugais en font un considerable en Guinée; ils y portent de la guildive & de la toile de coton, faite aux Isles du Cap Verd, des coliers de verre, & autres bagatelles, & rapportent de l'or, de l'ivoire, & des Negres pour vendre au Bresil.

La correspondance de la Ville de Rio Janeiro, auprès de laquelle sont les mines d'or des Paulistes, qui en fournissent abondamment, contribue encore à l'opulence de la Baye. Les maisons y sont bien bâties, les Bourgeois proprement logez & meublez, les Hommes & les Femmes y sont modestes dans leurs habits, parcequ'il leur est sagement défendu de porter des galons d'or & d'argent; mais ils font briller leurs richesses dans certains ornemens d'or massif, même sur les Negresses leurs esclaves, qu'on voit parées de riches coliers faits de chaînes à plusieurs tours, de grandes boucles en pendans d'oreille, de croix, de plaques qu'elles mettent sur le front, & autres ornemens d'or fort pesans.

Contre la politique ordinaire des autres Couronnes, le Roy de Portugal ne permet point aux Etrangers d'y venir

enlever les denrées du pays, même en les achetant avec de l'argent en espee, & moins encore d'y apporter des marchandises pour vendre ou troquer, en quoi il est plus fidellement servi que le Roy d'Espagne au Perou: ce reglement est fondé sur deux bonnes raisons. La premiere, afin d'engager ses sujets à travailler, & leur attirer ainsi tout le profit du commerce. La seconde & la principale, est d'empêcher que les droits qu'il tire sur toutes sortes de marchandises ne soient détournés par les Vicerois & Gouverneurs; car en obligeant tous les Vaisseaux de venir décharger sous ses yeux à Lisbonne, il ne lui en peut rien échaper.

Quoique la Baye de tous les Saints soit un lieu fort peuplé, où l'on compte environ 2000 maisons, ce n'est pas néanmoins une bonne relâche, sur-tout en Hyver, non seulement à cause des grandes pluyes qu'on y souffre dans ce temps; mais encore parceque les vivres n'y sont pas bons, la farine & le vin qu'on y apporte d'Europe se sentent toujours un peu du transport; le Beuf n'y vaut rien, il n'y a pas de Mouton, & les Poules y sont cheres & rares, les fruits de cette saison, comme les Bananes & les Oranges sont de peu de durée en mer, & les jardinages y sont presque inconnus, soit par la nonchalance des Portugais, soit qu'en effet il leur soit difficile de les cultiver, par la grande quantité de Fourmis qui ravagent les plantes & les fruits, presque par tout, de sorte qu'elles sont le fleau de l'Agriculture dans le Bresil.

Départ de la Baye.

Après avoir fait nos agrémens & nos provisions, nous sortîmes en compagnie de nos anciens Camarades, le Lundi septième de Mai. Etant à midi à deux lieües $\frac{1}{2}$ au Sud du Cap de Saint Antoine, j'observai $13^{\text{d}} 0'$ de latitude, d'où je conclus qu'il est situé environ par $12^{\text{d}} 50'$, & la Ville par $12^{\text{d}} 45'$, & suivant l'observation d'Olinde marquée dans la connoissance des temps de 1712, elle devoit être par $41^{\text{d}} 30'$ de longitude Occidentale, ou de difference du Meridien de

Erreur des
Cartes.

Paris, ce qui est différent de la position où les Cartes Hollandoises la mettent, de 6^d plus Oüest, car au lieu des 336^d 50', elle est située par les 343^d du Meridien de Tenerife.

Le 18 Beauvais Grout nous vint demander notre point, peut-être moins pour assurer le sien, que pour faire signal aux autres, que le lendemain ils eussent à forcer de voile pour nous quitter. En effet ils n'y manquerent pas, ils arriverent pour faire plus de chemin, sçachant qu'il nous importoit plus qu'à eux de gagner à l'Est; ils y réussirent, nous les perdîmes de vüe avant la nuit, sans tâcher de les suivre, & de conserver une Compagnie, que les nouvelles de la paix rendoient inutile, & l'infidelité odieuse.

Depuis notre relâche jusqu'à la ligne, nous eûmes presque toujours un temps couvert mêlé de grains & de pluye, avec du calme & de la bonace, les vents venant depuis le SSE à l'ESE, & quoique le courant porte au N, auprès de la Côte, nous trouvions au large qu'ils nous portoient plutôt un peu vers le S; mais après avoir atteint les 4^d Nord, nous trouvâmes au contraire de grandes differences à notre estime de ce côté. Nous les attribuâmes au courant general du NO, qui regne par cette latitude le long de la Côte du Bresil, & de la Guiane.

Par cette latitude nous commençâmes à trouver les vents alizez depuis l'Est au NNE, d'assez beau frais, qui nous poussèrent jusques par les 26^d, & nous remirent par la longitude du Cap Saint Augustin; alors les calmes commencerent à nous prendre, & nous retinrent presque un mois à petites journées.

Nous commençâmes depuis-là à nous appercevoir de quantité de courans, & de lits de marée, & à voir d'une sorte de Goemon en petits grains comme des Groseilles, que l'on dit venir du Détroit de Baham, qui neanmoins étoit éloigné de nous d'environ 600 lieues vers l'Oüest; la raison de cette conjecture est, qu'il ne s'en trouve de cette sorte, ni auprès des Azorres, ni auprès des Canaries, qui sont les terres les plus proches; & que d'ailleurs en allant à l'Oüest, on les trouve en plus grande quantité: si cela est
ainsi,

ainsi, il faut qu'ils soient apportez par les courans qui vont à l'Est. Les courans que l'on remarque vers les Côtes de la Guiane, servent donc à remplacer les eaux qui fluent par ce Détroit, ce qui fait aussi que les Vaisseaux qui viennent du Bresil, regagnent à l'Est sous le Tropique du Cancer, ce qu'ils perdent à l'Ouest sous la ligne.

Le 15 Juin par les 21^d Nord, il nous mourut un Matelot du flux de sang.

Le Mercredi 4 Juillet par les 36^d 50' de latitude, & les 35^d 16' de longitude, étant en bonace nous vîmes à la portée du canon une blancheur sur l'eau, comme si elle eût un peu brisé; on jugea d'abord que ce pouvoit être une basse, le Capitaine s'en voulut éclaircir, mais la Chaloupe trop desséchée par deux mois de grandes chaleurs, ne se trouva pas en état de prendre la mer. La plupart néanmoins ont cru que ce pouvoit être de l'écume, ou quelque chose qui flotoit sur l'eau.

Doute d'une basse.

Le lendemain nous eûmes connoissance d'un petit Bâtiment qui paroissoit faire l'Est comme nous, le calme nous tint à la vue l'un de l'autre pendant trois jours; nous nous bastingâmes & nous lui fîmes signal d'un coup de canon, en amenant les huniers pour l'engager d'arriver sur nous, & nous apprendre des nouvelles d'Europe; mais le frais étant revenu à O, il porta au N; nous lui donnâmes chasse pendant quelques heures, après quoi considérant que c'étoit du chemin perdu, nous remîmes à route sans l'avoir reconnu.

Le Mardi 10 nous en vîmes un autre vers le soir, & le lendemain à la pointe du jour il se trouva auprès de nous à la portée du canon; nous nous bastingâmes, & mîmes en pane pour l'attendre; mais il fit le SO, & nous laissa.

Le soir du même jour nous eûmes connoissance du *Pic* d'une Isle des Açores à qui cette Montagne a donné le même nom, il est fait en pain de sucre, & si haut, qu'il peut être vû de 30 lieues, comme celui de Tenerife; nous en étions alors environ à 25 lieues au S⁺SE du Monde, & nous le voyions fort distinctement.

Atterrage au Pic des Açores.

Cette reconnoissance de terre nous fit beaucoup de plaisir; les marques de courans que nous avions vû, nous mettoient dans une grande incertitude de nos estimates, & ce nous fut une double satisfaction de les trouver justes, à très peu de chose près. Je n'entens parler que de celles des Officiers, qui n'ayant pas méprisé ce que je leur avois fait remarquer de la position d'Olinde, étoient partis de 6 degrez plus Oüest que la longitude de la Baye sur les Cartes Hollandoises; les courans que nous remarquions depuis quelques jours n'en devoient pas beaucoup troubler la justesse, parceque tantôt ils portoient au Nord, tantôt au Sud; & à vûe de terre, nous avons reconnu que c'étoit au NO & au SE.

Erreur des
Cartes.

Ce fut par cette raison, & peut-être en partie par la defectuosité des Cartes, que trois jours après avoir vû le Pic, nous trouvâmes l'Isle de *Saint Michel* quelques 20 lieües plutôt que nous ne pensions. En effet il me semble que Pieter-Goos approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Isles.

Nous remarquâmes aussi la même erreur en approchant de l'Isle de la *Terciere* où nous jugeâmes à propos de venir relâcher, de crainte que la continuation des calmes ne nous mît dans la disette de vivres.

Reconnois-
sance de l'Isle
de la Terciere
au Sud.

Cette Isle est de bonne hauteur, elle est reconnoissable du côté du SE par une langue de terre basse qui s'allonge vers l'Est, & par un Cap coupé du côté de l'Oüest, formé par une langue de terre où sont deux Mondrains; enfin par deux Ilots taillez à Pic, qui sont une lieüe à l'Est de ce Cap, on les appelle *Ilheos*. Demi lieüe au SSE de ceux-ci, sont trois brisans à fleur d'eau. Les uns & les autres sont mal placez dans le Flambeau de Mer.

Mauvais
mouillage.

Le Samedi 14 Juillet, à nuit fermante, nous vînmes mouiller dans la rade de la Ville d'*Angra* en 20 brasses d'eau fond de sable gris, coquillage pourri, & petit corail blanc, ayant le Cap de Saint Antoine au SO $\frac{1}{4}$ O, la Cathedrale au NO $\frac{1}{4}$ N, les *Ilheos* à ESE, & le Fort Saint Sebastien au NNO. Cette position est à remarquer, afin de l'éviter dans l'occasion;

A B



Montagne de Saint-Denis



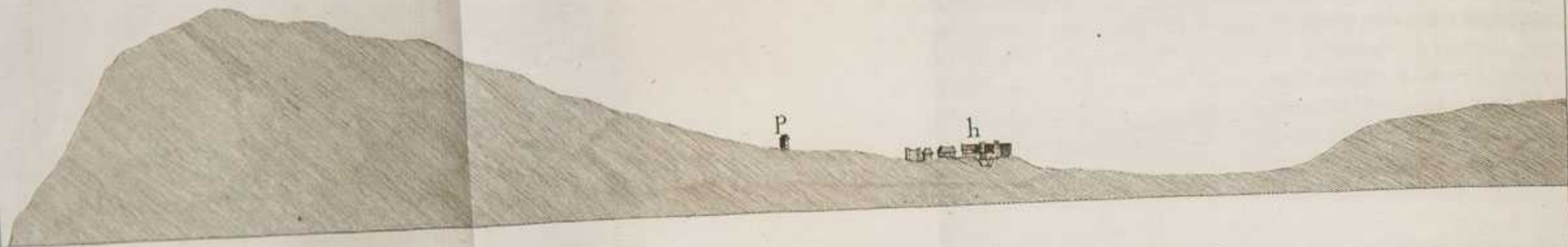
1. Le fort de Saint-Denis	2. Le fort de Saint-Denis
2. Le fort de Saint-Denis	3. Le fort de Saint-Denis
3. Le fort de Saint-Denis	4. Le fort de Saint-Denis
4. Le fort de Saint-Denis	5. Le fort de Saint-Denis
5. Le fort de Saint-Denis	6. Le fort de Saint-Denis
6. Le fort de Saint-Denis	7. Le fort de Saint-Denis
7. Le fort de Saint-Denis	8. Le fort de Saint-Denis
8. Le fort de Saint-Denis	9. Le fort de Saint-Denis
9. Le fort de Saint-Denis	10. Le fort de Saint-Denis



Le fort de Saint-Denis



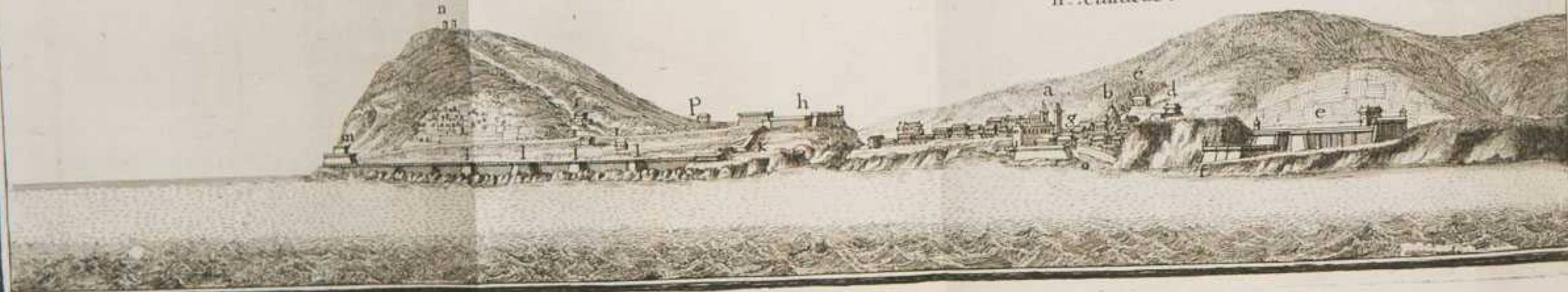
PROFIL PAR LA LIGNE A. B.



PROFIL par la ligne C. D. vu du côté de la Terre. *Montagne du haut Bresil.*



VUE DE LA VILLE DE ANGRA du côté du mouillage.



- | | |
|----------------------------|---|
| a. La Sé. | i. Chapelle de S. ^e Antoine. |
| b. Les Jesuites. | K. Dehors. |
| c. Casa da poluora. | l. Moineaux et baterie. |
| d. Cuerpo S. ^{to} | m. Fort de S. ^e Antoine. |
| e. Fort S. Sebastiaon. | n. Tours de la decouverte. |
| f. Bateria basse. | o. Quay. |
| g. Porte de la Ville. | p. Porte du haut Bresil. |
| h. Citadelle. | |

car le fond y est mêlé de grosses pierres. Nous saluâmes la Ville de neuf coups de canon, qu'elle nous rendit le lendemain au matin, coup pour coup.

Un Pilote de la Ville nous étant venu avertir de changer de place, lorsqu'il fut question de déplanter l'anchre, elle se trouva engagée dans des pierres; de sorte que pour l'en tirer il falut de si grands efforts que la verge se cassa: mais ce Pilote, soit par malice ou par ignorance, au lieu de nous mettre un peu plus au large en 30 brasses, au milieu des Ilots & des Mondrains, où mouillent les Navires de guerre, nous ayant mis à 66 brasses d'eau, nous jugeâmes à propos de venir dans le mouillage ordinaire à 13 brasses d'eau fond de sable noirâtre & vaseux, mêlé d'un peu de coquillage, & à distance de terre d'une bonne cablure; nous avions alors le Fort Saint Sebastien au $SO\frac{1}{4}O$, celui de S. Antoine au $N\frac{1}{4}NE$; nous y affourchâmes seulement avec une petite anchre à jet, parcequ'il y a très peu de marée. On dit que le jusant commence au lever de la Lune, & porte au SE, & le flot au NO. Dans cet endroit on est près de la porte de la Ville où est le Quai & l'aigade.

Bon mouillage.

DESCRIPTION DE LA VILLE D'ANGRA.

LA Ville d'*Angra* est située au bord de la mer vers le milieu de la partie du Sud de l'Isle la Terciere, au fond d'une petite anse que forme une langue de terre fort haute, appelée le Mont du Bresil, *Monte do Brasil*.

Voyez la
Planche
XXXVI.

J'appelle anse ce petit & mauvais Port, ouvert depuis l'Est au Sud-Oüest, qui n'a pas plus de quatre cablures de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on ne peut encore être en sûreté que pendant la belle saison d'Été, parcequ'alors il n'y regne que de petits vents, depuis l'Oüest au NNO; mais dès que l'Hyver commence, il y vient de si rudes tempêtes, que le plus court moyen de sauver sa vie, est de mettre à la voile aussi-tôt qu'on voit quelques mauvaises apparences dans l'air. Les habitans par une longue

expérience ne s'y trompent gueres; car alors la haute montagne se couvre & s'obscurcit, & les oiseaux, quelques jours auparavant, viennent croasser & crier autour de la Ville, comme pour les en avertir.

Les Navigateurs qui se trouvent obligez de rester en rade, retenus par leur commerce, abandonnent leurs Vaisseaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre au pied du Fort Saint Sebastien, & demeurent tous en Ville, jusqu'à ce que l'orage ait fini. Une funeste expérience a fait voir qu'ils faisoient sagement. Au mois de Septembre 1713 il y perit sept Bâtimens qui furent jettez en Côte, sans que personne des Equipages qui se trouvoient à bord, en pût réchaper.

Fortifica-
tions.

Quelque petit & mauvais que soit ce Port, les Portugais l'ont très bien fortifié; ils ont fait une triple batterie, presque à fleur d'eau, sur le Cap le plus avancé à tribord en entrant, qui est celui de Saint Antoine, nom qui ne manque point dans les Places Portugaises; elle est continuée ensuite de bonne maçonnerie tout le long de la Côte, jusqu'à la Citadelle, avec des Redans & de petits Moineaux qui la flanquent sans beaucoup de nécessité; car les Rochers la rendent inaccessible aux Chaloupes.

Pour conserver une communication de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait le long de la montagne un boyau traversé par une petite crevasse, que l'on passe sur un pont défendu par deux redoutes, au milieu desquelles est une Chapelle de Saint Antoine, & une bonne fontaine.

Les batteries de la Côte se joignent aux Dehors de la Citadelle, lesquels viennent jusqu'au bord de la mer.

La Citadelle, que les Portugais appellent *Castello de San Juan*, est située au pied de la montagne du Bresil, qu'elle enferme tant par l'enceinte du corps de la Place du côté de l'Oüest, que par les dehors dont j'ai parlé, du côté du Port. Ces dehors, que l'on pourroit appeller une continuation d'enceinte, quoique sans fossé, serviroient peu en cas de siege par terre & par mer; car un Vaisseau mouillé en 50 brasses au $SE\frac{1}{4}S$, les rendroit presque inutiles, en les battant de revers & en enfilade.

Le haut Fort n'a pas cette imperfection, il est assez bien planté, conduit, & bâti de bonne maçonnerie, établie sur un rocher dans lequel est creusé un fossé de quatre à cinq toises de profondeur, & de dix à douze de largeur. Dans le fond du fossé, tout le long de l'Escarpe, on voit un rang de puits de deux à trois toises en quarré, & d'environ dix à douze pieds de profondeur, qui sont si près les uns des autres, qu'ils ne sont separez que par une traverse du même rocher, épaisse de deux à trois pieds; au devant de la courtine où est la porte, ces rangs de puits sont triplez & avancez à quatre ou cinq toises près de la Contrescarpe.

La profondeur du fossé, le renfort de ces puits, la hauteur des murailles, & la solidité de leur maçonnerie, font penser aux Portugais que leur Château est imprenable, d'autant plus que les Espagnols y ont soutenu trois ans de siege, jusqu'à ce qu'enfin un secours de 6000 François les força d'abandonner la Place, & de se sauver par mer, où ils furent pris.

On peut juger de là quelles étoient les forces & les attaques des Portugais; car premierement cette Forteresse n'a pour tout dehors qu'un petit fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert aujourd'hui sans palissade, dont le glacis, à l'angle saillant du bastion vers la Ville, est si rapide, qu'on pourroit facilement s'en servir comme d'un rideau pour gagner le fossé à la sape, d'autant plus qu'il est presque tout de terre rapportée, & que le rocher au dessous paroît fort traitable.

Le fossé ensuite n'est défendu que par trois pieces de canon, car les flancs du bastion sont si petits, qu'ils n'en peuvent pas contenir davantage, sçavoir une dans le flanc bas ou casemate, une dans le flanc reculé au dessus, & une dans l'épaulement.

A l'entrée du Fort sous le rempart est un assez beau corps de garde, bien voûté, mais non pas, à mon avis, à l'épreuve de la bombe; je n'ai pas appris qu'il y eût d'autre souterrain que le magasin à poudre.

Il y a dans le Château deux belles Citernes; & en cas de

besoin, ils peuvent encore tirer de l'eau de la fontaine de Saint Antoine qui est dans la montagne du Bresil, où l'on ne peut aller qu'en passant par le Fort, parceque la Côte de l'Oüest est bordée de batteries à peu près comme celle de l'Est, & que la partie du Sud est escarpée en falaises inaccessibles; c'est pourquoi le Fort n'a qu'un simple mur de clôture de ce côté. Sur le haut du Mondrain de l'Est sont deux Tours appellées *Facha*, où est toujours une sentinelle pour la découverte des Navires qui approchent de l'Isle, dont il marque le nombre par celui des Pavillons qu'il montre, jusques à cinq; & pour une Flote on met un autre signal.

Pour ce qui est de la construction du corps de la Place, elle est revêtue d'une chemise de bonne maçonnerie de moilons, sur laquelle est un parapet de six à sept pieds d'épaisseur de même matiere. Le rempart qui est derriere est le plus souvent de niveau avec le terre-plein, & par ressauts du côté de l'Oüest.

La défense des bastions est rasante, les faces ont environ 28 toises, les flancs 8, & les courtines 35 à 40. Il y a environ 20 pieces de canon, & l'on dit qu'il y a un magazin de 4000 armes.

Comme le Château de Saint Jean a été bâti autrefois par les Espagnols à l'Oüest du Port, plutôt pour commander à la terre qu'à la mer, les Portugais ont ensuite fait un Fortin du côté de l'Est, appellé le Fort de *San Sebastiaon*, ou Saint Sebastien, pour dominer sur la rade. C'est un quarré de maçonnerie d'environ 60 toises de côté extérieur, qui a son entrée du côté de terre, avec un petit fossé, & du côté de la mer, une batterie en angle saillant au devant de la courtine, défendue par les faces des petits bastions. Au dessous de celle-ci, à fleur d'eau, il y en a une autre, bâtie suivant le contour du rocher, qui bat très bien dans la rade & dans le Port.

Artillerie.

Toutes les batteries, & particulièrement celle de Saint Antoine, sont bien garnies d'Artillerie, mais mal en ordre; on y compte plus de 200 pieces de canon de fer, & environ

une vingtaine de fonte ; de ces dernières, je n'ai vû dans le Château qu'une couleuvrine d'environ 24 livres de balle, & de 16 à 17 pieds de long.

Pour la garde de cette Place, le Roy de Portugal entretient ordinairement 200 hommes, mais d'une manière bien différente de ceux de la Baye de tous les Saints ; car il leur donne si peu de paye, qu'ils sont tous mal équipés & misérables. En effet on dit qu'ils n'ont par an que 7000 *Reis*, c'est à dire à peu près 36 livres de notre monoye, ce qui revient à deux sols par jour ; mais en cas de besoin on trouve dans l'Isle 6000 hommes capables de porter les armes, suivant l'énumération qui en fut faite il y a quelques années, lorsqu'ils s'assemblerent pour s'opposer à M. Duguay qui se presenta devant l'Isle, & prit ensuite celle de Saint George. Troupes.

Quoique la Ville d'Angra soit dans la meilleure de toutes les Isles Açores, les habitans y sont pauvres, parcequ'ils n'ont d'autre commerce que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne ; ce qui suffit à peine pour les entretenir d'habits, de sorte que l'argent y est très rare ; de là vient, peut-être, qu'ils sont encore plus honnêtes que ceux de la Baye de tous les Saints : mais quoique la pauvreté humilie en apparence, elle ne rend pas les hommes meilleurs, ainsi l'on ne doit pas tout-à-fait se fier à ce bel extérieur ; car quelques Portugais Européens accusent ceux-ci de n'avoir pas toujours dans le cœur ce qu'ils ont sur les levres.

La rareté de l'argent n'a pas néanmoins empêché qu'on n'ait bâti une assez jolie Ville. Les maisons n'y sont qu'à un étage, rarement à deux, & à la différence des nôtres, plus propres au dehors que riches en meubles au dedans. Les Eglises y sont assez belles, bâties d'un goût qui tient du grand par les beaux perrons, plate-formes & corridors qui en préparent l'entrée, particulièrement la Cathedrale, en langage du pays *la Sé* ou *San Salvador*. Les plus belles ensuite sont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jesuites, dont la maison paroît en face de la rade au dessus de tous les autres bâtimens de la Ville, en cela recon-

noissable, comme par tout ailleurs, par le bon choix de la situation avantageuse où cette Compagnie sçait toujours se placer. Il y a deux autres Convents de moindre apparence, celui des Augustins à *N^a S^a da Gracia*, & celui des Recolets qu'ils appellent aussi Capucins, situé hors de la Ville sur une eminence. Ceux-ci, qui sont recommandables par leurs bonnes mœurs, vivent dans une belle situation, & dans une agreable pauvreté, sous les auspices de leur Patron Saint Antoine, qui chez les Portugais est ce que Saint François est aux Espagnols du Perou, & Saint Patrice chez les Irlandois.

A quatre Convents d'hommes répondent quatre Convents de femmes, un de la Conception, Ordre venu de Toledé, un de Sainte Claire sous le nom de *Nossa Senhora da Esperança*, un de *San Gonzalvo*, & un 4^e de *as Capuchas*.

Je ne parle point ici de quantité de Chapelles qu'ils appellent *Hermita*. On peut les voir dans le Plan.

Quoique la Ville ne soit pas dans un plan de niveau, ni percée bien regulierement, elle est cependant fort agreable, on y jouit de la commodité de plusieurs bonnes fontaines distribuées dans chaque quartier, & d'un ruisseau qui passe au milieu de la Ville pour faire moudre les moulins necessaires à l'utilité publique.

Auprès de ces moulins, qui sont la plûpart au dessus de la Ville, est un ancien Fortin, qu'on appelle, à cause du voisinage, *Forte dos Moinhos*, & quelquefois aussi *Caza da Polvora*, parcequ'il sert aujourd'hui de magazin à poudre; c'est un carré de maçonnerie de 15 toises de côté, flanqué à l'antique d'une demi Tour sur le milieu de chaque pan. De là on découvre toute la Ville à vûe d'oiseau; un agreable mélange de terre, de mer, d'edifices & de verdure y fait voir un joli paysage & un coup d'œil fort riant.

Au reste il n'y a autour de la Ville, du côté de la campagne, ni enceinte, ni aucune fortification détachée; on pourroit néanmoins y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo* ou à *Saint Martin*, qui sont à deux ou trois lieues de là, à l'Est & à l'Oüest, où il y a bon motillage, & peu de

de défense ; mais c'est un si petit avantage au Roy de Portugal d'avoir ces Isles, que je ne crois pas qu'on doive lui en envier la possession, car il n'en tire rien qui puisse les rendre recommandables, excepté un peu de bled. On y voit quantité de ces oiseaux qu'on appelle *Canariens*, ils y sont plus petits que ceux qu'on élève en France ; mais en récompense ils les surpassent de beaucoup en force de voix.

Départ de la Terciere.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, quelques provisions de beufs, de volailles & de legumes, nous mîmes à la voile le Mercredi 18 Juillet.

Le 20 nous eûmes connoissance de l'Isle de Saint Michel, elle nous paroïssoit au SE comme divisée en deux Isles, au milieu desquelles étoient plusieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Islets, si l'on n'avoit sçu qu'elles étoient continues par une terre basse qui est noyée lorsqu'on la voit de quatre lieües au large, en quoi cette Isle est fort reconnoissable du côté du Nord.

Le 19 au soir nous relevâmes au Sud, à nuit fermante, la pointe de l'Est à la distance d'environ douze lieües, & nous fîmes voile à l'Est pendant la nuit, sans crainte d'une basse que les Cartes marquoient dans notre chemin à 10 ou 12 lieües au NE de la même pointe de Saint Michel ; de sorte que nous avons dû passer directement dans le lieu où elle est. Nous nous serions bien gardé de faire cette manœuvre si nous n'avions été assurez par la longue experience d'un Capitaine Portugais, que de toutes les basses que l'on voit sur les Cartes autour des Açores, il n'y en a aucune que celle des *Formigas* qui est entre Sainte Marie & Saint Michel ; que les autres ne sont simplement que des hauts fonds sur lesquels on ne trouve pas moins de 40 & 50 brasses d'eau : mais il avertissoit qu'en ces endroits la mer y étoit beaucoup plus male qu'ailleurs ; il n'excepta pas même les trois ou quatre basses qui sont marquées à l'Ouest, environ 60 lieües au large, sur lesquelles il dit que les Insulaires vont

Basse imaginaire.

tous les jours faire la pêche, parcequ'ils y trouvent beaucoup de poisson. On peut l'en croire, sans néanmoins s'y fier tout à fait, ni s'en inquieter aux approches; car sans doute que Halley ne les a pas supprimés dans sa nouvelle Carte sans avoir eu de bonnes raisons, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la perte des Navires qui s'en serviroient avec confiance; en quoi il semble même qu'un Hydrographe doit plutôt pecher par l'excès, que par le défaut; de l'un il n'en peut arriver que quelques retardemens, ou quelques vaines terreurs; & de l'autre de funestes naufrages imprévus, s'il s'y trouvoit quelque chose de ce dont on est en doute. D'ailleurs il se peut faire que la mer marne, & découvre dans un temps ce qui étoit couvert dans l'autre.

Je quitterai ici le fil de ma narration, pour rapporter ce que le même Capitaine nous dit des basses & des *Abrolhos* marquez sous la ligne, vers le Nord du Cap S. Augustin. Il assure que plusieurs voyages l'ont convaincu, & tous les autres Capitaines Portugais qui vont au Bresil tous les ans, qu'il n'y a aucune de ces saletez, excepté le *Penon de S. Pedro*, qui est un rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ 50 à 60 brasses, & qui peut avoir à peu près 4 cablures de diametre, de sorte qu'on peut le voir de 4 à 5 lieues loin; ainsi il n'est pas dangereux, d'autant plus que tout autour il n'y a point de fond, ce qu'il eut la curiosité de sçavoir un jour qu'il se trouva en calme tout auprès, ayant envoyé sa Chaloupe sonder tout autour de ce rocher. Halley dans sa Carte a aussi supprimé toutes ces basses, avec celles des Açores, mais, comme je l'ai dit ailleurs, il a mal à propos retranché l'Isle de l'*Acençaon*, pour la confondre avec celle de la Trinité. Le même Capitaine dont je parle, nous a confirmé que c'étoient véritablement deux Isles distinctes, & à peu près situées comme le marquent les Cartes Hollandoises, l'une à l'égard de l'autre. Sans doute que l'autre Isle de l'Ascension qui est vers les 6 degrez, assez près du premier Meridien, a fait juger à M. Halley que celle qu'on distingue par le nom Portugais d'*Acençaon*, étoit une supposition. Revenons à notre Voyage.

Nous passâmes donc, comme je l'ai dit, sur une balle imaginaire pendant la nuit : le lendemain & le jour suivant, les vents commencerent à devenir en ire, & la mer grosse nous dura pendant quelques jours, pendant lesquels notre mizaine se déchira, & notre grand mât de hune éclata, de sorte qu'il falut en changer aussi-tôt. Pendant les premiers jours que nous nous éloignons des Isles, nous trouvions un peu de difference avec l'estime du côté du Sud.

Dès que nous fûmes environ à mi Canal des Açores & de terre ferme, les vents nous devinrent plus favorables, & la mer plus belle, & nous arrivâmes enfin le 31 de Juillet à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, sans aucune erreur sensible ; d'où l'on peut conclure que ces Isles sont bien situées dans le grand Flambeau de Mer.

En passant dans le Détroit nous entendîmes plusieurs coups de canon du fameux siege de la Ville de Ceuta qui est assiégée depuis plus de trente ans, par les Maroquins, & à l'entrée de la nuit nous vîmes les feux de leur Camp.

Nous allâmes ensuite mouïller au Cap Moulin auprès de Malaga, pour prendre nos ordres. Enfin le 16 Aoust nous vinmes mouïller aux Isles d'Hieres, & le lendemain à Marseille.

F I N.





T A B L E

DES PRINCIPALES MATIERES

CONTENUES DANS CETTE RELATION.

P REMIERE sortie du Port de Saint Malo, & Relâche au Cap Frehelle, Page 2	Plantes & Pêche, 25
Naufrage, <i>ibid.</i>	Scie, Cheval marin; Chasse, 26
Retour à Saint Malo, 3	Nouveau Port de Guarupa, <i>ibid.</i>
Seconde sortie, 4	Départ de Sainte Catherine; Nouveaux Oiseaux inconnus dans la partie du Nord, 27
<i>PREMIERE PARTIE.</i>	Sondes au large du Cap Blanc; Erreur des Cartes, 28
Départ, 5	Atterrage à l'Isle de Feu, <i>ibid.</i>
Atterrage à l'Isle de Palme, 6	Reconnoissance du Détroit de le Maire, 29
Remarques sur l'estime, & la division de la ligne de Lok, 6, 7	Marée du Détroit, & ses Ports, 30
Dorades, Poissons volans, 7, 8	Sauvages de l'Isle de Feu, 31
Mer lumineuse, 9	Gros temps & courans au sortir du Détroit, 32
Atterrage & relâche à l'Isle de Saint Vincent, <i>ibid.</i>	Accidens arrivez à la Marie; Vents ordinaires, 33
Remarques sur l'estime, 10	Méteore nouveau, 34
Aigade & bois de cette Isle, 11	Coup de vent, & difficulté de doubler le Cap de Horn, 35
Pêche & Plantes, 12	Méteore; Atterrage inopiné à la Côte du Chily, 36
Connoissance du Volcan de l'Isle de Feu, 13	Remarques sur l'estime, <i>ibid.</i>
Passage & Baptême de la ligne, 14	Erreur des Cartes, 37
Atterrage à la Côte du Bresil; Remarques sur l'estime, 14, 15	Conjectures sur les courans, 38
Sondes & reconnoissances de l'Isle Sainte Catherine, 16	Avis pour doubler le Cap de Horn, 39
Relâche à l'Isle de Sainte Catherine, & ses mouillages, 17	Description du Port de Baldivia, 40
Description de cette Isle, 20	Batteries, Artillerie & Garnison, 41
Nombre & nourriture des Indulaires, 21	Ville de Baldivia, 42
Fruits; Cotoniers differens de ceux du Levant, 23	Isle de Sainte Marie; Reconnoissance de la Conception, 43

TABLE DES MATIERES.

293

SECONDE PARTIE.

BASSE dans la Baye de la
 Conception, 45
 Description de ladite Baye, 46
 Bon mouillage, 47
 Description de la Ville de Penco,
 son nom, sa situation, sa fon-
 dation, son artillerie, 48
 Gouvernement militaire; Postes
 avancez, 49
 Gouvernement Civil & Ecclesia-
 stique, 50, 51
 Des Indiens du Chily, leur Reli-
 gion, leur Gouvernement, la
 servitude des subjugez, origine
 de cette servitude; leurs assem-
 blées, leurs armes, leur adresse
 à lacer, leurs fêtes & yvrogne-
 ries, leur temperament &
 nourriture, leur boisson; leur
 couleur, si c'est un effet du Cli-
 mat; leurs habits, leurs loge-
 mens, leur adresse à cheval,
 leur écriture, & leur commer-
 ce, de 52 à 68
 Commerce de la Conception, 69
 Fruits; Fraises du Chily, 70
 Plantes, de 70 à 73
 Chasse; Pengoins & Loups ma-
 rins, 74
 Pêche, 75
 Minieres des environs, 76
 Revolte au Chiloé, 77
 Geans, s'il est vrai qu'il y en ait,
 de 78 à 80
 Départ de la Conception, 81
 Description de la Baye de Valpa-
 raisso, 82
 Description de la Forteresse, son
 artillerie, 83 à 85
 Habitans de la bourgade, 86

Fête du Rosaire, 87
 Route de Valparaisso à Santia-
 go, 89
 Description de la Ville de San-
 tiago, Capitale du Chily, sa
 situation, sa fondation, son
 plan, ses eaux, ses dignitez, 92
 Nombre des Villes & Villages du
 Chily, & de ses habitans, *ibid.*
 Audience Royale, Gouvernement
 Ecclesiastique, 93 à 96
 Minieres d'or de Tiltil; Descrip-
 tion des moulins à moudre le
 minerai; maniere de tirer l'or;
 pourquoi les mineurs d'or sont
 pauvres, & leurs privileges,
 de 96 à 98
 A qui appartiennent les minie-
 res, 98
 Crucifix naturel, 99
 Lavoir d'or, ce que c'est, 100
 D'où vient l'or répandu dans la
 terre, 101
 Commerce du Chily, 104
 D'où vient le nom de Chily, *ibid.*
 Plantes des environs de Valpa-
 raisso, 106
 Fertilité du terroir, 108
 Bales ou bateaux faits de peaux
 pleines de vent, 109
 Pêche; Poissons singuliers, 110
 Oiseaux monstrueux; Insecte sin-
 gulier, 111
 Arrivée des Capucines au Perou,
 112
 Fête du Jeudi saint, 113
 Départ de Valparaisso, 115
 Reconnoissance de Coquimbo,
 116
 Description de la Baye de Co-
 quimbo, 117
 Description de la Ville de la Se-
 rena, 118

Beauté de sa situation & du Climat,	119	nerai pour faire les pignes,	140
Son commerce,	120	Comment on le pètrit avec le vif argent,	141
Ses minieres de cuivre,	121	Comment on le lave, comment on en fait la pigne,	142
Curiositez des environs,	<i>ibid.</i>	Comment on dégage l'argent du mercure,	143
Plantes,	122	Comment on falsifie les pignes,	<i>ib.</i>
Départ de Coquimbo. <i>Changement de Navire,</i>	123	Differentes couleurs & qualitez de minerai,	144
Difficultez de la sortie de ce Port,	124	Differences des veines des minieres,	145
Reconnoissance du Morne de Copiapò,	125	Comment se forme l'argent; Phenomenes singuliers,	146
Description des Ports <i>del Ingles</i> & de la Caldera,	126	Que les métaux ne sont pas des vegetaux,	147
Idée de la bourgade de Copiapò, ses minieres d'or,	127	Que le Soleil ne forme pas les métaux,	<i>ibid.</i>
Soufre mineral. Guanacos, quel animal,	128	Conjectures sur la formation des métaux,	148
Grand desert. <i>Fin du Chily, commencement du Perou,</i>	<i>ibid.</i>	Si l'on peut faire de l'or avec le mercure,	149
Départ de Copiapò; Reconnoissance de Cobija,	129	Exhalaisons des minieres,	150
Route de Cobija à Lipès & au Potosi,	130	Que les minieres d'or sont rares au Perou,	151
Minieres de Lipès & de Potosi,	131	Pourquoi les pays de minieres sont steriles,	<i>ibid.</i>
Lions du Perou, quel animal,	132	Changement de Navire,	152
Ile de Iquique, & Guana, ce que c'est,	133	Départ de Arica,	153
Reconnoissance de Arica; Description de la Rade,	134	Reconnoissance & description de la Rade de Ylo,	154
Aigade singuliere; Débarquement de Chaloupes,	135	Aigade, bois, & fruits,	155
Ville d'Arica. Agi, quel fruit,	136	Description du moulin à sucre,	156
Commerce d'Arica,	137	Consommation de mules au Perou,	157
Maniere de se servir de la Guana. Moutons du Perou, quel animal,	<i>ibid.</i>	Idée des Villes dont Ylo est l'échelle pour le commerce des marchandises d'Europe,	158, 159
Vicognes, comment on en fait la chasse,	138	Tombeaux des anciens Indiens; pourquoi au bord de la mer,	160
Alpaque, quel animal; Ancien commerce d'Arica,	139	Changement de Navire; départ de Ylo,	161
Maniere de tirer l'argent des minieres, ou Manipulation du mi-		Reconnoissances & differences	

TABLE DES MATIERES. 295

des rades de Morro Quemado & de Pisco, 162	Conjectures sur les tremblemens de terre, 189
Rade de Pisco, <i>ibid.</i>	Pourquoi ils sont moins frequens loin de la Côte, 190
Description de la Ville de Pisco, 163	Comment la terre peut couler, <i>ib.</i>
Idée des Villes dont elle est l'é- chelle. Minieres de vif argent de Guancavelica, comment on le tire, 164	Pourquoi il ne pleut jamais à Li- ma & à la partie australe de la Côte du Perou. Refutation des anciennes raisons, 191
Eau qui se petrifie, 165	Nouvelles conjectures, 192
Pont de Apurima, 166	Fortifications, Nombre des habi- tans, & richesses de Lima, 195
Commerce des denrées de Pisco, <i>ibid.</i>	Ses Dignitez, 196
Fête du Carmel, 168	Politique du Gouvernement re- futée, 197
Course de Taureau; Mascarade, 169	Troupes de milice, 198
Comedies; Critique des Come- dies Espagnoles, 170, 171	Officiers aux gages du Roy, 199
Départ de Pisco; Reconnoissance du Callao, 172	Audience Royale, Tresorerie, Consulat, 200
Description de la Rade du Callao, 173	Inquisition, Croisade, 201
Description de la Ville du Callao, 174	Université, Colleges, 202
Fortifications & Artillerie, 175	Metropole, Paroisses, 203
Etat des Troupes de terre, 176	Hôpitaux, 204
Forces de marine, 177	Convents d'hommes, 205
Milices, 178	Convents de femmes, 207
Commerce du Callao, 179	Abus sur le divorce, & autres, <i>ibid.</i>
Convents & habitans de la Ville, 180	Beauté du Climat, & fruits, 209
Arrivée à Lima, 181	Diversité des saisons de la plaine & de la Cordillere, d'où vient, 210
Fête de Saint François, <i>ibid.</i>	Pourquoi il fait froid dans les montagnes de la Zone Tor- ride, 211
Description de la Ville de Lima Capitale du Perou, sa position, son nom, sa fondation, 185	Plantes, 213
Son Plan, 186	Pico, quel animal, 214
Ses incommoditez par les fre- quens tremblemens de terre, 188	Mœurs des Espagnols Creoles du Perou, leur goût sur la devo- tion, 215
Digression sur quelques tremble- mens de terre extraordinaires dans le Perou & dans le Chily, <i>ibid.</i>	Sur la Poësie, 218
	Pratiques superstitieuses, 219
	Progrès des richesses de l'Eglise, 221
	Présomption de leur salut, sur quoi fondée, 222

Conduite peu reguliere des Moines,	222	Habits des Indiens du Perou,	247
Probité des Evêques,	223	Noms des Incas anciens Empe-	
Antitese naturelle des Esseniens		reurs du Perou, quelle diffé-	
avec les Moines du Perou,	224	rence de la Tradition avec les	
Saints reverez à Lima,	<i>ibid.</i>	Historiens,	248
Des Creoles seculiers, leur genie		Reste de la race des Incas,	249
& inclinations,	225	Maisons des Indiens, & fourneaux	
Paresse naturelle, d'où vient,	227	pour faire le feu sans bois,	250
Leur maniere de manger,	228	Vases trouvez dans les anciens	
Herbe du Paraguay, ce que c'est,		tombeaux,	251
& de quel usage,	<i>ibid.</i>	Départ du Callao; Pourquoi au	
Vases destinez pour en boire la		large les courans sont contrai-	
teinture,	229	res à ceux de la Côte,	252
Commerce de l'herbe du Para-		Marques des approches de terre	
guay,	<i>ibid.</i>	à la Côte du Chily,	253
Abus contraire au Mariage,	230	Pourquoi au delà de la Zone Tor-	
Des Femmes,	231	ride les vents sont opposez à	
Leur contenance, Instrumens de		ceux de cette Zone dans la-	
musique, & maniere de dan-		quelle ils sont toujours du mê-	
ser,	232	me côté sur mer, & non pas	
Air de danse noté,	233	sur terre; & pourquoi,	<i>ibid.</i>
Usage du fard, liberté des conver-		Atterrage; Estime de la longitude	
sations, & maladies,	234	de la Conception,	254
Habits des femmes à la maison		Erreur des Cartes,	255
& dehors,	235	Fête de la Conception,	<i>ibid.</i>
Habits des hommes,	237	Ordre de chasser les François,	256
Architecture du Perou & du Chi-		Quinze Vaisseaux François assem-	
ly,	238	blez à la Conception,	<i>ibid.</i>
Materiaux,	239		
Des Indiens du Perou,	240	<hr/> TROISIÈME PARTIE.	
Leurs soumissions aux Curez &		D ÉPART de la Conception en	
aux Moines,	241	compagnie de trois Vais-	
Missions des Jesuites,	242	seaux,	259
Dureté des Gouverneurs & Espa-		Glaces impreuës;	260
gnols à l'égard des Indiens,	243	Autre banc de glaces,	261
Pourquoi les Negres esclaves,		Critique sur les terres australes,	
prennent un ascendant sur les		<i>ibid.</i>	
Indiens libres,	244	Erreurs des Cartes marines; Esti-	
Secret des Indiens sur les minie-		me de la longitude du Cap de	
res, & pourquoi,	245	Horn,	262
Coca, quelle herbe, & de quel		Nouvelle Carte de l'extrémité de	
usage,	246	l'Amerique meridionale, <i>ibid.</i>	
		Nouveau	

TABLE DES MATIERES.

Nouveau passage dans la Terre de Feu, découvert en 1713,	263	Commerçe en Guinée,	277
Marques de reconnoissance de ce passage,	<i>ibid.</i>	Politique du Roy de Portugal pour le commerce,	278
Nouvelles Isles découvertes depuis 1700,	264	La Baye est une mauvaise relâche. Départ,	<i>ibid.</i>
Côte de l'Assomption,	<i>ibid.</i>	Erreur des Cartes,	280
Atterrage à l'Isle de l'Ascension; Erreur des Cartes,	266	Atterrage au Pic des Açores,	281
Mouillage de cette Isle,	267	Erreur des Cartes; Reconnoissance de l'Isle de la Terçiere; Relâche; Mouillage à éviter,	282
Atterrage à la Côte du Bresil, Erreur des Cartes,	268	Description de la Rade d'Angra, & de la Ville,	283
Reconnoissance de la Baye de tous les Saints,	270	Ses Fortifications,	284
Mouillage à éviter,	271	Artillerie,	286
Description de la Ville de Saint Sauveur, Capitale du Bresil,	272	Garnison & Forces,	287
Maniere de se faire porter,	<i>ibid.</i>	Départ de la Terçiere; Basse imaginaire,	289
Ses Fortifications,	273	Quelle doit être la prudence d'un Hydrographe sur les Basses douteuses,	290
Sa Garnison,	274	Digression sur les Basses marquées sous la ligne vers la Côte du Bresil,	<i>ibid.</i>
Idée des mœurs des Portugais,	275	Atterrage au Détroit de Gibraltar; Arrivée à Marseille,	291
Eglises & Paroisses,	276		
Couvents,	277		
Commerçe de la Baye avec l'Europe,	<i>ibid.</i>		

Fin de la Table des Matieres.



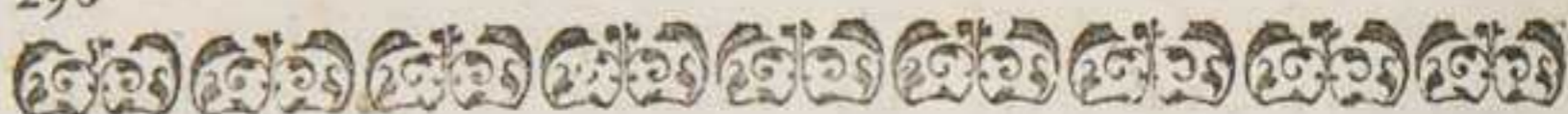
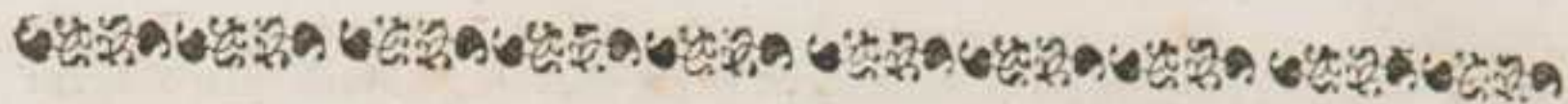


TABLE DES PLANCHES.

Planches.	Sujets.	Pages.
I.	C ARTE pour l'intelligence du Voyage,	1
II.	Baye de Saint Vincent,	9
III.	Iſle de Sainte Catherine,	17
IV.	Cotonier,	24
V.	Détroit de le Maire,	29
VI.	Baldivia,	41
VII.	Baye de la Conception,	46
VIII.	Ville de Penco,	48
IX.	Indiens en habits ſimples,	59
X.	———— en manteau,	65
XI.	Fraiſier,	70
XII.	Valparaiſſo,	82
XIII.	Vüe & profils,	ibid.
XIV.	Santiago,	89
XV.	Alvaquilla, ou Culen,	107
XVI.	Balſes,	109
XVII.	Poiſſons,	110
XVIII.	Baye de Coquimbo,	117
XIX.	La Serena,	118
XX.	Copiapò,	126
XXI.	Arica,	134
XXII.	Llamas,	138
XXIII.	Ylo,	154
XXIV.	Pacay,	156
XXV.	Piſco,	165
XXVI.	Rade du Callao,	173
XXVII.	Ville du Callao,	175
XXVIII.	Lima,	185
XXIX.	Eſpagnoles en habit de maiſon,	236
XXX.	———— en habit de Ville,	ibid.
XXXI.	Incas & Indiens du Perou,	247
XXXII.	Carte du Cap de Horn,	262
XXXIII.	Baye de tous les Saints,	270
XXXIV.	Ville de la Baye,	272
XXXV.	Negres portant le ſerpentin,	ibid.
XXXVI.	Ville & Port d'Angra,	283
XXXVII.	Vüe & profils,	ibid.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *La Relation du Voyage de la Mer du Sud aux Côtes du Chily & du Perou, fait pendant les années 1712, 1713 & 1714*, & il ne m'a pas paru qu'il y eût rien qui dût en empêcher l'impression. A Paris le 4^e de Mars 1716.

Signé, DE LISLE.



P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur F R E Z I E R, notre Ingenieur ordinaire, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer une *Relation du Voyage de la Mer du Sud aux Côtes du Chily & du Perou, fait pendant les années 1712, 1713 & 1714*, & donner au Public s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ladite Relation en telle forme, marge, caractère, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ladite Relation en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titres ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront entregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ladite Relation sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin de ladite Relation, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies

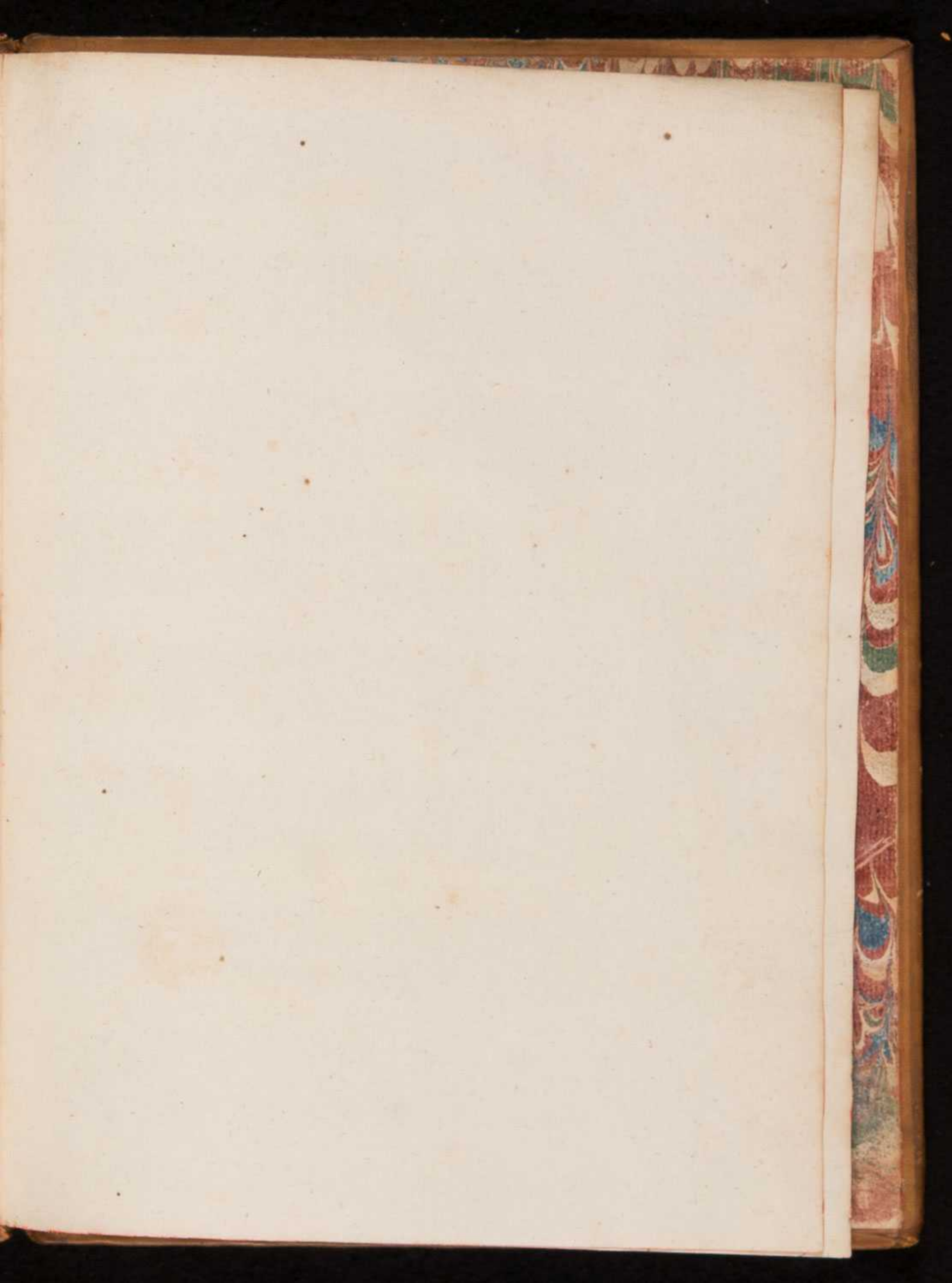
collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit
ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent
de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres
à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-septième jour du
mois de Mars, l'an de grace mil sept cens seize, & de notre Regne le premier.
Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

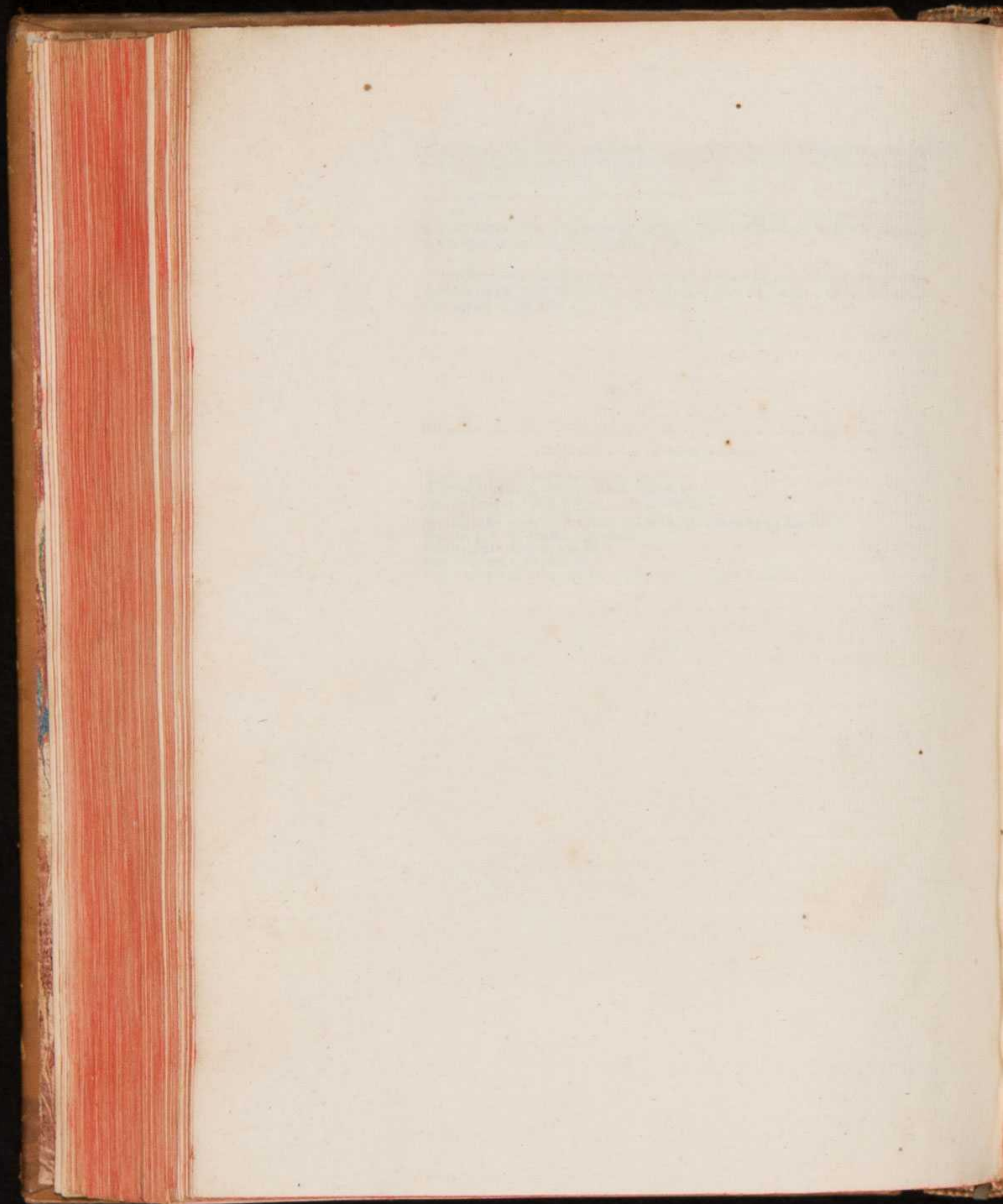
*Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs
de Paris, page 1042. n. 1378, conformément aux Reglemens, & notamment à
l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. Fait à Paris le 21 Mars 1716.*

Signé, DE LAULNE, Syndic,

FAUTES A CORRIGER.

- Page 5, ligne 16, Sud-Est, lisez Sud Oüest.
Page 16, ligne 23, Pictergos, lisez Pieter Goos.
Page 17, ligne 14, NE $\frac{1}{4}$ E, du, ôtez la virgule.
Page 29, lignes 13, 16, 27, & ailleurs, du Maître, lisez de Maître ou de le Maître.
Page 49, ligne 13, Maestre, lisez Macie.
Page 119, ligne 16, des, lisez de.
Page 110, ligne 6, les, lisez ses.
Page 157, ligne 9, sucre, lisez suc. Ligne 10, & se, lisez & le reste se.





5. 5.

